This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

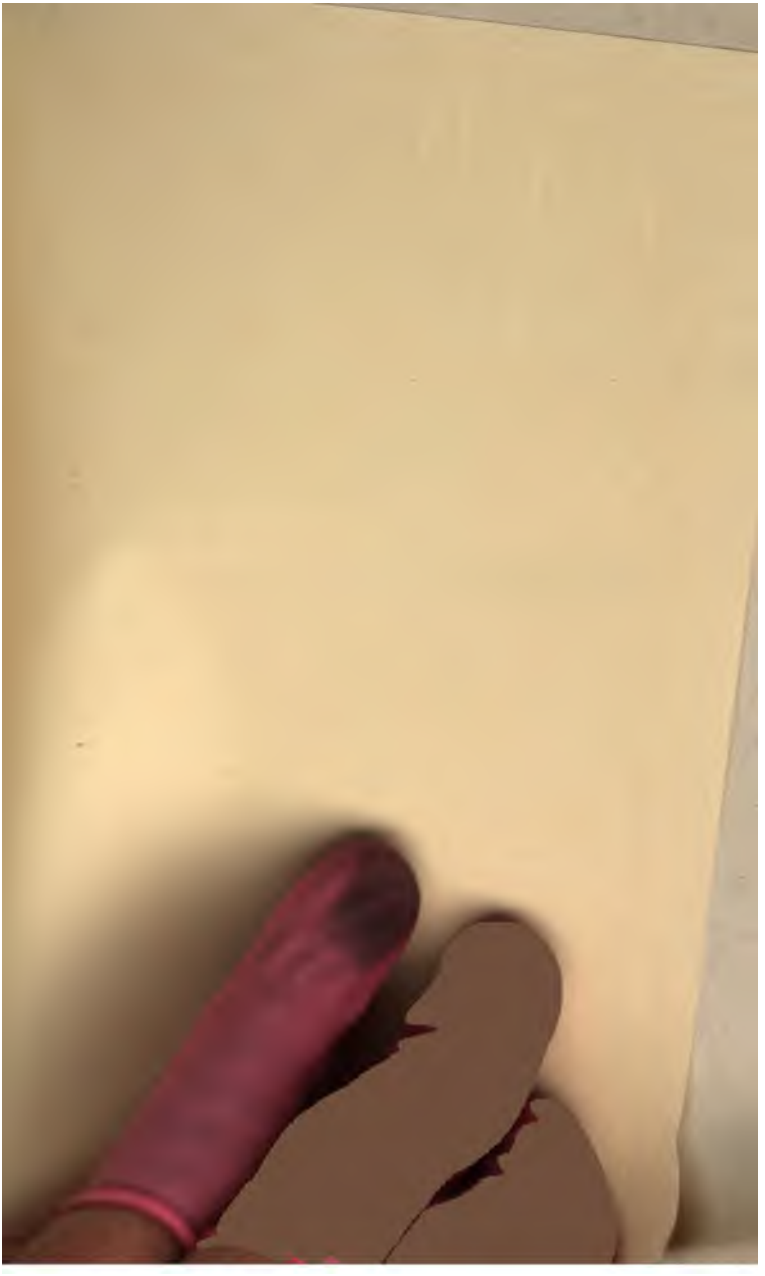
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B43658

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES



LUTHER

ET

LA RÉFORME AU XVIE SIÈCLE

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

M. LE C^TE A. DE GASPARIN

UN GRAND PEUPLE QUI SE RELÈVE, 3e édition. Un vol. gr. in-18.
L'AMÉRIQUE DEVANT L'EUROPE. — PRINCIPES ET INTÉRÊTS. — Un vol. in-8°.
LE BONHEUR, 6e édition. Un vol. grand in-18.
L'ÉGALITÉ, 2e édition. Un vol. grand in-18.
LA FAMILLE, ses devoirs, ses joies et ses douleurs. 9e édition. Deux vol. grand in-18.
LA LIBERTÉ MORALE, 2e édition. Deux vol. grand in-18.
LA FRANCE, nos fautes, nos périls, notre avenir, 4e édition. Deux volumes grand in-18.
LA CONSCIENCE, 3e édition. Un vol. grand in-18.
INNOCENT III. 2e édition. Un vol. gr. in-18.
LUTHER ET LA RÉFORME AU XVIe SIÈCLE. 2e édit. Un vol. gr. in-18.
LE BON VIEUX TEMPS. Un vol. in-18.
L'ENNEMI DE LA FAMILLE. Un vol. grand in-18.
LA DÉCLARATION DE GUERRE, 2e édition. Brochure.
LA RÉPUBLIQUE NEUTRE D'ALSACE, 2e édition. Brochure.
APPEL AU PATRIOTISME ET AU BON SENS. Brochure.
LES RÉCLAMATIONS DES FEMMES, 3e édition. Brochure.

***

BANDE DU JURA. — Les Prouesses. 2e édition. Un vol. gr. in-18.
— Premier voyage, 2e édition. Un vol. gr. in-18.
— Chez les Allemands. — Chez nous. Un vol. gr. in-18.
— A Florence. Un vol. gr. in-18.
AU BORD DE LA MER, 2e édition. Un vol. gr. in-18.
CAMILLE 3e édition. Un vol. gr. in-18.
A CONSTANTINOPLE. 2e édition. Un vol. gr. in-18.
A TRAVERS LES ESPAGNES, 2e édition. Un vol. gr. in-18.
LES HORIZONS CÉLESTES, 8e édition. Un vol. gr. in-18.
LES HORIZONS PROCHAINS, 7e édition. Un vol. gr. in-18.
JOURNAL D'UN VOYAGE AU LEVANT, 2e édition. Trois vol. gr. in-18.
LES TRISTESSES HUMAINES, 4e édition. Un vol. gr. in-18.
VESPER, 4e édition. Un vol. gr. in-18.

F. AUREAU et Cie. — Imprimerie de Lagny.

LUTHER

ET

LA RÉFORME AU XVIE SIÈCLE

PAR

LE C^TE AG. DE GASPARIN

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1873
Droits de reproduction et de traduction réservés

BR305
G31

PREMIÈRE CONFÉRENCE

LE MOINE ET L'ÉVANGILE

I

L'AUBE DU JOUR

« Dieu renouvellera le monde! »

Ce mot de Lefèvre d'Etaples peut seul donner une idée de la révolution colossale dont nous allons nous occuper.

Quelle heure, Messieurs, que celle où l'homme, qui n'a cessé pendant quinze siècles de s'écarter toujours plus de l'Évangile, se retourne soudain, et rebrousse chemin vers l'Évangile!

Ramener les chrétiens à la Parole écrite, au modèle apostolique, c'est, vous le savez, l'unique ambition de la Réforme. Elle n'a pas fait d'autres découvertes, formulé d'autre doctrine, inventé d'autre religion. Par malheur, ce que la Réforme a entrepris, la Réforme ne l'a pas achevé. Lasse, incertaine, elle s'est arrêtée avant d'avoir retrouvé les traces dès longtemps perdues de l'Église de Jésus-Christ. Il reste donc quelque chose à compléter aujourd'hui. Le dix-neuvième siècle achèvera-t-il ce que le seizième

a commencé? telle est la question que je pose au début de nos entretiens; nous la résoudrons, je l'espère, d'un même cœur en terminant.

Ainsi doit se clore le vaste circuit qu'on appelle : Histoire de la chrétienté.

S'éloigner des origines, revenir aux origines, toute l'histoire de la chrétienté est là.

Nous en avons étudié les principales époques : d'abord les Apôtres, si tôt suivis, hélas! par les Pères apostoliques; puis le quatrième siècle et Constantin; puis le moyen âge avec Innocent III.

A chaque pas que nous faisions, nous sentions la nuit, nous sentions le froid nous envahir, tant nous marchions en tournant le dos à l'éternel foyer de lumière et de chaleur.

Après avoir contemplé, non sans effroi, les derniers vestiges du christianisme perdus au sein du moyen âge, étouffés sous ces missions armées, sous ces Églises mondaines, sous ces croyances obligatoires, sous ces inquisiteurs, ces prêtres-rois, ces papes saisis du double glaive, souverains des souverains, nous aspirions, vous ne l'avez pas oublié, à un meilleur temps.

Messieurs, ce temps est venu.

Enfin il est donné, le signal du retour vers la patrie! L'exil va finir; le voyage qui nous ramènera chez nous va commencer! C'est la quatrième époque, c'est la sortie d'Égypte, c'est l'Exode du peuple de Dieu!

Mon cœur se dilate à la pensée de traiter un tel sujet.

Juger, critiquer, condamner, c'est un devoir; mais

c'est une douleur. Trois ans de suite cette douleur a pesé sur nous ; le jour est arrivé d'exprimer autre chose que des blâmes ou des regrets. Cela nous fera du bien à tous, n'est-ce pas, de respirer dans ce grand siècle, au milieu de ces grandes idées, entourés de ces grands intérêts, de vivre auprès de ce vrai grand homme, le bon, l'héroïque Luther ?

Jamais, depuis les apôtres, on n'avait vu pareille œuvre et pareils ouvriers.

Quel respect ne pénètre pas nos âmes, en dépit de quelques dissentiments, à la rencontre de ces hommes qui ont tant fait, qui ont tant souffert, qui ont porté si vaillamment un si lourd fardeau, qui nous ont rouvert le chemin du ciel !

Parmi ces hommes, il en est un, Luther, qui les dépasse tous. Les heures nombreuses que j'ai vécu dans son intimité me permettent de le déclarer ici : Luther est le plus puissant champion du vrai que j'aie rencontré dans les annales de l'humanité.

Je ne connais pas de prédication qui vaille l'histoire de Luther. Lire quelques pages de Luther, c'est se nourrir de la moelle des lions. Avec lui, les instincts élevés de l'âme se réveillent : la loyauté, l'amour de la justice, le courage, la foi. Quitter Luther pour passer à ses compagnons d'œuvre, c'est descendre, et beaucoup.

Ah ! la bonne chose que d'admirer ! et comme ils nous connaissent peu ceux qui supposent que, lorsque nous guerroyons contre les erreurs, c'est pour notre plaisir !

Oui, j'aime Luther. Mais j'aime la Réforme en-

core mieux que le réformateur. La Réforme, voilà notre sujet, le véritable; je tâcherai de m'en souvenir.

On peut presque dire de la Réforme ce qui n'est absolument vrai que de l'Évangile : son avénement coupe l'histoire en deux. Tout y aboutit et tout en procède. Il y a là une de ces révolutions qui changent d'emblée les conditions générales de la vie des peuples. A partir du moment où elles éclatent, on voit surgir d'autres idées, d'autres intérêts. Morale, politique, rien n'échappe à la transformation : ni l'âme humaine, ni la famille, ni la nation, ni les relations des États entre eux !

Tel a été le seizième siècle. Les temps modernes datent de là, non d'ailleurs. Le seizième siècle a eu ses infidélités, ses défaillances, il n'a pas fini comme il avait commencé; faute d'un complet, d'un absolu retour à l'Écriture, il est tombé dans des fautes graves ; ce n'est pas moi qui le nierai ; mais au travers de ces misères un trait persistant le relève : sa passion pour les choses de l'âme, sa faim et sa soif de l'éternité.

Messieurs, nous avons d'autres passions. Aussi le seizième siècle offre-t-il peut-être l'étude la plus appropriée à nos besoins. Il a de graves leçons à nous donner. Avec lui nous apprendrons comment on fait ce quelque chose que nous ne connaissons plus : *des hommes !*

Luther est *un homme*. Je ne sache pas d'éloge qui vaille celui-là.

Notre temps n'a rien de plus mauvais qu'un autre,

seulement il n'est pas héroïque, on peut l'affirmer.

Si le courage militaire a conservé tout son éclat, nous ne possédons guère ces vaillances plus difficiles et plus rares, qui tiennent à l'indépendance des âmes, à la trempe énergique des caractères, à la vigueur des convictions.

Ces vertus, nous les trouverons au seizième siècle, et nous y trouverons aussi des vices que nous n'avons pas.

Pourquoi le tairais-je? De quel droit viendrais-je vous peindre ici un Luther idéal, une Réforme sans défauts? Ce n'est pas de la sorte, vous le savez, que j'ai compris mes devoirs d'historien. Nos bonnes relations se sont établies sur d'autres bases, sur des bases de vérité.

Si vous n'avez cessé d'accepter avec tant d'indulgente sympathie des paroles que peut-être vous n'approuviez pas toujours, c'est que vous les saviez sincères, ennemies de toute mauvaise habileté, décidées à ne dissimuler ni le mal ni le bien.

L'an dernier, je m'efforçais d'être juste envers le moyen âge, envers Innocent III; cette année, je m'efforcerai d'être juste envers le seizième siècle et Luther. J'ai le dessein bien arrêté de ne céder à aucun entraînement. J'y réussirai, avec le secours de Dieu.

Grâce à Dieu, nous ne sommes ni de Luther ni de Calvin; nous sommes de la vérité, et nous le montrerons.

Je me propose donc, non pas de m'attacher exclusivement aux premières heures de la Réforme, à ces heures les plus belles, les plus pures, heures de foi, heures d'élan, heures de dévouement joyeux; mais de

m'arrêter, pour les considérer aussi, à ces heures tardives, à ces heures du soir où la fatigue est venue, où les complications sont nées, où les affaires du monde se mêlent aux intérêts du ciel, où elles les dominent parfois. Alors il y a des froissements, il y a des notes fausses, il y a des dissentiments amers; alors des questions poignantes se posent, alors surgit la tentation suprême des hommes qui ont accompli de grandes révolutions. Me serais-je trompé?

Cette tentation ne tient pas devant la foi, d'accord; Dieu n'abandonne pas ses ouvriers : il leur fait au contraire la grâce de croire toujours plus, toujours mieux à ces vérités qu'ils ont proclamées de sa part. Mais si la croyance mûrit au milieu des angoisses, la jeunesse de l'âme y meurt, la précoce vieillesse y gagne l'homme, et, à l'aspect du mal qui vient souiller une œuvre que l'homme rêvait si belle et si pure, il lui prend d'invincibles dégoûts, il sent naître en lui l'inexprimable soif du prochain délogement.

II

LES ASPIRATIONS

Telle fut l'histoire vraie de Luther; histoire noble et belle, mais vraie, répétons-le, et profondément humaine. Gardons-nous de l'arranger.

Et gardons-nous aussi d'aborder la Réforme par le misérable et petit côté des quolibets sur l'ignorance des moines ou la corruption des clercs.

Appuyer avant tout sur les vices du clergé, c'est prêter le flanc à ceux qui disent : Pourquoi donc avoir franchi les limites de la réforme intérieure, au sein du catholicisme romain ?

La réforme intérieure était-elle possible ? oui, dans une certaine mesure elle l'était, je le crois. L'opinion publique jointe à la puissance de l'État aurait eu raison, je l'imagine, des scandales grossiers. Sur ce terrain-là, Erasme et Charles-Quint tendaient la main à Luther. Ajoutons que la question de principe n'étant ni posée ni résolue, que la racine du mal n'étant pas arrachée, le mal aurait infailliblement reparu. Recrépis-

sez tant que vous voudrez les murs, bouchez tant que vous pourrez les lézardes, si vos fondations ne valent rien, vous n'empêcherez pas l'édifice de crouler.

Rendons-en grâce à Dieu. La Réforme est allée droit au fond : rétablissant l'exclusive autorité des Écritures, posant pour base unique du salut l'unique expiation de notre unique Sauveur.

En accomplissant cette œuvre, la Réforme a tout accompli. Décrire les fêtes obscènes d'un Alexandre VI ou les sérails épiscopaux dont parle Brantôme, si la Réforme se fût bornée à cela, elle n'aurait fait que remuer les miasmes empoisonnés qui, depuis des siècles, planaient sur ces égouts. Eût-elle obtenu davantage, eût-elle excité l'universelle réprobation, eût-elle gagné quelque épuration partielle ; combien d'années un succès pareil se serait-il maintenu ? Un mauvais arbre ne peut donner de bons fruits.

Il me serait facile, à moi aussi, d'entasser des faits effroyables, d'enregistrer de terribles aveux : les aveux de Bellarmin, le grand avocat de Rome ; les aveux de Charles-Quint, son défenseur armé ; les aveux des papes eux-mêmes et de leurs légats devant les Diètes des États germains.

J'aime mieux ne pas perdre mon temps et le vôtre à démontrer des choses qui ne se contestent pas.

Ces choses-là d'ailleurs, l'histoire de deux siècles — le quatorzième et le quinzième — s'est chargée de les écrire en caractères flamboyants.

Pesez, Messieurs, ces phrases courtes mais expressives : papauté d'Avignon, grand schisme, concile de Constance, concile de Bâle, et dites-moi ce que signifient ces mots ?

Que signifie, dites-le-moi, ce croissant désir de réforme qui s'émeut partout, qui prime tout, que rien ne peut ni décourager, ni modérer, ni tromper?

Rappelez-vous la voix de Gerson, cette voix qui vient de voter la mort de Jean Huss et qui réclame, au même instant, une prompte, une absolue réforme de la tête et des membres, du pape et du clergé.

Ce que Gerson réclamait, la France entière le demandait aussi. Ses rois, son université, ses tribunaux s'unissaient dans une même protestation.

Le gallicanisme se formait, médiocre, impuissant comme tous les tiers partis, armé cependant de la force que lui donnaient les excès croissants de la papauté.

Tandis qu'un Alexandre VI, pour partager le monde, usait encore de l'universelle suzeraineté proclamée par Thomas d'Aquin; tandis qu'un Jules II déliait les sujets du roi de France de leur serment de fidélité, Louis XII rassemblait contre lui le concile de Pise, la Pragmatique de Bourges réveillait l'attachement enthousiaste des parlements, les docteurs de Sorbonne — voyez Jean Luillier — tenaient un langage dont l'audace nous surprendrait aujourd'hui; les signes précurseurs d'une révolution religieuse apparaissaient de tous côtés; c'était comme la séve qui gonfle les tiges avant qu'éclate la merveilleuse victoire du printemps.

Et les protestations n'avaient pas toutes été négatives; des affirmations s'étaient produites, qui, bien qu'hésitantes, vagues, incomplètes, annonçaient

dans une certaine mesure la grande affirmation de Luther.

Savonarole peut à peine passer pour un précurseur de la Réforme ; mystique avant tout, âme pieuse qui s'élève au nom du sentiment contre un christianisme matérialisé, le passé et l'avenir se combattent en lui sans qu'on puisse dire encore lequel des deux triomphera. Et toutefois, quel pressentiment du retour à Christ, à la Parole de Christ, dans ces accents dont les contemporains n'oublieront plus l'incomparable éloquence et que Rome essaya vainement d'étouffer sous les flammes d'un bûcher !

A l'autre bout du monde, en Angleterre, un autre témoin s'était levé. Bien avant Savonarole, la doctrine de la grâce avait rayonné sur les lèvres de Bernardin.

C'est encore en Angleterre qu'apparaît Wicleff, chez qui l'affirmation réformatrice se prononce plus nettement. Wicleff appuie sur les deux points fondamentaux : la Bible, seule autorité; le rejet de la transsubstantiation !

N'exagérons rien . Le mouvement de Wicleff demeura politique, en grande partie, ou, pour mieux dire, national.

L'anglicanisme, dont il est le premier mot, lettré, moral, réformateur des abus, se préoccupa surtout de défendre l'autonomie de l'Église anglaise contre les prétentions de l'Église de Rome et en resta là.

Huss vient ensuite, noble et touchant confesseur de la vérité. C'est un héros, comme Luther, quoique gardant une autre attitude. Il se rend à Constance du même pas que nous verrons Luther marcher à Worms.

Il attaque les indulgences, il attaque le purgatoire, il en appelle à la Bible ; et puis, tout à coup éperdu, ne sachant où trouver l'Église, il se rejette vers l'assemblée mystique, invisible, cachée et gardée dans les cieux.

On attribue à Jean Huss un mot prophétique : « Maintenant vous rôtissez une oie, — *huss, oie*, en langue bohème, — dans cent ans vous verrez paraître un cygne. » — *Luther* veut dire *cygne*, dans le même idiome bohémien. — Je me méfie un peu des oracles après coup. Quoi qu'on en puisse penser, une chose demeure certaine : le bûcher, qui semblait consumer la *Réforme de* Jean Huss à Constance, couvait sous *ses cendres* la Réforme de Luther.

Entre ces deux hommes, Jean Huss et Luther, une longue lignée de descendants, d'abord armés, puis inoffensifs, avait maintenu la proclamation de l'Évangile au travers de toutes les obscurités.

Sans parler des confesseurs directs, plus d'une fois la lumière s'était produite dans ces grandes intelligences qui marquent la fin du moyen âge, la fin de la nuit ! Ecoutez un Roger Bacon déclarant : « qu'il n'y a de chrétien que celui qui lit l'Écriture. » Écoutez un Dante déclarer que la foi est le principe de vie, que sans la foi il n'y a point d'œuvres, que la foi seule nous rend bourgeois des cieux !

N'est-elle pas aussi du Dante, cette parole significative : « Oh ! ma nef, que tu es mal chargée ! Oh ! Constantin, quel grand mal n'a point engendré, je ne dis pas ta conversion, mais l'offrande que le Saint-Père reçut de toi ! »

Des souffles vivifiants commencent à se promener sur le monde que la scolastique a trop longtemps engourdi.

Pardonnez-le moi, Messieurs, il est probable qu'à l'égard de la scolastique je mourrai dans l'impénitence finale. Le sentiment de répulsion qu'elle inspirait aux mystiques, plus tard à la Renaissance, puis à la Réforme, et dans le sein de la Réforme aux esprits si divers et de Luther et de Calvin, ce sentiment instinctif, profondément hostile, je l'éprouve à mon tour.

L'œuvre de Thomas d'Aquin peut avoir sa grandeur ; à mon sens elle est funeste. Cette façon de philosopher sur la religion, en esclave des doctrines décrétées, en disciple soumis d'Aristote ; cette action qui n'en est pas une, cette recherche dont les solutions ont été fixées d'avance; cet entassement de syllogismes au bout duquel se trouvent les vaines querelles des Scotistes et des Thomistes ; l'obscurcissement des intelligences, l'asservissement durable de l'esprit humain égaré loin des Écritures et de la pensée indépendante, tout cela me répugne plus que je ne saurais l'exprimer.

Il ne s'agit pas d'erreurs partielles : nous sommes appelés à sympathiser avec des âmes et des doctrines plus ou moins atteintes d'erreurs ; il s'agit d'un système absolument faux, du système de la formation des dogmes, du système romain. Le plus petit mot d'un mystique, égaré sur tel ou tel point, mais dont le cœur bat, qui s'efforce de secouer les formules et de revenir à l'Évangile, me remue bien autrement.

Les mystiques, disons-le, ont exercé sur Luther une influence directe et durable.

Dans les siècles qui précèdent et qui préparent la Réforme, seuls ou presque seuls à la brèche, ils protestent contre l'enseignement scolastique, si bien identifié avec le pouvoir romain.

Chez Jean de Wesel, chez son ami Jean Wesel, chez Tauler qui, frappé d'anathème, résiste au pape et tient ferme à Strasbourg; dans le petit livre intitulé *Théologie allemande*, on trouve quelque chose de cette foi vive, on rencontre ces appels à la grâce, on saisit ce retour vers les Écritures que va nous montrer avec tant de puissance le Réformateur de Wittemberg.

Le mouvement, incertain, fléchit et s'égare; le *panthéisme*, la perte en Dieu sont là pour entraîner ces âmes, incapables encore d'échapper au joug des institutions établies; le sentiment, qui s'élève à si juste titre contre les sécheresses scolastiques, engendre trop souvent une sorte d'indifférence quiétiste pour l'erreur; à force de se réfugier en dedans, on finit par fermer les yeux sur les grossières révoltes du dehors.

Il n'importe, les mystiques ont attaqué, ont ruiné l'École; les mystiques ont ressaisi la Bible; les mystiques ont aimé; les mystiques ont jeté quelques paroles de vraie spiritualité au sein des luttes stériles du moyen âge; les mystiques ont restitué l'intelligence de ces mots : péché, salut, obéissance; auprès d'eux, on surprend enfin des soupirs qui montent vers le ciel; et nous manquerions au devoir si, avant d'aborder la Réforme, nous ne rendions hommage, un solennel hommage, à ces précurseurs, bons chevaliers de Dieu.

III

LA RENAISSANCE

Un fait immense, un fait sans lequel on ne comprendra jamais la Réforme, vient se placer devant nous. Ce fait, qui se nomme Renaissance, appelle notre examen. A moins d'étudier la Renaissance, et de près, nous ne nous rendrons pas compte de l'œuvre de Luther, œuvre d'affirmation, non de négation.

Messieurs, s'il n'avait fallu que blâmer, critiquer, discuter, la Renaissance était là, elle n'avait besoin de qui que ce soit. L'impulsion une foi donnée, chacun obéissait. Ils ont étrangement lu l'histoire, ceux qui définissent ainsi l'action des Réformateurs: dénoncer les abus, condamner l'immoralité des prêtres, pulvériser la scolastique, refréner les excès de la papauté! Tout cela était en train de se faire, aucune puissance n'aurait empêché que cela ne se fît! Les plaisanteries d'Erasme donnaient le ton; tout le monde pensait comme lui, même ceux qui profitaient

des abus. Le vieil édifice s'écroulait, nul ne songeait à le retenir.

Mais voici la question : tout croulerait-il avec lui? la religion resterait-elle ensevelie sous les décombres? le rire de l'incrédulité n'allait-il pas succéder au faux sérieux romain? tel était le problème.

Sans les Réformateurs, le problème recevait une mauvaise solution. Sans ces hommes suscités de Dieu, intrépides croyants qui ont relevé, au nom de l'Écriture, la foi compromise par une tradition contraire à l'Écriture, l'humanité sombrait.

Les Réformateurs ont moins attaqué que défendu, moins ruiné que fondé ; par là ils ont vaincu.

Leibnitz l'a dit : « Le quinzième siècle était gros du seizième. » Mais de quel seizième siècle? Le renversement était préparé, il était certain. Un trouble incomparable agitait les esprits ; toutes les questions se posaient à la fois. Les solutions n'étaient pas même entrevues. Je me trompe; on en voyait, on en admettait une seule : réagir contre le passé, démolir la scolastique, rompre avec le moyen âge, inaugurer le monde moderne au nom de la science et de l'art, au bruit du rire moqueur.

Il est en effet un rire, Messieurs, dont vous connaissez bien les intonations. Ce rire, le rire de Voltaire, apparaissait sur les lèvres d'Erasme, de Rabelais, et se répétait partout. On s'en prend aux abus, aux moines, aux rois, à tous et à chacun. Où s'arrêtera le mouvement d'agression sarcastique? Comment se résoudra le problème, un des plus grands qu'ait posé l'histoire? Quel sera le nom du seizième siècle, Renaissance ou Réformation?

La Renaissance! ce qu'il y eut de jeunesse et de verdeur au seizième siècle, ce beau mot vous le dit à lui seul. C'est alors qu'Ulrich de Hutten, justement appelé un des *éveilleurs* du genre humain, s'écriait : « Il y a plaisir à vivre aujourd'hui! »

Qui pourrait, sans émotion, se reporter vers une de ces heures, si rares sur notre terre, où la joie de vivre s'est déployée dans le sentiment de la marche en avant, du jet de la pensée, des progrès partout! Il y eut alors un temps d'enivrement et de vertige; tout était élan, tout parlait d'espoir; l'âme prisonnière s'émancipait enfin; l'esprit de l'homme ouvrait librement ses ailes au grand air de la liberté!

Rien ne rendra l'activité intellectuelle de ces années-là. L'Europe émerveillée assistait à la résurrection presque instantanée du génie antique. La Grèce et Rome lui apparaissaient entourées de leurs chefs-d'œuvre; les études classiques recommençaient leurs enseignements, on s'y précipitait avec passion. En même temps, les grandes découvertes éclosaient de toute part. C'était l'imprimerie, c'était le cap de Bonne-Espérance, c'était l'Amérique, c'était Christophe Colomb, c'était Vasco de Gama. L'homme prenait à la fois possession de son intelligence agrandie et du monde, son logis d'un jour.

Messieurs, j'aime les siècles qui ont de vastes ambitions et des espérances dorées; j'aime les siècles qui ne s'enterrent pas dans les vulgarités pratiques, les siècles qui ne rient pas des *utopies*, les siècles qui savent rêver. Morus écrivait la sienne, son *Utopie*, bien supérieure à la *République* de Platon; il y plaçait, — fait remarquable dont il s'est trop peu

souvenu lui-même, — cette liberté religieuse qu'il rangeait au nombre des lois de son pays idéal.

Et l'imprimerie, Messieurs! Mesurez-vous la grandeur d'un tel mot?

Pour l'apprécier, il faudrait nous reporter à cette époque où la cherté des manuscrits les rendait inabordables, où la copie de tel écrit s'échangeait contre une terre, formait la dot très-suffisante d'une jeune fille; il faudrait assister par l'imagination à ces trafics dont l'autorité s'efforçait en vain de réprimer les abus; alors, et seulement alors, nous comprendrions l'importance de ce fait : il va y avoir des livres pour tous!

L'imprimerie n'était qu'un instrument, cela va sans dire; elle devait propager le mal comme le bien. Mais encore ici, la Réforme apparaît pour transformer le mouvement de la Renaissance, pour le détourner du sens païen et le pousser du côté de Dieu. Grâce à la Réforme, l'imprimerie multiplie les éditions de la Bible, les versions de la Bible, les explications de la Bible! Sans la Réforme, l'imprimerie aurait imprimé du latin pour les écoles cléricales et latines. Grâce à la Réforme, l'imprimerie imprime des écrits en langue vulgaire, qui vont porter la lumière jusque dans les villages les plus reculés.

Fait énorme, fait qui plus qu'aucun autre renverse les données du moyen âge : on s'occupe du peuple; le peuple rencontre enfin son intelligence et son âme; le peuple est réintégré dans ses rapports directs avec Dieu.

Sans la Réforme, nous l'avons dit, l'imprimerie n'aurait pas accompli cela. Sans l'imprimerie, la Ré-

forme l'aurait-elle fait? je n'en sais rien. Je sais seulement que Dieu, qui est puissant, avait préparé l'outil pour l'ouvrier.

J'ai mentionné, Messieurs, une des découvertes de ce temps merveilleux, je devrais en rappeler beaucoup d'autres.

Tandis que Gama doublait le cap des Tempêtes, ouvrant vers les Indes-Orientales un chemin nouveau, les Indes-Occidentales, l'Amérique apparaissait devant les regards de Colomb.

Il y a plus. La France, par ses expéditions, *découvrait* l'Italie; j'emploie le mot exprès; sous sa forme paradoxale, il exprime un fait réel : le fait de la rencontre soudaine avec une civilisation que l'on ne connaissait pas ou que l'on connaissait mal. La Renaissance italienne, la plus précoce de toutes, passa les frontières, et ses grands lettrés, ses grands artistes propagèrent de proche en proche, avec l'éclat de leur science, la splendeur de leur génie et ses enchantements.

Hélas! dans ces gigantesques découvertes, tout ne fut pas progrès, tout ne fut pas bienfaits. A l'Amérique, les Espagnols apportèrent ce régime de cruautés infernales auquel les avait accoutumés et le long apprentissage de l'inquisition, et les mesures atroces par lesquelles, depuis la prise de Grenade, leur gouvernement poursuivait les tristes restes des Mauresques et des Juifs. Pendant que les persécutés s'échappaient tout tremblants de l'Espagne ensanglantée, les populations du nouveau monde périssaient anéanties sous le fouet des maîtres de fraîche date qui portaient le nom de chrétiens.

Pour soulager les Indiens, la pitié d'alors ne trouva rien de mieux que d'inventer ce crime : la traite des noirs !

Le cœur se serre, n'est-ce pas, lorsqu'on pense à l'usage que l'homme, cette bête féroce, fait invariablement des plus magnifiques dons de Dieu. Dieu donne un continent, l'homme en tire la destruction froide et systématique des peuples qui l'habitaient; l'homme en tire l'exploitation violente, l'esclavage, la désolation des peuples qui habitent un autre continent. L'homme tire autre chose encore de l'Amérique : l'or du Mexique, l'or du Pérou viennent fournir à Charles-Quint les moyens de se faire le maître de *l'Europe, l'oppresseur* des consciences, l'adversaire *acharné de la* Réformation.

Un moment l'Espagne se crut riche; elle l'était en effet; des contrées à se partager, des avalanches d'or et d'argent à encaisser, il y avait de quoi nourrir l'illusion. L'Espagne se crut dispensée du travail, elle se croisa les bras, ne fit plus rien, jouit, et retomba dans une de ces misères sans nom qu'engendrent les habitudes d'oisiveté et dont on ne sort que par un héroïque élan, tel que l'Évangile seul peut l'inspirer.

Revenons à la Renaissance, Messieurs; revenons à l'idée, elle nous consolera de la brutalité des faits.

La Renaissance était tellement dans l'air qu'elle se produisait partout, d'elle-même, sans attendre le signal d'aucun événement. Elle avait précédé, quoi qu'on en dise, l'arrivée de ces savants grecs qui vin-

rent demander un refuge à l'Italie après la prise de Constantinople par les Turcs. Il faudrait, pour découvrir les origines d'un mouvement dont l'intensité va toujours croissant, il faudrait remonter au Dante, à Pétrarque, à Boccace. Les langues modernes se formaient, les *humanistes* — on leur donnait ce nom — exploitaient le génie antique et ses trésors longtemps enfouis. De l'Italie, l'impulsion s'était communiquée à la France, à l'Allemagne. Chez nous les du Bellay, les de Budé marchaient entourés d'un cortége de savants, fondateurs futurs du collége de France. En Allemagne, Reuchlin avait entrepris ses campagnes contre les dominicains ; Hutten se préparait à publier ses *Lettres de quelques hommes obscurs* ; Erasme arrivait à cette royauté intellectuelle dont nous n'avons plus l'idée et que l'empire de Voltaire, même en ses jours brillants, fut loin d'égaler.

Cette prodigieuse émotion marquait l'avénement d'un pouvoir nouveau, d'une puissance de premier ordre : Messieurs, l'opinion publique prenait sa place au soleil ! Depuis la Renaissance, depuis Erasme, il faut compter avec elle ; avant, elle n'existait pas.

Maintenant qu'elle a paru, voyez de quels respects on l'entoure ; voyez comme les plus fiers souverains, tout à coup assouplis, courtisent ces souverains fraîchement couronnés : les artistes, les lettrés et les savants ! Quel empressement à ouvrir des universités, à y attirer des hommes d'élite ! Quelle diplomatie pour accaparer telle ou telle illustration ! Quels efforts, et quels sacrifices pour donner son vif éclat à tel ou tel collége planté comme un flambeau sur des che-

mins obscurs. C'est tout au plus si la question d'Italie ou la question d'Orient nous en ferait tant faire aujourd'hui.

Nous ne sommes plus au niveau de ces classiques enthousiasmes, Messieurs; peut-être même arrachent-ils un sourire à quelques-uns d'entre nous. Hé bien, je le déclare, honorer la science me paraît plus noble qu'honorer l'argent, et je ne me tourne point sans un soupir de regret vers ces miracles d'érudition que notre temps ne parvient pas même à concevoir.

Tandis qu'un prince italien, à la fleur de son âge, *Pic de la* Mirandole, réalisait ce type de la science universelle; tandis que les platoniciens faisaient école; tandis que l'Arioste et Machiavel manifestaient sous des formes diverses la puissance de l'impulsion donnée à tous les esprits; l'art venait s'asseoir, en sa *fraîcheur*, en sa vigueur juvénile, sur ces radieux sommets dont il a, depuis, perdu les sentiers.

L'époque dont je parle voyait Brunelleschi, elle voyait Léonard de Vinci, elle contemplait Michel-Ange en sa virilité tragique, elle s'éclairait aux helléniques sérénités de Raphaël!

Représentez-vous, Messieurs, ces papes, environnés de leur cour d'astistes, célébrant par des fêtes splendides la découverte d'une statue antique ou l'inauguration d'un tableau. Représentez-vous Raphaël, parcourant les rues de Rome, au milieu du cortége de ses élèves et de ses pages, plus triomphant qu'un roi. Représentez-vous ces tournois de l'esprit, ces multitudes convoquées pour entendre réciter quelques vers; représentez-vous ces boutiques fermées,

ce peuple endimanché, parce qu'un homme célèbre va passer là!

Raphaël, pour garder tout poétique et gracieux en lui, meurt dans son beau printemps. C'est l'année 1520, l'année même où la bulle du pape fait éclore la Réforme en foudroyant Luther.

La peinture, atteinte au cœur par la mort de Raphaël, ira pâlissant. Toutefois, André del Sarto, le Corrége, le Titien, défendront encore l'honneur du drapeau.

Et pendant ce temps, François Ier emmène, seul trophée que la France ait conservé de ses expéditions d'Italie, François Ier emmène avec lui toute une pléiade d'artistes, de peintres et de sculpteurs. Voici le Rosso, voici le Primatice, voici Benvenuto Cellini, voici l'art français qui se montre avec Jean Goujon. Une faveur sans borne entoure quiconque tient une palette ou manie un ciseau. Chambord, Fontainebleau, le nouveau Louvre sortent de terre à l'heure même où Cartier découvre le Canada, où le fier armateur Ango fait pour son propre compte la guerre au Portugal.

Vous ne m'accuserez pas, Messieurs, de refuser à ces triomphateurs du génie humain une sympathie que je ne voudrais certes pas leur marchander. Du plus profond de mon âme je crois à la proche parenté du beau et du bon; je crois que toute lumière vient de Dieu; j'estime qu'aucun progrès n'est mauvais en soi. Comment ne pas les admirer, ces héros de la Renaissance, ces hommes universels, qui semblent avoir voulu satisfaire par tous les moyens leur soif d'idéal, leur besoin de vérité; ces hommes qui sont à

la fois peintres, architectes, ingénieurs militaires, mécaniciens, écrivains, soldats ? Il y a plus, les artistes sont artisans, et les artisans sont artistes; la pensée fait explosion de partout; quiconque a regardé les meubles, les vaisselles, les bijoux, les armes, jusqu'aux simples serrures de ce temps, ne me démentira pas.

J'ai parlé des armes. La Renaissance devait les renouveler aussi; elle devait rajeunir la guerre; le monde moderne vit l'artillerie, vit l'infanterie apparaître et prendre leur rang.

Tout se transforme, même le droit, ce retardataire. *Alciat, le célèbre* jurisconsulte milanais, est venu, et *Alciat prépare* Cujas. L'étude du droit romain précède *la* formation du droit actuel; la philosophie du droit naîtra plus tard, et, l'heure sonnée, nos codes se formuleront.

Au travers de ce travail profond qui remue les sociétés humaines, regardons attentivement l'Allemagne; elle va nous donner Luther.

L'inquisition l'avait saturée de spectacles hideux; l'effroyable boucherie des sorcières et des sorciers se terminait à peine, quand un homme dont l'individualité appartient exclusivement à la Renaissance, dont l'âme n'a jamais accepté la Réforme, quelque rôle qu'il y ait joué, Reuchlin, ouvrit le feu contre les inquisiteurs, encore plus peut-être contre l'obscurantisme des moines Dominicains.

L'obscurantisme ! on voyait en lui, alors, l'ennemi public. Les religieux, on le pense bien, remuèrent ciel et terre; un moment Reuchlin sembla courir quel-

que danger; mais le pape Léon X était trop humaniste pour se ranger du côté des moines contre un savant. Reuchlin l'emporta. Son triomphe, grand événement que des événements bien plus grands devaient effacer, fut célébré d'un accord enthousiaste par tout ce que l'Allemagne et l'Europe contenaient d'esprits éclairés et libéraux. Erasme applaudit un des premiers. Il était de la race des Reuchlin : ami des lumières, pourvu qu'il ne lui en coûtât pas trop; prompt à railler les abus, sous cette condition d'avoir les rieurs pour lui; mais timide, et se retirant avec effroi devant une Réforme qui demandait le douloureux renouvellement de l'homme moral, devant une doctrine qui exigeait le don de l'existence et la consécration du cœur.

Une figure bien plus belle se dessine dans le cortége de Reuchlin. Ulrich de Hutten, le pamphlétaire de génie, le noble étudiant, qui fut étudiant toute sa vie, commence, la rapière au côté, son métier d'écrivain, de poëte, de lutteur. Homme de la Renaissance avant tout, il n'a dans le fond qu'un principe, la libre pensée. S'il devient plus tard le chevalier de la Réforme, c'est qu'il voit en elle un affranchissement de l'esprit, une protestation contre les tyrannies, un réveil de la nationalité des Germains. Sa Réformation, à lui, volontiers serait celle du dehors. Que Luther eût fléchi dans ce sens et Luther devenait, comme on l'a dit, un ancêtre de la Révolution.

Mais Luther voulait tout autre chose que la Renaissance ou que la Révolution. Son œuvre était plus profonde, son mobile agissait de plus haut. Ne nous étonnons pas, dès lors, quand Ulrich, tantôt attiré,

tantôt repoussé par la divergence de but, semble abandonner parfois la cause qu'il a servie et qu'il voudrait servir. Ne nous scandalisons pas trop, quand nous le voyons, à tel moment de défaillance et de misère sans nom, réfugié chez l'archevêque de Mayence, chez le fermier des indulgences romaines, lui, le dénonciateur, l'adversaire acharné des mensonges romains!

Hélas! cette indigence, dont je parlais tout à l'heure, il la connut bien jeune; elle l'accompagna jusqu'au tombeau.

Malgré sa plume, malgré cette couronne de laurier que l'empereur Maximilien avait posée sur son front, Hutten resta chevalier, homme d'épée, toujours.

Lorsqu'il vit l'appel aux armes repoussé par Luther, quand la chevalerie allemande dont il offrait le secours aux Réformateurs acheva de succomber sous les ruines du château de Sickingen; alors Ulrich de Hutten n'eut plus qu'à mourir. Il comptait trente-cinq ans à peine: il s'abrite en Suisse, dans une île du lac de Constance, et meurt.

Rendons hommage à cet homme; il a souffert pour la vérité. Saluons ce caractère, si vaillant en dépit des faiblesses; contemplons cette individualité poétique, originale; penchons-nous sur cette destinée brillante, courte, vite obscurcie, vite éteinte; laissons-nous émouvoir; laissons tomber une larme; et en même temps remercions Dieu qui n'a pas livré la Réforme à ces mains couvertes d'un gantelet de fer!

Tout à l'heure, j'ai nommé Sickingen, Sickingen dont la forteresse : Ebernbourg, abrita plus d'une fois les réformés fugitifs. Regardez-le faire, Messieurs,

regardez-le faire dans les batailles; considérez les cruautés atroces dont il usa contre les moines, contre les clercs; et voyez de quelles taches sanglantes notre cause se serait souillée, si elle avait accueilli de tels alliés.

Entre la Renaissance et la Réforme, l'opposition radicale devait se prononcer de plus en plus.

A mesure qu'on avançait, on apercevait un fait qui n'avait pas frappé d'abord : la Renaissance était l'avénement de l'individualité, la Réforme était le retour de la foi.

Ne m'accusez pas, Messieurs, de méconnaître la Renaissance ou de la calomnier. Passé les premières heures, lumineuses, l'enivrement de l'esprit humain, enchanté de lui-même, produisit ce qu'il devait produire : l'adoration de l'homme, par conséquent la négation de Dieu. La terre était devenue trop belle, on ne savait que faire du ciel.

Pour démontrer ma thèse, je n'aurais qu'à interroger les protecteurs même de la Renaissance italienne, les papes. On sait quelles étaient les préoccupations de Jules II : vaincre les Français! agrandir les États de l'Église! obtenir de bonnes alliances avec les Suisses, les premiers soldats du temps! Vous connaissez son oraison : « Saint Suisse, priez pour nous! »

Chez Léon X, cet esprit délicat et corrompu, l'incrédulité savante se montre plus ouvertement. N'est-ce pas lui qui, dans le but de réjouir ses cardinaux et lui-même, chargeait deux bouffons de parler alternativement pour et contre l'immortalité? on ne dit point que le problème ait été résolu. Les lettrés de ce siècle avaient bien d'autres affaires que de prendre au

sérieux de telles questions, bonnes tout au plus pour le peuple et pour les ignorants!

Léon était un Médicis; les jardins de la villa Médicis retentissaient de discussions philosophiques où n'intervenait guère l'Évangile, cette grossière tradition! Le plus grand nombre exaltait Platon l'athénien; Epictète avait aussi ses partisans. Quant à Dieu, il ne lui restait guère d'adorateurs. N'est-ce point ce Dieu-là dont le culte s'exprimait par d'absurdes superstitions? n'était-ce point ce Dieu-là dont les papes Sixte IV, Alexandre VI, Innocent VIII se donnaient pour les représentants officiels?

En face de tels souvenirs, les gens d'esprit prenaient le parti de ne plus croire à rien. On se réfugiait dans la forme. Le cardinal Bembo, s'étonnant de la piété attardée de Sadolet, lui conseillait de laisser là les Épîtres de saint Paul « crainte de se gâter le style par *ces bagatelles*! » Le style, c'était tout! aussi l'Arioste et son sensualisme épicurien rencontrent-ils des applaudissements passionnés; aussi Léon X fait-il représenter sur son théâtre spécial, devant le collége de ses cardinaux, *la Mandragore*, de Machiavel, cette pièce où les railleries contre les moines se mêlent élégamment à des turpitudes dignes de la Rome antique et de ses obscénités.

Vous le voyez, Messieurs, la Rome du seizième siècle s'occupait peu de religion. Elle démolissait sans pitié sa vieille basilique de Saint-Pierre pour la remplacer par un temple grec, le temple du Bramante, avec sa coupole empruntée au Panthéon. Tandis que s'accomplissait ce prodigieux travail, cause occasionnelle des indulgences et de la Réforme, la machine religieuse,

toute vermoulue qu'elle était, continuait à fonctionner. Ceux qui en vivaient la conservaient avec soin. Mais on marchait vite, les yeux ouverts et sans trop d'effroi, vers ce moment où le catholicisme n'étant plus qu'une satisfaction donnée aux tendances superstitieuses des pauvres d'esprit, l'aristocratie intellectuelle, bien pourvue d'abbayes et d'évêchés, entretenant des pompes extérieures dont les multitudes ne se lassent pas, garderait pour elle le secret de sa libre pensée et de son incrédulité.

Le siècle de Voltaire et celui d'Érasme sont proches parents. Ils se relient par d'étroits rapports. Sans la Réforme, sans cette colossale action qui rend à l'Évangile sa voix, à la foi sa vigueur, vous le verriez mieux. La Réforme couvre tout de ce flot victorieux qui renverse le scepticisme triomphant, qui amène le réveil, non-seulement sous la forme protestante, mais sous la forme catholique, si bien qu'on peut le dire sans craindre un démenti : nul plus que Rome n'a profité de la Réformation !

J'ai parlé de scepticisme triomphant. On doutait en Italie, en France on ne croyait guère. La Renaissance eut vite fait d'y prendre pied ; elle y entra comme on entre chez soi; la France allait devenir son principal champion.

Deux grands noms résument l'esprit français du temps; deux hommes nés, qui pourrait le croire? au siècle même de Luther et de Calvin!

Qu'ont-ils dit?

Le premier, Rabelais, dont l'œuvre eut à cette époque autant d'éditions que la Bible ou peu s'en faut;

Rabelais, chéri des princes, chéri du peuple; Rabelais, le représentant de la Renaissance et son véritable enfant, Rabelais se montre adversaire aussi déclaré du christianisme que de la superstition. Sa gaieté profondément sceptique forme l'essence même du *Pantagruélisme*. S'il croyait, Rabelais ne rirait pas tant, mais Rabelais ne croit pas et Rabelais se moque des moines, se moque de la foi, se moque de tout.

L'autre nom, l'autre homme, Montaigne, paraît plus tard. Esprit moins grossier, douteur avec plus de précaution, railleur avec plus de retenue, celui-ci ne rit point, il sourit. Mais que ce sourire est froid, Messieurs! comme il fait frissonner! Rien; il n'y a rien là : *ni morale, ni* Dieu, ni vie à venir. Un éternel *peut-être* y vient et y revient battre sans cesse les murs du cachot! Ce qui trône, dans ce clair-obscur effrayant, c'est la médiocrité : médiocrité des affections, médiocrité des idées, médiocrité des espérances? L'esprit humain, l'âme humaine rampent dans ces bas-fonds. S'accommoder, pratiquer la religion reçue — vieux moyen pour se dispenser de religion — en fait de morale : « ne pas viser trop haut! » c'est tout!

La morale ne s'en releva pas. Charron essaya de lui prêter de plus fermes accents; ils s'évanouirent, le coup avait porté; et La Rochefoucauld put donner, un siècle après, le résumé de l'école entière lorsqu'il affirma d'un mot aigu, mot inexorable et destructeur, comme il savait les dire, qu'il n'y a pas de vertu : « La vertu n'irait pas si loin, si la vanité ne lui tenait compagnie! »

Qu'en pensez-vous, Messieurs? respirez-vous bien?

Mesurez à cette heure l'abîme où sans la Réforme nous serions tombés.

Sans la Réforme, la Renaissance était perdue : elle critiquait, elle n'allait pas plus loin. Délivrée de la scolastique et par-dessus le marché de la foi, que pouvait-elle accomplir ?

Fonder, Messieurs, cela appartient à d'autres ; fonder appartient aux croyants.

Sans la Réforme, je ne dis pas que le Christianisme eût péri — le Christianisme ne peut périr — je dis qu'une éclipse l'aurait voilé, une de ces éclipses qui n'éteignent pas le soleil, mais qui en suppriment les rayons. L'Église romaine serait descendue plus bas encore ; l'incrédulité serait devenue maîtresse absolue du terrain ; le paganisme antique, l'adoration de la matière, déjà prépondérante en Italie, aurait partout triomphé.

Le moyen âge était fini ; qu'allait être le monde moderne ? On frémit en y songeant.

Au milieu de ces ténèbres, au milieu de ces négations, tout à coup une affirmation retentit. La grande affirmation de Luther ! C'est le cri de la conscience humaine, c'est l'homme qui retrouve son Dieu, c'est l'enfant prodigue, humilié, désespéré, qui prend le chemin du logis paternel. En face de la « route aisée » de Rabelais et de Montaigne, se dresse le sentier raboteux de la nouvelle naissance, la voie douloureuse du renoncement personnel. En face de la controverse vulgaire : sarcasmes contre les abus, contre les papes, contre les couvents, se lève la grande controverse : l'Écriture souveraine, le pardon gratuit par l'absolue confiance au parfait Sauveur !

Dès lors, tout renaît; à côté du vrai dogme, la vraie morale surgit; à côté d'une vérité, toutes les vérités reparaissent; le scepticisme rencontre une si entière défaite que son siècle, le seizième, sceptique par excellence, voué dès les premières heures au doute, ce siècle-là devient croyant, ce siècle appartient à la foi, et tout, jusqu'à la politique, jusqu'à la guerre, tout y sera religion.

Devant l'affirmation, Messieurs, les instincts négatifs ne se tinrent pas pour battus. Ils se coalisèrent en faveur de Rome. Ils savaient bien où était l'ennemi. Les adorateurs de l'antiquité, qui voulaient que l'homme se fît loi à lui-même, se révoltèrent contre la doctrine qui veut que nous mourions à nous-mêmes afin d'apprendre à vivre pour Dieu.

Et pourtant, bon gré mal gré, la Renaissance a servi la Réforme ; elle l'a servie, car elle a fait un pas vers la lumière ; elle l'a servie, car elle a été un triomphe de l'esprit. Or, je crois aux victoires de l'esprit ; je crois que la lumière est toujours en faveur de la vérité. La Renaissance nous a donné l'étude des langues anciennes; en 1516, au moment où paraît Luther, elle donne au monde le Testament grec. La Renaissance nous a inspiré le respect des lettres ; elle a créé l'importance des hommes de pensée et de savoir. La Renaissance a mis hors de page l'opinion publique : cette conscience universelle formée par la conscience de chacun de nous. La Renaissance appelait notre critique, elle mérite notre gratitude, en tous cas elle avait droit à notre examen.

IV

LA RÉFORME

Le problème de la Renaissance une fois résolu, nous savons, Messieurs, ce qu'il faut répondre aux gens qui prétendent que la Réforme est tout simplement une protestation contre l'autorité, une première insurrection de l'orgueil humain impatient de tout joug, une première explosion du rationalisme philosophique, un acheminement au dix-huitième siècle et la Révolution. Il suffit d'une chiquenaude pour renverser cet arbre généalogique, impudemment dressé, qui commence à Luther afin d'arriver à Strauss d'une part, à Robespierre de l'autre, en dépit du bon sens et des faits.

N'a-t-on pas imaginé, pour expliquer la Réforme, un tour de force plus burlesque encore ? Voltaire n'a-t-il pas inventé la vengeance des Augustins, privés du trafic des indulgences, contre les Dominicains qui l'avaient accaparé ? n'a-t-il pas découvert qu'une jalousie de moines était le berceau de la Réformation ?

Nous arrêter à de telles puérilités, Messieurs, ce serait leur faire trop d'honneur. Pour y répondre, il n'y a qu'à regarder la Réforme. Considérez-la, vous verrez de quelles profondeurs elle jaillit, à quels besoins elle répond.

Je le répète, elle affirme avant tout. La négation chez elle demeure si bien à l'arrière-plan, que la Réformation ne se séparera de Rome qu'avec une extrême et significative lenteur. Luther avance malgré lui ; il avance à reculons. Même attitude, mêmes répugnances, chez les Réformateurs qui appartiennent à d'autres races et que poussent d'autres souffles, non moins puissants. Si Farel attaque l'Église romaine, s'il bat en brèche ses traditions, ce n'est qu'après avoir établi la vérité, ce n'est que parce que les traditions et l'Église lui refusent, absolument, cette Parole de son Dieu, ce pardon de son Dieu dont il a faim et soif, sans lesquels son âme meurt.

Aux grands événements chercher de petites causes, c'est faire, Messieurs, un sot métier. La Réforme ne vient ni de l'action d'un homme ni d'un incident; la Réforme est née de la volonté de Dieu ; la Réforme est l'explosion d'un immense réveil moral. Sa simultanéité donne le mot de son caractère. A la même heure, sans entente et sans concert, en France, en Suisse, en Allemagne, l'appel aux Écritures retentit. Partout on prêche le salut gratuit; partout Jésus reparaît, crucifié, victorieux ! Un esprit nouveau s'est mis à couver les ténèbres : laissez-le faire, la vie s'émeut, le jet va pousser, jet héroïque, pouvoir régénérateur que rien n'arrêtera désormais.

Voulez-vous le voir à l'œuvre? écoutez. Voici Lefèvre d'Étaples qui, en 1512, annonce à la France le pardon par Jésus; en 1516 voici Zwingle qui, devant les moines d'Einsiedelen, proclame la vérité. Luther la fait flamboyer à Wittemberg; Capiton, d'autres voix, la prêchent en d'autres lieux.

Ceci vient de haut. Il fait bon chercher vers Dieu, en plein foyer de lumière, la main qui crée les grands événements. Et toutefois, Dieu emploie les hommes; et sans les grands hommes, les grands événements ne seraient pour la plupart que de grands avortements.

L'homme du seizième siècle, l'instrument préparé par Dieu même; la vigoureuse, la tenace individualité à défaut de laquelle le mouvement religieux n'aurait que difficilement peut-être franchi les limites d'une molle aspiration, de saintes recherches, de velléités pieuses, incertaines et vagues; cet homme, c'est Luther.

La Réforme n'est pas l'œuvre de cet homme, la Réforme aurait pu se passer de cet homme, cet homme n'était pas nécessaire à la Réforme — y a-t-il un homme, quel qu'il soit, nécessaire à quoi que ce soit? — mais cet homme, Luther, dont certes Dieu n'avait pas besoin, Dieu s'en est servi comme d'un énergique, d'un fidèle, d'un puissant ouvrier : un de ces travailleurs qui électrisent leurs compagnons.

Lorsqu'on fait une découverte, Messieurs, il se trouve toujours — et cela se prouve pièces en mains — que bien des gens l'avaient inventée avant l'inventeur! Seulement l'histoire ne tient pas compte de ces gens-là. Je crois, entre nous, que l'histoire est dans son droit.

Luther, sans doute, n'a pas découvert la vérité. La vérité, au milieu des siècles les plus obscurs, s'est fait pressentir à plus d'un cœur. Secouer la tyrannie des traditions, retourner aux sources, retrouver la Parole de Dieu, recourir à Jésus et à sa croix pour y rencontrer le principe de la vie, de l'obéissance, de l'amour, on l'avait fait, du plus au moins, avant Luther. Mais qui a saisi des deux mains, comme Luther, l'Écriture et la grâce ? qui s'est donné, comme Luther, à la vérité reconquise ? qui a su, comme lui, l'accepter sans réserves, sans détours, telle quelle, absolument? qui en a, comme Luther, adopté toutes les conséquences? qui a comme lui, au péril de sa vie, *planté la lumière* sur le chandelier ?

Otez Luther, et voyez ce que la Réforme devient en Allemagne ! Mélanchthon protestera contre les abus et s'en tiendra là. Hutten, Sikingen tireront l'épée, exigeront l'indépendance relative de l'Église germanique, ne l'obtiendront pas, et ce sera tout !

Ni en Suisse ni en France la Réforme n'aurait trouvé son prodigieux élan, sans le spectacle que lui donnaient ces luttes, cette popularité, cet éclat, cette âme virile, ce rare génie aux prises avec les vieilles superstitions, avec les vieux mensonges, avec le vieil athlète romain ! Mieux on étudie le seizième siècle, plus on demeure convaincu de ce fait, que la Réforme, indigène en tous lieux, a été, dans tous, aidée et développée par les livres, par les thèses, par l'action de Luther. L'incubation générale une fois réservée, le progrès vient de lui ; ne le cherchez pas ailleurs. L'impulsion part de Wittemberg.

Les hommes illustres qui luttent pour la vérité

combattent, cela va sans dire, avec une parfaite indépendance ; et pourtant tous, qu'ils le veuillent ou non qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent, Réformateurs et Réformés, tous, eux, vous, moi, nous avons été, nous sommes à l'école de Luther. Parlons mieux : Luther nous a tous ramenés à l'école de Dieu.

J'entends ce qu'on dit :

La Réforme est une affaire de race. La Réforme est une expression de l'esprit germanique. Son représentant et son champion ne pouvait être qu'un Allemand !

Messieurs, je déteste ces explications qui matérialisent les questions de l'esprit. Avec les Allemands, tel culte ; telle religion avec les Italiens. Pourquoi pas une autre aux Asiatiques, pourquoi pas une autre aux Zélandais ? Non, Messieurs, il n'en est rien. Dieu ne l'entend point ainsi. Dieu a donné une Révélation, une seule, au monde entier ; et les apôtres, ces Juifs, l'ont portée à l'Occident, l'ont portée à l'Orient ; et nos missionnaires la portent au midi, la portent au nord ; et cette Révélation a renversé le paganisme antique, elle renverse les modernes idolâtries, partout elle régénère, partout elle adoucit, elle accomplit partout une œuvre identique, parce que le cœur est partout le même, et que partout elle le refait nouveau.

La vérité est une ; l'homme est un. Qu'on s'écarte de la vérité, les divergences éclatent ; qu'on revienne à la vérité, l'unité reparaît. Surprenez une opposition, du temps des apôtres, entre la foi des chrétiens juifs, des chrétiens d'Italie, des chrétiens d'Orient !

Cela posé, Messieurs, que les peuples germaniques fussent mieux que d'autres préparés pour la Réforme, que, plus éloignés de Rome, ils eussent moins que d'autres subi la contagion de ce culte matérialiste, de cette religion corrompue qui semblaient avoir détruit en Italie jusqu'aux facultés par lesquelles l'homme peut retrouver son Dieu, je vous l'accorderai. L'Allemagne était encore naïve, encore jeune; les souillures de l'Italie ne l'avaient pas au même degré salie; les doutes, l'incrédulité d'au delà des monts ne l'avaient pas empoisonnée; je n'en veux pour preuve que Luther à Rome, et ses étonnements.

Si l'Allemagne était moins gâtée, elle n'était pas moins intelligente. L'Allemagne avait inventé l'imprimerie, gardons-nous de l'oublier. L'Allemagne la première avait ouvert le feu contre les inquisiteurs. L'écrasement de l'individu y rencontrait des obstacles qu'ailleurs on ne lui opposait pas. Les peuples germains ont toujours été plus que nous rebelles à l'extrême discipline, au nivellement absolu, à la centralisation. L'uniformité romaine s'était heurtée contre ces fiertés. Et de même que l'indépendance féodale conservait ses donjons en Allemagne alors qu'en France et en Italie l'esprit latin avait tout abattu, de même l'indépendance des âmes y gardait ses asiles, qui n'existaient nulle autre part.

J'entends ce qu'on dit encore :

De quel droit la Réforme s'est-elle accomplie ? Sur quel principe a-t-elle appuyé son droit?

De quel droit ! sur quel principe ! Messieurs, j'ai

bien envie de vous demander quel droit elle aurait eu de ne pas s'accomplir?

Une fois la vérité retrouvée, avons-nous le droit de ne point nous réformer, c'est-à-dire de ne point retourner au vrai?

Ne parlons pas du droit, Messieurs, parlons du devoir.

« Voici ce que vous croirez; voici ce que vous ferez! » ainsi s'exprime Dieu. Or on vous invite à lui répondre : « C'est vrai, mon Dieu! mais les hommes ont établi le contraire; le grand nombre s'est prononcé dans le sens des hommes; et cela dure depuis si longtemps! »

La durée! imaginez-vous une plus étrange raison? Colomban — son témoignage ne paraîtra pas suspect — Colomban s'écriait un jour : « Il y a de vieilles erreurs! Pourtant je connais quelque chose de plus vieux : la vérité. »

Oui, grâce à Dieu, la vérité est plus vieille que l'erreur! ceux qui reprochent au protestantisme sa *nouveauté* n'y ont pas réfléchi.

Le principe du protestantisme, c'est justement de rejeter tout ce qui est nouveau. Le temps des apôtres, l'enseignement des apôtres, l'exemple des apôtres, il remonte jusque-là, il ne veut rien de plus nouveau que cela. Ennemi de la théorie des développements, qui est la théorie romaine par excellence, il proclame la théorie de l'immobilité, de l'antiquité; il se fixe obstinément au premier siècle, au siècle apostolique, refusant tous les usages et tous les dogmes des siècles ultérieurs.

Reprochez-lui d'être trop vieux, tant que vous vou-

drez ; lui reprocher d'être *nouveau*, c'est démentir les faits.

On sourit, et l'on nous demande, au nom de notre antiquité : « Où étiez-vous avant Luther ? »

Un homme d'esprit a répondu par une autre question : « Du temps des apôtres, où étiez-vous? »

Messieurs, laissons la question d'âge se débattre entre l'Église d'Orient et l'Église d'Occident; entre elles, jamais il ne s'agit de remonter au temps apostolique, jamais à la Révélation; qu'elles examinent s'il leur plaît laquelle des deux est restée le plus fidèle au développement du neuvième siècle, cela ne nous intéresse guère, nous qui remontons au *premier*.

Les Réformateurs n'ont eu la prétention ni de révéler une religion ni de fonder une Église. Revenir à la religion révélée par Jésus-Christ, retrouver l'Église fondée par les apôtres de Jésus-Christ, reprendre, des mains de Jésus, ce que Rome avait détruit ou corrompu : ils n'ont rien cherché par delà. C'est-que cela, Messieurs, c'est le mot d'ordre du chrétien. En ce sens, nous sommes tous réformateurs.

Reste la question du salut.

Peut-on se sauver dans l'Église romaine? Peut-on se sauver dans l'Église protestante ?

Le seizième siècle, devant l'énigme, restait pensif. Vous savez quelle conclusion en tirait Henri IV!

Pour Luther, le problème n'avait pas d'obscurités : « Impossible, disait Luther, qu'un homme soit chrétien sans avoir Christ. »

Vous me permettrez de compléter sa pensée :

Impossible qu'un homme qui a Christ ne soit pas chrétien !

Avoir Christ! depuis la Réforme, telle est la question du salut. Les apôtres ne l'ont jamais posée autrement.

Retour à l'Écriture! tel est le principe, unique, souverain.

On a dépensé beaucoup de travail et beaucoup de science pour en trouver d'autres; on a découvert une Réforme Luthérienne, une Réforme Calviniste, une Réforme Zwinglienne; on s'est donné le plaisir de les mettre en contradicion; on a déclaré même que, ces hostilités répondant à des oppositions de l'esprit humain, elles devaient s'entretenir et se perpétuer.

Nous serons moins ingénieux. Nous repousserons les noms d'hommes, qui n'ont aucune autorité pour nous. Avec Luther, nous dirons : point de luthériens! avec Zwingle : point de zwingliens! Que sont Luther, Zwingle et Calvin? des hommes faillibles, qui ont failli. Dans ce sens, Messieurs, ne regrettons pas leurs fautes, elles sont un bien. Elles nous empêchent de transformer les Réformateurs en révélateurs, de recevoir leur parole comme un supplément inspiré de l'Écriture de Dieu! Imitons-les : écartons les traditions humaines, qui trompent, allons droit à la Bible qui ne trompe pas.

La souveraineté des Écritures, j'y reviens, voilà le principe de notre Réformation.

Ne nous dites pas qu'il y en a un second : la justification par la foi! ou un troisième : le libre examen!

La justification par la foi! c'est le contenu même de

la Parole de Dieu. Quand j'invoque un testament, lorsque je déclare que ce testament fait loi, c'est du contenu que je parle, cela va sans dire; et cependant j'invoque le testament lui-même, sa valeur; si le testament ne vaut rien, le contenu ne vaut rien. Il n'y a pas là deux principes, il y a une grosse vérité de gros bon sens.

Ce raisonnement, tout simple qu'il paraisse, est plus important qu'on ne l'imagine, croyez-le bien. A force de distinguer entre le contenant et le contenu, on finit par traiter le vase avec un certain mépris. C'est que le vase renferme autre chose que telle ou telle doctrine, admise comme essentielle; c'est que le *contenant* contient des vérités dont on ne veut pas.

La justification par la foi, oui, l'Évangile tout entier nous l'annonce; mais gardons l'Évangile, car il garde notre foi. Une fêlure, et tout s'échappe; nous l'avons bien vu.

Quant au libre examen dont on dit, faute de le comprendre, beaucoup de mal, c'est un agent essentiel, nécessaire, ni plus ni moins, de notre principe unique: la Révélation. Du moment où la Révélation fait seule autorité, ni traditions ni décisions ecclésiastiques ne peuvent en déterminer le sens, cela va de soi. La Parole de Dieu se présente à toutes les consciences; elle appelle toutes les consciences à lire; à lire avec prière, en invoquant le secours du Saint-Esprit; toutes les consciences peuvent recevoir les vérités dont elles ont besoin. Entre l'Écriture et l'homme, les intermédiaires sont supprimés. L'entretien direct entre Dieu et l'homme a repris. Voilà le libre examen. Je me défie beaucoup des gens qui s'en défient.

V

LUTHER AU COUVENT

Messieurs, entrons dans l'histoire de Luther

Jean Luther et sa femme, Marguerite, habitaient le petit village de Moehra, au comté de Mansfeld, non loin d'Eisenach.

Un jour qu'ils s'étaient rendus à la foire d'Eisleben, ils y furent surpris par la naissance d'un fils. C'était dans la nuit du 10 novembre 1583. Le lendemain l'enfant fut baptisé, on lui donna le nom de Martin, en l'honneur du patron du jour.

Peu de temps après, la famille vint s'établir à Mansfeld. De laboureur qu'il était, Jean se fit mineur. A force de travail et d'économie, il acquit deux usines, eut des ouvriers, prit rang parmi les maîtres et fut élu membre du conseil de la ville, en considération de sa probité.

Dieu a fait une première grâce à son grand serviteur Luther, il lui a donné des parents honnêtes; je ne dis pas assez : Marguerite et Jean étaient pieux.

Leur piété, qui exerça de bonne heure une influence profonde sur Luther, nous explique pourquoi, dès l'enfance, nous le voyons prier à genoux, s'occuper de son âme et s'inquiéter de ses péchés.

Jean Luther avait prié souvent, lui aussi, près du berceau de son fils, demandant avant tout qu'il grandît dans la crainte du Seigneur. Mais d'autres ambitions le hantaient. Quand Martin, dont la précoce intelligence étonnait chacun, eut épuisé les éléments d'instruction que pouvait lui fournir l'école de Mansfeld, son père, Jean Luther, le fit partir pour Magdebourg.

Martin, accompagné d'un camarade, Reinecke, franchit la distance à pied. Les deux compagnons, âgés l'un comme l'autre de quatorze ans, cheminaient le cœur gros vers la ville archiépiscopale et ses gymnases religieux. Luther y fit un dur apprentissage de la vie. L'école des Franciscains ne fournissait à ses élèves que l'aliment intellectuel. Ceux qui avaient besoin d'autre chose allaient gagner leur pain en chantant deux fois la semaine sous la fenêtre des riches, et en psalmodiant le dimanche au chœur. Mais les aumônes obtenues ainsi restaient insuffisantes lorsque la famille ne pouvait rien y ajouter. Or, en ce temps-là, Marguerite et Jean Luther, vaillants travailleurs, subvenaient tout juste à l'entretien du ménage; secourir Martin n'était pas en leur pouvoir. Il fallut donc quitter Magdebourg, reprendre le bâton du pèlerin, et revenir du côté d'Eisenach, où l'on comptait sur la protection de parents maternels.

Les parents, semble-t-il, ne répondirent guère à l'espoir qu'on avait conçu, car nous voyons Luther

chanter sous les fenêtres d'Eisenach tout comme il chantait sous les fenêtres de Magdebourg.

Dieu y pourvut. Un soir que l'enfant psalmodiait ses plus beaux cantiques, les croisées s'ouvrirent, on lui fit signe de monter; c'était la veuve de Conrad Cotten, une femme au cœur compatissant et doux. Touchée de pitié, elle garda Martin sous son toit, pourvut à ses études, le mit à l'abri du besoin, lui acheta même une flûte et une guitare dont Luther apprit à jouer sans maître; et voilà notre écolier le plus heureux garçon du monde, entre la science qu'il poursuivait sous un maître renommé — Tribonnius — sa chère musique, la compagne fidèle, la joie de sa vie entière, et cette bienfaitrice dont jamais il ne perdit le souvenir. La veuve de Cotten imprima le respect des femmes dans l'âme de Luther; peu d'hommes ont parlé d'elles, de leur charité, de leur sympathie, en termes plus attendris.

Hélas! il fallut quitter Eisenach. Luther y avait appris tout ce qu'il y pouvait apprendre. Son ardente intelligence était attirée par l'université d'Erfurt. Jean Luther consentait au déplacement de son fils; parvenu même à quelque aisance, il promettait de le soutenir.

Martin, âgé de dix-huit ans alors, se rendit à Erfurt, s'assit sur les bancs de l'université, et, toujours laborieux, toujours exemplaire dans sa conduite, toujours le premier, il fixa vite l'attention de ses professeurs, en tête desquels figurait Jodocus Truttvetter, qui enseignait le droit canon.

L'étude en était prescrite par Jean Luther à son fils. Martin aurait préféré toute autre science, mais il obéissait.

Notre futur avocat passait ses meilleurs moments à la bibliothèque de l'université. Comme il examinait les rayons, un livre frappa ses regards. Il le prit, l'ouvrit, et bien qu'il n'en comprît pas sur-le-champ la valeur, son instinct, un puissant besoin de son âme l'y retinrent attaché. Ce livre était la Bible ; une Bible latine que l'université avait acquise à grand prix. Luther lisait ; il lisait avec ravissement l'histoire du jeune Samuel ; et comme il lisait, un désir se formait dans son cœur ; désir insensé, qu'il s'avouait à peine : pourrait-il, lui, Martin Luther, avoir une Bible, posséder une Bible, l'ouvrir et la méditer chaque jour?

Luther cependant, repoussé loin du droit, attiré *par la théologie*, sentait un trouble profond. Il lui *semblait* que l'étude seule des choses de Dieu devait donner la paix. Cette paix lui apparaissait derrière les murs d'un cloître. Il enviait les Augustins d'Erfurt. Poursuivant toutefois sa carrière, Luther avait été reçu maître ès arts avec les cérémonies d'usage, fête générale, procession aux flambeaux ; il commençait, selon la coutume, à donner des leçons ; tout semblait servir les desseins de Jean, son père, lorsque deux événements, deux faits, en décidèrent autrement. Alexis, intime ami de Luther, fut assassiné ; peu de jours après, la foudre tomba près de Luther.

Il crut entendre une voix lui crier : Au couvent ! Le soir même, après avoir empaqueté ses hardes avec son Plaute et son Virgile, Luther frappait à la porte des Augustins.

On ouvrit vite au jeune maître déjà connu par l'éclat de son savoir. Les professeurs de l'université, ses camarades cherchèrent en vain à lui parler ; en vain

Jean Luther écrivit-il une lettre sévère, ordonnant à son fils de quitter le couvent. Martin avait fait vœu d'embrasser la vie monastique; aux amis et aux professeurs il renvoya son anneau de maître ès arts ; au père il répondit — non sans se repentir dès lors — par un refus d'obéissance. Le père tint bon, garda rigueur à son fils, et ce ne fut que bien des années plus tard, quand la peste eut emporté deux frères de Martin, qu'après avoir cru celui-ci mort Jean sentit son cœur se fondre et consentit à pardonner.

Il se rendit à Wittemberg le jour où son fils fut ordonné clerc. Assis pendant le repas à côté du nouveau prêtre, tout à coup il se lève et, prenant la parole : « Messieurs les savants — dit brusquement le père — n'avez-vous pas lu dans l'Écriture sainte que le premier devoir d'un enfant est d'obéir à ses parents? » — Luther resta saisi.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble entendre le premier cri de la Réformation.

VI

LE TRAVAIL DE L'AME

Messieurs, vous entrevoyez, n'est-ce pas, quelques-uns des traits fondamentaux du caractère de Luther : ces aspirations vers le ciel, cette conscience émue, ce profond sérieux? Luther est un véritable Allemand. L'œuvre intérieure, la tendance mystique s'accusent fortement chez lui.

Là, dans cette étroite cellule du couvent d'Erfurt, va se livrer un combat auprès duquel s'effacent et disparaissent toutes les luttes du dehors.

Et ce combat si tragique deviendra, n'en doutez point, l'élément essentiel de la supériorité de Luther.

Par cette bataille intérieure, Luther deviendra l'homme de la Bible, l'homme qui a le mieux lu dans la Bible, l'homme de la grâce, de l'expiation, de la justification par la foi. Il fallait cette agonie pour saisir Jésus, Jésus rédempteur. La Réforme est cela. Elle n'est ni une idée ni un système ; elle est Christ, Christ notre salut, Christ notre espérance, Christ

qu'embrasse tout entier la conscience aux abois.

Il nous fallait une telle Réforme, une Réforme qui partît des profondeurs de l'être humain.

Luther n'avait pas trouvé la paix dans le couvent d'Erfurt. Il avait changé de nom, il s'appelait Augustin, il n'avait pas changé de cœur.

Frère Augustin restait misérable, travaillé d'angoisses, et succombait sous le sentiment de son péché. En vrai moine — jamais moine plus dévot n'habita monastère — il avait essayé toutes les macérations. Sa santé reçut alors des atteintes dont elle ne s'est pas relevée depuis. Aussi maigre qu'un squelette, affaibli par les austérités, éperdu de douleur morale, un jour il tomba sans mouvement sur le sol ! On accourut, on essaya vainement de le ramener à la vie, jusqu'au moment où Lucas Edemberger son ami, prenant quelques jeunes enfants de chœur, entonna le chant d'un cantique avec eux. Ce que n'avaient pu faire les soins, la musique, sa « chère musique » le fit. Aux premiers sons, Luther se ranima.

J'aime à voir, Messieurs, ce jeune homme parfaitement pur, terrassé devant le Seigneur par la conscience de son péché ! Cela est grand, cela est beau. Ainsi l'on retrouve la vraie sainteté ; c'est comme cela qu'elle nous relève, et qu'elle nous mène à la nouvelle naissance, et qu'elle nous conduit à Christ.

Plus d'un haussera les épaules : — Mais que se reprochait donc Luther ?

Il se reprochait de ne pas aimer Dieu.

Messieurs, n'est-ce point là le péché par excellence, la racine de tous les péchés?

Le moment était venu; Dieu n'abandonnait pas Luther; Dieu allait adresser à Luther ces deux paroles qui ont fait de Luther le chrétien d'abord, plus tard le Réformateur.

Voici la première. Luther, malade, torturé, se croyait près de la mort. Un vieux moine s'approcha de sa couchette : « — Mon fils! attache-toi simplement à cette déclaration du symbole des apôtres : *Je crois à la rémission des péchés.* Mon fils, crois que ce n'est pas seulement à David, à saint Pierre, à saint Jean que la promesse est faite, mais *à toi.* Elle t'est faite pour l'amour de Christ; Christ a souffert *pour tous.* La doctrine apostolique, c'est que l'homme est justifié sans mérite, *par la foi!* »

Ce discours tomba dans l'âme de Luther « comme un baume du ciel. » — Toutefois, il n'en comprit pas toute la portée et bientôt redevint la proie des terreurs. Chaque matin il disait trois messes; à chaque messe il invoquait trois patrons. Il avait choisi vingt et un saints, dans le calendrier, et ne cessait de se recommander à leur intervention. Il s'adressait à la vierge, qu'il servait dévotement. Rien n'y faisait.

Ce fut alors qu'un autre envoyé de Dieu prononça la seconde parole, la parole décisive, la parole libératrice qui devait tant contribuer à délier Luther.

Staupitz, vicaire général des Augustins d'Allemagne, avait passé par le même feu. Cette fournaise l'avait brûlé. Il en connaissait la glorieuse issue. A cet homme qu'accablait un immense désespoir, à cette

conscience épouvantée par la justice de Dieu, à cette âme qui s'épuisait en vains efforts pour escalader le ciel, Staupitz ne vint pas dire que sa frayeur était absurde, que l'honnêteté des actes suffisait, que le ciel se gagnait aisément, que du couvent on y passait tout droit! Non. Staupitz lui écrivit ceci : « Vous voudriez n'être un pécheur qu'en peinture; pour vous aussi, dès lors, Jésus n'est un Sauveur qu'en peinture. Accoutumez-vous donc à le regarder *comme un vrai Sauveur*, et vous, *comme un vrai pécheur*. » — « La pénitence, ajoutait Staupitz, vient de l'amour de Dieu; non point de l'horreur du péché. »

Avec ces deux ou trois mots : salut, grâce, amour! Staupitz débarrassa Luther du filet scolastique; il rompit ce cercle vicieux, l'éternelle contemplation du péché; il abattit ce géant de la propre justice, campé sur le chemin qui mène à Christ, il détruisit ce mirage par lequel Luther — nous connaissons cela — dressait son péché entre Jésus et lui, attendant en quelque sorte, pour croire au Rédempteur, le moment où il pourrait s'en passer!

Luther délivré s'écria : « Je me sens comme né de nouveau! j'ai trouvé ouverte la porte du paradis! »

Staupitz avait plus fait que parler. Il avait apporté la Bible à Luther et la lui avait donnée. Luther désormais n'avait plus besoin de recourir à la Bible *enchaînée* du couvent. Luther possédait une Bible, en propre, bien à lui. Son vœu de l'université d'Erfurt se trouvait ainsi réalisé. Il reçut avec des transports que notre froideur ne conçoit guère ce

trésor dont pourtant il ne connaissait pas tout le prix.

Cette Bible, Messieurs, mit Luther à l'entrée d'une voie où ni lui ni Staupitz ne songeaient guère à marcher.

Staupitz, au surplus, et Luther ne devaient pas longtemps cheminer ensemble. Il y a dans la séparation progressive de ces deux âmes, qui ne cessèrent de s'aimer et de s'estimer, un enseignement que je tiens à mettre sous vos yeux.

Staupitz est un mystique. Un des meilleurs sans doute, car il évite avec soin l'absorption panthéiste et n'oppose pas un instant à la révélation extérieure de l'Écriture la révélation intérieure du Saint-Esprit. *Staupitz est mystique* cependant ; il l'est, en ce qu'il *se contente* de puiser dans la Parole de Dieu les dogmes qui lui paraissent essentiels au salut, et qu'ayant ainsi pourvu aux *choses du dedans* il laisse aller comme elles peuvent les *choses du dehors*. Pour Staupitz, le sentiment domine tout. On trouve chez lui cette inaptitude à traduire les impressions en application, trait essentiel du mysticisme de tous les temps et de tous les pays. Staupitz soupire à la rencontre des erreurs, il soupire et ne les combat pas. Plus courageux que beaucoup d'autres, Staupitz ne désavoua point les premières démarches de Luther. Etonné de ces résolutions viriles, entraîné par cette foi qui était sa foi, quelque temps il resta le compagnon fidèle de son ancien disciple si vite devenu son maître. Mais lorsqu'il vit que les protestations allaient se transformer en rupture, que la réforme intérieure allait faire place à l'attaque contre l'Église romaine et à sa démolition, il prit peur, s'entremit, pressa

Luther de céder, suivant la vieille méthode mystique, et se réfugia dans ce qu'on appelait : *l'humilité !*

Luther alors — c'était en 1521 — lui adressa cette lettre magnifique par laquelle il presse à son tour Staupitz de se montrer moins humble, c'est-à-dire plus fidèle :

« Ce n'est pas le temps de craindre, mais de crier, aujourd'hui que nous voyons Notre-Seigneur Jésus-Christ repoussé, condamné et blasphémé.

» Vous m'exhortez à l'humilité; moi je vous exhorte à l'orgueil. Si mon orgueil vous paraît trop grand, votre humilité va trop loin. Vraiment la chose est sérieuse. Ne voyons-nous pas Christ souffrir ?

» Mon Père, il y a plus de péril que plusieurs ne le supposent. Maintenant cette parole de l'Évangile s'accomplit : Celui qui me confessera devant les hommes, je le confesserai devant Dieu; celui qui me reniera, je le renierai. »

Dès lors les deux vies — je ne dis pas les deux cœurs — s'écartèrent, et la distance qui les séparait alla chaque jour grandissant.

Staupitz avait pris refuge auprès du cardinal-évêque de Salzbourg; il s'y débattit plusieurs années entre sa conscience et sa timidité, entre sa foncière admiration pour l'œuvre de Luther et les exhortations habiles du cardinal. Rien n'égalait le trouble intime de cette pauvre âme, qui connaissait trop la vérité pour prendre parti contre elle et qui avait trop de mollesse quiétiste pour combattre l'erreur. Luther essaya vainement de relever Staupitz. L'ancien vicaire général des Augustins d'Allemagne devint abbé des Bénédictins de Salzbourg. Il mourut en redisant ces

mots, souvent répétés : « J'avais espéré plus de paix ! »

La paix, nous la verrons ailleurs, Messieurs, nous la rencontrerons chez l'homme de guerre, chez celui qui obéit résolûment aux ordres de sa conscience, à la parole de son Dieu.

Ici se creuse l'abîme qui sépare la Mystique de la Réforme. On a soutenu parfois que la Réforme était le développement, l'achèvement de la Mystique des siècles antérieurs, et n'était que cela ! Ce développement, cet achèvement, Messieurs, vous le trouvez chez Staupitz en Allemagne, chez Briçonnet en France, vous ne le trouvez aucunement chez Luther.

Luther, bien qu'éclairé sur la foi par un mystique, *bien qu'attiré* par la *Théologie germanique* et d'autres œuvres du même ordre, Luther appartient à un autre esprit. Il est de l'école de la Bible, non de l'école du sentiment.

Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à voir agir Luther, qu'à l'entendre parler ; il n'y a qu'à regarder les deux chemins : d'un côté l'éternelle protestation qu'accompagne l'éternelle abstention ; de l'autre les actes qui servent et qui prouvent la foi.

Mais — dit-on encore — cette foi de Luther, elle était imprégnée d'amour !

Je le crois bien ! et j'en rends grâce à Dieu !

Etrange dictionnaire, que celui qu'on se met en train de nous fabriquer ! l'amour, la foi, le travail de la conscience, l'esprit de prière, la recherche de Dieu, tout cela va se ranger aux colonnes du mysticisme ! On peut trouver le procédé commode, il est injuste et faux. Les apôtres nommaient tout cela

piété, vie en Christ. Les disciples de Christ n'ont pas le droit de l'appeler autrement. Ils n'ont le droit ni d'être secs, ni d'être rationalistes, ni de ne point aimer, ni de ne point prier ; on les reconnaît au contraire à la tendresse du cœur, à l'expansion, à ces rapports directs, intimes, habituels qu'ils soutiennent avec Jésus. Seulement, l'amour ne les dispense pas de l'obéissance; l'obéissance entraîne beaucoup de luttes, elle produit des déchirements cruels ; et par là, par leur soumission effective, « jusqu'au sang, » les disciples de Christ montrent qu'ils sont, non pas des mystiques, mais des chrétiens.

Si vous voulez voir une réforme mystique, regardez en France, de l'autre côté du Rhin, auprès de Marguerite, à sa cour de Nérac. Gérard Roussel est là. Il connaît autant que Luther les grandes vérités de la Révélation. Il les connaît et les garde pour lui. Les expliquer, les appliquer coûterait trop cher et mènerait trop loin. Roussel ne proclame rien, ne rompt avec quoi que ce soit; aussi Roussel est-il évêque, évêque institué de par le pape, qu'il a laissé en paix.

Ce que serait devenue la Réforme, si elle n'avait eu que de tels champions, vous le savez maintenant.

Loin d'être un mystique, Luther plus que personne a réagi contre le mysticisme allemand. Lorsque la *révélation intérieure* se produit à Wittemberg, Mélanchthon hésite; Luther non. Il la prend corps à corps, la terrasse, et la cloue au sol. L'œuvre de Luther, c'est la traduction de la Bible, de la Révélation de Dieu. La Bible, la Bible, la Bible! c'est le mot de Luther, à Augsbourg, à Leipzig, à Worms. « Réfutez-moi par l'Écriture ! persuadez-moi par l'Écriture !

j'obéis à l'Écriture! » Luther ne sort pas de là.

La trempe originale et merveilleuse de cette âme lui vient d'un fait rare. presque exceptionnel : la rencontre des plus exquises tendresses et des plus énergiques virilités; l'alliance du sens le plus délicat de l'amour pour Dieu avec la plus absolue compréhension de l'autorité de Dieu. Luther n'a jamais pensé que vivre en Dieu dispensât d'obéir à Dieu. Toutefois, ce n'était pas impunément qu'il avait eu Staupitz pour maître. Il n'avait pas impunément non plus dévoré la *Théologie germanique* et les écrits de saint Augustin. Lorsqu'on voit Luther passer condamnation sur les « *erreurs indifférentes*, » lorsqu'on le voit *pousser sa conception* de la grâce jusqu'à la suppression *du libre* arbitre, on sent bien qu'un nuage mystique a projeté quelque ombre sur ce clair esprit.

Mais la Bible redressait tout.

Luther y lut à genoux, comme il faut lire; il y trouva le pardon par la foi.

Rome l'avait effacé. Bien avant Rome, sitôt les apôtres disparus, le paganisme résistant, persistant, celui qui s'était fait chrétien, avait successivement remplacé par des erreurs commodes : le salut au moyen des sacrements, le rachat des péchés au moyen des œuvres, le maintien de l'Église au moyen des affiliations héréditaires, ces vérités vivantes, exigeantes, qui le gênaient, et qui l'auraient ruiné.

La justification par la foi subissait le sort commun. Elle pâlissait de siècle en siècle. Nul cependant n'avait osé démentir une déclaration si profondément gravée aux pages du Livre, lorsque vint un doc-

teur, Thomas d'Aquin, qui se chargea de la biffer.

Thomas, ce rédacteur presque officiel du dogme romain, déclara ceci : Christ n'a satisfait par son sang que pour le péché originel ! En conséquence, chacun garde sur soi le faix des péchés individuels.

Qu'est-ce que devient l'Évangile, que devient la bonne nouvelle, en présence de cette montagne de péchés, tout à coup redressée jusqu'aux cieux ?

L'Évangile, la bonne nouvelle, ils étaient depuis longtemps disparus, et Luther pouvait sincèrement dire qu'au couvent d'Erfurt il n'en avait pas entendu prononcer « un pauvre petit mot ! »

Voilà donc l'homme placé, comme si Jésus n'était pas venu, sous l'obligation de se sauver lui-même. Il n'y a plus de péché originel, je le veux ; mais tous les autres restent debout. Œuvres, pratiques, sacrements, macérations, rien ne sera de trop ; rien ne saurait parvenir à rassurer la conscience ; et l'homme demeure éperdu devant un Sauveur qui ne le sauve pas.

Il ne s'agissait donc de rien moins que de retrouver le salut.

Qu'est-ce que la découverte de l'Amérique, je vous le demande, auprès de la découverte du pardon ?

Découverte ! ce mot n'est pas trop fort.

Je vous l'ai dit, le pardon avait disparu. Quelques-uns l'entrevoyaient, nul ne le saisissait. Augustin même, qui parle tant de la grâce, n'a pas comme Luther compris la justification par la foi.

C'est qu'il y a bien des manières d'envisager la grâce.

L'Imitation, les meilleurs mystiques, ne franchis-

sent guère certaine limite indécise entre la justification par le sacrifice de Christ, et la justification par l'union avec Christ. Staupitz lui-même, qui semble embrasser la vérité tout entière, ne l'étreindra ni dans ses conséquences ni dans son ampleur.

Ceux qui croient au Seigneur Jésus, sont *revêtus* du Seigneur Jésus. Pour accepter cette parole, il faut une entière candeur, un absolu dépouillement. Il faut se faire humble, il faut se faire indigent au sens évangélique, pour recevoir humblement, en pauvre, tout le don de Dieu.

Ceci, Messieurs, n'est pas peu de chose!

Les traditions romaines avaient changé l'Évangile *en une nouvelle* édition de la loi; elles avaient remplacé le Christianisme par un judaïsme perfectionné. Marquons-la dans l'histoire du monde, cette date de 1508, ce moment où Jésus cesse d'être un Moïse pour redevenir le Christ, le sacrificateur et la victime de l'éternel amour.

Salut par les pratiques, salut par les prêtres, salut par les doctrines, salut par les œuvres, salut par les sacrements, salut par les macérations, qu'êtes-vous? mirages et tromperies à côté du salut par la foi. Que venez-vous nous parler d'obéissances partielles? toute notre vie obéit. Que signifient vos actes de soumission? tout notre cœur s'est donné. Le salut par la foi me détourne à jamais des formes, il me dégoûte à jamais du matérialisme religieux, il brise à jamais le mécanisme chrétien. Pécheur, condamné, perdu, gracié, j'ai retrouvé mon père, j'ai retrouvé mon Dieu; le ciel est mon pays, j'en suis le citoyen; et je vis, et je

combats, et j'appartiens à celui qui s'est donné pour moi, et si vous trouvez cela commode — on l'a dit — venez dans le cloître d'Erfurt, entrez dans la cellule de Luther, regardez ce moine, jeune, honnête, écrasé sous son péché, torturé par la guerre intérieure, en agonie, les sueurs de la mort au front; voyez ce lutteur à Wittemberg, à Worms, partout; considérez sous tous les cieux, sur tous les points du globe, les rachetés de Jésus-Christ, les justifiés par la foi! Se tiennent-ils sans rien faire? bataillent-ils sur la brèche ou bien se cachent-ils au camp? Où prenez-vous les défenseurs de la justice, les redresseurs de torts, les bons soldats de la vérité? où les vainqueurs de l'esclavage, où les hommes des missions, où les amis, les visiteurs, les frères des indigents, où? si ce n'est parmi ces pécheurs abattus devant la croix, abattus et relevés, parce que, ne possédant rien, ils ont tout demandé, et qu'ils ont tout reçu [1]! Voulez-vous des saints, je dis au sens pratique du mot, mettez la main sur ces gens-là, gratuitement sauvés. Des profondeurs de leur foi jailliront les sources de la vie. Et c'est si vrai, qu'il faut faire remonter à Luther, à la Réforme, au retour de la justification par la foi, l'éveil du sens moral, l'épuration des mœurs, les victoires du progrès dans toute la chrétienté; et le pouvoir vivifiant du pardon gratuit est si évident, que les ennemis même de la Ré-

1. Les jésuites, qui ne craignaient pas les doctrines *commodes*, ont, plus qu'aucun autre ordre religieux, insisté sur la justification par les œuvres. Ils ne se trompaient pas. La doctrine *incommode* par-dessus toutes, celle que repousse invariablement notre cœur révolté, c'est ce pardon gratuit qui, saisissant l'âme entière, la livre à son Dieu, établissant par l'amour le règne absolu de la sainteté.

forme l'acceptent d'instinct, au moment de la douleur.

Le duc Georges, assis vers sa fille mourante, ne lui parle que du salut par Christ, par la confiance en Christ, par l'expiation de Christ : « Cher seigneur et père! — murmura la pauvre âme — pourquoi ne laisse-t-on pas prêcher cela publiquement?

» — Ma fille — répondit le duc — on le doit enseigner aux agonisants, et point aux gens en santé! »

Luther, soyez tranquilles, insistait sur les œuvres, conséquences de la foi. Il n'admettait pas qu'un bon arbre ne portât pas de bons fruits.

On objecte ce mot : « Sois pécheur, et pèche fortement! ». On pourrait tourner aussi contre Jésus cette parole : « Celui qui ne hait pas son père et sa mère ne peut entrer au royaume des cieux. »

Reconnaissons là ces formes paradoxales employées de tout temps pour aiguillonner l'attention et la fixer sur certains points.

Luther, honnête homme par excellence, n'a pas fait une concession au péché. Luther n'a pas un instant partagé l'indifférence quiétiste en ce qui regarde les actes extérieurs. Luther a fortement établi la nécessité du christianisme actif et vivant. Luther n'a pas seulement parlé, il a pratiqué.

Les œuvres, ainsi le proclamait Luther, sont non-seulement le produit, mais la contre-épreuve de la foi. Il le pensait si fortement que ses dernières années se passèrent à lutter contre les adversaires du Décalogue, les antinomiens, et que lui-même se nommait — il y revient souvent — « disciple de la loi! »

VII

LUTHER A ROME

La grande lutte était terminée; l'homme nouveau venait de naître; la nouvelle doctrine — la plus ancienne de toutes — jaillissait en traits de feu des pages du *livre* enfin rouvert.

Luther ne pouvait rester plus longtemps cloîtré dans sa cellule de religieux.

Dieu, qui veillait sur son serviteur, lui fit envoyer une vocation de professeur par l'Électeur de Saxe, fondateur de l'université de Wittemberg.

Staupitz, l'ami du prince, lui avait recommandé ce moine extraordinaire, avec lequel il avait, à Erfurt, échangé de si graves discours.

Luther, ordiné quelques mois auparavant par l'évêque de Brandebourg, se rendit aux ordres de l'Électeur.

Prenant sa Bible grecque et latine, quelques poëtes classiques, il quitta le monastère d'Erfurt, après trois ans qui valaient trois siècles, et fut s'abriter dans un couvent de son ordre, à Wittemberg.

Il donnait paisiblement ses leçons, lorsque le sénat de la ville, sur les instigations de Staupitz, invita le nouveau professeur à prêcher.

Luther était humble, il se défiait de lui-même, il recula devant cette mission avec terreur. D'ailleurs il se sentait malade sérieusement, et se croyait près de sa fin.

« — Bien, mon fils! — dit Staupitz — bien! si vous mourez, ce sera au service de Dieu. »

Luther obéit.

A l'ouïe de sa parole, parole étrange, qui s'écartait de tous les modèles reçus, qui n'invoquait ni la tradition ni les Pères, qui s'appuyait uniquement sur l'*Écriture de Dieu*, Wittemberg frissonna.

Le visage énergique du moine, son intense conviction, sa voix qui partait du cœur pour arriver au cœur, la simplicité populaire d'un enseignement vigoureux et profond, tout attirait, tout retenait la foule, si bien que l'Électeur lui-même voulut entendre le religieux.

Luther s'instruisait en instruisant les autres. Il avançait dans l'intelligence de la Révélation. Son développement demandait toutefois une leçon que rien ne pouvait lui donner à Wittemberg. Il fallait que Luther vît l'Italie. Rome seule devait faire tomber des illusions qui le tenaient captif sous l'erreur. Dieu y pourvut.

Un jour de l'année 1510, Luther se promenait au cloître du monastère, lorsque Staupitz l'aborda. Il s'agissait d'une affaire que les Augustins avaient en cour de Rome; Luther devait partir sur-le-champ, et l'y traiter.

Luther se mit en route. Pauvre, chaque soir il frappait à la porte d'un couvent. On lui avait fait don, pour visiter les antiquités romaines, de quatre ou cinq écus d'argent qu'il gardait avec soin.

Mais arrivé dans Rome, une telle stupeur le prit, qu'il en oublia tout. Monuments, statues, restes prodigieux, il ne vit rien. Lui, l'artiste, n'a pas, jusqu'à sa mort, dit un mot des merveilles qu'avaient à Rome rencontré ses regards. C'est qu'autre chose l'avait saisi, c'est qu'un scandale immense l'avait débordé, c'est qu'en présence de cette corruption sans vergogne, de ce formalisme hideux, de cette incrédulité, Luther ne percevait plus que ceci : la révolte contre Jésus-Christ, installée dans la ville même, et pour ainsi dire dans la chaire du vicaire de Jésus-Christ!

« J'ai été à Rome — écrit-il — et j'y ai dit bien des messes, j'en ai vu célébrer beaucoup, je ne puis y penser sans frémir. Entre autres grossières facéties, débitées à table par les courtisans, je les entendis se vanter en riant de la manière dont quelques-uns d'entre eux disaient la messe, prononçant sur le pain et sur le vin ces paroles : *Panis es, et panis manebis; vinum es, et vinum manebis* — tu es pain, et pain tu resteras; tu es vin, et vin tu resteras. — Pour moi, j'étais un jeune moine, bien sérieux, bien pieux, et ces propos me faisaient mal au cœur. Eh quoi! me disais-je, ici, à Rome, dans la ville sainte, il est permis de tenir en public de tels discours! Et que serait-ce donc, si tous, pape et cardinaux, disaient de pareilles messes? Et moi, qui en ai tant entendu, quelle dupe je serais! — Je ne puis, sans dégoût, me rappeler l'indécente rapidité avec laquelle les prêtres ita-

liens débitaient leurs offices. Le tout avait l'air d'une jonglerie plutôt que d'un acte sérieux. Je n'en étais pas encore à l'Évangile, que mon voisin, arrivé au bout de sa messe, venait me crier son : *Passa, passa !* — avancez, avancez! »

En route, Luther avait failli mourir; ses terreurs l'avaient repris; mais elles s'étaient soudain calmées au souvenir du mot divin : « Le juste par la foi vivra[1]. »

Ce mot devait libérer son âme, définitivement. La veille de la Saint-Jean, Luther, encore dominé par les superstitions qui lui avaient été si chères, se traînait à genoux sur les degrés de l'escalier de Pilate, pour y gagner des indulgences — Tetzel en a dû sourire plus tard — lorsque tout à coup, le texte souverain le saisit, l'arrête, le force à se lever, à s'enfuir épouvanté de sa propre folie : « Le juste par la foi vivra ! »

Rome ne peut nous arrêter, Messieurs. Luther en revint consterné. Malgré lui, des questions redoutables se posaient; ne sachant qu'y répondre, toujours dévot à l'Église, il les refoulait au plus profond de son cœur. N'ayez pas peur, elles en sortiront.

Cependant l'université de Wittemberg, reconnaissant la valeur du jeune moine, le nommait licencié

1. Cependant, à Rome, Luther, pour trouver le repos de son âme, allait d'une église à l'autre, visitait les saints lieux, disait messe sur messe : « Pauvre dupe que j'étais! s'écrie-t-il plus tard. Je courais toutes les églises, tous les caveaux, croyant dévotement tous les contes qu'on me débitait. J'ai dit au moins dix messes, regrettant fort que mes parents fussent encore parmi les vivants, car j'aurais bien voulu, par mes prières et par d'autres œuvres merveilleuses, les sauver du purgatoire et de ses tourments ! »

en théologie, puis docteur. Luther toujours humble, encore timide, s'effaçait devant ces dignités; il n'en voulait pas; mais Staupitz ordonnait, l'Électeur faisait les frais des promotions, et Luther montait en grade, bon gré mal gré.

Un détail toutefois l'avait ravi; à sa charge était attachée une désignation spéciale : Luther avait reçu le titre de docteur *biblique!* Aussi Luther, homme d'ordre, caractère plus soumis qu'indépendant, qui répugnait à se faire sa route et préférait suivre le chemin tracé, en bon moine qu'il resta longtemps, Luther, au milieu des terribles batailles où le jeta la Bible, avait-il coutume de répéter : « On m'a nommé docteur de la sainte Bible; j'ai juré sur elle; je la maintiendrai. »

En attendant, le docteur *biblique* expliquait les Psaumes et l'Épître aux Romains.

VIII

LES INDULGENCES ET LES THÈSES

Autour de lui se formait le cercle des hommes distingués et pieux qui n'ont cessé de combattre à ses côtés. C'était Spalatin, secrétaire, chapelain de l'Électeur et précepteur de ses enfants ; c'était Bugenhague — *Pomeranus*, — c'était Jonas Cruciger, c'était Carlstadt, auxquels devait bientôt se joindre l'intime ami, l'ami constant de Luther, Philippe Mélanchthon. L'Esprit de Dieu remuait ces esprits, unissait ces cœurs. On sentait, à l'université de Wittemberg, comme un feu souterrain qui réchauffait le sol et le faisait vibrer.

L'année *quinze cent dix-sept*, l'année du combat va s'ouvrir.

Que se passe-t-il dans l'âme de Luther? Lui-même nous le dira.

« Quant à moi — écrit-il, en parlant de cette époque [1] — quant à moi, bien que ma vie fût irrépré-

1. Préface placée en tête de la première partie de ses œuvres latines.

hensible et sainte, je me reconnaissais coupable devant Dieu; et comme ma conscience inquiète et timorée m'enlevait tout espoir d'apaiser sa justice par mes mérites, je n'aimais nullement ce Dieu juste, ce Dieu courroucé qui punit le pécheur. Je le haïssais, et — si je puis parler ainsi sans blasphémer — je nourrissais contre lui un secret et sérieux ressentiment. »

Pour la troisième fois, le mot de Dieu vint sauver Luther.

Après l'avoir ressaisi, après l'avoir répété, Luther s'écrie : « C'est pourquoi, apprends à connaître Christ, Christ, dis-je, le crucifié; apprends à désespérer de toi-même; invoque ton Sauveur et lui dis : Seigneur Jésus, tu es ma justice et je suis ton péché; tu as pris ce qui était à moi, et m'as donné ce qui t'appartenait; ce que tu n'étais pas, tu l'es devenu pour l'amour de moi, ce que je n'étais pas, tu me l'as fait devenir par ta compassion! — Gardons-nous de rechercher une sainteté d'où serait exclu le sentiment de notre misère! Christ ne demeure qu'auprès des pécheurs [1]! »

A ce moment, 1517, l'affaire des indulgences éclate dans les États germains.

Le commerce — c'en était un — avait son entrepreneur général : Albert, archevêque de Mayence. Il avait ses banquiers intéressés dans l'entreprise : les Fugger de Francfort.

1. Luther, fort de sa foi, n'avait pas quitté Wittemberg, — disons-le en passant, — lorsqu'y sévit la terrible peste de 1516.

L'archevêque de Mayence ! les Fugger de Francfort ! ils mériteraient, Messieurs, une étude approfondie, à eux seuls. On sent déjà tous les perfectionnements du monde moderne dans cet art des marchés, dans ce trafic des commissions. L'archevêque et les Fugger ont bâclé les deux plus énormes *affaires* du temps : la vente des indulgences et l'élection de Charles-Quint. Dans l'une et dans l'autre il y avait à gagner gros. C'est la première que je vais vous raconter.

Les indulgences devaient fournir de l'argent, d'abord au pape Léon X pour achever l'église de Saint-Pierre, ensuite au même pape pour enrichir ses parents, puis à l'archevêque de Mayence marquis de Brandebourg, qui partageait avec Léon X ; enfin aux Fugger qui partageaient avec l'archevêque de Mayence, marquis de Brandebourg.

Laissons de côté les profits de Tetzel, choisi par l'archevêque dans un ordre — celui des Dominicains — qui avait accaparé, presque à lui seul, le négoce « des grands pardons. »

Tetzel est connu. Je ne m'arrêterai pas à le peindre. Il allait de ville en ville, avec grande pompe, faisant fracas, processionnellement reçu par le clergé, trompetant, offrant sur toutes les places publiques ses billets, d'une si efficace vertu, « qu'à l'instant où l'argent sonnait au fond du coffre l'âme détenue en purgatoire montait tout droit au ciel ! »

Essayer des théories après coup, pour excuser les indulgences et pour les idéaliser, ce n'est ni de la dignité de l'histoire ni de son sérieux. Bossuet y a dé-

ployé cette dextérité d'autant plus habile qu'elle affecte de brusques façons.

Christ — c'est la thèse de Bossuet — Christ ayant expié le péché originel seulement, chaque homme reste chargé des péchés individuels qu'il a commis ; chaque homme doit offrir, pour ces péchés-là, des souffrances ou des équivalents, devenus acceptables à cause de Jésus-Christ. L'Église a donc institué, à cette fin de racheter les péchés personnels, une série de pénitences, lesquelles s'accomplissent, soit dans le monde présent, soit dans le purgatoire, dont l'Église a les clefs, on le sait, tout comme elle a les clefs du paradis. Mais l'Église est une bonne mère, elle répugne aux douleurs de ses enfants ; elle a, par conséquent, imaginé le moyen de sauver les âmes sans les torturer : au lieu d'un sacrifice, on en fait un autre ; au lieu de se déchirer, de se macérer, de brûler, on donne quelques écus, et tout est dit ; d'autant plus dit que le pape est en fonds, qu'il a par devers lui ce trésor de sainteté créé par les mérites surabondants des saints, et que, dispensateur suprême, il les distribue selon qu'il lui plaît.

Vous souriez, Messieurs ! il faudrait pleurer.

Impossible de mettre Dieu plus bas, plus bas le salut, plus bas l'âme humaine, de rabattre plus la moralité, la conscience, la religion !

Le peuple d'Allemagne ne s'y trompait pas. Il voyait le fait, le fait brutal. Il prenait les indulgences comme on les lui donnait. En les achetant, il achetait le pardon des péchés, en bloc, en gros. Le cœur, par où j'entends la nouvelle naissance, n'avait point à s'en mêler. Marché conclu, c'était marché conclu. Le

peuple apportait son argent, l'Église lui donnait un billet de paradis ; il n'y avait pas à y revenir. Et cela d'autant mieux que les taxes de la chancellerie romaine étaient là, déployées au grand jour, et chaque crime s'y trouvait évalué avec une précision qui rassurait l'esprit, disons avec une effronterie qui le fait frémir !

Ainsi l'on vendait, ainsi l'on emplettait des indulgences pour les fautes passées, pour les péchés futurs, pour le salut à l'heure de la mort !

« Notre-Seigneur Jésus-Christ — c'est de la sorte que s'exprime une lettre d'indulgence — Notre-Seigneur Jésus-Christ ait pitié de toi ! qu'il t'absolve par les mérites de sa très-sainte Passion ! Et moi, en vertu de son autorité, de celle de ses apôtres Pierre et Paul, et de notre très-saint père le pape, laquelle autorité lui a été remise à lui, et par lui confiée à moi pour cette affaire, je te donne absolution :

» 1° De toutes les censures de l'Église, de quelque manière que tu les puisses avoir encourues.

» 2° De tous tes péchés, iniquités et méfaits, commis jusqu'à ce jour, quelque graves qu'ils puissent être, fussent-ils même du nombre de ceux que le pape seul peut pardonner, aussi loin que s'étend la puissance des clefs de notre sainte mère l'Église. Je te remets, par indulgences plénières, toutes les peines que tu serais obligé de souffrir au purgatoire pour les péchés susmentionnés, et te rétablis dans le droit de participer aux saints sacrements et dans la communion des fidèles, te réintégrant dans l'innocence et pureté que tu avais reçues par le baptême, à cette fin que, si tu viens à mourir maintenant, les portes de la damnation demeurent fermées pour toi, et que

les portes du bienheureux paradis te soient ouvertes. Que si, au contraire, Dieu prolonge tes jours, cette grâce te reste acquise, et te soit réservée jusqu'à l'heure de la mort!

» Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, *amen*.

» Frère Jean Tetzel, sous-commissaire, l'a écrit de sa propre main. »

Dites-le moi, Messieurs, est-il possible de mieux emmieller la coupe du poison?

Luther, effrayé, se hâta d'avertir les évêques. Comme confesseur, il mesurait le mal et ses ravages. Il supplia les évêques de sévir, de mettre un terme à ces iniquités. Il poussa la candeur jusqu'à intervenir auprès de l'archevêque Albert, ignorant qu'il s'adressait à l'entrepreneur même du scandaleux trafic.

Personne ne répondit.

Alors, Luther se décida.

Le soir de la fête de tous les saints, au milieu de l'innombrable foule qui se pressait dans l'église de Wittemberg, Luther placarda ses quatre-vingt-quinze thèses, hardiment.

Les thèses établissaient le pardon gratuit, absolu!

Elles ne laissaient plus aucune place, ni à l'expiation partielle de nos chutes par nos pénitences, ni au purgatoire, ni à la distribution des vertus surérogatoires des saints!

Elles produisirent une immense impression. Écrites en latin, elles étaient, quelques jours après, traduites dans toutes les langues de l'Europe, elles franchissaient toutes les frontières, parcouraient toutes les

distances, arrivaient jusqu'à Jérusalem. « On eût dit — s'écrient les historiens du temps — qu'un ange les portait au travers des cieux ! »

Luther ne se laissa ni éblouir ni emporter par ce succès qu'il n'avait pas prévu. Plus occupé de fonder que de détruire, sérieusement résolu d'éviter le scandale et de servir l'Église romaine, il se mit à prêcher sur les indulgences et sur la grâce, faisant toujours mieux ressortir l'œuvre parfaite du Christ.

Tetzel répondit avec fureur. Il livra solennellement aux flammes les thèses de Luther.

Les étudiants de Wittemberg firent un feu de joie, et y jetèrent les thèses de Tetzel.

Aucune rupture n'était encore accomplie, annoncée, ou même voulue. Seulement un chrétien puissant s'était levé. Au nom de la morale, — notez ce début de la Réformation — au nom de la morale comme au nom du dogme, ce chrétien évangélique entrait en lice, et rien ne pouvait l'arrêter désormais.

En vain des champions nouveaux se rangent du côté des indulgences, en vain les moines timides, confrères du terrible jouteur, s'effrayent-ils et lui prêchent-ils la modération ; Luther, intrépide, continue sa marche, au nom du Seigneur.

« Ne pensez pas — écrit-il à Staupitz — que je veuille vous exposer aux mêmes dangers que moi. Ce que j'ai fait, je veux l'avoir fait seul ; je veux être seul aussi à en souffrir. Christ, mon Seigneur, sait si cette affaire est la sienne ou celle de Luther. Le pape d'ailleurs ne peut rien faire contre la volonté de Christ ; car c'est Christ qui tient dans sa main le cœur des

rois..... Quant à ces furieux qui me poursuivent de leurs colères et de leurs menaces, je n'ai pas d'autre réponse à leur faire que ces paroles de Reuchlin : *Qui pauper est, nihil potest perdere !* »

C'était pour Luther une heure admirable de vigueur spirituelle, d'élan, d'entrain. Elle a laissé sur sa vie comme un trait lumineux.

On aime à contempler cet homme, jeune, grave, intègre, illustre déjà et qui s'ignore, ne sachant qu'une chose, c'est qu'il est : de la vérité ! c'est qu'il servira : la vérité !

Quel contraste, lorsque de Luther, on porte ses regards sur l'adversaire avec lequel la lutte va s'engager, sur le pape Léon X !

Jamais, peut-être, la papauté n'avait joui d'une sécurité si complète que la veille du jour où la Réformation allait soustraire une moitié de l'Europe à son joug.

Jules II ne s'était occupé qu'à faire la guerre.

Léon X n'avait songé qu'à pousser la fortune des Médicis.

Toutes les velléités de réforme, tous les essais de résistance semblaient, depuis quelque temps, s'être évanouis. Léon X ne venait-il pas d'arracher au roi de France l'abandon de la pragmatique et la signature du concordat !

Tout marchait donc le mieux possible dans le plus heureux des mondes ! Le pape, avec sa nature facile, amoureuse du repos, ne se souciait pas d'y rien changer. Ce n'était pas lui, vous pouvez m'en croire, qui allait s'aviser de prendre au sérieux les thèses d'un moine, d'un moine allemand ! Il préférait certes con-

tinuer sa vie de philosophe railleur et d'artiste, entouré de ses savants, de ses poëtes et de ses peintres préférés.

A la première nouvelle qu'il reçut des faits de Wittemberg, Léon X s'écria, haussant les épaules : « C'est un Allemand ivre; laissez-le se dégriser, il parlera autrement ! »

Ces gens-là sont pleins de vin doux[1] ! éternel mot des incrédules.

Qu'est-ce que la vérité[2] ? éternel mot des épicuriens.

Léon X les proféra l'un et l'autre. Le moine allemand était plein de vin doux ! le moine allemand avait envie de faire parler de lui ! le moine allemand, que *sait-on ? voulait* se faire acheter !

La même chose se redit tous les jours à propos des mêmes croyants.

Léon X en prit donc à son aise.

Cependant il réfléchit, et voyant bien que l'avenir des indulgences était quelque peu compromis, il rangea d'un coup de partie la science de leur côté, déclarant que désormais les bibliothèques auraient part aux bénéfices, et qu'une fraction considérable des profits serait affectée à l'achat de manuscrits précieux.

Par là, Léon X acheva de mettre la Renaissance contre la Réformation.

1. Actes, ch. II, *v.* 13.
2. Evangile selon saint Jean, ch. XVIII, *v.* 38.

IX

LUTHER A AUGSBOURG

Le mouvement grandissait, s'affirmait. On ne pouvait plus en sourire; il fallait aviser.

Léon X lut les thèses. Littérateur avant tout, Léon X sentit ce qu'elles avaient de grandeur : « Ce frère Martin — dit-il — est un beau génie ! »

L'Allemand ivre était bien loin!

Il écrivait au pape, ce petit moine allemand, il lui adressait des lettres empreintes d'une soumission sincère; mais la soumission des lettres n'empêchait pas la révolte des thèses, des livres, de l'enseignement tout entier.

Un bref papal manda Luther à Rome, avec ordre de le saisir et de l'amener sans délai.

Ici se montre pour la première fois un fait qu'il m'est doux d'enregistrer : la consciencieuse, la chevaleresque protection dont l'Électeur ne cessa d'entourer Luther.

Frédéric ne partageait pas, tant s'en faut, toutes les

idées du moine Augustin ; Frédéric savait une seule chose : que cet homme était pieux, qu'il marchait avec intégrité, qu'il combattait d'odieuses pratiques, et que conduit à Rome, il était perdu.

L'Électeur s'entremit. Léon X se laissa fléchir. Renonçant à Rome, il désigna la ville d'Ausbourg, et Cajetan, son légat, pour y examiner Luther.

Un autre voyage entrepris au commencement de la même année, 1518, avait mené Luther à Heidelberg, où se trouvait convoquée l'assemblée générale des Augustins. Ses amis redoutaient pour lui quelque guet-apens. Luther ne s'arrêtait pas pour si peu. Au lieu d'ennemis, le pauvre moine, qui traversait à pied *l'Allemagne,* rencontra partout l'accueil qu'on réserve *aux hommes* importants. C'était l'évêque de Wurtzbourg, c'était le prince palatin Wolfgang, c'était la savante cité d'Heidelberg, tous empressés autour de lui. L'université d'Heidelberg se hâtait même d'ouvrir une discussion publique en son honneur ; là, entouré d'innombrables auditeurs dont quelques-uns s'appelaient Bucer, Schnep et Brenz, Luther établissait fortement l'autorité plénière de la révélation.

Le voyage d'Augsbourg ne pouvait pas ressembler à celui d'Heidelberg, de réels dangers y menaçaient le futur Réformateur. D'un mot, Thomas de Vio de Gaëte — Cajetan — cardinal-évêque de Palerme, légat du pape auprès de la diète d'Augsbourg, pouvait obtenir l'arrestation de Luther, et son renvoi par devant le tribunal romain.

L'Électeur savait cela. Il avait pris soin de recommander Luther au sénat de la ville d'Augsbourg. Le sénateur Langenmantel, parlant au nom de ses

collègues, s'était chargé de protéger Luther.

Celui-ci, rejetant encore une fois les avis d'amis pusillanimes, partit donc, au nom du Seigneur[1].

— Ils vous brûleront! — lui dit un moine, à Weimar.

— Si Dieu plaide ma cause, elle est gagnée! — répondit Luther.

Il ne se dissimulait pas le péril : « Enseigne notre chère jeunesse — écrivait-il à Mélanchthon —..... je vais, si telle est la volonté de Dieu, m'immoler pour elle et pour vous. Car j'aime mieux mourir, je préfère, malgré les consolations et les jouissances que j'y trouve, renoncer à votre société, que de rétracter les choses que j'ai enseignées en toute vérité. »

Se rétracter, rien de moins, voilà ce qu'on demandait à Luther.

— Qu'est-ce que cela! lui disait Urbain de Serra-Longa — il ne s'agit que de six lettres : *Revoco!*

Luther trouva que ces six lettres coûtaient trop cher.

Un jour, les agents du légat pressaient plus fortement Luther. Impatientés de sa résistance, l'un d'eux s'écria : — T'imagines-tu donc que l'Électeur va prendre les armes à cause de toi?

— Nullement, et je ne le désire pas.

— Où donc te réfugieras-tu?

— Sous le ciel! *sub cœlo!* — Messieurs, n'avez-vous pas tressailli!

1. « Je sortis de Wittemberg — écrit Luther — n'ayant pas une obole, et portant sur le corps un froc que j'avais emprunté du docteur Lincks. Je cheminai pédestrement jusqu'à trois lieues d'Augsbourg. Là je montai en voiture... je fus me loger au couvent des Augustins. »

Sub cœlo! — N'est-ce point ici l'une de ces paroles grandioses qui font vibrer le cœur humain !

Sub cœlo! — Ah! Messieurs, si nous savions voir que le ciel n'est pas vide et que celui qui nous garde se nomme le Tout-Puissant!

Grâce aux démarches du sénat, un sauf-conduit avait été obtenu du vieil empereur Maximilien, qui, dominé par la passion de sa vie entière, chassait dans les environs d'Augsbourg [1].

Luther comparaît devant le cardinal.

« Je suivis — écrit-il — les instructions qui m'avaient été données. Je me prosternai, la face en terre. Le légat m'ordonna de me lever. Je me tins alors à genoux. Ce ne fut qu'après avoir gardé quelque temps cette attitude, que je me remis sur mes pieds. »

Entre le moine abattu sur ses genoux et le cardinal tout gonflé dans sa pourpre, le vrai maître, on le sent, c'est le témoin de la Parole de Dieu.

— Rétracte, rétracte! — criait le légat — reconnais que tu as erré! Rétracte, que tu sois ou non convaincu!

Toute une révolution morale jaillit de la réponse de Luther.

Luther déclara qu'il ne rétracterait que convaincu, et convaincu par l'Écriture.

Il y eut trois entrevues. Le légat se démena, menaça, tempêta; Luther resta froid et ferme comme un roc.

1. « Que fait votre moine? » — dit un jour Maximilien à Deffinger, conseiller de l'Électeur; — « ses thèses ne sont pas à mépriser; il va mettre en l'air la prêtraille! »

« Quoi qu'il en soit — mandait-il à Carlstadt — Dieu notre Seigneur vit et règne. A lui je me remets, et tout ce qui est à moi... Peut-être vous serai-je rendu sain et sauf ; peut-être aussi, frappé d'anathème, serai-je contraint de chercher un refuge ailleurs. A la garde de Dieu, et que sa volonté soit faite ! Pour vous, en attendant, vivez heureux, et confessez le nom du Seigneur sans crainte, ouvertement. Je sais qu'en prononçant ce mot seul : *je rétracte !* j'attirerais sur moi les plus grandes faveurs ; mais je n'ai pas envie de me faire hérétique, en reniant les convictions par lesquelles je suis devenu chrétien. Plutôt être exilé, brûlé, maudit ! »

Staupitz, arrivé sur ces entrefaites, avait demandé que Luther pût présenter sa défense par écrit. Le légat ne prit pas même la peine de lire : — « Pur verbiage ! » — s'écria-t-il en jetant le mémoire de côté. Puis, essayant en vain de réduire à l'obéissance passive cette conscience qui s'était redressée, cette âme audacieuse qui osait en appeler à la Révélation, il chassa Luther de sa présence : — « Va-t'en ! — cria-t-il — et ne reparais plus devant moi, sinon pour rétracter tes erreurs ! »

Luther se le tint pour dit.

Ainsi la Bible seule souveraine, ce grand principe de la Réforme, apparaissait tout à coup devant le représentant de la papauté.

Il en resta confondu. Et comme Staupitz, le lendemain, lui proposait un nouvel entretien avec Luther : — « Non, non ! — dit-il — je ne veux plus parler à cette bête ; elle a les yeux profonds et dans sa tête de merveilleuses pensées. »

Ne nous représentons pas Luther comme un homme qui a fait ses plans, qui a pris son parti, qui va droit à la Réforme par la rupture avec l'Église romaine. Il n'en est rien. Luther, à cette époque, tient fortement aux institutions de Rome. Il voudrait *pouvoir* se rétracter; il ne *peut pas*. Il voudrait *pouvoir* se taire; pressé par les instances de Staupitz, il écrit même au légat une lettre touchante, pleine du plus sincère sentiment d'humilité, lettre par laquelle il s'engage à ne plus parler pourvu que ses adversaires gardent, eux aussi, le silence. Ne plus parler! il a beau faire, il ne *peut pas*; la vérité est plus forte que lui.

Tel est le vrai Luther, l'homme simple, l'homme *droit, sans* projets, sans système : cette grande conscience qui a fait, il faut le répéter, toute la Réforme à reculons.

Malgré le sauf-conduit, une arrestation devenait imminente. Staupitz, menacé lui-même, quittait précipitamment Augsbourg, après avoir assuré l'évasion de son ami.

Elle eut lieu la nuit. Le fidèle sénateur Langenmantel fit sortir Luther par un guichet. Sans bas, sans bottes, sans éperons, sans épée, Luther dut enfourcher un cheval et franchir treize lieues d'Allemagne, guidé par un vieux partisan qui connaissait les chemins.

L'Électeur cependant appréciait de plus en Luther; de plus en plus, il s'appliquait à prévenir les violences et les iniquités.

Arrêtons-nous quelques instants, Messieurs, à cette

originale et délicate physionomie de l'électeur Frédéric.

Les gens qui transforment Luther en un Réformateur systématique, volontiers nous présenteraient en Frédéric un protecteur décidé de la Réformation, un esprit qui de prime saut en adopte les principes, un homme qui voit en elle le plus sûr agent d'influence et de pouvoir.

Messieurs, n'en croyez pas un mot. Savez-vous où l'Électeur avait mis sa gloire? Catholique non moins dévot que Luther, il cherchait des reliques, il les poursuivait. Plus d'une fois Staupitz s'était vu chargé de tractations importantes, à ce sujet. Garnir son église de *Tous-les-Saints*, à Wittemberg, des reliques de tous les saints; l'Électeur ne connaissait pas d'autre ambition.

Mais s'il n'avait pas d'autre ambition, l'Électeur avait une conscience loyale, et cette conscience le gouvernait. C'est une belle chose, Messieurs, qu'une conscience, quand cette conscience est une autorité. Celle de Frédéric, je vous l'ai dit, le gouvernait. Bien mal éclairé sur les questions spirituelles, il sentait pourtant que la force brutale ne devait pas, en matière de conviction, avoir le dernier mot. Lui, le débonnaire; lui, digne à tous égards du titre « d'enfant de paix »; il devenait, sitôt qu'il s'agissait d'injustice, plus ferme qu'un lion.

De là cette contradiction apparente entre un caractère timide, faible par nature, peu capable de s'approprier absolument la vérité, hésitant pour son propre compte jusqu'au bout; et la protection courageuse, effective, persistante qu'il accorde à la Ré-

forme, en dépit des remontrances du pape et des menaces de l'Empereur.

Luther continuait à vivre au couvent de Wittemberg. Là des tentations l'assaillaient, plus difficiles à vaincre peut-être que le péril de mort. Ses frères les moines le blâmaient, l'accusaient de compromettre l'Ordre, de le discréditer. Le général des Augustins, Staupitz, son ami, prenant peur de la lutte, se retirait, décidément. Bien abrité dans une cachette sûre, il invitait Luther à s'y réfugier près de lui. C'était la Mystique éplorée se retranchant derrière sa vieille impuissance, et faisant signe à la Réforme de s'enfermer avec elle dans les protestations peu compromettantes de l'oraison solitaire, dans les élans peu dangereux des pieux gémissements.

Venez! la persécution va vous atteindre. Venez! nul ne marche avec vous. Venez! nous servirons ensemble Christ. Venez! ensemble nous déplorerons des maux que l'homme ne saurait conjurer, que Dieu seul peut guérir!

La proposition était séduisante. Luther comprit autrement son devoir. Écoutez : « Je me regarde comme débiteur de Jésus-Christ; il m'adresse peut-être, à moi aussi, cet appel : je lui montrerai combien il faut qu'il souffre pour mon nom! — C'est la sainte volonté de Jésus qui m'a imposé la charge de prêcher sa Parole. Aussi, plus on me menace, plus je suis confiant... La Parole de Christ est d'une nature telle, que pour la porter dans le monde, il faut, avec les apôtres, renoncer à toutes choses et attendre à toute heure

la mort. S'il n'en était pas ainsi, ce ne serait plus la Parole du Christ. »

Léon X connaissait le résultat de l'entrevue d'Augsbourg.

Désireux d'éviter les mesures extrêmes, persuadé que Cajetan s'y était *mal pris*, qu'en s'y *prenant bien* on réussirait — venir à bout des résistances d'un moine, la chose pourtant n'était pas impossible — le pape imagina de recourir à l'intermédiaire d'un homme très-doux, très-habile, d'un Allemand, qui par son origine et son caractère devait nécessairement influer sur le mouvement germain.

Cet homme était Miltitz. Il était chargé, en premier lieu, de remettre la rose d'or — la distinction papale par excellence — au prince Frédéric; en second lieu, de voir et de gagner Luther.

Frédéric, qui avait autrefois sollicité la rose d'or sans l'obtenir, la reçut avec indifférence.

Luther, devant Miltitz, répéta ce qu'il avait dit à Cajetan. Il promit de se taire aussi longtemps que l'Évangile ne serait pas attaqué. Il promit d'écrire encore une fois au pape, et le fit dans des termes qui nous étonneraient par leur docilité respectueuse, si nous ne connaissions d'une part la dévotion de Luther au Saint-siége, si nous ne savions de l'autre qu'avant d'obéir au pape, il restait fermement résolu de servir son Dieu.

Cependant Tetzel, mandé par devant Miltitz, sacrifié sans merci, offert en holocauste à la réconciliation espérée, mourait de saisissement et de désespoir. Miltitz croyait avoir tout arrangé. Il triomphait. Miltitz

ne savait pas ce que Luther savait, ce que Luther sentait; c'est qu'en dépit des arrangements, c'est qu'en dépit des habiletés, une lutte si grave ne se termine pas de la sorte, c'est qu'on ne l'escamote point, c'est qu'au-dessus des artifices de l'homme, des faiblesses de l'homme, il y a la volonté de Dieu, et que les serviteurs de Dieu finissent toujours par l'accomplir.

Le docteur Eck vint affranchir Luther des liens que, trop faible et trop pacifique encore, il avait acceptés.

Eck était célèbre par toute l'Allemagne. Dans l'affaire des indulgences il avait pris rang, avec éclat, parmi les contradicteurs de Luther. Impatient de recommencer le combat, il obtint du duc Georges l'autorisation d'annoncer une discussion générale, à Leipzig. Luther et Carlstadt reçurent et acceptèrent son défi.

Plusieurs jours durant, un immense auditoire de princes, de seigneurs, de savants, de bourgeois, prêta présence à ce tournois, ou plutôt à ce duel.

Luther y apprit beaucoup. Forcé de débattre la question de papauté, le moine fut stupéfait de voir s'évanouir, au soleil des Écritures, plus d'une tradition soigneusement conservée jusque-là.

Le coup avait porté. Dès lors, dans l'esprit partagé, craintif encore de Luther — on se sépare malaisément des vieilles erreurs — l'édifice romain commença de s'ébranler.

L'attaque du docteur Eck le déliait des engagements pris avec Miltitz. Il publia l'un de ses plus éloquents écrits : *L'Appel à la noblesse allemande*, grand livre où retentit pour la première fois ce cri qui dut étonner

le monde, cri si nouveau : « Nous sommes tous prêtres ! » qu'à l'heure même où je parle, bien des protestants ne l'ont pas encore compris.

Le livre renfermait une autre parole, non moins étrange, et qui n'a pas mis moins de temps à faire son chemin. Luther y répudiait l'intolérance religieuse; il voulait la liberté de l'âme, pour tous.

Messieurs, vous le savez, nous ne cachons rien.

Luther n'est pas, jusqu'au bout, resté fidèle à ces deux vérités capitales qu'il avait proclamées d'un accent si résolu. Plus tard, il prêta les mains à des mesures intolérantes; plus tard, il reconstruisit une sorte de clergé.

Pourquoi? l'examen attentif de l'histoire résoudra cette question en son temps.

X

LA BULLE AU FEU

Deux faits nouveaux vont donner à la lutte un caractère plus grave : Charles-Quint va saisir le sceptre impérial, Léon X va fulminer sa bulle contre Luther.

Maximilien venait de mourir. Une immense enchère s'ouvrit; on s'y disputait l'empire; les compétiteurs se nommaient Charles-Quint et François Ier. Vous dire par quelles infamies le triomphe de Charles-Quint fut assuré, quels marchandages y employa l'archevêque de Mayence, quels prodiges de banque y accomplirent les Fugger, je ne l'essayerai pas. Ce qu'il y a de certain, c'est que, grâce aux écus; grâce à Sickingen que Marguerite, tante de Charles et gouvernante des Pays-Bas avait eu l'art d'attirer vers le lieu de l'élection; grâce à la défiance, très-marquée, qu'excitait en Allemagne le prétendant welche, François Ier; grâce à l'électeur Frédéric, auquel un moment la couronne impériale s'était offerte, et qui l'avait, en brave cœur désintéressé, en bon Allemand qu'il était, repoussée,

jugeant Charles-Quint mieux fait que lui pour s'assimiler l'Allemagne et pour défendre l'empire germain; Charles-Quint devint empereur.

Ainsi le protecteur de la Réforme lui fournissait son principal ennemi; ainsi le drame allait grandir de toute l'ampleur de ce pouvoir, presque illimité.

L'Europe courut alors un danger sérieux. La monarchie universelle faillit prévaloir.

Toutes les libertés — et celles de l'Allemagne avant les autres — auraient péri, sans cette force de résistance, sans ce besoin d'émancipation que la Réforme déchaîna.

Ximénès, sombre génie d'inquisiteur auquel n'échappait ni le péril de la situation ni l'imminence de la lutte, avait préparé le succès de Charles-Quint. Grâce à Ximénès, Ferdinand, père de Charles et roi d'Aragon, laissait par testament la totalité de ses États à son fils aîné; l'autre, dépossédé, subordonné, devenait le lieutenant de son frère l'Empereur.

Vous représentez-vous, Messieurs, cette autorité colossale, sous le poignet tenace et vigoureux de Charles-Quint!

Espagne, Italie, Pays-Bas, Allemagne, sans compter l'Amérique, sans compter les prétentions héréditaires à la Bourgogne, à la Provence, à la Champagne, au Dauphiné, à la France presque entière, Charles-Quint possédait tout, ou peu s'en faut.

Henri VIII, qui aurait pu lui résister, était retenu par ces liens de dépendance politique dont le nœud, dans ce temps, attachait étroitement Londres à Anvers.

En face d'un tel souverain, il ne restait debout que

François Ier d'une part, Soliman de l'autre, et puis cette puissance nouvelle, encore inconnue, plus redoutable que Soliman et que François Ier : l'indépendance des âmes émancipées par la révélation.

Léon X, voluptueux, dédaigneux de l'Allemagne, redoutait un éclat. Il aurait voulu passer outre et glisser. Eck ne le permit pas. La fameuse bulle *Esurge* fut confiée à ses soins.

Les cicéroniens de la cour papale y avaient dépensé leur style le meilleur. Quand on lit ces périodes si artistement cadencées, on sent que la première affaire pour ces gens-là, c'était d'écrire en bon latin. Rome, au milieu de ces classiques imitations et de ces fleurs de rhétorique, se doutait-elle qu'il y eût là-dessous une question de quelque valeur ? en vérité je ne le crois pas.

Eck triomphait. Durant son voyage cependant, il put s'apercevoir des progrès qu'avaient faits les idées de Luther. L'opinion de plus en plus se prononçait contre Rome, pour le moine Augustin. Les uns refusaient d'afficher la bulle ; les autres la jetaient à l'eau, disant : « C'est une bulle, elle nagera ! »

L'Appel à la noblesse allemande s'était croisé en route avec la bulle de Léon X.

L'un des écrits contenait ces mots : « Il est contre le Saint-Esprit de brûler les hérétiques. »

L'autre anathématisait cette proposition : « Brûler les hérétiques est contraire au Saint-Esprit. »

Les deux souffles opposés s'étaient heurtés ; désormais la lutte, sans trêve ni repos, devait aller jusqu'au bout.

Miltitz, qui n'avait pas perdu tout espoir, s'acharnait à son œuvre de conciliation. Il obtenait une troisième lettre de Luther à Léon X. Mais, dans cette troisième épître, Luther, plein d'égards pour la personne du sacré pontife, le prenait de très-haut avec la papauté [1].

Sur ces entrefaites, Luther apprend tout à coup, que malgré les promesses de Miltitz, la bulle est promulguée, qu'elle est arrivée, qu'elle est affichée! Cette fois, le lion a rugi. Ces cris, ces grondements terribles se nomment : *Le Discours sur la messe*, *la Papauté de Babylone*, *Contre la Bulle de l'Antechrist*. L'Allemagne écoute, sympathique et frémissante; les peintres allemands, Cranach, Durer, Holbein, popularisent par le dessin chacun des écrits de Luther; les imprimeurs apportent à les reproduire un soin qu'ils refusent aux mandataires de la papauté; les sociétés d'artisans-poëtes composent, chantent des *lied* en l'honneur du moine Augustin; le peuple s'émeut, le peuple se réveille, le peuple a pressenti l'émancipateur!

Parler toutefois, ce n'était pas assez pour Luther; sa conscience demandait plus.

Le 10 décembre 1520, à neuf heures du matin, en présence des professeurs, des élèves de l'université, de la population massée vers celle des portes de Wittemberg appelée porte de l'Elster, Luther prend la bulle du pape, prend le Droit canon, les livre aux flammes, et, montagnes de décrétales, entassements

1. Afin d'éviter tout malentendu, Luther joignit à la lettre un exemplaire de son traité, intitulé : *La Liberté du chrétien*.

de décisions scolastiques, tout se dissipe en fumée, il n'en reste rien !

Ne trouvez-vous pas là, Messieurs, une saisissante image de l'œuvre qu'allait accomplir la Réformation ?

Tout marchait.

C'est Charles-Quint qui arrive à Cologne et qui s'y fait couronner. C'est Aléandre, c'est Caraccioli, légats du pape, qui accourent de leur côté pour réclamer l'exécution des mesures que la bulle prescrit. Charles-Quint, forcé de ménager cette Allemagne qui vient de l'élire, cet électeur Frédéric auquel il doit en partie le pouvoir impérial, Charles-Quint refuse d'otempérer aux ordres de Rome ; il s'en remet aux décisions de la Diète, convoquée à Nuremberg et renvoyée, pour cause de peste, à Worms, où elle ne tarda pas à s'ouvrir.

XI

L'ŒUVRE ET L'OUVRIER

Messieurs, arrêtons-nous un moment.

Avant d'aborder Worms, expliquons, une fois encore, les contradictions qu'on a tant reprochées à Luther.

Selon les uns, Luther est un présomptueux doublé d'un pusillanime; prompt à innover il se lance, et puis, sitôt que le feu a pris, il recule, frappé de terreur.

Selon les autres, Luther est un fourbe, un déloyal. Voyez ses lettres au pape, voyez sa lettre à Charles-Quint! désirs de paix, promesses de silence, vous y trouvez tout, jusqu'à la soumission! Mais les actes démentent les écrits; à chaque génuflexion succède une attaque, et chaque attaque dépasse la précédente en fureur.

Luther un lâche, Messieurs! Luther user de détours!

Ils connaissent bien peu l'âme humaine, ceux qui s'étonnent et qui s'indignent! Ils ne le savent donc pas,

les nobles cœurs sont justement les cœurs où s'émeuvent ces luttes mystérieuses, où se produisent ces glorieux conflits.

Ce que prouvent les contradictions de Luther, je vais vous le dire : elles prouvent le travail moral. La marche est pénible, Messieurs, parce qu'elle est consciencieuse, parce qu'elle a les saintes hésitations de la loyauté. J'estimerais fort peu, je l'avoue, un de ces Luther de commande, comme on nous en fabriquerait volontiers, qui n'éprouverait, en présence d'une responsabilité pareille, ni scrupules, ni fluctuations de pensée, ni secret effroi, ni désirs de conciliation. J'aime à voir Luther s'avancer lentement, un pas après l'autre pas, cherchant à se retenir, entraîné par une conviction plus forte que lui. Ce oui, ce non qui scandalisent le monde, reconnaissons-les pour ce qu'ils sont, Messieurs; ils sont les signes à jamais respectables d'une âme qui cherche le vrai.

C'est ainsi que Dieu mène les siens.

C'est ainsi que Jésus conduit Luther : au travers des enthousiasmes et des difficultés, au travers des élans et des défaillances, à travers les doutes et les affirmations.

La Réforme, il faut qu'on le voie, n'est pas l'œuvre de l'homme, la Réforme est l'œuvre de Dieu.

Œuvre divine, en effet, où l'ouvrier s'avance, poussé par le Seigneur vers un but qu'il ne connaît pas.

Jamais autant qu'alors ne s'est réalisée la parole des Écritures : « Le sentier du juste est comme la lumière dont l'éclat augmente, jusqu'à ce que le jour soit dans sa perfection. »

On peut la suivre, cette croissance progressive de la lumière, jusqu'au plein du jour.

A chaque débat, à chaque secousse, Luther franchit un degré. Il apprend, il apprend encore. Tetzel lui enseigne la fausseté des indulgences. Cajetan lui enseigne l'autorité des Ecritures. Eck lui enseigne la vanité des prétentions papales. Les persécutions lui enseignent la tolérance. La bulle lui enseigne le devoir de rompre avec Rome. L'anathème de Cologne, l'anathème de Louvain lui enseignent le sacerdoce universel.

Et les progrès ne s'arrêteront pas là. Et les Pères, et les traditions, et les réserves, et les hésitations, tout partira, balayé par la vérité. Et Luther, en dépit de sa dévotion romaine, en vertu de sa foi dans l'Évangile, continuera d'avancer, comme un homme qui ne s'est proposé d'autre système que celui-ci : servir Dieu ; obéir à Dieu.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

LA RÉFORME ET LE RÉFORMATEUR

I

WORMS

Messieurs, la Diète de Worms est convoquée.

L'acte le plus héroïque, le plus brillant de la carrière de Luther va s'accomplir.

L'Empereur a dit : « Je soutiendrai la vieille foi [1]. »

Voir dans Charles-Quint le soutien de la papauté, rien autre, rien de plus, serait se méprendre étrangement. Charles-Quint n'a qu'un mobile, n'obéit qu'à une pensée : soutenir la vieille foi ! Charles-Quint, avant tout, est une volonté : il veut ! Innovation, rébellion ; dans la pensée de Charles-Quint, les deux termes se valent. Regardez-le, sombre, altier : ce menton solide projeté en avant, ce regard fixe et froid, ce visage impassible, arrêté, j'allais dire figé, sans la flamme, sans l'éclair ardent qui va jaillir, on le sent, à la première contradiction ! Cet homme *veut*,

1. La vieille, nous l'avons vu, c'est la nouvelle. La foi des apôtres, l'antique, est la foi des Réformateurs.

il faut répéter le mot. Et lorsque les faits, les rudes faits auront broyé sa volonté, le règne de Charles-Quint sera fini. L'Empereur abdiquera ; l'homme ira s'ensevelir vivant dans le monastère de Saint-Just.

En attendant : il veut ! Or, ce qu'il veut, le voici. Il veut comprimer la Réforme allemande et réformer l'Église romaine. Le vrai pape, au fond, c'est lui. C'est bien comme cela qu'il l'entend. S'il prétend à l'empire du monde, il ne compte le partager avec qui que ce soit. Aussi que d'instances, que d'efforts pour avoir un concile à lui, un concile qu'accepteront les catholiques, les protestants, dont il sera l'arbitre, et qui terminera par une transaction la lutte qu'a commencée Luther !

Tandis que, poursuivant un plan qui ne manquait pas de grandeur, Charles rêvait de Constantin ; Worms, la vieille ville de Jean Wesel — ce précurseur mystique de la Réformation — allait voir une Diète politique transformée en tribunal de religion ! Nul ne s'en étonnait. Ce fait étrange, monstrueux, ne scandalisait personne ; pas plus que le rôle de Constantin n'effrayait l'Empereur.

Depuis que l'Église, au sens évangélique du mot, a disparu ; depuis que le principe païen a confondu les deux domaines ; tantôt les papes ont décidé les questions temporelles, tantôt les Diètes, les Empereurs ou les rois ont résolu les problèmes spirituels. S'en émerveiller serait naïf.

Luther devait-il comparaître à Worms ? chacun se le demandait. Quant à lui, sa résolution avait été prise sur-le-champ.

Voici ce qu'il écrivait : « Si l'on me cite, et que je

ne puisse m'y rendre bien portant, je me ferai traîner malade à Worms. Si l'Empereur m'ordonne de comparaître, c'est que Dieu m'y aura appelé. Si l'on veut user de violence envers moi — je m'y attends, car ce n'est pas pour me convaincre par des preuves qu'on exige ma comparution — c'est à Dieu que je me recommanderai. Celui qui a préservé les trois jeunes Hébreux dans la fournaise ardente vit et règne encore aujourd'hui. S'il ne lui plaît pas de conserver mes jours, qui suis-je pour me plaindre, alors que Christ est mort chargé d'ignominie, en scandale à tous, et à la ruine de plusieurs !... Attendez tout de moi ; mais ni la fuite, ni la rétractation. »

Luther courait de réels dangers. Une seconde bulle, plus violente que la première, avait été publiée par Aléandre, le légat. Mais Luther, jeune, plein de foi, joyeux dans son absolu dévouement à la cause du bon et du vrai, Luther ne craignait rien.

Les sympathies d'un peuple entier le portaient. Puissant appui, bien que passager.

L'Allemagne respirait à pleine poitrine. Un insupportable poids de despotisme spirituel était enlevé. On lisait avec ravissement ces pages nouvelles où respirait un esprit nouveau.

Lorsqu'il monta dans la petite carriole recouverte de toile blanche que la ville de Wittemberg mettait à sa disposition, Luther dit à Mélanchthon, d'une voix émue : « Si je ne reviens pas et qu'ils me fassent mourir, ô mon frère ! ne cesse point d'enseigner et de demeurer ferme dans la vérité. Travaille à ma place, puisque je ne pourrai plus rien faire. Si tu vis, peu importe que je périsse. »

On se mit en route. Devant la voiture s'avançait le hérault de l'empire, Caspar Sturm, revêtu de ses insignes, et portant l'aigle impériale. Il avait sur lui le sauf-conduit accordé par Charles-Quint. Luther se sentait fort, Dieu le gardait.

« Rien ne m'effrayait — disait-il lui-même plus tard — c'est Dieu qui nous donne un courage pareil. Je ne sais si aujourd'hui j'aurais autant de joie et de liberté. »

Souffrant, la santé détruite par les macérations, il fut si malade en route que l'on craignit pour ses jours.

Qu'importait? le diable pouvait-il l'empêcher d'arriver où Dieu l'avait appelé!

Comme on lui montrait le portrait de Savonarole, comme on le menaçait du sort de Jean Huss : « Quand ils allumeraient — répondit-il — depuis Worms jusqu'à Wittemberg, un feu dont les flammes s'élèveraient jusqu'au ciel, je ne reculerais pas. »

Il ne reculait pas. Bien plus, il prêchait sur la route, à Erfurt, à Eisenach, à Gotha. Annoncer Christ, expliquer l'Évangile, c'était sa mission. Le reste, il le laissait aux mains de Dieu.

De Francfort il écrivit à Spalatin que, faible et misérable, il ne cesserait de marcher en avant : « Christ vit! et nous arriverons à Worms, malgré toutes les portes de l'enfer. »

A Oppenheim on lui tendit un piége. Il s'agissait d'une entrevue chez Sickingen, avec Glapion, le confesseur de Charles-Quint. Luther répondit simplement : « Je suis appelé à Worms, c'est à Worms que je vais. »

Déçus dans l'espérance qu'ils avaient conçue de retenir Luther et d'atteindre ainsi l'expiration du sauf-conduit, les ennemis de la Réforme s'y prirent d'une autre façon. Ils demandèrent tout simplement à Charles-Quint l'autorisation d'arrêter le Réformateur : — « On ne doit pas tenir la foi aux hérétiques! » Ce précepte, qui avait contenté Sigismond, ne pouvait-il suffire à Charles-Quint?

L'Empereur, trop jeune encore pour ne pas repousser les félonies — il s'en est, dit-on, repenti plus tard — se contenta de dire : « Ce qu'on a promis, on doit le tenir. »

Ce fut le 16 avril, vers dix heures du matin, que *Luther, revêtu* de sa robe de moine, fit son entrée à *Worms*. Apercevant dans le lointain ces tours rougeâtres que le voyageur n'oublie pas, il s'était levé debout sur son char; il avait entonné ce cantique composé l'avant-veille :

« Ein feste Burg ist unser Gott »
C'est un rempart que notre Dieu!

Poëte, musicien, héros, Luther planait sur les ailes de la foi dans ces hautes régions d'où jamais l'on ne voudrait redescendre ici-bas.

Un peuple entier l'attendait aux portes ; Sturm, le hérault impérial, s'arrêta devant l'hôtel de Rhodes, voisin de l'hôtel de la Cour-Allemande, où logeait l'Électeur.

Luther descendit. Il était à Worms.

Le lendemain, fortifié par la prière, encouragé par

une énergique lettre d'Ulrich de Hutten, Luther se mit en marche; il avait devant lui Pappenheim, maréchal de l'empire; la foule était telle, que pour arriver à l'hôtel de ville, où la Diète se trouvait rassemblée, on fut obligé de laisser les rues et de traverser les jardins.

Devant l'hôtel de ville se tenait un vieux soldat, Georges de Freundsberg. Frappant sur l'épaule de Luther : — « Petit moine, petit moine ! — lui dit-il — tu vas affronter un danger tel, que ni moi, ni maints capitaines n'en avons, dans nos plus chaudes journées, bravé de pareil. Si ta cause est juste, va au nom de Dieu et ne crains rien ! Dieu ne t'abandonnera pas ! »

Touchant hommage rendu par le courage militaire à cet autre courage, bien plus difficile et bien plus rare : le courage des convictions.

Luther est introduit. Il se trouve en présence du plus auguste congrès qu'il y eût alors au monde : l'Empereur, l'archiduc Ferdinand son frère, les Électeurs, les ducs, les margraves, les évêques, les légats, tous revêtus des insignes de leur rang. Plus de cinq mille personnes tenaient leurs yeux fixés sur Luther.

Luther sentit un trouble qu'il faut bien se garder de taire, car en donnant à la scène toute sa vérité, cet incident lui donne toute sa grandeur.

Quelques-uns des princes, apercevant l'émotion Luther, s'approchèrent de lui pour le fortifier. Ils lui rappelèrent ces paroles de l'Évangile : « Ne craignez pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps. » — « Vous serez conduits devant les gouverneurs et devant les rois ! »

Précieux secours, aumône excellente, qu'à l'heure de la détresse il fait bon rencontrer.

Luther s'avança. Parvenu devant le trône de l'Empereur, il se tint debout. Le chancelier de l'archevêque de Trèves, prenant la parole, lui demanda s'il se reconnaissait pour auteur des livres déposés sur la table, s'il voulait rétracter les opinions que ces livres contenaient?

Luther répondit qu'il se reconnaissait pour auteur des écrits. Quant à la seconde question, il pria l'assemblée de lui accorder un délai, afin d'y répondre.

On lui fit observer qu'il avait eu le temps de se préparer en route; toutefois, on le remit au lendemain.

L'Empereur, haussant les épaules, s'écria : « Cet homme-là ne me rendra pas hérétique ! »

Le jour suivant, Charles-Quint recevait une autre impression : « Le moine — disait-il — a parlé avec un cœur intrépide! »

Entre la veille et le lendemain, que s'était-il donc passé? Luther avait prié, prié de toute son âme. Et voici sa prière, telle que nous l'ont transmise des amis :

« Dieu tout-puissant, éternel, quelle chose étrange que le monde! Comme ils ouvrent la bouche aux gens! Qu'il y a peu de confiance en Dieu dans le cœur de l'homme! Combien la chair est frêle et délicate; combien le diable est actif et puissant dans ses émissaires et dans les sages selon le siècle!... Ah Dieu! Mon Dieu, mon Dieu! assiste-moi en dépit de toute sagesse humaine! assiste-moi, tu le peux, toi

seul, Seigneur. C'est ta cause, ce n'est pas la mienne. Pour moi, qu'aurais-je à faire ici, et qu'ai-je à démêler avec les grands d'ici-bas? Et moi aussi, j'aimerais à voir des jours heureux, à mener une vie paisible et tranquille. Mais c'est ta cause, ta cause éternelle et juste, Seigneur. Assiste-moi, Dieu fidèle, qui es d'éternité en éternité; car les hommes, je n'y compte pas!

» ... M'as-tu choisi pour cette œuvre — je sais que tu m'as choisi — alors fais-moi sentir ta force!

» ... Seigneur, pourquoi tardes-tu? O mon Dieu, où es-tu! Viens, viens, je suis prêt à donner ma vie, docile comme un agneau. Car ma cause est juste, c'est la tienne, et je ne veux pas me séparer de toi pour l'éternité! Telle est ma ferme résolution; qu'elle soit scellée en ton nom. »

Après une telle prière, Luther se sentit prêt à tout.

Le lendemain, jeudi, 18 avril, on le ramène à l'hôtel de ville. La séance était commencée, la Diète s'occupait d'autres sujets. Luther attendit longtemps dans un vestibule encombré de gens, de torches et de flambeaux.

Son tour venu, Luther fut sommé de s'expliquer. Il le fit avec simplicité, avec modération, demandant qu'on le réfutât « par les Écritures. »

Par les Écritures! Messieurs, tout est là. Un homme qui a proféré ce mot, le mot de Jésus-Christ, le mot de la Réformation, cet homme ne recule plus.

Luther avait parlé longtemps, il était épuisé. Mais l'Empereur ne comprenait pas la langue allemande. Luther dut recommencer et refaire son discours en latin.

A peine achevait-il que le chancelier, se levant, lui

ordonna de répondre à la question posée, sans ambages ni circonlocutions : voulait-il, oui ou non, se rétracter ?

Luther dit aussitôt : « Puisque Votre Majesté impériale et Vos Altesses sérénissimes exigent une réponse catégorique et précise de moi, j'en ferai une qui n'aura ni dents ni cornes ; la voici : Je n'admets l'autorité ni du pape, ni des conciles, attendu qu'ils peuvent se tromper, comme il leur est arrivé plus d'une fois, en effet, de se tromper et de se contredire mutuellement. Tant donc qu'on ne m'aura pas prouvé, par la Sainte-Écriture ou par d'autres arguments irrécusables, que j'ai mal compris les passages que j'invoque; enchaîné par la parole de Dieu, je ne pourrai ni ne veux me rétracter, estimant qu'il ne faut jamais agir contre sa conscience. Me voici : JE NE PUIS AUTREMENT ! Que Dieu me soit en aide, amen. »

Messieurs, s'il y avait toute une révolution dogmatique dans l'appel aux Écritures, il y a toute une révolution morale dans ce cri magnifique : Je ne puis autrement ! — Il n'est pas nouveau, Messieurs, les apôtres l'ont poussé. Et depuis les apôtres, quelques âmes se sont trouvées, qui restant debout quand tout ploie, jettent au monde railleur, de siècle en siècle, le cri suprême : Je ne puis autrement !

Je ne puis ! Messieurs, c'est le grand mot de liberté. Partout où il a retenti, les âmes se sont relevées; toutes les fois qu'il l'a proféré, l'homme s'est redressé.

Cela fait du bien, ne trouvez-vous pas, d'entendre ces fermes accents, les plus virils qu'une bouche humaine ait rencontrés ici-bas.

Comme on emmenait Luther exténué, le duc Eric lui fit apporter un pot d'argent, plein jusqu'aux bords de bière mousseuse d'Einebeck.

« Tout ainsi — dit Luther — que le duc Eric s'est souvenu de moi aujourd'hui, que le Seigneur Jésus-Christ se souvienne de lui, dans son agonie ! »

Le duc n'oublia pas cette bénédiction à l'heure de la mort.

L'énergie de Luther frappait chacun : « Le père a bien parlé ! — s'écriait l'Électeur — il a bien parlé devant l'Empereur et les États ! il a parlé avec courage ; peut-être avec trop de courage ! »

Ce courage allait avoir d'autres assauts à soutenir.

Luther n'était pas sorti de la Diète que les donneurs de conseils et les porteurs de propositions accouraient près de lui. Rendez-vous, conférences, persécutions amicales, rien n'y manquait : Pourquoi ne pas céder quelque chose, pourquoi ne pas se rétracter un peu ? Ne convenait-il point d'obéir aux puissances établies ? Un homme seul pouvait-il avoir raison contre l'histoire, contre l'Église, contre le monde entier ? Luther mesurait-il bien les conséquences de sa rébellion ?

Aux uns comme aux autres, Luther répondait : Persuadez-moi par les Écritures, je céderai.

Si Luther plantait résolûment la pierre angulaire de la Réforme : les Écritures ! Aléandre avait, avec non moins de précision, formulé le dogme romain : la doctrine du *développement !* Et lorsqu'on lui demandait où se trouvaient, aux premiers siècles, les pontifes romains, Aléandre secouait les épaules en s'écriant : « qu'avec des arguments pareils, on

pourrait persuader aux princesses de laver elles-mêmes leur linge, et aux hommes de se nourrir de glands [1] ! »

Les deux voix proclamaient donc les deux principes opposés. D'une part les Écritures, c'est-à-dire Dieu. D'autre part le développement, c'est-à-dire la révolte de l'orgueil humain.

Luther cependant ne devait plus reparaître devant les États. Le moine et l'Empereur, représentant chacun l'un des esprits qui allaient se partager le monde, s'étaient vus pour la dernière fois.

Et tandis que la Diète votait, par édit officiel, l'arrestation de Luther, la destruction de ses écrits, la confiscation des biens de ses fauteurs; tandis que le mettant au ban de l'empire et le désignant comme « un démon caché sous la robe d'un religieux, » elle enjoignait à chacun de le livrer à la juridiction impériale, sous peine de lèse-majesté; Luther écrivait à l'Empereur, écrivait aux États, répétant qu'il ne pouvait dévier de la Révélation, seul juge en matière de foi; il renvoyait le hérault d'armes qui le sauvegardait; et sans défense comme sans peur, il s'en retournait, passant de ville en ville, montant dans toutes les chaires, annonçant partout aux multitudes accourues l'autorité de la sainte Bible et le pardon acquis par le sang de Jésus-Christ.

1. Son discours devant la Diète.

II

LA WARTBURG

Exécuter l'édit, arrêter Luther, n'était pas chose aisée.

Le proscrit de Worms rencontrait un accueil significatif.

A Hirschefeld, les sénateurs l'attendaient aux portes de la ville, l'abbé venait l'y recevoir; et malgré les représentations de Luther — en agissant ainsi, l'abbé s'exposait à perdre ses droits — l'abbé le retenait cinq jours et l'obligeait de prêcher.

A Eisenach, dont le curé se montrait hostile, c'est le peuple qui menait Luther à l'église, et Luther répétait au peuple : « Je ne peux pas enchaîner la Parole de Dieu. »

Mettre la main sur un malfaiteur pareil, cela donnait à penser, je le répète; et je m'imagine que l'Empereur ne fut pas trop désolé lorsque tout à coup il apprit la disparition, je veux dire l'enlèvement de Luther.

Voici comment l'affaire eut lieu.

Luther s'était détourné de la route pour visiter son village et passer un jour avec ses parents. Il les quittait et suivait un chemin creux, lorsque non loin d'Altenburg, en pleine forêt de Thuringe, sa carriole fut arrêtée par cinq cavaliers masqués. On le revêtit précipitamment d'un costume de chevalier, on le mit à cheval, après cinq heures de course on le fit entrer dans un château fort qui dominait le pays, on l'y enferma, c'était la Wartburg.

Je n'apprends rien à personne, Messieurs, en ajoutant que l'électeur Frédéric, le protecteur de la Réforme, avait fait le coup.

Luther, vrai chevalier, grand poëte, allait passer dans ce château, rempli des souvenirs de la chevalerie, pénétré de la poésie d'autrefois, dix mois qui marqueront dans sa vie une période incomparable d'apparent repos, de prodigieux travail. Luther semble isolé du monde et Luther remue le monde. Luther semble oisif et ses labeurs épouvantent l'esprit. Luther semble privé des moyens de continuer sa mission, et c'est avec une énergie redoublée que sa mission va se poursuivre et s'affirmer [1].

Et quels combats intérieurs, quel examen de la Bible, quelles larmes, quelles prières d'assaut!

Pourtant il était heureux.

J'aime à le suivre, Messieurs, à suivre le chevalier Georges — on l'appelait ainsi — quand il respire les brises qui ont couru sur les bois de Thuringe, quand

1. Le nombre de ses écrits était si grand, qu'il avait fini par en oublier les titres.

il soigne ses chères violettes, quand il contemple ces beautés de la nature que nul n'a comprises comme lui. Soldat fatigué que de nouvelles batailles attendent, j'aime à le sentir en possession d'un peu de repos. Dieu met de telles oasis sur les pas de ceux qui traversent les grands déserts.

Tous ne savent pas s'y arrêter, peu savent en jouir. Luther, avec son cœur d'enfant, s'emparait des plaisirs simples que son Père céleste avait placés devant lui.

Sa retraite dans la Wartburg, dans « *sa Pathmos*, » vient séparer la déclaration de guerre et le commencement de l'action. Le combat va s'engager sur tous les points. Des principes, la Réforme va passer à l'application ; les idées vont s'imposer aux faits. Il importe, chacun le sent, que le Réformateur se recueille, qu'il consulte de plus près la Parole de Dieu. Ne reconnaissez-vous pas ici la main du Seigneur, cette main qui n'a cessé de gouverner la Réforme? N'est-elle point dans la Wartburg, plus visible que jamais?

Nul ne la saisissait mieux que Luther. Si Dieu le renfermait, le condamnant au silence, c'est que Dieu n'avait pas besoin de lui.

Un souci toutefois le préoccupe : « Pries-tu pour moi — écrit-il à Mélanchthon — pries-tu afin que le repos forcé où je me vois réduit produise de grandes choses pour la gloire de Dieu?.. N'ai-je point la mine d'un homme qui a déserté le combat? »

Voyons un peu en quoi elle consistait, la *paresse*, la *léthargie*, qui parfois pesaient à Luther, et dont il s'accusait.

Affaibli, malade, épuisé, Luther s'accordait trois

heures de sommeil! Sa *paresse* entreprenait, menait à bonne fin des travaux prodigieux. Mécontent de lui-même, il écrivait à ses amis : « Ma *paresse* vient de ce que je suis seul. Vous ne m'aidez pas : veillons et prions ! »

Puis, dans une autre lettre : « Vous avez tort de tant me prôner, de m'attribuer un si grand zèle pour la cause de Dieu. Cette bonne opinion que vous avez de moi me confond et m'accable, attendu que je passe mes journées dans l'oisiveté, étant insensible et dur, priant peu pour l'Église de Christ. »

Un moment, les amis de Luther avaient été consternés par sa disparition ; l'Allemagne s'en était émue ; bientôt cependant, adversaires et partisans apprenaient la vérité ; et bien que peu de gens connussent le lieu de sa retraite, tous savaient Luther à l'abri.

Ainsi s'achevait cette année 1520, signalée par de si grands événements : la diète de Worms, la mort de Léon X, le commencement des luttes d'Italie entre Charles-Quint et François Ier.

Luther, du haut de son donjon, reprenait les uns, encourageait les autres, repoussait une fois de plus l'appel aux armes, et, usant de ce pouvoir moral dont à certaines heures le monde reconnaît l'autorité, il adressait à l'archevêque de Mayence lui-même un sévère mandement.

Enhardi par l'absence de Luther, le cardinal s'était décidé à rétablir la vente des indulgences ; un nouveau commissaire avait remplacé Tetzel ; la ville de Halle allait voir le marché s'ouvrir : « Je prie bien humblement Votre Altesse — écrit Luther — de ne

point séduire ni piller le pauvre peuple..... Luther n'est pas mort ! »

L'archevêque répondit par une lettre amicale, et courba le front.

Luther cependant, sous son costume de chevalier, la barbe longue, faisait de fréquentes excursions aux alentours. Une fois même il poussa jusqu'à Wittemberg, vit ses amis, et, rassuré sur leur compte, regagna l'asile où le fixaient les ordres de l'Électeur.

Il prêchait le dimanche, en présence du gouverneur et de quelques voisins discrets. Dans la semaine, son grand travail, son œuvre de prédilection, c'était cette entreprise gigantesque, la traduction de la Bible, qui marque un moment décisif dans l'histoire de la Réformation.

Luther ne s'aidait d'aucun secours antérieur, les traductions existantes ne méritant pas qu'on s'y arrêtât. L'obligation où se trouvait le Réformateur d'en revenir purement et simplement aux textes, de ne consulter qu'eux, donne à sa version ce caractère profondément original, cette énergie incomparable qui saisit tous les lecteurs.

Seul, il traduisit le Nouveau Testament, à la Wartburg. Quinze années de sa vie furent consacrées, plus tard, à la version de l'Ancien Testament. Il y travaillait avec ses amis. Chaque mot était pesé, débattu. Mélanchthon, Bugenhagen, Jonas, Cruciger, Aurogallus donnaient leur avis, Luther décidait. Il lui fallait parfois trois semaines pour arriver à rendre une phrase dans sa précision : « Souvent — dit-il — nous avons cherché un seul mot pendant quinze jours,

trois et quatre semaines, sans être assez heureux pour le trouver. Combien de fois maître Philippe, Aurogallus et moi, ne restions-nous pas quatre jours à ne traduire que trois lignes dans le livre de Job! Aujourd'hui qu'on l'a devant soi en bel et bon allemand, tout le monde peut le lire et le critiquer. L'œil parcourt plusieurs feuilles sans broncher une seule fois, il ne voit pas les grosses pierres ou les tronçons qui gisaient là où il va comme sur une planche rabotée, et ne songe point aux sueurs ni aux angoisses que nous avons souffertes pour ôter troncs et roches et pour faire au promeneur une route aisée! »

Ce n'est pas tout. Résolu — son but l'exigeait — à parler l'allemand et non le grec ou l'hébreu, Luther, qui voulait que chacun pût comprendre la Bible, demandait ses expressions à sa femme, à ses enfants, aux ouvriers qu'il rencontrait sur son chemin [1].

Puis venait le travail de révision. Les amis, convoqués de nouveau, apportaient l'un sa vieille Bible latine, l'autre le texte hébraïque, celui-ci la version des Septante, celui-là une version chaldéenne; sans compter les livres des rabbins. Si quelque savant étranger se trouvait de passage à Wittemberg, on ne manquait pas de l'inviter.

« Grand Dieu! — s'écriait Luther aux prises avec le prophète Isaïe — grand Dieu! quelle lourde tâche, de forcer nos écrivains sacrés à s'exprimer en allemand! Combien ils s'en défendent! que de peine ils ont à

1. « La femme dans son ménage — disait-il — les enfants dans leurs jeux, le bourgeois sur la place publique, voilà les docteurs qu'il faut consulter. »

quitter leur costume d'Orient pour se revêtir de notre barbarie ! C'est comme si l'on voulait forcer le rossignol de renoncer à son chant mélodieux, pour imiter le cri du coucou. »

Ainsi s'acheva l'œuvre entreprise à la Wartburg. Une traduction vivante, naïve, populaire, une vraie traduction, la première, en un langage accessible, incisif, familier, fut présentée au monde stupéfait et ravi. Les Livres saints avaient successivement paru. En 1534 l'Allemagne prit possession de la Bible complète : deux gros volumes *in folio*.

On vient nous dire qu'avant Luther, la Bible était traduite; que de la fin du quinzième siècle au commencement du seizième, quatorze versions, pas une de moins, avaient paru. Messieurs, quand on veut savoir si la Bible existe en langue vulgaire, il ne faut compter ni les éditions, ni les versions, il faut compter les lecteurs.

Des éditions fort coûteuses, tirées à un petit nombre d'exemplaires, fournissaient la Bible à quelques savants, à quelques mystiques bien fournis d'écus, à quelques bibliothèques de couvent ou d'université. Le saint livre était là, illisible, inaccessible, parfois enchaîné comme au couvent d'Erfurt.

Plus abordable il n'aurait pas servi davantage. Ces versions, exécutées d'après la Vulgate, encombrées de notes, souvent mutilées, barbares de forme, restaient fermées au peuple qui n'en pouvait user.

Aussi n'y songeait-il pas. Rome d'ailleurs y avait pourvu. Le concile de Toulouse, celui de Tarascon interdisaient la lecture des écrivains sacrés. Léon X lui-même, l'ami des lettres, dans sa terreur de la Ré-

vélation, avait, d'une façon générale, défendu de lire tout livre traduit du grec ou de l'hébreu. Vous savez si dès lors l'interdit a été levé ! L'index publié par le pape Pie IV, les arrêts de la commission du concile de Trente, les déclarations d'un Fénelon, non moins précises que celles d'un Gerson ; tout nous prouve à quel point est étrange le scandale de l'Église qui fait cela, et qui s'indigne, en même temps, lorsqu'on lui reproche de refuser au peuple la Parole de Dieu.

Au siècle de Luther on était plus sincère, les grosses vérités se disaient plus crûment. La Sorbonne ne se gênait pas alors pour proscrire, en termes exprès, toutes les traductions de l'Écriture.

On rapporte que l'archevêque de Mayence, jetant par hasard les yeux sur une Bible, à l'époque de la Diète d'Augsbourg, s'écria : « Je ne sais trop quel livre est cela ; seulement, tout ce que j'y trouve est contre nous ! »

« Je ne sais trop quel livre est cela ! » Évêques, moines et curés auraient été pour la plupart, alors, forcés d'en dire autant. Carlstadt, professeur à Wittemberg, ne commençait à lire la Bible qu'après huit années de doctorat. Luther lui-même déclare qu'à vingt ans il n'avait pas encore vu de Bible : « Je croyais qu'il n'existait d'autres évangiles, d'autres épîtres que ceux qu'on rencontre dans les sermonnaires. Enfin, je trouvai une Bible dans la bibliothèque d'Erfurt, et j'en fis souvent lecture au docteur Staupitz, *avec un grand étonnement.* »

Maintenant, qu'on énumère tant qu'on voudra les versions antérieures à la Réforme, nous savons ce qu'il en faut penser !

L'Italie n'avait-elle point ses traductions? — Voyez d'ici ce que devait être celle de Voragine, l'auteur de la *Légende dorée!* ou celle que le moine Guido « vulgarisait » avec des explications de Simon de Cascia! ou celle de cet autre moine, Malermi, dont l'imprimerie naissante donna douze éditions! Elle en aurait donné cent qu'un fait n'en demeure pas moins avéré : il n'y avait pas de Bible aux mains du peuple, avant Luther.

Mais aussi, comme le peuple s'en empara! Le seul institut de Halle émit, durant le premier siècle de la Réforme, deux millions de Bibles, un million de Nouveaux Testaments, un million de psautiers! Et ceci n'est qu'une partie de ce qui se faisait. Luft, l'éditeur de Luther, avait fondu des caractères tout exprès; il tirait trois mille feuilles par jour; cent mille Bibles passèrent de ses ateliers dans la Saxe seulement!

Cochleus, auteur contemporain, très-hostile à la Réforme, raconte en ces termes l'accueil que reçut le travail de Luther : « Même les cordonniers, les femmes, et toute sorte de simples particuliers qui savaient lire l'allemand, lisaient et relisaient avec une grande avidité le Nouveau Testament, comme étant la source unique de toute vérité, et finissaient par en graver le contenu dans leur mémoire. Ils portaient ce livre avec eux dans leur sein... Luther avait persuadé à ses disciples de n'ajouter foi à rien qui ne fût tiré de l'Écriture. »

La Bible traduite par Luther devint le livre à la mode. On le rencontrait partout. Les femmes le lisaient à la promenade; on l'étudiait, on discutait, chaque âme se trouvait replacée en face de la vérité.

Ceci, Messieurs, remettait tout simplement l'humanité quinze siècles en arrière, dans cet heureux temps où le sacerdoce n'était pas encore inventé, où les églises de croyants, sous la présidence et l'enseignement de leurs anciens, sondaient elles-mêmes la Parole de Dieu !

La version donnée par Luther en fit naître d'autres en tous lieux. Les catholiques romains d'Allemagne voulurent avoir la leur, reconnaissant ainsi que leurs versions antérieures ne comptaient pas. Il y en eut en France, en Suisse, en Angleterre, en Danemark, en Pologne, en Hongrie, dans les Pays-Bas.

Vous semble-t-il pas, Messieurs, voir l'ange dont *parle l'Apocalypse*, voler par les cieux, avec l'Évan*gile ouvert* !

Luther trouvait une incomparable joie à travailler ainsi. Qu'en passant, il eût produit un chef-d'œuvre immortel, qu'il eût créé une langue, que l'allemand datât de sa version ; Luther ne s'en informait pas, ne s'en inquiétait pas, ne s'en doutait pas ! le fait cependant demeure certain. L'Allemagne, si féconde en écrivains illustres, n'en a pas enfanté un second de la taille de celui-là. Et ce n'est pas l'idiome allemand seul qui surgit ainsi, toutes les langues modernes reçoivent une même impulsion. Au point de vue littéraire, l'événement reste sans pareil. La Réforme, condamnée à se servir du latin plus d'une fois encore [1], la Réforme chasse partout le latin. Le faux, le convenu, le traditionnel vont s'effacer par-

1. Témoin plusieurs livres de Luther.

tout devant ce retour au simple et au vrai. Le seixième siècle y puisera sa vigueur. La religion et le progrès recommenceront à parler la langue du peuple, dès que le peuple aura sa Bible, aura son âme, aura sa foi.

L'Écriture forme donc le point central de la Réformation. Luther le sentit. Dieu le savait. En mettant Luther à la Wartburg, Dieu contraignit son témoin de commencer par le commencement.

« Attachons-nous à l'Écriture, — s'écrie Luther — ... fermons les yeux, et disons : quand même j'aurais le mérite de tous les saints, la sainteté, la pureté de toutes les vierges et la piété de saint Pierre, ce n'est pas là-dessus que je m'appuierais. Il me faut une autre base, savoir cette parole : Dieu a donné son Fils afin que quiconque croit en lui — en lui que le Père a envoyé dans son amour — ne périsse point. Appuie-toi sur la Parole de Dieu ! ni le diable ni l'enfer ne sauraient la renverser. Dieu notre Père la retirera, avec tous ceux qui s'y sont attachés, du milieu de l'enfer, des diables et de la mort. C'est pourquoi donc, quoi qu'il advienne, dis toujours : Voici la Parole de Dieu ; c'est mon ancre et mon rocher ; c'est sur elle que je me fonde, car elle est ferme. Si elle est ferme, je suis ferme aussi, car Dieu ne peut mentir. Les cieux et la terre tomberaient en ruines que la plus petite lettre, le plus léger trait subsisteraient toujours ! »

Luther ne donnait pas dans l'erreur de ceux qui invoquent pêle-mêle les Pères et la Révélation : « Les chers Pères — écrivait-il — ont mieux vécu qu'écrit. »

Ailleurs : « La Parole de Dieu, en passant par les Pères, me fait l'effet d'une jatte de lait qu'on ferait couler à travers un sac à charbon. »

Ailleurs encore : « Moi, aux paroles des Pères, des hommes, des anges, des démons, j'oppose, non pas l'antique usage ni la multitude, mais la seule Parole de l'éternelle Majesté, l'Évangile qu'eux-mêmes sont forcés de reconnaître. Là, je me tiens, je m'assieds, je m'arrête ; là est ma gloire, mon triomphe ; de là j'insulte aux papes, aux thomistes, aux henricistes, aux sophistes, et à toutes les portes de l'enfer. Je m'inquiète peu des paroles des hommes, quelle qu'ait été leur sainteté ; pas davantage de la tradition, de la coutume trompeuse. La Parole de Dieu est au-dessus de tout. Si j'ai pour moi la divine Majesté, que m'importe le reste, quand même mille Augustin, mille Cyprien, mille églises de Henri VIII, se lèveraient contre moi ! Dieu ne peut errer ni tromper ; Augustin et Cyprien, comme tous les élus, peuvent errer et ont erré. »

Si après cela, Messieurs, on vient, s'emparant de quelques propos très-regrettables prononcés par Luther au sujet de l'Épître de Jacques, de l'Apocalypse, de l'Épître de Jude ; si l'on vient nous donner Luther pour un précurseur de Strauss ; nous sommes en droit de répondre que tout en s'abandonnant à des excès de langage qui lui étaient trop familiers, que tout en obéissant, comme il lui arrivait alors, aux entraînements de sa pensée, Luther n'a jamais, systématiquement, contesté le canon.

Loin de convier la science au remaniement du recueil sacré, Luther, vous venez de le voir, acceptait

l'Écriture avec une soumission d'enfant. L'Écriture est la Parole de Dieu, Luther ne sort pas de là.

En voulez-vous une preuve de plus? écoutez : « J'exhorte tout chrétien pieux à ne pas se troubler ni se mettre en peine, s'il rencontre dans la Bible des discours et des histoires qui le choquent; qu'il réfléchisse que ce qui peut lui paraître étrange ou bas, émane toujours de la souveraine majesté, puissance et sagesse. Le livre saint fait tomber au rang des fous les habiles et les docteurs; il n'y a que les gens pieux et simples de cœur qui puissent le comprendre. Ainsi l'a dit Jésus-Christ : Tu as caché ces choses aux sages et aux entendus, et tu les as révélées aux petits enfants. — Tenons-nous-en donc à cette source d'une abondance souverainement riche, qui ne peut jamais s'épuiser et dont on ne saurait trouver le fond... Il nous faut laisser à la place d'honneur les prophètes et les apôtres, et rester humblement à leurs pieds, pour écouter ce qu'ils disent et ce qu'ils enseignent... La Parole de Dieu est le plus précieux de tous les biens, elle dépasse tous les trésors du monde. Celui qui en est privé souffre une faim spirituelle et véritable. Plaise à Dieu que pareil malheur ne tombe pas sur nous! Il vaudrait mieux que nous fussions tous égorgés par les Turcs! »

Êtes-vous édifiés, Messieurs, sur la foi de Luther aux Écritures?

Il rencontre, pour célébrer la Bible, des accents dont l'émotion fait tressaillir nos cœurs : « Si j'étais un grand poëte, comme je chanterais mélodieusement et magnifiquement les louanges de la Parole de Dieu! »

Il veut qu'on lise la Bible, non comme un livre ordinaire, mais pour ainsi dire à genoux : « Ceux qui font à l'Écriture sainte l'honneur de la lire une fois, s'imaginent que cela suffit et qu'ils savent du premier coup tout ce qu'elle contient; il n'y a pas de livre dont on croie être quitte plus promptement. Et pourtant ce ne sont pas des paroles de *lecture* seulement — comme la plupart se le figurent — ce sont *des paroles de vie!* »

Il demande à la Bible, il reçoit de la Bible toutes les lumières de son courage et toute la fermeté de ses convictions : « Lorsque le diable me trouve oisif et que je ne pense pas à la Parole de Dieu, alors il trouble ma conscience, me suggérant que je ne prêche pas la vérité, que j'ai causé du désordre dans le gouvernement, qu'avec ma doctrine, j'ai occasionné de grandes offenses et soulevé de grandes rébellions. Mais lorsque je reprends la Parole de Dieu, j'ai le dessus, je résiste au diable, et je lui dis : — Je sais, et, d'après la Parole de Dieu je suis certain que cette doctrine n'est pas de moi, mais qu'elle est la doctrine du Fils de Dieu. »

Bien que la traduction des Écritures formât le plus important travail de Luther, ce travail n'était pas le seul. Luther forgeait incessamment des armes pour sa bataille, je veux dire des livres pour la vérité. Au lieu de ces périodes interminables, raboteuses, rocailleuses, souvent obscures, à l'extrémité desquelles se trouve accroché le verbe et qui caractérisent le moderne idiome allemand, les phrases de Luther sont

courtes, claires, frappées d'un coup net[1]. De nombreuses divisions élucident le sujet. Les mots destinés à réveiller l'attention, imprimés en lettres énormes, attirent et fixent le regard. On connaît ce style, fougueux et précis, poétique et familier, cassant et tendre, plein de contrastes que domine une harmonie aux accents mélodieux, puissants, qui couvrent tout; comme dans ce cœur agité par tant de combats, raffermi par la suprême paix. Les publications de Luther, innombrables, d'une brièveté qui en rendait l'expansion facile et prompte, se répandaient, plus rapides que l'éclair, dans le monde entier. On les dévorait. Loin de s'en enorgueillir, Luther s'en effrayait parfois : « Je désire vivement — écrivait-il — que ceux qui voudront posséder mes livres et s'en servir durant l'époque orageuse où nous nous trouvons, n'y consacrent pas un seul des moments qu'ils auraient employés à l'étude et à la lecture de l'Écriture sainte. Elle doit être leur continuelle occupation! »

Puis, dans une de ces explosions humoristiques et paradoxales qui lui étaient familières, il s'écrie : « Je voudrais que tous mes livres fussent enfouis sous terre, dans un trou de neuf aunes de profondeur, à cause du mauvais exemple qu'ils donneront, en ce sens que beaucoup de gens voudront m'imiter, et qu'ils composeront une foule d'écrits avec l'espoir d'acquérir de la célébrité ! »

Avant de quitter la Wartburg, arrêtons-nous un instant au fameux colloque du diable avec Luther,

1. Son écriture a, dit-on, les mêmes qualités : forme, droite, toute d'un jet.

colloque dont Luther lui-même nous a fait le récit.

Il s'agissait des messes privées. Le diable entre en discussion avec Luther. Discussion toute théologique où s'accentue cependant, en sanglants reproches, cette portion de vérité haineuse dont se sert l'ennemi pour nous torturer. Là est le drame.

Le drame, ai-je dit. C'est qu'à tout prendre, j'ai beaucoup de peine, surtout lorque j'examine les écrits de Luther, à ne pas voir ici l'une de ces formes saisissantes, impressives, dont volontiers il revêtait sa pensée. Introduire le diable dans les explications de doctrine, dans les questions de controverse, même dans les sermons ; lui donner le rôle d'interlocuteur, de contradicteur, cela se faisait constamment. Je ne prétends certes pas que cette manière d'exposer ou de défendre les vérités chrétiennes soit la meilleure, je rappelle seulement que, reçue et familière, tous en usaient.

Y a-t-il plus? Luther a-t-il cru, vraiment, à une réelle apparition? rappelons-nous alors que Luther était moine, qu'il vivait au seizième siècle, que s'il répudiait beaucoup de superstitions, il en gardait beaucoup; rappelons-nous qu'il croyait encore aux sorciers, aux possédés; qu'il conservait contre les juifs les vieilles haines, les vieux préjugés du moyen âge; que son esprit fatigué par les insomnies, usé par le travail, excité par ces grands silences de l'isolement, était comme préparé d'avance aux hallucinations, et comprenons dès lors cette scène à moitié symbolique, effective à moitié, que la tradition du reste a pris soin d'embellir. Ne montre-t-on point, dans le château de la Wartburg, la fameuse tache d'encre pro-

venant de l'encrier... que Luther ne jeta jamais!

Nul n'a oublié le dialogue entre Luther et Satan : « Tu es un pécheur! un grand pécheur! »

Ah! certes, Satan a raison lorsqu'il accuse Luther d'être un pécheur, lorsqu'il l'accuse de dire la messe, encore, contrairement aux déclarations de l'Écriture, contrairement peut-être aux enseignements de sa conscience, à ses oppositions. Non, le diable ne ment pas lorsque s'appuyant sur nos fautes positives, sur nos véritables erreurs, il nous montre que nous sommes des misérables, que nous ne savons rien, que nous ne pouvons rien! Seulement il ne dit pas tout; il nous fait voir les destructions, il nous cache le Réparateur. Aux âmes scrupuleuses, à ceux qui sont, comme Luther, portés à s'interroger, à s'examiner, à se troubler, à ruminer leurs péchés et leurs erreurs, Satan apporte des scrupules encore, et des péchés et des erreurs, pour les accabler, pour les décourager. Luther, le travailleur, le lutteur, avait besoin de confiance, avait besoin de joie; Satan, « qui est un esprit triste, » jette doute sur doute dans son âme, tristesse sur tristesse dans son cœur.

Ne regrettons pas, au surplus, ces luttes avec l'ennemi. Malheur à qui n'en a jamais rien su. Le vrai croyant se forge sur cette enclume; les vrais chrétiens ont tous passé par là. Satan « serrait de si près Luther dans la dispute, que la sueur lui en venait au front. » Mais un plus fort que Satan se tenait près de Luther : « Tu as raison — s'écrie Luther victorieux — tu as raison de me rappeler que je suis un pécheur, car tu me rappelles par cela même que je suis le racheté de Jésus-Christ, mort pour les pécheurs. »

III

LES MYSTIQUES
LES PROPHÈTES DE ZWICKAU

Cet intervalle de retraite, de recueillement et de travail allait avoir un terme.

Déjà s'annonçait la première crise, la plus terrible peut-être que dût affronter la Réformation.

Le difficile, dans l'œuvre des grands serviteurs de Dieu, ce n'est pas de tenir tête aux adversaires, c'est de résister aux amis. L'épreuve redoutable entre toutes attendait Luther; il avait à sauver la Réforme des mains de ses partisans.

Si j'admire le témoin marchant à Worms, calme et résolu, je le trouve plus héroïque encore lorsqu'il se précipite du haut de sa Wartburg, à la façon de Moïse qui descend du Sinaï.

Il y a chez Luther, à cette heure décisive, un si rare degré d'élan et de raison, il y a une réunion si merveilleuse des qualités les plus contraires : enthousiasme qui brave tous les dangers, bon sens qui re-

pousse toutes les erreurs; audace qui réprime les violents, charité qui ménage les chétifs; ce cœur vaillant et libéral écarte si résolûment la force mise au service de la foi; l'homme est si complet, l'âme monte si haut qu'il semble en vérité que l'un et l'autre n'aient plus qu'à redescendre : les ailes ploieront, ce vol puissant fléchira!

Il fléchira? Messieurs, il n'a pas fléchi.

Luther renonce donc brusquement à la sécurité qu'on lui avait procurée. Cet édit de Worms dont on avait redouté l'application, Luther le bravera. Sa vie et sa liberté sont à la merci du premier venu, qu'importe à Luther! Il lui faut une bien autre résolution, je le redis encore, pour affronter les tempêtes morales que pour défier l'emprisonnement et la mort.

« Quant à ma propre personne — écrit Luther à l'Électeur — Votre Altesse sait ou doit savoir que j'ai reçu l'Évangile, non des hommes, mais du ciel même, par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Aujourd'hui, je m'aperçois qu'on veut se prévaloir de mon humilité pour abaisser l'autorité de la Parole de Dieu; le diable, dès que je recule d'un pouce, se met en mesure d'occuper toute la place; ma conscience, par conséquent, m'oblige à changer de chemin.

» J'ai assez loin poussé la complaisance en restant si longtemps caché pour obéir à Votre Altesse; car Satan sait que ce n'est pas la peur qui m'a retenu à la Wartbourg... Non certes, et si les scènes qui se sont passées à Wittemberg avaient eu lieu à Leipzig, j'ose affirmer hardiment qu'on me verrait entrer à Leipzig même, dût-il neuf jours durant ne pleuvoir que des ducs Georges, et chacun d'eux fût-il neuf fois plus

furieux que le véritable. Il prend mon Seigneur Jésus-Christ pour un homme de paille !

» Mon but, en adressant cette lettre à Votre Altesse, est de lui faire savoir que j'ai, pour venir à Wittemberg, une protection plus puissante que celle de l'Électeur. Aussi ne demandé-je rien. Je pense, au contraire, défendre Votre Altesse mieux qu'elle ne saurait me défendre ; car si je prévoyais qu'elle pût ou qu'elle voulût intervenir en ma faveur, je n'irais point à Wittemberg. L'épée n'y peut rien faire ; il faut que Dieu nous aide, sans que nous prétendions fortifier son bras. Celui qui aura le plus de confiance en Dieu, c'est là l'homme qui nous portera secours. Or ce secours, comment l'attendrais-je de Votre Altesse, alors que je vois en elle une si faible foi ! Votre Altesse me demande ce qu'il faut faire pour réprimer le désordre ? Rien du tout ; voilà ma réponse ; car Votre Altesse n'a déjà que trop fait. »

De quoi s'agit-il donc ?

Le voici.

Il y a toujours, dans les meilleures causes, d'une part des esprits turbulents, excessifs, d'autre part des esprits mystiques et rêveurs, non moins extrêmes, non moins violents à l'occasion que les premiers ; or, ces deux classes de caractères, d'individus si vous voulez, venaient de se rencontrer à Wittemberg.

Carlstadt, l'ami de Luther, un des plus anciens professeurs de l'université, marchait en tête des boute-feu. Münzer, l'homme de la révélation intérieure, menait les songeurs.

Carlstadt, intolérant par nature, volontiers brutal,

dompté quand Luther était là, mais prenant mal son parti de cette subordination qu'impose le génie à la médiocrité, Carlstadt profitait de l'absence de Luther pour saisir le rôle de Réformateur.

Münzer, dans sa fiévreuse exaltation; Münzer avec son armée de prophètes, tous inspirés, tous méprisant *la lettre*[1]; Münzer, vrai niveleur, vrai révolutionnaire, était bien autrement dangereux. Derrière lui s'avançaient le règne des saints, l'extermination des impies, les fureurs anabaptistes, la guerre des paysans.

Contre de tels hommes, ni l'Électeur, ni Mélanchthon n'étaient de force à lutter. Troublés l'un et l'autre, ne sachant trop que penser des prophètes et de leur inspiration, craignant de méconnaître des révélations qui peut-être venaient du ciel, Mélanchthon et l'Électeur avaient risqué quelques protestations timides, tous deux s'étaient efforcés de mettre un peu d'ordre dans le désordre, tous deux restaient hésitants et consternés.

Il fallait l'œil d'aigle, il fallait la forte foi, il fallait le bon sens, il fallait la vigueur de Luther.

Du sommet de sa Wartbourg il a tout vu, tout compris. Lui qui sort de la fournaise des luttes inti-

1. On les avait nommés : *les prophètes de Zwickau*. Ils affectaient un profond dédain pour la science. Tandis que Dieu nous appelle à user de toutes nos ressources, à poursuivre la lumière par tous les moyens, à saisir la vérité par tous ses côtés, la commode théorie du fanatisme érige l'ignorance en vertu : Plus de savants, plus de docteurs, à bas le jour ! à bas le soleil ! Fermez les écoles, le Saint-Esprit nous enseigne ! Les livres au feu, un seul livre suffit. — Tel est le mot d'ordre. — Ce n'était pas celui des apôtres de Jésus-Christ.

mes et des combats jusqu'au sang; lui que l'Écriture et l'Écriture seule a fait triompher, il renverse, de sa forte parole, l'échafaudage mystique des saints : « Demandez-leur — écrit-il à Mélanchthon — s'ils ont souffert des angoisses spirituelles, s'ils ont passé par l'enfer de la pénitence, s'ils savent ce que signifie la naissance et la mort en Dieu !

» Que toutes ces saintes émotions, que ces célestes transports, que cette *quiète* béatitude dont ils vous parlent ne vous en imposent point. Eussent-ils été ravis jusque dans le troisième ciel, défiez-vous de leurs propos. »

Voilà pour Münzer et les prophètes de Zwickau.

Avec Carlstadt, c'est autre chose.

Carlstadt, malgré ses torts, en dépit des emportements de son action, conserve ce mérite incontestable d'avoir été réformateur conséquent, d'avoir éprouvé plus vivement que Luther peut-être le besoin de marcher dans l'ordre des réalités, conformément à la Parole de Dieu. Rien ne l'arrête ; pas une erreur ne reste debout devant lui ; les scrupules qui si souvent ont travaillé Luther, Carlstadt ne les connaît pas; les principes que Luther a posés, Carlstadt en tire les conséquences logiques, pratiques et les impose résolûment aux faits; sans Carlstadt, Luther aurait longtemps encore hésité devant telle application de l'Écriture; sans Carlstadt, Luther s'en serait tenu, volontiers, à la réforme du dedans ; sans Carlstadt, Luther, ce destructeur qu'imaginent les préventions, ce conservateur obstiné que nous montre l'histoire, Luther aurait respecté bien des traditions erronées; sans Carlstadt, Luther, cet Allemand, ce pur Saxon, l'homme du sen-

timent, trop dédaigneux parfois de l'importance des idées — voyez sa doctrine, très-regrettable, sur les *questions indifférentes* — Luther aurait laissé la Réforme emprisonnée, durant des mois, des années peut-être dans ses langes romains. Le poing brutal mais résolu de Carlstadt a tout fait sauter. Messe, couvents, célibat des prêtres, vœux monastiques, tout a disparu. Carlstadt a fondé l'Église, rétabli la cène; Carlstadt en est revenu simplement, fidèlement à la Révélation. Blâmons les moyens, on ne saurait trop les répudier; reconnaissons le bien, incontestable et définitif.

Luther ne s'y méprit point. Ce que Carlstadt avait fait de bon, il l'accepta loyalement. La manière dont Carlstadt l'avait fait, le despotisme dont il avait usé, les violences qu'il avait exercées, Luther les condamna.

Il faut entendre cette série de discours, fermes, puissants, intègres, par lesquels le Réformateur défend la Réforme contre ses excès. Le grand sens de Luther s'y révèle autant que son équité; mais ce qui les éclaire, c'est ce jet lumineux de liberté, c'est ce respect des convictions d'autrui, c'est cette affirmation des droits de l'âme humaine, c'est ce principe de l'indépendance individuelle et sacrée, absolument ignoré, totalement méconnu, jusqu'au moment où Luther le plante au cœur de la Réformation.

La liberté de ses adversaires, il s'en fait l'avocat contre ses propres partisans. Eh quoi! la fureur, les images brisées, les autels renversés, les prêtres chassés de leurs églises! De quel droit? Pourquoi, sous

prétexte de réprimer des abus, opprime-t-on les consciences? persuadez-les, ne les violez pas. Toute vérité qui s'impose devient erreur. Le païen a ses convictions, qu'il faut respecter tant qu'elles ne sont pas changées. Intervertir les actes, briser l'idole avant d'avoir détruit l'idolâtrie, c'est profaner le sanctuaire du cœur, c'est blesser à mort ceux qu'on prétend guérir.

« Point de violence! — s'écriait Luther — point d'autre arme que la parole! Que celui qui veut croire, croie; que celui qui refuse de croire suive son chemin. Ne jetons personne dans la foi de vive force..... est-ce qu'une mère maltraite son nourrisson parce qu'il refuse de manger? »

Il écrivait aux chrétiens d'Erfurt : « Des gens légers s'imaginent que ce serait servir la cause de l'Évangile que de prendre l'épée; ils pensent faire merveille en injuriant les moines ou en les molestant..... Satan est esprit, on ne le combat point par le fer. Il faut lui enlever les cœurs par la Parole de vérité. C'est là votre épée, cette épée par laquelle les amis de Christ vaincront Béhémoth. Il est dit, souvenez-vous-en, que Christ triomphe de l'ennemi par le *glaive de sa bouche.* »

Enfin, s'adressant à l'Électeur Frédéric et à son frère le duc Jean, il leur disait, au sujet de Münzer et de ses prophètes : « Laissez, chers seigneurs, un libre cours à la parole. Permettez à nos adversaires de prêcher ce qu'il savent et contre qui ils veulent. Il faut que la Parole de Dieu ait à lutter dans ce monde, et que les vrais croyants s'exercent à la défendre par le seul pouvoir qui lui est inhérent. Lais-

sez les esprits s'entre-heurter.... Mais si quelques-uns, soit du parti opposé, soit du nôtre, non contents d'user de cette liberté de prédication, allaient recourir à la force matérielle, alors ce serait votre devoir d'y mettre ordre et de dire aux perturbateurs, amis ou ennemis : Nous vous permettons de combattre par la parole, afin que la vraie doctrine subisse l'épreuve; mais trêve de violence, ou quittez le pays[1]. »

Ainsi Luther envisage le droit humain. Plus tard hélas! sa vue se troublera; les considérations utilitaires voileront à ses yeux le noble profil de la liberté; les excès de certains hommes le jetteront dans l'excès contraire; à mesure que son œuvre allant grandissant ira se corrompant, à mesure que des intérêts politiques en altéreront le caractère, les défaillances générales atteindront Luther. Cet esprit généreux, qui s'indignait à l'idée d'employer la force pour imposer ou modifier les convictions, acceptera le règlement de la religion par les princes; ce consciencieux adversaire qui ne voulait pas que les âmes fussent violentées, finira par admettre que l'erreur religieuse peut être châtiée par la loi!

En attendant, Luther tient tête à Carlstadt.

Si par malheur, l'esprit de Carlstadt l'avait emporté sur l'esprit de Luther ; si l'on avait tyrannisé les âmes,

1. Une année auparavant — 1523 — Luther avait écrit dans son *Traité sur le pouvoir civil :* « Le prince qui opprime une croyance religieuse, même erronée, devient responsable de tous les actes de mensonge et d'hypocrisie qu'amènent ses persécutions. L'erreur qu'il veut détruire est un mal moins grave que l'hypocrisie produite par ces violences : *Les armes de notre guerre ne sont point charnelles.* » — II, Corinth., x, 4.

si la conversion des cœurs avait cédé le pas à la destruction des abus, si l'œuvre enfin s'était bornée à nier et à démolir au lieu de construire et d'affirmer, l'œuvre restait à l'état de réaction vulgaire contre Rome; or les réactions, chacun le sait, ne mènent jamais loin. Luther, en résistant à Carlstadt, maintient à la Réforme son caractère apostolique, son caractère vrai.

Ni les erreurs, ni les idoles ne manquaient au temps de Pierre, de Jean, de Paul. Que font les envoyés de Jésus-Christ, enfoncent-ils à coups de poing la porte des temples païens? Non, les apôtres établissent la vérité, et devant la vérité, les idoles se sont *écroulées* comme tombait Dagon devant l'arche de l'Éternel.

Il n'y a pas d'autre voie, c'est le chemin royal; on faillit l'abandonner sous l'influence de Carlstadt, mais Dieu aidant, Luther y replaça le char de la Réforme, par un effort de son bras puissant.

Carlstadt, au surplus, n'était pas de taille à se mesurer avec l'œuvre de la Réformation. Il n'avait pas — autant qu'on en peut juger — passé par la terrible fournaise du renouvellement intérieur. La Bible, cette grande découverte de Luther, condamnait les traditions romaines; Carlstadt, semble-t-il, n'alla point au delà de cette condamnation; il ne demanda rien de plus à la Parole de Dieu. Ne nous étonnons pas dès lors si l'opposition, entre Luther et Carlstadt, entre le démolisseur et le bâtisseur, s'accuse toujours plus fortement.

Carlstadt, on peut le dire, a poussé Luther en dse

erreurs vers lesquelles celui-ci penchait déjà d'instinct. Dans sa haine pour les tendances destructives de Carlstadt, Luther en prit le contre-pied. Comme Carlstadt rejetait le baptême des enfants, Luther insista sur une sorte d'efficacité baptismale. Comme Carlstadt, armé des Écritures, faisait à tout usage qui ne s'en trouvait pas appuyé, une guerre sans merci, Luther s'ancra de plus en plus dans sa théorie des actes religieux indifférents. Comme Carlstadt niait la présence réelle de Christ dans la cène — ou sacrement — Luther s'éprit, pour la présence réelle, de cette fervente passion à laquelle il doit quelques-uns de ses emportements les plus fâcheux. Carlstadt enfin l'exaspérant par la violence de ses procédés, Luther accepta, s'il ne les provoqua point, des mesures intolérantes contre son intolérant ennemi. Exilé de Wittemberg, Carlstadt alla partout attaquant l'œuvre du Réformateur et dénonçant ces restes d'erreur qui s'y trouvaient encore engagés.

Deux fois les deux champions des deux esprits se rencontrèrent en champ clos.

La première, c'était à Iéna. Luther y avait prêché, prenant à partie, avec son habituelle vigueur, les séditieux qui prétendaient changer la Réforme en révolution.

Carlstadt se croit accusé; il se déclare calomnié; entre Münzer et lui, rien de commun.

Certes, dans un sens, Carlstadt avait raison; un abîme, en réalité, le séparait du prophète de Zwickau. Cependant, la distinction n'était pas si facile à faire alors qu'elle le semble aujourd'hui. D'un côté, ces hommes qui brisaient les statues, qui lacéraient les

tableaux; de l'autre ces hommes, qui, se disant inspirés du Saint-Esprit, commandaient la révolte pour établir le règne des saints; tous s'unissant dans une haine pareille contre l'œuvre de Luther; comment s'en tirer?

Luther affirma, loyalement, qu'il n'avait pas entendu désigner Carlstadt.

Mais on se quitta dans des termes de guerre déclarée et de défi.

La seconde rencontre eut lieu à Orlamunde, nouvelle paroisse de Carlstadt.

Luther était navré. Il avait trouvé partout, sur sa route, des églises jonchées de débris. Ce qu'il y avait en lui d'excellent, et aussi, un peu, ce qu'il y avait d'erroné, souffrait à ces spectacles de destruction. Il arrive ainsi devant les portes d'Orlamunde. Les magistrats accourus au-devant du Témoin s'empressent pour le recevoir avec honneur. Mais Luther courroucé les repousse, pénétrant dans la ville sans vouloir entendre un seul discours. Un débat public s'ouvre bientôt. Luther condamne avec énergie les sévices exercés contre les objets d'un culte qui n'est plus le sien. Les habitants d'Orlamunde s'irritent, s'emportent, et des huées accompagnent le Réformateur.

Voilà de tristes scènes, Messieurs; ne nous en étonnons pas trop, il ne s'est jamais rien fait de bon sur la terre, sans que des scandales et des scissions n'éclatassent aussitôt. Rappelez-vous la diffusion de l'Évangile, rappelez-vous l'expansion de la liberté! Aimons assez le vrai pour l'accepter avec ses conséquences, même avec ses inconvénients. Je ne connais

pour ma part qu'un moyen de se procurer l'uniformité complète et d'arriver au repos absolu, c'est de supprimer les questions, c'est de remplacer la vie par les rouages, la foi personnelle par les croyances héréditaires, c'est de mécaniser toutes les âmes en un mot, c'est de les désintéresser toutes du salut et de Dieu.

Carlstadt — finissons-en avec lui — chassé des États de l'Électeur, errait de ville en ville. Plus tard, à la sollicitation de Luther, Carlstadt fut rappelé. Éprouvé par de longues misères, ayant traversé des conditions fort diverses, l'agitateur épuisé vint chercher un asile dans le voisinage de son ancien ami. Les déceptions avaient calmé l'esprit de Carlstadt; son existence s'acheva dans l'obscurité.

IV

LA RÉFORME INTÉRIEURE DE CHARLES-QUINT

Depuis deux ans Léon X était mort [1]. Jamais ce pape étrange n'avait pu prendre la Réforme au sérieux. N'offrait-il point à Zwingle de le placer parmi ses chapelains acolytes! Fantaisie d'imagination, calcul d'intérêts, dans la Réforme, Léon X ne voyait que cela. Les hommes qui disent : *Je ne puis autrement!* n'existaient pas pour lui.

Un pontife très-différent lui succéda.

Adrien Florissin d'Utrecht, cardinal archevêque de Tortose, ancien précepteur de Charles-Quint, régent d'Espagne en l'absence de l'Empereur, se vit soudain revêtu par le conclave d'une charge qu'il n'ambitionnait point.

Il l'ambitionnait si peu qu'il attendit autant que possible pour se mettre en possession. Rome vit

1. Nous sommes en 1523

enfin arriver cet étranger, ce *barbare*, et les cardinaux ne tardèrent pas à regretter l'imprudence qu'ils avaient commise en l'élisant. Adrien VI — tel fut le nom qu'il prit — n'était pas homme à plaisanter avec la Réforme, ainsi qu'avait fait son prédécesseur. Il prétendait, d'un côté, réprimer le mouvement par la force — ce n'était pas là ce qui effrayait les cardinaux — de l'autre il voulait réformer l'Église, lui-même, positivement; et ici, les cardinaux ne riaient plus.

Après le règne somptueux de Léon X, la ville sainte ne contemplait point sans terreur ce pape austère, pieux, conséquent, dédaigneux des arts, indifférent aux lettres, on ne peut moins Italien, l'opposé d'un Médicis! Saisir la hache, abattre les abus, telle était la préoccupation d'Adrien VI. Il oubliait les racines, fortement plantées dans le sol.

Il oubliait plus, il méconnaissait la source de toute Réformation : le retour à l'autorité de Dieu, à l'infaillibilité de Dieu, la résurrection de l'âme par le pardon de Dieu, le renouvellement du cœur par l'évangile de Dieu, la sanctification de l'existence par la morale de Dieu.

Charles-Quint, qui partageait l'illusion de son précepteur, s'imagina toute sa vie qu'en réprimant certains excès, qu'en nettoyant un peu l'Église romaine, qu'en la badigeonnant un peu, qu'en faisant quelques concessions habiles aux réformés — la communion sous les deux espèces, par exemple — on aurait vite raison de la Réforme et des Réformateurs.

Quoi qu'il en soit, honorons de notre respect le seul pontife qui réellement ait porté la main, pour les

enlever, aux souillures de l'Église dont il était le chef. En dépit des persécutions qu'il prescrivit, le pape Adrien VI compte parmi les hommes les plus estimables de son temps.

La réforme intérieure, ainsi qu'on l'appelait, avait la chance belle. Pour la première fois, un pape se mettait de son parti. Voyons ce qu'elle fera. Si dans de telles conditions, avec le Saint-Père et l'Empereur favorables, l'effort aboutit à l'échec le plus complet, c'est que l'édifice est pourri, moisi, vermoulu, qu'il ne s'agit pas de replâtrer mais qu'il faut rebâtir.

En Italie, tout échoua d'emblée. Rome, sur-le-champ, manifesta son opposition.

Adrien VI, sans hésiter, se tourna vers l'Allemagne; il envoya son légat Cherruguete, à la Diète de Nuremberg. Cherruguete fit part à la Diète des instructions du pape. « La corruption s'est répandue de la tête aux membres, du pape aux prélats! » ainsi s'exprimait Adrien. Il ajoutait : « Nous avons tous dévié ! » Étranges aveux pour l'infaillibilité papale!

La Diète ne fit pas un plus grand accueil que Rome, aux plans d'Adrien VI.

Elle rédigea, ne ménageant rien ni personne, une liste de cent griefs. A l'injonction du saint pontife, qui réclamait l'exécution de l'édit de Worms, elle répondit qu'on s'y conformerait comme on pourrait! Quant au reste, répression des abus, conciliation des différends religieux, la Diète remit et subordonna le tout à la convocation d'un concile œcuménique, dans l'Empire germain.

Ainsi s'évanouirent les projets réformateurs.

Ces projets, qui n'avaient pas eu la puissance de

désarmer les adversaires du pape, eurent le pouvoir d'irriter ses partisans. On se plaignait partout autour de lui des imprudentes confessions envoyées à Nuremberg. Bien imprudentes, en effet, car elles ne permettent guère de prétendre que nous calomnions lorsque nous racontons les erreurs de l'Église romaine et que nous montrons son abaissement.

Contraint d'abandonner la réforme intérieure, Adrien s'efforça de renverser, au moyen des persécutions, la Réforme de Luther. Battu sur le terrain des idées, sur celui de la violence il eut quelques succès. Charles, inspiré par son ancien précepteur, rendit le décret de Burgos, signal odieux des plus cruelles poursuites. On sait avec quel emportement elles éclatèrent dans les Pays-Bas et ailleurs. Le duc Georges frappa du glaive les dissidents de ses États. Enfin la ligue catholique de Ratisbonne, la sainte ligue noua ses anneaux. Elle porte la responsabilité des excès qui ont suivi. Si Smalkalde a formé sa ligue protestante, s'il y a eu des guerres de religion, c'est à la ligue première, à la ligue papale, à la ligue de Ratisbonne qu'il faut s'en prendre. Remarquez-le, en Allemagne comme en France, une ligue, une *sainte ligue* se place à l'origine des guerres religieuses et de leurs désolations.

La ligue d'Allemagne, au surplus, n'avait pas le caractère démocratique et révolutionnaire que prit la ligue française.

Les princes qui la composaient, s'engageaient à faire exécuter l'édit de Worms contre Luther et ses adhérents. Ils s'engageaient, en outre, à punir les prêtres et moines mariés; à bannir de leurs États

tout luthérien; refusant asile aux fugitifs de ce parti. Aucun changement ne pouvait être admis dans le culte ou la doctrine. Des prédications de l'Évangile devaient avoir lieu, mais conformes aux Pères et aux docteurs. Les princes confédérés se prêtaient secours.

Sur ces entrefaites, Adrien écrivait à l'Électeur — ce fut un des derniers actes de sa vie — la lettre foudroyante par laquelle il le menaçait d'excommunication. L'Électeur, ferme et modéré comme toujours, se contenta de protester contre la contrainte qu'on prétendait imposer à son clergé.

Adrien, l'apôtre de la réforme intérieure; Staupitz, encore plus dévoué que le pape à cette cause perdue d'avance, moururent tous deux vers ce moment. Franz de Sickingen, le hardi chevalier, disparut à son tour. Un pape nouveau, un Médicis — cette fois les cardinaux s'étaient arrangés pour n'avoir pas de surprise — Clément VII, occupa le trône pontifical. On était bien sûr avec lui, que nul projet réformateur ne viendrait inquiéter personne.

Mais si les prélats dormaient en paix, l'Europe ne dormait guère. Deux luttes militaires, terribles toutes deux, l'ensanglantaient. D'une part c'étaient les Turcs, précipités sur l'Occident; d'autre part c'étaient François Ier et Charles-Quint, acharnés à leur duel.

Soliman, à la tête de la plus puissante armée et de l'État le mieux organisé qu'il y eût peut-être, menaçait sérieusement la Hongrie. Ses flottes avaient pris Rhodes; les chevaliers se retiraient dans l'île de Malte, que Charles-Quint leur cédait.

Vaincus en Italie, les Français retournés chez eux se massaient au centre du royaume, dont la révolte

de Bourbon ouvrait les frontières à l'ennemi. Déjà la Provence, déjà la Picardie voyaient flotter les drapeaux de Charles-Quint et d'Henry VIII.

Pendant ce temps Campeggio, le légat de Clément VII, souple, habile et ménageant chacun, échouait devant la seconde Diète de Nuremberg, comme avait échoué Cherruguete, l'envoyé d'Adrien VI.

V

ÉRASME CONTRE LUTHER

Voilà pour les événements extérieurs.

Dans la région des idées, une rupture éclata, qui fit alors grand bruit. Je veux parler de la discussion qui, s'élevant entre Érasme et Luther, vint les séparer à jamais.

De part et d'autre on écrivit bien des livres ; mais les livres ici ne furent que l'incident, que l'occasion ; ce sont les hommes qu'il importe d'étudier, chacun d'eux personnifie sa cause, son principe, et sa conviction.

Vous connaissez Luther.

Érasme nous arrêtera quelques instants.

Érasme n'était ni un lâche, ni même une âme irrévocablement vendue au juste-milieu. Érasme n'était pas même un sceptique. Érasme était un esprit dont les opinions — il n'avait rien de plus — se résumaient en un programme purement négatif. On rencontre dans ses écrits un fond de respect pour la Révélation ;

il la perçoit surtout par son côté critique, par les déclarations qui condamment et pulvérisent les abus romains; le côté régénérateur, affirmatif, le grand côté saisi par la Réforme épouvante ce cœur qui veut rester comme il est, sans mourir à lui-même, sans renaître à Christ. Un instant la Réforme l'avait attiré; il s'en sépara promptement. Pourquoi la Réforme était-elle si grave? Pourquoi posait-elle à sa base, si résolûment, le dogme du péché originel? Pourquoi brisait-elle sans pitié l'orgueil humain? Pourquoi rendait-elle au renouvellement du cœur une si poignante réalité? Entre les répulsions et les sympathies, vous voyez d'ici, Messieurs, lesquelles devaient l'emporter.

Toutefois je serai juste ; je le serai d'autant plus que ce caractère m'inspire moins d'attrait.

Érasme, par sa version du Nouveau Testament, a donné le signal du retour aux Écritures, c'est-à-dire qu'il a donné le signal de la Réformation.

Ce qui lui manque pour être un Réformateur, c'est la conversion; c'est d'avoir passé par l'enclume où les combats du dedans avaient forgé Luther.

Érasme, ce grand démolisseur de l'édifice romain, ce grand moqueur, qui transperçait les erreurs à coup de sarcasmes, qui les transperçait mais qui ne les tuait pas; cet ennemi du célibat clérical, des vaines redites, de la fable traditionnelle, des scandales et de toute corruption, prouve un fois de plus l'impuissance pour créer, et même pour détruire, de l'élément destructeur.

Si vous voulez créer, retournez au Créateur; si vous voulez nettoyer, allez à l'eau vive. Il n'est que la vie

pour balayer les pourritures de la mort. Que l'âme retrouve Dieu, que l'Église s'empare de la Parole de Dieu, que Dieu soit le maître absolu, que Jésus soit l'absolu Sauveur, et vous verrez s'émietter l'erreur, le faux disparaître, les faits comme les cœurs s'imprégner de vérité.

Érasme n'en était pas là; Érasme en était à mille lieues; vrai type d'une tendance qui a toujours eu ses représentants ici-bas : beaucoup d'intelligence, beaucoup de science, mais de conscience peu! Connaître la vérité, en renier les droits; ne prendre rien au sérieux, pas plus le bien que le mal; écarter les principes, les regarder de haut; glisser toujours, ne s'engager jamais; pratiquer la religion du gros monceau, tout au moins la maintenir; hausser les épaules à la rencontre des niais qni s'inquiètent d'avoir des croyances, une Église, un culte qui soient *les leurs;* voilà le très-vieux et très-sage chemin qu'ont de tout temps suivi, où marchent aujourd'hui comme alors les *amateurs* en fait de religion. Ils peuvent être humanistes et lettrés ainsi qu'Érasme; ils peuvent avoir l'Évangile partout chez eux, dans leurs cahiers, dans leurs livres, dans leurs entretiens, partout excepté dans le cœur; ils peuvent tout discuter et tout savoir; ils ignoreront toujours ce que sait le premier chrétien venu, qui a senti ses péchés, qui les a détestés, et qui a levé les yeux vers la croix de Jésus-Christ!

Ceci met un abîme entre Érasme et Luther.

On s'arrachait le docteur bâlois. Le monde sentait en lui son homme, critique et gausseur, mais ne l'engageant point. Les rois cherchaient à l'attirer, les

papes le consultaient. Il n'y avait pas, dans les régions moyennes où se tenait Érasme, de ces orages maladroits, de ces tempêtes brutales qui empêchent les gens de dormir. Érasme était trop un homme de tact, il avait l'esprit trop délicat pour tolérer de pareils éclats. A toutes questions comme à toutes choses il préférait la paix. Elle prenait le pas, et de très-loin, sur la vérité. Ceci achevait de creuser le gouffre entre les deux docteurs.

« On doit tout souffrir — écrivait Érasme — plutôt que de troubler l'État où l'on est, de peur de le rendre pire ! Il est d'une piété réelle *de ne dire la vérité ni en tout temps, ni en tout lieu, ni tout entière partout !* »

Une autre fois, dans un aveu plus naïf encore, il s'écrie : « Je n'avais pas dessein de courir risque de la vie pour la vérité ! »

Enfin il avait pris cette devise : *Odi veritatem seditiosam !*

Traduction libre : Je hais la vérité qui bouge.

Luther ne s'y méprenait pas. Il appelait Érasme : « Le roi de l'équivoque ! » Puis, avec sa franchise qui ne ménageait rien : « Vous voulez marcher sur les œufs sans les casser, entre les verres sans les briser ! — lui écrivait-il. — Nous, chrétiens, nous devons être certains de notre doctrine et savoir dire oui ou non, sans hésiter ! »

Ce qu'Érasme avait par-dessus tout, c'était l'habileté. Ce qui manquait par-dessus tout à Luther, c'était l'habileté. La discussion le fit bien voir. Tandis qu'Érasme, se possédant toujours, modérait les termes, évitant de nier trop, d'affirmer trop, réduisi-

sant tout à des moyennes raisonnables, acceptables, restant jusqu'au bout l'homme de la prudence et du clair-obscur; Luther, qui dans Érasme pressentait, on l'eût dit, Voltaire [1], se laisse emporter à des violences de langage, à des exagérations de sa pensée qu'on peut excuser, mais qu'il faut regretter.

Le libre arbitre, le serf arbitre, tel était l'objet du débat.

Érasme, en catholique romain qu'il restait, penchait vers Pélage, c'est-à-dire vers la complète indépendance de l'âme, sans le secours de la grâce; du reste il ne sortait pas du vague et ne définissait rien.

Luther croyait à la chute, à la corruption, et que sans le secours de Dieu, l'homme est perdu.

Si Luther en fût demeuré là, s'il eût concentré la discussion sur le fait de la chute et de ses conséquences, évitant de systématiser, ne quittant pas le terrain de l'Écriture pour entrer dans le domaine des théories, il aurait eu la vérité pour lui. Mais il advint ce qui arrive en pareil cas aux âmes ardentes, aux esprits logiques et bouillants, c'est qu'emportés par l'expression de la pensée, entraînés par la *formule*, ils outrepassent leur opinion.

Luther poussa le *serf arbitre* jusqu'à la négation

1. Moqueurs l'un comme l'autre, Érasme et Voltaire sortaient de la même origine. Rome les avait faits railleurs et douteurs Rome seule, à force de rendre l'Évangile odieux en le dénaturant, crée ces scepticismes invétérés dont la dernière ressource consiste à se railler de tout. Après les excès du despotisme romain, après le moyen âge, après Louis XIV, on entend retentir ces gaietés funestes. A qui la faute? Quels sont les plus coupables? Les Érasme et les Voltaire, ou ceux qui les font?

de toute liberté. Scindant l'Écriture, et dans l'Écriture séparant de leur inséparable corollaire, la prescience divine, tous les passages qui affirment l'absolue souveraineté de Dieu, Luther fit son système de la prédestination, fatale, inexorable, immorale; système faux, car on ne peut le soutenir qu'en effaçant de la Bible les appels à la volonté, les sommations à la conscience, les renvois à la responsabilité dont se trouve accompagné chacun des enseignements divins.

Luther ne voit que Dieu; l'homme est supprimé pour lui.

D'après la thèse de Luther, Dieu agit uniquement. Il agit de la sorte, non-seulement dans l'âme chrétienne qu'il a destinée au salut, mais dans l'âme du méchant et dans Satan lui-même.

« Dieu—dit Luther—ne prend point plaisir, selon sa volonté révélée, à la mort du pécheur; mais il *veut* cette mort, selon sa *volonté sainte.* »

Luther imagine cette hypothèse de la *volonté sainte* opposée à la *volonté révélée;* il en a besoin, car la volonté révélée lui donne tort; il lui faut cette chose énorme et absurde, car dans son système, le sort de l'âme est, en dehors de son état ou de son choix, irrévocablement fixé. Les décrets de l'Éternel s'exécutent *indépendamment de la moralité individuelle.* L'élu n'a *aucune part à sa conversion.* Il y a *nécessité* dans le salut, *nécessité* dans la damnation, *absolue passivité* de notre part!

Ces excès, Messieurs, ne se rencontrent pas chez Luther seulement. Presque tous les Réformateurs ont donné contre le même écueil. Badwardin, Jean Huss

vont aussi loin que Luther. Zwingle pousse jusqu'au panthéisme à peu près ses négations de la liberté. Calvin ne reste pas en arrière.

« La réprobation vient directement de Dieu — dit-il — comme l'élection. »

« Dieu, non seulement a prévu la chute des premiers hommes et en icelle la ruine de toute sa postérité, mais ainsi il l'a voulue. »

Vous êtes indignés ! on ne saurait aller plus loin, il vous semble, Messieurs ! écoutez la duchesse de Ferrare dans une de ses lettres à Calvin :

« Si je savais que mes parents fussent réprouvés de Dieu, je voudrais les haïr d'une haine mortelle et leur désirer l'enfer ! »

L'enfer lui même — rappelez-vous le mauvais riche — n'a pas des sentiments pareils !

Pendant tout le dix-septième siècle, au surplus, le même courant entraîne les Églises réformées de Suisse, de France, d'Écosse et de Hollande. La double prédestination, celle au salut, celle à l'enfer sert de base aux articles du synode de Dordrecht, au *Consensus* des Églises suisses, aux enseignements de Dumoulin. Abominable voie, où Rome, par sa doctrine du mérite des œuvres, du salut acquis au prix des œuvres, avait jeté la Réformation. Les hommes qui venaient de retrouver Jésus-Christ ne croyaient pas pouvoir s'écarter assez de l'erreur qui leur avait dérobé Jésus-Christ. La grâce poussée jusqu'au machinisme, devait presque inévitablement servir de réponse au salut par les pratiques et par le travail humain.

Ceci, qui explique l'excès, n'en efface nullement le caractère odieux.

Mais si Rome y est pour sa part, le mysticisme y a la sienne, plus directe et sans contre-coup. Luther, pratique et de bon sens, nous l'avons plus d'une fois remarqué, ne s'était pas impunément nourri des mystiques allemands. Sa doctrine de la grâce porte les traces visibles de l'esprit de Staupitz et des tendances de la *Théologie germanique*. Il y a de la perte en Dieu dans ce système de la puissance irrésistible, dans cette totale abdication. Placée sur une telle pente l'âme glisse bien vite jusqu'à ce point où l'on dit : Ce que Dieu veut arrive nécessairement ; donc Dieu sauve toujours ceux qu'il a voulu sauver ; donc Dieu n'a pas voulu sauver ceux qu'il ne sauve pas ; donc Dieu a voulu la damnation aussi bien que le salut d'une partie des hommes; donc Jésus-Christ n'est pas mort pour tous !

Certains esprits, systématiques et secs — le mysticisme en a de pareils — trouvent tout simple d'admettre une volonté divine qui ne laisse plus à aucune créature le moindre atome de liberté. Ils trouvent tout simple, rencontrant dans l'Écriture et la grâce souveraine et le libre arbitre, d'effacer l'un des termes, pour se tirer d'embarras. Ils trouvent tout simple, confondant le libre arbitre avec la liberté plénière, telle qu'elle existait en Éden et comme elle n'existe plus, de conclure du péché qui nous asservit en une certaine mesure, à l'absolue impossibilité de répondre par un oui ou par un non aux offres de la grâce de Dieu [1]. Ils trouvent tout simple,

1. Rappelons-nous la parole de Dieu *à Caïn :* « Les désirs du péché se rapportent à toi, *mais tu as domination sur lui.* » Et

lorsqu'ils lisent l'Épître aux Romains, d'en retrancher ce mot significatif : ceux que Dieu a *précomnus*. Ils trouvent tout simple d'oublier que Dieu nous a *connus*, en effet, avant les siècles; que Dieu a tout vu, tout sondé : nos péchés, nos résistances, nos doutes nos recherches, nos prières, notre oui, notre non. Ils trouvent tout simple de bâtir une théorie étroite, arbitraire, forcément incomplète et par conséquent erronée, au lieu d'accepter humblement, dans l'ensemble de ses déclarations, la Parole de Dieu.

Ainsi l'on arrive à des assertions que démentent et l'Écriture, et la conscience, et le bon sens, et le cœur.

Non, Messieurs, il n'est pas nécessaire de retrancher l'homme pour maintenir Dieu. Cette suppression de l'homme est si violente, elle est tellement impossible, que ceux même qui font profession d'y croire n'en croient pas un mot. Nous sauver *sans nous*, de peur que nous pensions être sauvés *par nous*, les théologiens peuvent imaginer cela, dans une heure d'emportement ou d'aberration; mais ils agissent, mais ils prêchent, Dieu merci, contrairement à la démence de leur assertion. Ouvrez les livres de Luther; en dépit de sa thèse du *serf arbitre*, les appels au *libre arbitre* abondent chez lui. La chute, ses profondeurs, telle est la pensée dominante du Réformateur. L'homme perdu, le salut par Christ, telle est la base, ruinée par l'Église romaine, qu'il s'agissait de rétablir.

celle de Jésus aux habitants de Jérusalem : « Combien de fois ai-je voulu vous rassembler comme une poule rassemble ses poussins, mais vous ne l'avez pas voulu ! »

L'expiation vient de Christ, l'appel vient de Dieu, le secours vient du Saint-Esprit. Tout est don, tout nous prévient. Mais Dieu ne veut pas plus, il faut le répéter, nous sauver sans nous, que nous ne pouvons nous sauver sans lui.

Luther plus tard, vers la fin de sa vie, modéra ses opinions. Il vit où elles menaient. Son cœur l'arracha — aussi son bon sens — aux égarements de son esprit. Il s'éleva plus d'une fois même contre le système absolu de la prédestination [1].

Ceci nous prouve, Messieurs, que le *serf arbitre* n'est pas la clef de voûte du bâtiment édifié par Luther. *Le serf arbitre* s'en détache, et rien ne tombera [2].

1. Voyez note A à la fin du volume.

2. Il y a plus. Cette même doctrine, exprimée par d'autres Réformateurs, cette théorie extrême dont leurs enseignements s'étaient pénétrés, a fini par disparaître sans que l'ensemble des croyances en ait été le moins du monde ébranlé. C'est qu'il n'y avait là qu'une superfétation, indépendante de la Réforme, et que la Réforme tout entière portait sur l'inébranlable rocher, sur la Parole de Dieu.

VI

LA GUERRE DES PAYSANS

Tandis qu'Érasme et Luther combattaient dans la région des idées, la France repoussait les impériaux; François Ier les poursuivait en Italie, il y rencontrait cette grande bataille de Pavie où il perdait tout, fors l'honneur; il remettait au général espagnol, qui la recevait à genoux, son épée vaillante; il envoyait sa bague à Soliman, au Turc mécréant, l'appelant à son secours contre le catholique Charles-Quint.

En même temps une autre guerre, intérieure et terrible éclatait dans les États germains; c'était la guerre des paysans.

Münzer la conduisait. Serfs exaspérés par le despotisme des maîtres, enfiévrés par les prophètes de Zwickau; mécontents de toutes les conditions; et même un Goetz de Berlichingen, représentant de la chevalerie étrangement fourvoyé parmi ces ennemis de la féodalité; tous marchaient du même pas dans les mêmes rangs.

Les adversaires de la Réforme s'écrièrent qu'on commençait à en recueillir les fruits.

Les partisans de la Réforme, effrayés de l'espèce de connexité que s'efforçaient d'établir les catholiques entre le mouvement révolutionnaire et le mouvement réformateur, éprouvèrent le besoin de séparer avec énergie deux drapeaux qui ne devaient pas être confondus.

La Réforme n'est pas, n'a jamais été, ne sera jamais la Révolution. Loin de détruire l'autorité, la Réforme établit l'autorité suprême : l'autorité de la Parole de Dieu. L'expérience des siècles a prouvé qu'à cette école se forment les seules âmes qui sachent obéir, parce que seules elles savent résister. Si les pays réformés sont les plus indépendants, ils sont les plus soumis aux lois. En apprenant à pratiquer la liberté, ils ont appris à respecter l'ordre public. Cherchez ailleurs que dans ces pays-là les troubles et les insurrections.

Tout s'émut en Allemagne quand la conscience s'y réveilla ; qui songe à le nier ? Le droit de croire fit jaillir du sol les autres droits ; qui pourrait s'en affliger ? Le joug de Rome brisé laissa les autres jougs à découvert, ceux dont ils courbaient le front se redressèrent ; qui oserait le regretter ? Le mal vint gâter le bien, les violences révolutionnaires prirent prétexte de la liberté ; qui s'en étonnera ?

Les fastes de l'humanité nous racontent-ils une autre histoire !

Tous les peuples et tous les temps ont eu leurs ébranlements. Le moyen âge n'est que lutte d'un bout à l'autre bout.

Deux ans à peine avant l'insurrection des paysans d'Allemagne, la France, bien étrangère encore au grand réveil de la Réforme, voyait se lever ses *Mauvais garçons*. En Espagne, où l'Évangile n'avait pas même fait entendre sa voix, c'étaient les *Communeros*, dont l'élan général allait, malgré l'héroïsme de Juan de Padilla et de sa femme, périr sous l'impitoyable glaive de Charles-Quint. L'Italie, l'Angleterre, les Flandres, rien n'échappait aux secousses du volcan.

C'est qu'il faut le dire, Messieurs, l'oppression dépassait les forces de la patience humaine; le despotisme des grands et des petits seigneurs pesait trop; tout ce qui s'était amassé de souffrances et de haine dans le cœur, durant des siècles, en jaillissait à la fois. Si vous voulez avoir une idée de ces emportements, écoutez la chanson de Münzer :

« *Dran ! dran! dran!* Voici le temps. Les méchants seront chassés comme des chiens. Point de pitié pour ces athées! Ils vous prieront, ils vous caresseront, ils pleurnicheront ainsi que des enfants : point de pitié! c'est le précepte de Dieu, par la bouche de Moïse. *Dran! dran! dran!* car le feu brûle. Que le sang ne se refroidisse pas sur vos épées! *Pink! pank!* sur l'enclume de Nemrod! Que les tours s'écroulent sous vos coups! *Dran! dran! dran!* voici le jour. Dieu va devant; suivez-le! »

Au bruit de ces accents sauvages l'insurrection éclatait partout ; les serfs commençaient à piller châteaux et couvents; l'association se formait; les révoltés présentaient leurs douze articles. Luther apparaît alors, et lance au milieu du conflit son *Exhortation à la paix*.

En homme vaillant qu'il est, loyal, intègre avant tout, Luther s'en prend d'abord aux puissants : « Si cette révolte a éclaté — dit-il aux seigneurs — n'en accusez que vous. Vous écorchez, vous accablez le pauvre peuple pour satisfaire votre ruse et votre orgueil. Le glaive est suspendu sur vos têtes. Vous croyez-vous si fermes sur vos étriers qu'on ne puisse vous désarçonner? Changez vos cœurs et soumettez-vous à la Parole de Dieu. Si ce n'est de bonne grâce, ce sera par force. Si ce n'est par les paysans, ce sera par d'autres. Quand bien même vous les feriez tous périr, Dieu en susciterait de nouveaux; car il veut vous châtier, et il le fera... Au nom de Dieu, mes chers seigneurs, désarmez par quelques concessions la fureur des révoltés. Ne tirez pas l'épée contre eux; employez les voies de la douceur, de peur d'allumer par toute l'Allemagne un incendie que rien n'éteindra. » Puis, se tournant vers les insurgés, après avoir reconnu la légitimité de beaucoup de leurs griefs et de quelques-unes de leurs réclamations : « Vous dites : — s'écrie-t-il — le despotisme de nos maîtres est intolérable! ils ne veulent point nous laisser la Bible! ils nous accablent de corvées et d'impôts! ils nous ruinent âmes et corps! A cela je réponds que les torts du pouvoir n'excusent point la rébellion. Si votre conduite était louable, il serait donc permis à chacun de se faire justice par ses propres mains! on ne verrait dans ce monde ni autorité, ni légalité, ni bon ordre!... Je crains qu'il ne se trouve parmi vous des prophètes homicides, qui se font un jeu de sacrifier à leur ambition vos vies, vos biens, votre honneur et votre âme, votre bonheur terrestre

et votre salut éternel... Voilà que vous venez de jeter le sabre dans la balance, et que sous prétexte d'aider la cause de l'Évangile vous en étranglez les progrès! N'inscrivez pas au moins le nom chrétien sur votre criminelle bannière, je ne le souffrirais pas, je vous l'arracherais au prix de la dernière goutte de mon sang!... Je ne prétends pas me faire l'apologiste des notoires injustices de vos seigneurs; ils font mal, j'en conviens; mais il ne vous sied pas de vous faire justice à vous-mêmes... Et si vous persistez à prendre l'Évangile pour drapeau de votre révolte, c'est à moi que vous aurez à faire, c'est moi qui relèverai le gant. Je vous traiterai comme des adversaires, je vous combattrai comme des ennemis, plus dangereux que ne l'ont été ni le Pape ni l'Empereur, puisque c'est au nom même de l'Évangile que vous lui faites les outrages les plus sanglants. » Aussi ferme que le granit, Luther tenait tête aux seigneurs, aux paysans, parlant à tous vrai, portant haut la Parole de Dieu. Noble et triste condition des témoins de la vérité ici-bas! il faut qu'ils la défendent contre ceux qui la gâtent, après l'avoir défendue contre ceux qui l'attaquent.

Freundsberg ne savait pas lui-même à quel point il avait raison, lorsque frappant sur l'épaule du *petit moine*, il lui déclarait que sa campagne serait plus périlleuse que celle des reîtres ou des lansquenets.

Les paysans fermèrent l'oreille aux conseils de Luther. Münzer était leur homme. Ils avaient pour l'écouter de bonnes raisons. Münzer leur annonçait le règne des saints, leur prêchait l'extermination des adversaires, leur promettait la souveraineté du peuple, la communauté des biens, la suppression du culte

extérieur, l'extinction des sciences, l'abolition des lois, la domination des inspirés!

Sous la direction du prophète, « armé de l'épée de Gédéon, » la guerre des paysans prit vite un caractère d'atrocité. Des scènes féroces, d'effroyables meurtres froidement accomplis venaient de toutes parts épouvanter l'imagination. On n'entendait plus parler que d'incendies et de massacres, exécutés au nom de la Parole de Dieu.

Luther ne put garder le silence. Mais cette fois, l'indignation l'emporta. « Tout homme, s'écrie-t-il, est de plein droit juge et bourreau de ceux qui renversent l'ordre légal. Il en va pour les insurrections comme pour le feu ; on ne saurait trop se hâter d'en arrêter les ravages. Chacun doit courir sus aux révoltés, les frapper, les écraser, les tuer, en secret comme en public. Il ne faut pas les épargner plus que des bêtes furieuses. Si tu ne les frappes point, ce sont eux qui te frapperont, et tout le pays avec toi. »

Et comme on reproche à Luther la violence de ses paroles, il saisit la plume, encore une fois, et loin de les désavouer en redouble la rudesse, déclarant qu'à son avis : « il valait mieux que tous les paysans fussent massacrés, plutôt que les princes et les magistrats, attendu que les paysans s'étaient saisis du glaive sans la permission de Dieu ! »

Si la répression conseillée par Luther était trop violente, le courroux excité par tant de crimes ne pouvait être trop véhément. Il y avait là d'ailleurs — et le regard perçant de Luther l'avait reconnu d'emblée — un grave danger pour la Réformation. En condamnant les principes de Münzer, en écartant avec toute

la clarté de son esprit lucide, avec toute la décision de son caractère viril, avec tout le sérieux de ses convictions, l'espèce de solidarité qu'on essayait d'établir entre le mouvement religieux et le mouvement révolutionnaire, Luther a puissamment servi l'Évangile, la civilisation et la liberté. Que par faiblesse il eût laissé confondre ces deux termes : Réforme et Révolution, la cause de l'Évangile était perdue, et avec elle périssait la cause du progrès.

Luther, il faut le dire au surplus, ne négligea rien, jusqu'au bout, pour calmer, pour éclairer les égarés. Il parcourait les villes de la Saxe, parlant partout de soumission et de paix. Les esprits étaient lancés, les haines déchaînées, le Réformateur ne put amener un accord.

La bataille décisive eut lieu dans les plaines de Frankenhausen. L'armée des paysans, pauvres gens malhabiles à la guerre, crédules exaltés, ne résista presque pas. Ils attendaient tout du Dieu de Münzer. Münzer ne leur avait-il point montré l'arc-en-ciel, garant de la protection divine? Münzer ne s'était-il point engagé à recevoir dans sa manche les balles et les boulets?

Presque tous furent massacrés. Beaucoup chantaient des cantiques. Il y avait là bien des âmes naïves, plus dignes de pitié que de colère, et qu'il eût fallu sauver. Luther s'empressa d'intercéder pour les vaincus. Cette fois on l'écouta ; d'autant mieux que Münzer, pris à Frankenhausen, avait subi la mort, et que la guerre des paysans finissait avec lui. On était saturé de tueries et de ravages. En Thuringe, en Souabe, en Saxe, on ne voyait plus que remparts abat-

tus, églises saccagées, monastères brûlés. Cent mille personnes avaient péri !

L'Électeur Frédéric, cet homme débonnaire entre tous, ce disciple de l'Évangile, n'assista pas impunément aux troubles qui venaient d'ensanglanter l'Allemagne. Son cœur était brisé. La douleur le fit descendre au tombeau. Il mourut à Lochau, le 5 mai 1525, recommandant à son frère Jean, qui allait lui succéder, la clémence envers les coupables écrasés.

Frédéric expira sans bruit, comme il avait vécu. Il remit son esprit au Seigneur, qu'il avait aimé. Homme de paix, il avait la paix. Des enseignements de Luther, celui qu'il comprenait le mieux, c'était la gratuité du salut, la justification par la foi, l'expiation du Christ. Enclin autrefois à s'appuyer sur des pratiques, sur des messes, sur l'intercession de la Vierge et des saints, il ne regardait plus qu'à Jésus; il le dit, avant de mourir, à Spalatin, son ami.

Frédéric fut le premier de ces Électeurs de Saxe qui, par leur conduite et leur foi, servirent bien la Réformation.

Moins décidé que son frère Jean, moins éclairé que son neveu Jean-Frédéric, celui-ci, Frédéric le Sage, ne se montra pas moins fidèle qu'eux dans l'œuvre que lui avait imposée sa conscience : protéger contre l'oppression les témoins de la vérité.

VII

LE MARIAGE DE LUTHER

La mort de l'Électeur mettait le comble aux épreuves qui de tous côtés s'abattaient sur Luther. Ses douleurs étaient sans nombre; il lui fallait, à l'exemple de l'apôtre Paul, traverser la bonne et la mauvaise réputation. Il sentait la lutte s'envenimer et les persécutions venir. Lui, que son immense popularité soutenait si puissamment naguère, il se voyait méconnu par le peuple, depuis la résistance qu'il avait opposée à l'insurrection des paysans. Un autre que Luther aurait perdu courage. Son ferme cœur ne se démentit point. C'est à ce moment qu'il organisa partout des écoles, complément indispensable de la Réformation. C'est à ce moment qu'il abandonna le froc du moine pour revêtir la robe que portaient les docteurs. C'est à ce moment qu'il fit un pas plus décisif, qu'il prit une résolution plus importante, qu'il accomplit un acte sans lequel jamais la Réforme n'aurait conquis son essor; c'est à ce moment que Luther se maria.

Laissons Érasme s'écrier : « la Réformation finit en comédie ! » Laissons ricaner et se gausser avec lui les gens qui n'ont rien compris, ni à l'œuvre, ni à l'ouvrier. Laissons les esprits superficiels déclarer qu'après tout, ce grand mouvement du seizième siècle est l'expédient ingénieux d'un moine fatigué du célibat. Il y a, Messieurs, des sottises historiques auxquelles, en les réfutant, on ferait trop d'honneur.

Le mariage de Luther, les enfants de Luther, la maison de Luther, cet ensemble honnête et bon, ces pures tendresses, cet Évangile pratiqué chaque jour, les amitiés qu'abritait ce logis, l'exemple de vraie sainteté que cette famille donnait, tout cela, loin de prêter à rire, fait naître le respect. Si l'on voulait trouver matière à quolibets, ce n'est pas de ce côté qu'il faudrait regarder. Les couvents et les clercs, l'effroyable chasteté créée par le célibat romain, voilà qui prêtait aux risées du seizième siècle, voilà qui défrayera les moqueurs de tous les temps. Pour nous, plus tristes et plus honteux qu'égayés du mal, nous cherchons nos armes ailleurs.

Messieurs, le jour où cet ordre de l'Écriture : « Que l'évêque—ancien—soit mari d'une seule femme, qu'il gouverne bien sa maison, qu'il élève bien ses enfants! » le jour où cet ordre reçut son application, ce jour fut un grand jour. Supprimez-le, et l'une des plus graves questions qu'aient remuées les consciences, une de celles qui ont le plus directement agi sur la Réforme et sur la civilisation, cette question reste en suspens. Parlons mieux : cette question reçoit, du maintien des faits, une solution détestable. Tant qu'il existe quelque part un célibat religieux, un célibat

qui dépasse le mariage en sainteté, le mariage descend à un rang inférieur.

Il s'agissait donc de reconstituer la famille. Il s'agissait de tourner le dos à la sainteté fausse, à la prêtrise, à la direction. Il s'agissait de créer le vrai sacerdoce, le sacerdoce universel.

La rénovation prenait sa forme la plus résolue, elle affrontait ses adversaires les plus ardents. Le système romain tout entier portait, alors comme aujourd'hui, sur le célibat sacré. Un frémissement d'indignation et de terreur parcourut le monde, alors qu'on vit Luther en revenir, sur ce point comme sur les autres, à la Parole de Dieu. Quelques prêtres y étaient revenus avant lui, quelques clercs s'étaient mariés ; mais aussi longtemps que Luther ne le consacrait point par son exemple, le principe n'était pas acquis.

Il fallut du courage au Réformateur pour prendre sa décision et pour l'exécuter. Nul mieux que lui ne savait à quels sarcasmes il s'exposait, quelle apparente victoire il donnait à ses adversaires, quel chagrin il allait causer à beaucoup de ses partisans. Mis au pied du mur par un propos que nous citerons tout à l'heure, Luther se résolut [1].

Voici comment la chose se passa :

Parmi les religieuses qui avaient reçu l'Évangile et quitté le couvent, l'une d'elles, Catherine de Bora,

1. Quelque temps après son mariage il écrivait à l'un de ses amis : « Priez pour moi, demandez à Dieu qu'il lui plaise bénir et sanctifier par sa grâce l'union que je viens de contracter, car les sages de ce monde, ceux même de notre parti en sont dans un violent courroux. Ils doivent cependant reconnaître que le mariage est d'institution divine. J'ai voulu sanctionner par mon exemple mes propres doctrines, et rassurer les consciences timides. »

s'était abritée dans la famille du bourgmestre Philippe Reichembach[1]. Là, plus d'une fois elle avait vu Luther. Mais Luther était si loin alors de penser pour lui-même au mariage, il songeait si peu à devenir l'époux de Catherine, qu'il lui proposa l'un après l'autre plusieurs de ses amis. Catherine les refusa tous.

Sur ces entrefaites, Luther que depuis longtemps son père poussait au mariage et qui toujours avait résisté, Luther apprend le mot de Jérôme Schurff : « Si le moine Luther se marie, le monde entier et le diable lui-même en riront aux éclats, et il défera tout ce qu'il a fait jusqu'ici ! »

Telle contradiction éclaire parfois notre esprit comme un jet lumineux. La vérité mise en saillie, sort du plan et nous saisit. Il en fut ainsi pour Luther. Sans perdre une heure, prenant avec lui Poméranus, le légiste Appel et Kranach le peintre, Luther alla droit chez Catherine : il avait proposé ses amis, il se proposa. — Cette fois, Catherine de Bora ne refusa plus.

Le jour même, tant Luther était pressé, l'union fut bénie par le Docteur Poméranus. La ville offrit aux époux deux anneaux et douze bouteilles de vin vieux. Un des anneaux, en or excellemment ouvré, a pour chaton un crucifix ; la partie intérieure porte les initiales C.V.B. et M.L.D. avec la date du mariage : *des* 13 *Juny* 1525. Le second anneau, qui enchâsse un rubis et un diamant et qui reproduit les mêmes lettres, porte gravée en vieil allemand cette parole de l'Écriture : « Was Gott zusammen füget soll kein mensch scheiden! »

1. Luther plaça plusieurs de ces nonnes chez d'honorables bourgeois de Wittemberg ; au moyen de collectes il pourvoyait à leurs besoins.

Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas!

L'homme avait séparé. Au nom de la Parole de Dieu, Luther réunit.

En refaisant l'union, Luther donna l'exemple, et l'exemple porta ses fruits. Les institutions monastiques reçurent le coup de mort. Il y eut des couvents, celui de Wittemberg par exemple, où pas un religieux ne resta.

Le but était atteint, la sainteté du célibat religieux était définitivement répudiée; et Luther, en même temps, rencontrait dans la vie où il venait d'entrer une abondante source de force et de bonheur : « J'ai une femme pieuse — écrivait-il — une femme en qui, selon les expressions du roi Salomon, le cœur de son mari peut s'assurer! [1] »

Naguère la tristesse l'accablait; seul, abandonné, le poids des soucis et des douleurs faisait ployer son front. Maintenant, Dieu lui a créé « une aide semblable à lui. » La vigueur, la jeunesse, tout lui revient. Une voie nouvelle s'ouvre à son cœur, un nouvel avenir se prolonge devant ses pas, il entrevoit de nouvelles faveurs, de nouveaux devoirs lui sont révélés. L'homme va se compléter chez Luther. Oui, l'homme, au plus beau sens du mot!

Nous avons eu le moine, puis le prédicateur, puis le témoin, puis le Réformateur; nous aurons l'homme, l'homme de famille, le mari, le père, le bien-aimé des siens; et celui-là ne sera ni le moins intéressant, ni le moins bon, ni le moins idéal à contempler.

1. On l'entendit souvent répéter : « qu'il n'échangerait pas sa femme contre le royaume de France, ou contre tous les trésors des Vénitiens! »

VIII

CLÉMENT VII AU SECOURS DE LA RÉFORME

En attendant, un nouvel Électeur, Jean le Persévérant, venait de succéder à Frédéric le Sage. Les divisions s'accusaient de plus en plus, les partis se formaient; la politique, malgré les constants efforts de Luther qui sentait à quel point, mêlée avec l'Évangile, elle en ferait déchoir l'esprit, la politique s'efforçait de gagner et d'entraîner la Réformation. On venait de voir les princes catholiques former leur sainte ligue à Ratisbonne; les princes évangéliques, profitant de l'exemple, se concertaient à Magdebourg et à Torgau.

L'Europe, du reste, était en feu. A peine sorti de prison, François Ier, auquel un serment solennel en avait ouvert les portes, ne trouvait rien de plus pressé que de violer sa parole, que de manquer à tous ses engagements, et que de recommencer, à la grande

terreur, au grand scandale de la chrétienté, ses négociations avec Soliman le Magnifique.

Cette peur des Turcs, Messieurs, dont je vous vois sourire, était très-légitime alors. On se souvenait de Belgrade assiégée par Mahomet II, un siècle auparavant. Or, il y avait à cette heure bien plus que Mahomet II; il y avait Soliman, hardi, heureux, tenant en main les meilleures armées, disposant par les deux Barberousse de deux flottes qui triomphaient toujours. Soliman s'avançait vers l'occident par la vallée du Danube. Après plusieurs campagnes en Hongrie, il venait d'y remporter la victoire décisive de Mohacz où périssait, les armes à la main, le dernier monarque indigène, époux de Marie, la meilleure des sœurs de Charles-Quint. Vienne se sentait menacée. Vienne une fois prise, l'Allemagne allait se trouver en face de l'ennemi.

Telle était la situation lorsqu'une première Diète se réunit à Spire, en 1526, sous la présidence de Ferdinand d'Autriche, frère de l'Empereur. Les impériaux avaient trop besoin de tout le monde pour se montrer très-rigoureux. Ferdinand y réclama — comme toujours — l'exécution de l'édit de Worms; on lui répondit — comme toujours — qu'on l'exécuterait si l'on pouvait; et l'on en resta là.

Les Évangéliques n'avaient rien de mieux à espérer. Le statu quo, il ne leur en fallait pas plus. Ce n'est pas le seul service que François Ier ou Soliman leur aient rendu sans le vouloir. Dieu, qui se sert de tout, employa le Turc et le Français, sinon pour arrêter, du moins pour modérer alors la redoutable puissance de l'empereur Charles-Quint.

Un autre allié, bien plus étrange encore, venait au secours de la Réformation. Clément VII, le pape, qui l'aurait cru, se rangeait parmi les adversaires de l'Empereur! Effrayé des conséquences de la bataille de Pavie, supportant mal cette prépondérance sous laquelle lui-même se voyait contraint de fléchir, le pape s'était rapproché de François Ier, qui tendait ainsi la main droite au Saint-Père, et la main gauche au grand Turc!

Clément VII ne prévoyait guère quelle tempête il allait, en s'unissant au roi de France, déchaîner sur le royaume pontifical. Vous n'avez pas oublié, Messieurs, la trahison du Connétable. Ce chercheur de fortune, peu scrupuleux sur les moyens, s'étais mis au service de l'Empereur. Freundsberg venait de lui amener des *bandes*, comme on disait alors; d'où le mot de *bandit*, qui trouvait ici sa juste application. Gens de désordre, sans carrière et sans aveu, les partisans ne demandaient que trouble et que saccages. Ils en vivaient. A Rome! à Rome! tel était le mot d'ordre inavoué, très-peu catholique mais très-instinctif, de cette armée d'aventuriers. Charles-Quint laissait faire; le Connétable se laissait entraîner. Il occupait le Milanais, il l'avait épuisé; les troupes affamées avançaient vers le centre, poussées par le besoin.

Tout à coup, et comme portée par un pouvoir surhumain, cette masse entière franchit la distance et vient donner, d'un bloc, contre les remparts romains. A peine le pape a-t-il le temps de s'enfermer dans le château Saint-Ange. Les échelles sont dressées, le Connétable lancé le premier, frappé d'une balle d'ar-

quebuse, tombe et meurt [1]. Ses soldats exaspérés, qui déjà tenaient la ville, eurent bientôt fait de prendre le fort, et le Pape, par-dessus le marché.

Rome fut mise à sac. Rien ne rendra l'horreur des cruautés, l'excès des infamies. Espagnols, Allemands, armée régulière, ramassis de vauriens, Catholiques et Réformés, tous, les uns comme les autres, tuaient, volaient, se gorgeaient, pillaient les églises et les profanaient. On torturait les prélats; des soldats coiffés, ceux-ci de la mitre, ceux-là du chapeau rouge, promenaient sur des ânes les cardinaux. Ce fut bien pis qu'une invasion de Turcs!

L'Europe s'émut fort peu. L'Empereur s'excusa, se lava publiquement les mains, et garda Rome avec son prisonnier. Les Espagnols expièrent les atrocités qu'ils avaient commises dans la ville sainte, en persécutant chez eux les Mauresques et les Juifs. Quant au pape Clément VII, il montra sa magnanimité, trois ans plus tard, en absolvant *grosso modo* toutes les violences, toutes les débauches, tous les sacriléges et tous les égorgements qui avaient fait de Rome un vaste tombeau. Il est vrai que par compensation, Charles-Quint promettait à Clément VII de poursuivre les hérétiques, et que la persécution, déjà commencée à Anvers, allait s'exercer dans les États germains. Ainsi s'opéra la réconciliation entre le Pape et l'Empereur.

Un des premiers martyrs, Léonard Kayser, brûlé à Passau l'an 1527, arrachait à Luther ce cri d'humilité : « O qui suis-je, moi, pauvre *parleur*, à côté de ce puissant *faiseur !* »

1. Benvenuto Cellini, quelque peu vantard, n'a pas manqué de s'attribuer le coup.

toi qui m'as lancé dans l'arène, c'est pour ta Parole, c'est pour ta vérité que j'ai combattu... Seigneur Jésus, mon adorable maître, tu as daigné me faire connaître ta rédemption. Tu sais que je crois en toi, seul et vrai Dieu, dans l'unité du Père et du Saint-Esprit. Tu sais que toute ma joie est de t'avoir pour médiateur et pour sauveur; tu sais que ton sang, répandu pour moi, pauvre pécheur, est l'unique source de mes consolations. Assiste-moi, à cette heure, et me soutiens par ton Saint-Esprit!... »

Une nouvelle défaillance étant survenue, il se remit à prier avec ardeur : « Dieu miséricordieux — s'écriait-il — n'es-tu pas le Dieu des pécheurs et des misérables qui sentent leur impuissance, et qui implorent de tout leur cœur ta grâce et ton secours? Ne dis-tu pas : *Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai!* Seigneur, je viens à toi, selon ta promesse. Je suis dans l'angoisse et dans l'abattement. Aide-moi, pour l'amour de ta fidélité!... Tu nous as dit, Seigneur : Demandez et l'on vous donnera; cherchez et vous trouverez; heurtez et l'on vous ouvrira! Donne-moi, Seigneur, non pas de l'or ou de l'argent, donne-moi une énergique et puissante foi... Que deviendra l'Église? Je me rassure, car Christ est plus fort que Satan et toutes ses illusions. Oui, Christ est le Seigneur! »

Et de grosses larmes inondaient son visage : « Mon Père et mon Dieu — continua-t-il — s'il m'est arrivé parfois d'être trop léger dans mes discours, tu sais que je ne l'ai fait que pour chasser la tristesse de la chair et non point par malice! » Puis, se tournant vers nous : « Vous me serez témoins que je n'ai point

rétracté ce que j'ai écrit contre le pape au sujet de la pénitence et de la justification, étant pleinement convaincu que mes doctrines ne contiennent rien qui ne soit conforme à la vérité de la Parole de Dieu ! »

Tandis qu'avec des linges chauds on essayait de ranimer son corps glacé, Luther demanda son fils, à peine âgé d'un an. L'enfant sourit lorsqu'on l'approcha de son père : « O mon cher, mon pauvre enfant! — s'écria celui-ci — maintenant, ma Catherine et toi, mon pauvre orphelin, je vous recommande à Dieu, mon maître miséricordieux et fidèle ! »

Comme il parlait à sa femme de leurs gobelets d'argent, lui rappelant que c'était là toute leur fortune : « Il n'est pas question de moi seule et de mon enfant! — dit Catherine, qui le fortifiait par sa fermeté — mais de cette multitude d'hommes chrétiens qui ont besoin de vos lumières et de vos directions... Je vous recommande à la paix de Dieu, mon cher maître, et j'ai cette confiance qu'il écoutera nos prières et vous conservera! »

Dieu les écouta, les confiantes prières de Catherine, Luther fut conservé.

« L'Éternel est celui qui fait descendre au sépulcre et qui en fait revenir! — disait Luther à Jonas, le lendemain — Dieu m'a pris à l'école; il m'a mis dans l'étuve! Je garderai souvenance de la journée d'hier! Mais, — ajouta-t-il — les douleurs morales du matin ont été bien plus violentes que celles du soir! Plût à Dieu qu'Érasme et les sacramentaires sentissent, un quart d'heure seulement, les angoisses de mon âme! ils reviendraient de leurs erreurs, j'en réponds ! »

Cette même année, 1527, la peste vint à Wittem-

berg, elle pénétra dans la maison de Luther [1]; l'université, les magistrats, les bourgeois, tous avaient fui, Luther resta : « Christ, — disait-il — saura nous protéger ! » — Et Luther visitait les pestiférés, les recueillait chez lui, les soignait, quittait avec sa femme la belle chambre d'hiver pour les y mettre, et ne perdit pas un seul instant sa confiance en Dieu.

1. « Ma maison est un hôpital ! » écrivait-il.

IX

LA CENE DU SEIGNEUR

La seconde Diète de Spire venait de s'ouvrir.

On y décida : *L'observation de l'édit de Worms!*

On y proclama : *L'interdiction d'embrasser la Réforme!*

L'Électeur Jean, le Margrave de Brandebourg, le Landgrave de Hesse, les Ducs de Lunebourg, le Prince d'Anhalt, quatorze villes impériales *protestèrent* — d'où le nom de *protestants* — et quittèrent l'assemblée après cet acte décisif.

Entre la première Diète de Spire et la seconde, que s'était-il passé? Le voici : Charles-Quint avait vu disparaître, l'un après l'autre, les adversaires qui gênaient son action. Tous s'étaient effacés ; tous, excepté Soliman.

Le Pape se souvenait de la leçon qu'il avait reçue. Le roi de France, un moment vainqueur, presque maître de Naples et de toute l'Italie, en était chassé.

Restait Soliman, qui menaçait Vienne; mais l'Empereur se sentait fort. La Réforme s'en aperçut.

Qu'allait-elle devenir? A cette question, Luther répondait par la foi.

Les princes *protestants* y répondirent par la ligue de Smalkalde et par le colloque de Marbourg.

Ils éprouvaient le besoin, surtout les plus ardents — le Landgrave entre autres — de former une étroite coalition, bien serrée, contre l'ennemi.

C'est à la même pensée qu'on dût le colloque de Marbourg. Pour résister au dehors, il fallait s'entendre au dedans. Un point contesté, la cène du Seigneur, divisait les Réformateurs. L'Électeur Jean résolut de les rapprocher. Il les convoqua donc, les reçut cordialement, les fit asseoir à la même table, tous les jours, et l'on commença.

Luther qui, d'avance, avait déclaré qu'il ne cèderait pas! écrivit sur le tapis, peut-être pour se défendre contre quelque doute secret : *Hoc est corpus meum!*

Mélanchthon, Zwingle, Œcolampade, figuraient parmi les docteurs. La discussion ne gagna rien sur Luther. Il résista jusqu'au bout, s'enfonçant et, pour ainsi dire, s'exaspérant dans sa pensée, en raison des efforts qu'on faisait pour la modifier. Garder sa conviction, c'était son devoir et son droit; répudier la charité, c'était obéir non plus à la conscience, mais à la passion. Les Réformateurs, pressés par le duc Jean, signèrent une formule qui, tout en réservant la pleine liberté des croyances, qui, tout en maintenant le fait de la diversité des vues, établissait pourtant la parenté en Christ par la même foi dans le même salut.

« Bien que nous ne soyons pas maintenant d'accord — ainsi s'exprimait la déclaration — sur la question de savoir si le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ existent réellement dans le pain et dans le vin, nous nous témoignerons les uns aux autres une charité chrétienne, autant que la conscience le permettra, et nous prierons tous ardemment le Seigneur de nous affermir dans la saine doctrine, par le Saint-Esprit. »

On se quitta sans trop d'aigreur, on promit de se supporter; Luther cependant, et c'est ici que le cœur se sent oppressé, Luther, le disciple de Jésus, l'homme de la justification par la foi, Luther refusa le doux nom de *frères* aux Réformés suisses qui ne partageaient pas son opinion.

Non-seulement il le refusa dans l'emportement de la dispute, mais plus tard, à tête reposée, il réitéra ce refus, aggravant sa faute, usant d'intolérance, faisant interdire les livres de ses contradicteurs, faisant exclure des alliances et des traités conclus en Allemagne quiconque n'adhérait point, sur l'article de la cène, à ses propres déclarations!

Ah! Messieurs, je n'avais pas besoin, pour détester l'esprit sectaire, de voir où il a conduit Luther!

Nous ne sommes pas sectaires quand nous nous séparons de ce qui n'est pas vrai; nous ne sommes pas sectaires quand nous battons en brèche l'erreur; nous ne sommes pas sectaires lorsque nous refusons de voir l'Église dans ce qui est, dans ce qui reste le monde, ni plus ni moins; nous ne sommes pas sectaires lorsque nous ne parvenons pas à considérer comme chrétiens les gens qui déclarent ne pas croire

en Jésus-Christ! Mais rompre avec une Église réellement évangélique, parce qu'elle ne reproduit pas toutes nos vues; mais ne point considérer comme des frères, ceux qui, tout en ne partageant pas notre avis sur tel sujet spécial, font cependant profession d'appartenir au Rédempteur, c'est entrer dans la voie funeste des étroitesses croissantes et des divisions à l'infini.

Il n'y a pas de vérités indifférentes; n'en abandonnons aucune, si petite qu'elle soit. Il n'y a pas de convictions qui puissent rester inertes; défendons les nôtres, faisons-les triompher. Seulement, souvenons-nous de ceci : toute vérité n'est pas, bien s'en faut, un motif de rupture; toute conviction n'entraîne pas la nécessité de haïr.

Ceci nous amène, pour demeurer justes envers Luther, à signaler deux circonstances qui expliquent et, dans une certaine mesure, excusent sa dureté.

En premier lieu, Luther était resté sous l'influence de la tradition. Il ne s'est que graduellement détaché de Rome et du Pape. La persistance qu'il mettait à se confesser, à célébrer la messe; l'importance qu'il attachait à l'action des sacrements, à celle du baptême entre autres; nous montrent que sur bien des points encore, il demeurait, au moment dont il s'agit, le moine ignorant d'Erfurt.

Un autre motif — c'est le second — poussait Luther dans un sens conservateur. Luther se rappelait Münzer et Carlstadt. Le mal, en grande partie, vient de là. Les innovations, la négation de la présence réelle entre autres, se liaient dans son esprit à tout

un ensemble de doctrines subversives, qui avaient failli perdre la Réformation. Aussi, bien que cette nouvelle explication de la Cène « l'eût fortement tenté, » c'est lui-même qui le dit ; Luther réagissait contre elle avec toute l'énergie de ses souvenirs et de ses appréhensions. Elle lui apparaissait comme son ennemi particulier. Les sacramentaires étaient un peu pour lui des briseurs d'images et des niveleurs. Dans Zwingle, sa prévention découvrait un proche parent du prophète de Zwickau. Contre l'école qui spiritualisait tout, Luther se sentait porté à tout matérialiser. Dès lors, ne nous étonnons pas trop lorsque nous voyons Luther, sitôt qu'il est question de la Cène, fermer en quelque sorte les oreilles et chercher à s'étourdir, en répétant : « Ceci est mon corps, ceci est mon corps ! »

Luther, il ne faut pas l'oublier davantage, tenait fortement, non-seulement à l'esprit, mais à la lettre des livres saints. Je le trouve respectable et grand, cet homme qui, sentant venir les destructions du rationalisme, se cramponne au rocher du texte, et ne le lâche pas.

« Les *comment* nous réussissent mal — disait-il avec raison — c'est un *comment* qui a causé la ruine d'Adam ! »

Œcolampade et Zwingle lui semblaient mettre le pied sur ce fatal terrain du *comment*. Et Luther, soumis à la Parole de Dieu, décidé à recevoir tout ce qui est écrit, refusant à sa raison le droit de rejeter ce que la raison ne comprend pas, Luther faisait, à bonne intention, une fausse application d'un principe excellent.

Tout en déplorant les hautaines rigueurs de Luther, n'admirez-vous pas, Messieurs, cette forte confiance en Dieu qui repousse les compromis, qui dédaigne les habiletés, qui passe à côté des considérations de succès pour marcher droit? En demeurant inflexible, Luther nuisait à sa cause, il le savait bien; n'importe, dans sa candeur il immole, même les intérêts de la vérité, aux droits de la vérité. En cela, Luther nous donne une grande leçon. S'il se trompe sur le fait, il ne se trompe pas dans l'esprit. Si Luther ne ménage pas plus Zwingle, le Réformateur suisse, qu'il n'a ménagé le savant Érasme ou le monarque Henry VIII, c'est qu'après tout, Luther est encore l'homme qui s'écriait devant Charles-Quint : « Je ne puis autrement ! »

Ajoutons un mot.

Luther s'est repenti, bien des années après, de la façon dont il avait soutenu ses opinions.

Je ne parle pas ici de l'accord qui fut conclu vers 1529, à Wittemberg. Sous couleur d'entente, il n'y avait là qu'un acte de rétractation, signé par Bucer et par ses amis. Or, Luther répudia toujours l'infamie des transactions qui s'opèrent au moyen de ces mots ambigus, derrière lesquels chacun voit ce qu'il veut voir, sachant bien que la signature est menteuse comme le texte est menteur. L'hypocrite harmonie dans les phrases tandis que l'hostilité règne entre les convictions lui causa d'un bout de sa carrière à l'autre, une invincible horreur. Luther, à Wittemberg, resta donc ce qu'il était à Marbourg. Mais un jour arriva, où le remords de sa dureté le saisit rudement :

ce fut le jour où on lui dit que Zwingle, mutilé, sanglant, et priant Dieu, venait d'expirer sous le poirier d'Appel.

Nous faisons de l'histoire, nous ne faisons pas de la théologie. Vous me permettrez cependant, Messieurs, d'appeler un instant votre attention sur la question sacramentelle qui préoccupait Luther.

Qui aurait cru que la Cène, que le *souper* du Seigneur — le mot de *Cène* n'a pas d'autre signification — qui aurait pensé que l'institution si touchante fondée par Jésus, la nuit de son sacrifice, enfanterait les systèmes étranges dont je vais, en passant, esquisser le profil !

L'abandon des Écritures explique tout. Dès que l'esprit humain cesse de regarder au phare, il dérive et se perd.

On connaît le dogme du catholicisme romain. Celui-ci suppose la *transsubstantiation*, c'est-à-dire le remplacement effectif et complet du pain et du vin par le corps et le sang de Jésus. Au moment même où la consécration est prononcée, le pain et le vin n'existent plus; le corps et le sang de Jésus, quoi qu'en puisse dire le témoignage de nos sens, s'y sont totalement, absolument substitués !

Zwingle et Carlstadt, à l'extrême opposé, loin de voir dans la Cène un sacrement, la réduisent au rôle inférieur d'une sèche commémoration.

Luther, entre les deux systèmes, mais aussi rapproché qu'il le peut du dogme romain, Luther imagine la *consubstantiation*. Le pain et le vin demeurent; toutefois, le corps et le sang de Christ sont aussi là,

positivement, matériellement; tout est même à ce point matériel dans la théorie de Luther, que les impies, lorsqu'ils prennent la communion, participent d'une façon aussi réelle que les croyants, au corps et au sang de Jésus-Christ.

Je vous fais grâce des mots inventés à cette occasion : le corps est reçu *substantiellement*, *essentiellement*, *localement*, *quantitairement*, *qualitatairement*, *ubiquitativement!*

L'Écriture ne contient pas un, ne reconnaît pas un de ces mots-là; pas plus qu'elle ne contient ou ne reconnaît les termes de *transsubstantiation*, de *consubstantiation*, auxquels de longs débats ont accoutumé nos oreilles; pas plus qu'elle ne contient ou qu'elle ne reconnaît les formules théologiques, ces lits de Procuste où les docteurs de tous les temps s'efforcent de faire entrer les textes, les tirant et les mutilant tour à tour, selon l'occurrence et les besoins.

Calvin, le représentant de la Réforme française, eut l'honneur de ramener les chrétiens à l'intelligence naturelle et vraie des paroles de Jésus-Christ. Voici son explication, bien simple et bien belle : Oui, à la lettre, ceci est mon corps; oui, Jésus-Christ est en réalité présent dans la Cène; oui, son sang est un véritable breuvage; oui, sa chair est une véritable nourriture. Mais c'est notre âme qui s'alimente ainsi; mais c'est d'une façon toute spirituelle qu'elle se nourrit du Seigneur crucifié; mais, ainsi que s'écriait le martyr Anne du Bourg : « Ceux-là seulement reçoivent Jésus-Christ à salut, qui le portent avec eux par une vive et vraie foi. »

Luther sentit vaguement que l'interprétation saine

était là. Revenant un jour sur la question sacramentelle, il dit à Mélanchthon :

« Faites quelque chose, vous autres, après ma mort! »

« J'ai lu avec un plaisir extrême — écrivait-il à Calvin — la partie de *l'Institution* qui a trait au sacrement! »

Et plus tard, parlant du Réformateur français, il s'écriait : « C'est certes un homme savant et pieux; dès le commencement, je m'en serais remis à lui, pour toute controverse. Je suis allé trop loin, je le reconnais.

Tel est le pouvoir de la vérité.

Nous l'avons reconnu, nous aussi, n'est-ce pas, Messieurs? Dès que nous avons, avec Calvin, ressaisi l'Écriture, nous avons retrouvé le vrai. Nul ne voudrait aujourd'hui retourner à la froide commémoration de Zwingle, si éloignée de ce don de lui-même que Jésus a clairement annoncé, si déshéritée de ces grâces particulières que Jésus nous a promises et qu'il nous fait, lorsque d'une âme croyante, nos lèvres s'approchent de la coupe, lorsque notre bouche reçoit le pain, et que spirituellement nous buvons le sang du Christ et nous mangeons son corps!

La *consubstantiation* de Luther a ses partisans en Allemagne. C'est affaire de conviction, sans doute, aussi de tradition, peut-être de patriotisme et de nationalité. La Réforme allemande, il faut s'en souvenir, n'a pas été jusqu'au bout de son principe : l'obéissance à la Révélation, en tout et partout.

Quant à la *transsubstantiation*, on n'y croit plus à Rome. Je ne sais pas si l'on y croit ailleurs.

Messieurs, le Réformateur, le chrétien, nous a laissé

voir ses misères ; l'œuvre aussi, héroïque et vaillante au début, s'est altérée en chemin. Il en va de la sorte quand le voyage est long et qu'il est difficile : hâle, poussière, la furie des orages et les tiédeurs énervantes, tout a fatigué le marcheur. Comparez Worms et Spire, comparez le Luther de Wittemberg et le Luther de Marbourg! A Spire on proteste; mais qui? des princes, des villes, des consciences collectives! J'aimais mieux la protestation individuelle du petit moine de Worms.

A Marbourg on cherche la conciliation ; mais qui la cherche, et quel est le but qu'on poursuit? L'Électeur Jean veut à tout prix l'accord ; il assiste aux discussions, il presse les consciences; la crise approche, on en va venir aux mains, les *protestants* doivent rester unis. Et Luther aigri, le Luther de la justification par la foi, refuse d'appeler *frères* des chrétiens qui ont la foi, et l'on se quitte plus divisés que jamais!

Les prophètes de Zwickau, la révolte des paysans, la grêle et la tempête ont passé par là : le voyageur est meurtri.

Faut-il désespérer? La vérité n'est-elle plus vraie? Verrons-nous toujours triompher le mal?

N'en croyez rien, Messieurs. Au-dessus de la route poudreuse, il y a le soleil. Au dessus des erreurs passagères, il y a l'éternelle affirmation du livre éternel.

Un témoin peut faillir, nous pouvons nous égarer; qu'est-ce que cela prouve?

Ceci messieurs : Grâce à Dieu, notre principe vaut mieux que nous. Grâce à Dieu, la Réforme vaut mieux que les Réformateurs!

TROISIÈME CONFÉRENCE

L'HOMME

I

CE QU'ÉTAIT LUTHER

Avant d'aborder la diète d'Augsbourg, Messieurs, date fatale marquée par les hésitations de Mélanchthon, par ses défaillances, par ses projets de compromis, par ses négociations sans nombre; avant d'assister à cette crise formidable qui fit vaciller la doctrine aux mains mal affermies de l'ami de Luther; avant de voir les puissances temporelles s'emparer du terrain qu'abandonne l'esprit, l'œuvre de rénovation naguère conduite et gardée par la Parole de Dieu, accepter les princes pour guides et pour protecteurs; arrêtons-nous devant le seul champion qui se maintienne inébranlable; devant celui qui reste le dernier sur les remparts; devant l'âme vaillante et le solide cœur que ni considérations politiques, ni moyens termes, ni victoires achetées au prix d'une concession de foi, ne sont jamais parvenus à ébranler.

Vous avez nommé Luther.

Nous le connaissons! pensez-vous. Je ne crois pas.

Tant que nous n'aurons pas étudié l'homme, nous ignorerons, jusqu'à un certain point, le Réformateur.

C'est dans cette grande individualité, ne l'oublions point d'ailleurs, que le drame de la Réforme s'est préparé avant tout parce qu'il s'y était accompli.

Allons-nous faire une apologie? Dieu nous en préserve. Très-désireux de nous montrer justes, généreux, chevaleresques même vis-à-vis de nos adversaires; nous ne sommes pas moins résolus à rester sincères envers nos amis, ne dissimulant ni une faute dans leur conduite, ni une erreur dans leurs convictions.

Il y a une intégrité historique, Messieurs; on ne la respecte pas toujours. Bien des livres, qui traitent de la Réforme et du Réformateur, pallient les torts de l'un, nient les chutes de l'autre, ou bien glissent et n'en parlent pas. La Bible ne fait point ainsi. La Bible ne nous cache jamais les péchés des serviteurs de Dieu. Parole de vérité, elle dit la vérité. Je ne suis pas encore parvenu à découvrir un homme parfait dans l'Écriture; mais dans nos modernes biographies, j'en rencontre tous les jours.

Luther, Messieurs, n'était point parfait. Je vous avoue que le voyant tel quel, révélé au vif par ses lettres et par ses livres, je le trouve et plus humain et plus grand qu'il ne m'apparaît perfectionné, c'est-à-dire amoindri, dans tel récit qui en a fait un saint.

Ouvrez la première édition venue des œuvres de Luther, et regardez ce portrait. On lui voudrait plus de beauté, peut-être; Albert Durer, le peintre réaliste, n'a certes pas idéalisé Luther; et cependant quelle énergie dans l'expression, quelle virilité dans cette

rude charpente du visage, quel éclair dans les yeux, comme elle est résolue cette bouche au trait ferme et droit — non sans un sourire — comme on sent que ce front carré ne ploiera pas !

Moscellanus disait, parlant de Luther au temps de la dispute de Leipzik : « Frère Martin est de taille moyenne, maigri par le travail de l'âme, n'ayant que les os sous la peau. La constitution est forte et mâle, il a la voix imposante et claire... En compagnie il se montre gai, vif, jovial; toujours content, toujours joyeux, d'une figure souriante, en dépit des menaces de ses ennemis. »

Un autre profil, moral celui-ci, non moins vrai, plus touchant, nous a été conservé par Mélanchthon qui l'esquissa tout baigné de larmes, le jour des funérailles de Luther : « Il était affable—dit Mélanchthon — plein de bonté, plein d'aménité ; il n'avait pas l'humeur querelleuse et ne s'emportait point dans la conversation. Sans arrogance et sans entêtement, ses paroles et ses moindres gestes conservaient je ne sais quoi de grave et de sérieux, de martial, dirai-je, qui convenait parfaitement à un homme tel qu'il était. Il avait le cœur loyal; la grâce découlait de ses lèvres ; toutes les choses véritables, honnêtes, pures, aimables et de bonne réputation se rencontraient en lui. Et ceci prouve que la véhémence avec laquelle il combattait, dans ses écrits, les adversaires de la saine doctrine provenait, non d'aucune disposition haineuse ou méchante, mais du grand zèle dont il était saisi pour la cause de la vérité. »

Voilà bien la sympathique, la puissante physionomie de Luther; le voilà bien tel que l'ont connu

ceux qui ont vécu dans son intimité; voilà cette incomparable énergie si étrangement associée aux constantes débilités du corps; le voilà, notre Luther, bon, cordial, grave et joyeux; le voilà, l'homme pur, l'homme honnête, l'homme de prière et de foi; l'homme qui jamais ne consentit ni aux défaillances, ni aux expédients.

Parmi tant de traits hors ligne, celui qui me frappe le plus, c'est la candeur simple dans ses sentiments et dans ses manières. Simple vis-à-vis des hommes et vis-à-vis de Dieu, comme nous l'avons vu simple à la Diète de Worms, nous le verrons simple jusqu'au bout. On ne trouve pas, durant le cours de cette existence agitée, un seul instant de mise en scène, une seule pensée de vanité, le moindre retour sur soi. La naïveté de Luther devenait enfantine, ainsi que le veut notre Seigneur, sitôt qu'il abordait l'Évangile : déclarations, promesses, il en acceptait tout; s'arrêtant volontiers au sens littéral, comme un enfant aurait fait.

Luther est franc, parfois jusqu'à la rudesse; pourtant il reste cordial, familier, abordable à tous; il n'a rien ni d'empesé ni d'effrayant. Il vivrait de nos jours, que nous dirions sans hésiter : Allons chez lui!

Savez-vous pourquoi, Messieurs? C'est que Luther a la bonhomie, cette qualité charmante faite d'humilité, de vérité, de tendresse et de douceur.

Appuyer sur la probité de Luther serait presque lui faire injure; rappelons en passant, néanmoins, le propos d'un de ses ennemis. Quelque imbécile s'étant écrié, parlant de Luther : « qu'il faudrait lui fermer la bouche avec deux ou trois cents florins! » — « Cela

ne servirait à rien — répondit l'interlocuteur — cette *brute allemande* n'estime pas l'argent et n'en prend point, lors même qu'on essaye de lui en offrir ! »

Luther, enfermé dans son œuvre, n'a jamais été ce qu'on appelle un savant. L'histoire, même les événements contemporains lui demeuraient en quelque mesure étrangers. Nous dirions volontiers de lui qu'il lisait mal les journaux et ne se tenait guère au courant. Il écrivait *Gus* au lieu de *Guise ;* il exposait, contre le prêt à intérêt, des théories plus ingénues que raisonnées. Cela tenait au temps ; cela tenait encore à ce que Luther était l'homme de l'action, l'homme du principe, l'homme de l'idée dans sa mâle vigueur ; il n'était l'homme ni des curiosités ni des mots : à mille lieues du dillettante, à mille lieues de l'amateur, à mille lieues d'Érasme. Il faut le voir dans son centre, dans la région qu'habite sa foi, pour le bien saisir. Luther alors prend toute sa taille, une taille de géant. Portant haut l'Évangile, combattant l'erreur, aimant les âmes, chérissant les siens, priant pour tout et pour tous, usant avec Dieu de cette hardiesse qui a toujours caractérisé les grands chrétiens, sa force lui vient de ce que jamais il n'a mis en doute les droits de la vérité !

Dès que la vérité lui apparaît, Luther obéit. La connaissance d'un devoir ne lui a jamais permis l'hésitation. Aussi quelle confiance en Dieu, qui est le Dieu de vérité !

Dans son modeste intérieur de Wittemberg, l'homme s'épanouissait entouré de sa famille et de ses amis. C'étaient, outre les habitants, des visiteurs tels que Dürer, Cranach, Hans-Sachs. De toutes

inconvenante, d'ailleurs, est plus qu'une apparence; elle est un fait que l'Écriture a condamné. Luther aurait dû s'en souvenir.

Pourtant, n'exagérons rien. Luther n'a pas proféré tous les mots qu'on lui prête, et le fond d'où on les tire est un fond suspect. *Les Propos de table* — il s'agit d'eux — ont paru vingt ans après la mort du Réformateur.

Pensées et saillies — le recueil se compose de cela — sont dues à la mémoire plus ou moins fidèle des hôtes et des visiteurs de Luther. Il y a plus, les notes primitives, celles de Lauterbach, de Dietrich, de Besoldi, de Rörer, de Mathusius et de Weber s'enrichissent, chemin faisant, de *dits* retrouvés après coup. On fait versions sur versions; on avait celle d'Aurifaber, vient celle de Staugwald, puis celle de Sellneuer, puis d'autres et d'autres encore; et le seizième siècle presque entier passe son temps à compléter, à grossir le recueil, s'appuyant sur des souvenirs toujours plus éloignés, toujours plus incertains.

Juger un grand homme sur de pareils témoignages, ce serait le comble de l'injustice et de la déraison. Serait-il juste, d'un autre côté serait-il raisonnable de rejeter entièrement les *Propos*? Je le pense pas. Je le pense d'autant moins que les amis de Luther, tout en contestant bien des détails, semblent admettre l'ensemble, puisqu'ils le critiquent au lieu de le récuser. Nous avons donc ici l'écho plus ou moins exact des entretiens du Réformateur.

Qu'en résulte-t-il? du scandale? Pas le moins du monde, Messieurs, et je vais bien vous étonner en

vous disant qu'on en sort édifié. Sous la forme parfois brutale, on trouve l'homme : le grand cœur et le grand esprit. Des trésors de foi, des paroles qu'il faudrait graver en lettres d'or s'y rencontrent à chaque instant. Le livre est presque illisible ; et quiconque l'étudie aura l'âme rafraîchie, se sentira monter !

Quant à l'intempérance, si regrettable, de l'expression, ne la mettons pas au compte de Luther. Le moyen âge et les couvents en portent chacun leur part. Luther avait été moine ; on connaît les coutumes des cloîtres et les mœurs du clergé. Les Augustins d'Erfurt faisaient-ils exception, se montraient-ils plus réservés que d'autres ? Franchement, je ne le crois pas.

Luther était de son temps, Luther parlait le langage de son temps. Thomas Morus, qui se plaint des termes grossiers qu'emploie le Réformateur, ne tarde pas à saisir les mêmes armes. Il s'en sert avec une dextérité qui montre le maître et l'habitué.

Vous citerai-je les tableaux populaires de l'époque ? Ouvrirai-je une page de Rabelais ? Personne n'en pourrait lire deux lignes à haute voix, ici ou ailleurs. Et cependant Rabelais a fait les délices de cette génération.

Il est des pudeurs qu'on ignorait absolument alors. Je n'en veux pour preuve que cette reine charmante, Marguerite, la Marguerite des Marguerites, l'idéal, la poésie du règne de François Ier, la mystique princesse dont les effusions pieuses ont ému tant de cœurs, la mère de Jeanne d'Albret pour tout dire ; cette honnête Marguerite qui écrivait sans hésiter

sent à maintenir d'anciennes erreurs, Luther s'irrite et ne supporte pas la discussion.

Mais souvent aussi, la colère du Réformateur est une noble colère. Il en est de telles, Messieurs, et malheur à qui ne les ressentit jamais ! Notre douceur actuelle, trop souvent doublée d'indifférence, a des leçons à recevoir du trop bouillant Luther. Ceux qu'indignait sa fougue étaient pour la plupart des poltrons, très-préoccupés de leur paix, fort peu des intérêts de Dieu. A tous ces gens tranquilles, qui s'irritaient de son courroux, Luther répondait en souriant : « La vérité a pour coutume de faire quelque bruit dans le monde. »

Du reste, il se connaissait bien : « Mon style — écrivait-il, parlant à Brentius, dont il venait de louer l'aménité — mon style, à moi, vomit un déluge, un chaos de paroles ; inhabile, inculte, turbulent et impétueux comme un lutteur sans cesse aux prises avec mille monstres qui vont se succédant sans fin. Si j'ose comparer ce qui est très-petit à ce qui est très-grand, je dirai qu'il m'a été donné quelque chose de ce quadruple esprit d'Élie, rapide comme le vent, dévorant comme le feu, qui renverse les montagnes et brise les cailloux. Toi, au contraire, tu as reçu le doux murmure du souffle rafraîchissant et léger. Une pensée me console : Dieu, le Père de famille, a besoin, dans cette famille immense, de l'un et de l'autre serviteur : de l'âpre contre les âpres, du dur contre les durs, comme d'un mauvais coin contre de mauvais nœuds. Pour assainir l'air et rendre la terre féconde, ce n'est point assez de la pluie qui arrose et qui pénètre, il faut encore la foudre et ses éclats. »

Puis, quand des lâchetés nouvelles, quand de nouvelles révoltes contre l'Évangile viennent compromettre l'œuvre de la Réformation et que le combattant sent l'amertume déborder, un cri de douleur s'échappe de sa poitrine : « Je ne puis plus prier sans maudire ! » Et Luther en souffre, croyez-le.

Luther faisait plus, il cherchait la charité, il en éprouvait le besoin : « N'aurons-nous pas nous-mêmes — écrivait-il aux pasteurs de Nüremberg — un peu de cet esprit de pardon et de support que nous prêchons ? »

Ailleurs : « Que votre foi soit ferme comme le roc, mais que votre charité soit flexible ! »

Luther, ce furieux, usait de la plus exquise urbanité envers ses hôtes, de la plus inaltérable patience envers chacun : « Il faut que j'aie de la patience avec le Pape — disait-il plaisamment — avec mes disciples, avec mes domestiques, avec Catherine de Bora, avec tout le monde ; ma vie n'est autre chose que patience ! »

Luther, *ce mangeur et ce buveur*, qui parlait librement de la bière écumeuse et du bon vin, usait d'une sobriété dont notre sybaritisme s'accommoderait mal : « Je l'ai vu quelquefois — écrit de lui Mélanchthon — rester quatre jours sans prendre de nourriture, et cependant il ne s'en ressentait pas. D'autres fois, il mangeait un hareng avec un morceau de pain, et cela lui suffisait pour toute la journée [1] ! »

[1] Sa femme lui dit un jour qu'il ne restait que trois vases de bière : « De ces trois, Dieu peut en faire quatre — répondit Luther — je suis né de parents pauvres ; mon père était mineur, ma

avait vu tant de livres! plus peut-être que Faber[1] ! » Et voici que Jean, le vieux domestique de Luther, entre sans façon ; Jean, l'ami des enfants, un peu leur précepteur, qui tantôt raccommode les habits de son maître, tantôt surveille avec une admiration jalouse l'attention prêtée à ses sermons, s'indignant lorsque la porte de l'église se ferme avec bruit ; Jean, le fidèle, le vrai chrétien, le serviteur respecté dont Luther annonça publiquement la mort et qu'il pleura comme un frère! Jean vient chercher le petit Philippe, le petit Jacques, Madeleine, cette douce *Lennichen* du docteur, cet ange bien-aimé, qui devait si vite étendre ses ailes et partir pour les cieux.

Et comme la fin du jour approche, tout ce petit peuple entraîne Luther au jardin. C'est le printemps ; les arbres sont couverts de fleurs et de jeune verdure ; Luther a saisi sa bêche ; il sarcle, il arrache les mauvaises herbes, il va puiser l'eau pour arroser ; et tout en travaillant de ses mains, de même qu'il travaillait naguère de sa pensée, avec la même ardeur et la même impétuosité, de temps à autre il s'interrompt, il regarde les pommiers, il contemple les poiriers, dans leur blanche robe de noces : « Gloire à Dieu ! — s'écrie-t-il — qui de la créature morte fait ainsi sortir la vie au renouveau. Voilà une belle image du relèvement des hommes! l'hiver est la mort, le printemps est la résurrection ! »

Ou bien ce sont des roses, des roses et des lys, qu'il considère à genoux pour les mieux voir : « O rose, comme j'admire tes couleurs qui brilleraient

1. Le savant lexicographe.

d'un bien plus vif éclat, sans le péché d'Adam! O lys, dont la parure efface celle des princes du monde, que ne serais-tu pas, si notre père n'eût désobéi à son Créateur! »

Ou bien c'est ce nid que deux oiseaux viennent de construire dans un buisson. Effrayés des passants, à chaque instant ils quittent brusquement leur couvée : « Mes chers, mes jolis oiseaux, — leur dit Luther — ne fuyez pas; je suis charmé de vous voir, ayez confiance en moi! » Et comme les oiseaux effarés ne tiennent pas compte de ses discours : « Il en arrive ainsi — poursuit le docteur — avec nous autres hommes. Nous ne savons pas nous confier en Dieu, qui pourtant se montre plein de bonté pour nous et qui ne veut que notre salut [1]! »

Ou bien ce sont les graines de melons et de courges que lui a envoyées son ami Link. Il en épie le développement avec une enfantine impatience, et lorsqu'elles auront poussé, vite le docteur informera Link de cette grande nouvelle : « Mes melons montent, mes courges grossissent, c'est une bénédiction! »

Ainsi l'âme de Luther s'épanouit à toutes les joies, depuis les plus ingénues et les plus humbles jusqu'aux plus grandioses, et toujours, d'un puissant

1. « Philippe et moi — écrivait plus tard, en 1538, Luther — nous sommes accablés d'affaires et d'embarras; moi qui suis vieux et *emeritus*, j'aimerais mieux maintenant prendre un plaisir de vieillard dans les jardins, à contempler les merveilles de Dieu dans les arbres, dans les fleurs, les herbes et les oiseaux; c'est ce plaisir et ce loisir qui me reviendraient, si mes péchés ne m'avaient valu d'en être privé, par des affaires importunes et souvent inutiles! »

coup d'aile, il nous enlève et nous porte haut : « Dieu de bonté — s'écrie-t-il, lorsque sur la route de Leipsig, il voit la plaine couverte de moissons — Dieu de bonté, tu nous accordes une heureuse année! Ce n'est pas à cause de notre piété ; c'est pour glorifier ton saint nom !... Tout est miracle en toi ! Ta voix fait sortir de la terre et même du sable aride ces beaux épis qui réjouissent les yeux. O mon père, donne à tous tes enfants le pain quotidien ! »

Je trouve Luther plus touchant encore lorsqu'à la Wartbourg, penché sur un pot de violettes que lui avait donné le gouverneur et que le froid vient de saisir, il cherche à les ranimer. Il faut le voir, défaisant d'une main tremblante les liens qui attachent le vase de fleurs au grillage de sa fenêtre, transporter la plante dans son cabinet, et là, relever les moribondes, les dégourdir une à une sous son souffle caressant. Il en oublie le Pape, l'Empereur, Carlstadt et le reste. Ses violettes ! il n'y a plus que cela pour lui. Revivront-elles toutes ? Une seule résiste à ses soins; la tête gracieuse demeure penchée; elle est morte, son parfum s'est exhalé, ses pétales ne s'ouvriront plus ; et Luther ne peut retenir une larme.

Une autre fois, il suivait la chasse ; les seigneurs ses voisins l'y avaient convié ; comme il chevauchait à travers la forêt, un lièvre, tremblant de tous ses membres, vient se réfugier vers lui. Luther le prend, le met dans un pan de son manteau, l'abrite contre sa poitrine, le protége et le sauve. Mais quand il sentit les frissons du pauvre animal, Luther comprit que la chasse était cruelle, et depuis ce moment il y renonça.

Ne trouvez-vous pas, Messieurs, qu'il fait bon s'approcher de Luther ; ne trouvez-vous pas qu'au lieu de s'amoindrir, Luther grandit dans son intérieur ; ne trouvez-vous pas que le cœur bat plus librement au voisinage de cette riche nature, austère à la fois et riante, virile et tendre, héroïque et modeste, ouverte à toutes les beautés, à toutes les vérités !

Je parlais de tendresse. Ce n'est pas Luther, soyez-en certains, qui aurait inventé ni la spiritualité raffinée, ni l'égoïsme caché derrière le prétexte de l'amour de Dieu. Luther pensait que l'amour de Dieu ne nous dispense pas de l'amour des créatures. Il pensait que le chrétien est appelé à chérir les siens et aussi à les pleurer.

« Lorsqu'il apprit la mort de son père, — écrit le brave Jean à Mélanchthon — le docteur se tourna vers moi et me dit : Voilà mon père mort ! — Puis il prit son livre de psaumes et se retira dans sa chambre. Il se mit à pleurer, à tant pleurer, que le lendemain il en avait la tête toute grosse ! »

La perte de sa mère renouvela cette douleur : « Je prie Dieu — s'écriait-il — de ne pas laisser vivre longtemps après moi, ma femme et mes enfants. »

L'épreuve poignante, le suprême déchirement, ce fut la mort de Madeleine.

La pauvre malade souffrait beaucoup. S'approchant du lit de l'enfant, prenant ses mains amaigries qu'il couvrait de baisers : « Ma petite Madeleine — disait-il — ma bonne petite fille, tu sais bien que tu as un bon père ici-bas ; mais au ciel, il en est un qui t'attend, qui est meilleur ! N'est-ce pas, tu dis oui ! » — « Oh oui ! petit père — répondait Madeleine —

oui, père de mon cœur! que la volonté de Dieu soit faite! » — « Oh! que je t'aime! » — s'écriait Luther.

L'agonie s'avoisinait, le visage de la jeune fille se couvrait d'ombre, on sentait venir la mort. Quand le docteur aperçut ces signes, il se jeta sur ses genoux, croisa les mains, et pria en versant un torrent de larmes. L'enfant expira dans les bras de son père. Catherine, immobile dans un coin de la chambre, n'osait lever les yeux. Alors le docteur, posant doucement sur l'oreiller cette tête si belle : « Pauvre enfant — murmura-t-il — tu as retrouvé un père dans le ciel... O mon Dieu, que ta volonté soit faite. »

Le lendemain, on descendit le cercueil dans la fosse : « Adieu — s'écria Luther au travers des sanglots — adieu, *Lennichen*, adieu! Au revoir, chère petite étoile! tu ressusciteras, et tu brilleras au ciel comme un diamant, comme un beau soleil! »

Le peuple était accouru, prenant part à la douleur du père : — « Pauvre ami — lui disait-on — vous souffrez bien! » — « Merci de votre pitié — répondait Luther — merci! J'ai dépêché un ange vers le ciel, un bel ange. Je vous souhaite à tous une pareille mort, et à moi aussi! » — « Amen! » — reprit un assistant.

Je ne vous apprendrai rien, Messieurs, en vous disant que Luther est un poëte. Quiconque a parcouru, comme nous venons de le faire, quelques-unes de ses pages; quiconque a entendu vibrer cette voix douce et puissante, sait à quoi s'en tenir là-dessus.

Vous vous le rappelez, en entrant au cloître d'Erfurt, il n'avait oublié ni son Plaute ni son Virgile. Pendant la Diète d'Augsbourg il traduit les fables d'Ésope. Il transporte dans l'idiome allemand quelques-uns des plus beaux morceaux du vieux rituel.

Mais Luther composa des cantiques, d'admirables cantiques — celui de Worms surtout — qui remuèrent l'Allemagne, que de l'autre côté du Rhin on chante encore aujourd'hui, et par là, Luther fut aussi Réformateur.

La poésie tient, la poésie devrait tout au moins occuper une grande place dans la vie morale des nations.

Quels sont les refrains qui viennent comme d'eux-mêmes sur les lèvres de l'artisan au travail, du soldat au repos? Grande question, dont on ne s'occupe pas assez.

Avant Luther, il n'y avait guère en Allemagne que des fabliaux ou des couplets licencieux; sous sa fécondante impulsion, toute une poésie nouvelle jaillit du sol. Les hymnes de Luther, apprises par cœur, retentissent d'un bout à l'autre de l'empire; les populations hostiles à la Réforme en redisent les vers.

« Les cantiques de Luther — s'écrie un catholique du temps — ont perdu plus d'âmes que ses écrits! »

Je le crois bien! C'est que l'homme s'y révèle tout entier. L'enthousiasme s'y inspire de la foi; on y sent le musicien dans l'harmonie du vers.

Musicien! Luther l'était avec passion. Il composait la mélodie de ses cantiques, franche, géniale, réformatrice comme sa poésie! Le cygne d'Eisleben a été le rénovateur de la musique tout autant que le réno-

vateur de la littérature, tout autant que le rénovateur de la piété. Il semble que cet initiateur n'ait pu faire un pas sans entraîner avec lui le genre humain!

Écoutez-le : « La musique — s'écrie-t-il — est un des plus magnifiques présents de Dieu. Satan la déteste. Par elle on repousse bien des tentations. Le diable ne tient pas contre! »

Puis il écrit à Seufel : « J'approuve grandement vos ducs de Bavière, quelque peu favorables qu'ils me soient, d'honorer et de protéger la musique comme ils font. Dans les âmes sensibles à l'harmonie, il y a, on n'en saurait douter, plusieurs germes de qualités excellentes; mais un homme indifférent à l'art des sons me fait l'effet d'un bûche ou d'un caillou. Nous savons que les démons ne peuvent souffrir la musique. Aussi ne crains-je pas de le dire : la musique est le premier des arts, après la théologie! » Il demande à Seufel d'arranger pour plusieurs voix l'*In pace in idipsum*, et par un retour mélancolique : « J'espère que ma vie tire à sa fin — ajoute-t-il. — Le monde me hait, il ne peut me supporter; moi, de mon côté, je déteste le monde et je le prends en dégoût. Veuille le fidèle berger céleste retirer mon âme à lui! » Et Luther finit par ces mots : « Saluez respectueusement de ma part, tout votre chœur de musique! »

Viendra-t-on nous dire encore que la Réforme a tué la musique, la poésie et la peinture? L'ami de Lucas Cranach et d'Albert Durer, le créateur de tant d'odes splendides, le chanteur à la puissante voix a-t-il refoulé l'âme humaine, dans ses plus nobles aspirations?

Un grand côté de notre destinée, le côté de l'idéal lui est apparu, bien au contraire. Grâce à Luther, les joies, les joies radieuses de la foi, les saintes joies de la famille, les joies enthousiastes de la pensée, de la poésie et des arts ; les joies adoratrices qui émanent de la création de Dieu, les joies ingénues que rencontre à chaque pas un cœur honnête et bon : joies de la tendresse, joies du combattant, joies salubres de l'ouvrier infatigable au travail, et joies de l'enfant aussi, de l'enfant qui se sait aimé du Père ; toutes ont pris leur essor, toutes ont tracé leur chemin lumineux dans le ciel obscur du moyen âge, dans la nuit qui n'avait pas d'étoiles.

Luther était joyeux. Il le fut avant la mort de sa Madeleine [1]. Jusque-là, ses écrits rayonnent comme le soleil ; après, on sent qu'un voile est descendu. L'espérance avec la foi restent debout, mais l'homme est atteint, le lutteur est fatigué, le soir approche, le voyageur aspire au repos.

La joie et l'espérance ! On ne fait rien de grand sans cela. Luther le savait bien. « Le diable est un esprit triste ! » disait-il dans ses beaux jours. « C'est l'espérance qui accomplit toute chose en ce monde ! Aucun cultivateur ne sèmerait un grain de blé s'il n'avait l'espoir de la moisson ! » — Puis il s'écriait, dans une de ses originales saillies : « Va-t-en, péché, mort, diable, enfer ! Si tu veux me tuer, ma mort ne te servira de rien..... et tu ne peux rien faire de plus ! »

1. Madeleine mourut en 1542 — son père lui survécut quatre ans à peine (1546).

Cet homme joyeux était l'homme des larmes ; à mille lieues de la gaieté sèche, des sérénités égoïstes que verse l'oubli, de ce contentement païen dont tout le secret consiste à s'attacher peu, à regretter peu, à retomber toujours du bon côté.

Quand nous considérons la vie de Luther, Messieurs, cette vie écrasante du professeur, du prédicateur, de l'écrivain — on a fait un gros volume, seulement avec les titres de ses livres — lorsque nous nous représentons Luther, correspondant assidu des hommes qui de partout s'adressent à lui, dérangé par les visiteurs, sollicité par les malheureux, questionné par les étudiants, et la Réforme, et les défaillances des docteurs, et les prétentions des princes, et les chagrins, et les dangers, et qu'avec tout cela, Luther trouvait de la place pour les cantiques, pour le jardin, pour sa femme et ses enfants, pour de longs entretiens avec ses amis... et pour les quilles ! nous restons confondus ! confondus, et, pourquoi ne le dirai-je point? humiliés.

Nous qui — comparés au Réformateur — sommes de loisir, ne nous voit-on pas moroses, inquiets, renfrognés? où s'épanouit, parmi nous, le bonheur chrétien? chez qui trouve-t-on le rire candide, les franches gaietés? disons-le tout net, Messieurs, nous n'avons pas la joie, parce que nous n'avons pas eu les tristesses. Le déchirement de la nouvelle naissance, ses agonies, nous sont, dans une certaine mesure, restés étrangers. Quand on conquiert la foi, on la possède ; or cette foi-là, énergique et vraie, la seule qui rende joyeux, cette foi-là n'appartient qu'aux vainqueurs.

D'autres que Luther, dans ce siècle prodigieux, ont accompli des œuvres immenses; Mélanchthon et Calvin tiennent le premier rang parmi les travailleurs; tous ont su, malgré l'obstacle que leur opposaient des santés chancelantes, suffire à des labeurs divers dont un seul nous écraserait; tous avaient la conviction, qui est le mot de la force; tous allumaient leur lampe dès trois heures du matin; un seul a trouvé le temps d'être homme : l'homme complet, le mari de sa femme, le père de ses enfants, l'ami cordial, le cultivateur des courges et l'admirateur des roses, poëte, musicien, causeur avec tout l'entrain d'un esprit dégagé de soucis; et, que vous dirai-je, lorsque Mélanchthon, à table, s'avisait d'écrire pendant les repas, Luther lui arrachait la plume des mains et s'écriait : « Repose-toi, Philippe! on sert Dieu aussi par le repos! »

Nous n'aurions pas l'image dans sa plus sérieuse empreinte, si nous négligions de contempler le Réformateur, alors que penché sur sa Bible, aux premières lueurs de l'aube, il écoute Dieu parler, qu'il parle à Dieu lui-même, les deux genoux en terre, avec cette ferveur, avec cette confiance filiale, avec cette sainte violence qui caractérisent sa prière d'assaut. Oui, c'est bien cela; Luther — passez-moi l'expression — attaque le ciel et le prend d'assaut. Là, dans ce cabinet, il remporte les grandes victoires; là il défait l'Empereur et le Pape, là il convertit les cœurs.

Le secret de son éloquence, il l'a trouvé dans l'ardeur de son oraison.

Quel prédicateur était Luther, je n'ai pas besoin de vous le rappeler.

Luther, qui prêchait sans cesse et partout, n'a jamais fait une phrase à effet, dans aucun de ses discours. Sa puissance d'orateur, une des plus prodigieuses qui aient remué les hommes, sort entièrement de tous les genres connus. Sincère, primesautier, inattendu, prenant occasion d'un incident fortuit, d'un événement grave, il ne voit qu'une chose : devant lui des âmes, et Dieu là-haut. « Je n'aime pas — disait-il — que Philippe assiste à mes sermons ! Je mets la croix vis-à-vis de moi — Luther avait conservé le crucifix — et je me dis : Philippe, Jonas, Pomeranus, et tous les autres, ne font rien à l'affaire ! » — « Je parle aussi simplement que possible — écrivait-il ailleurs — je veux que les personnes sans instruction, les enfants et les serviteurs me comprennent ! »

Aussi la vie coule-t-elle à pleins bords ! On y sent palpiter l'amour. La présence de Dieu met un sérieux incomparable dans ces prédications que traversent parfois des traits grossiers. L'absence de toute préoccupation oratoire leur donne un prix infini. Et nous n'avons que les discours imprimés ! Et qu'est-ce qu'un discours imprimé, je vous le demande, à côté d'un discours parlé, jaillissant du cœur !

L'originalité des sermons de Luther, de ses *postilles* — c'est ainsi qu'on les nomme — leur venait de son attachement aux Écritures. Luther ne se prêchait pas soi-même, il prêchait la Parole de Dieu. Encore ici, Messieurs, regardez en arrière ; écoutez un peu ces moines mendiants, chargés d'édifier le peuple,

et dites-moi si le fait d'un enseignement biblique, donné du haut de la chaire, accessible à tous, n'est pas un fait extraordinaire : la miraculeuse inauguration du culte nouveau, ou pour mieux parler, le retour non moins étonnant au culte ancien, au culte en esprit et en vérité !

Ce cœur si fort est un cœur humble. Sans doute — nous l'avons vu — Luther ne s'ignore pas entièrement ; il ne peut pas méconnaître les dons qui lui ont été faits ; mais il reconnaît aussi ses défauts, ses torts, et les avoue loyalement : « Je suis allé trop loin ! » ce mot revient souvent sous sa plume. « Tu fais mal de tant m'exalter — écrit-il à Mélanchthon — et de m'attribuer un si grand zèle pour la cause de Dieu. Cette trop bonne opinion que tu as de moi me trouble et me tourmente ! » — Vous n'avez pas oublié, Messieurs, les remords dévorants de l'honnête homme, cette conscience de ses péchés, qui le laisse comme anéanti : « J'ai trois mauvais chiens — disait-il souvent — *ingratitudinem*, *superbiam et invidiam* — l'ingratitude, l'orgueil et l'envie — celui qu'ils mordent est bien mordu ! » — Il parle lestement de ses livres, déclare que ses discours « ont trop de paroles[1], » et quant à sa personne, rien ne l'importune et ne l'embarrasse comme les hommages qui lui sont rendus, lorsqu'entrant au cours de Mélanchthon par exemple, les élèves se mettent debout, nu-tête, pour lui faire honneur.

1. « Si j'étais plus jeune, je voudrais retrancher beaucoup à mes prédications, j'y ai mis trop de paroles ! »

Vous étonnerai-je beaucoup si j'ajoute que Luther était pauvre?

Luther ne fit jamais payer ses leçons. Luther ne trafiqua jamais de ses livres. Luther recevait deux cents florins de traitement; parfois l'Électeur lui envoyait un morceau de drap pour s'y tailler une robe de docteur; parfois un pensionnaire lui offrait quelques pêches ou quelques oranges; parfois la ville ou l'université lui faisaient présent de quelques cruches de bière, de quelques brocs de vin, c'était tout; et quand on avait du rôti, on remerciait Dieu!

Longtemps Luther ne posséda pour capital que trois coupes d'argent, trois cadeaux, que plus d'une fois il mit en gage. Toujours gêné, souvent accablé de dettes — à force d'économie et de sagesse, il parvint cependant à laisser un jardin et une petite maison, abri qu'il réservait à sa Catherine. — Luther ne se plaignait point. Très-différent de nous, qui ne savons être ni satisfaits, ni reconnaissants, Luther, lui, ne cessait de rendre grâce. La bonté du Créateur, il la voyait partout. Il faisait plus. Ce pauvre donnait à de plus pauvres. Il donnait comme il pouvait, au delà de ce qu'il pouvait, portant noblement, largement sa pénurie, et la répandant en générosités. Une multitude d'étudiants sans sou ni maille, attirés par sa réputation d'éloquence, aussi de bonté, les mendiants de Wittemberg, ceux des villes voisines, les passants, les errants, tous frappaient à sa porte et tendaient la main.

Un jour que le docteur Jonas, voyant Luther faire l'aumône, fouillait dans sa bourse et se séparait de quelque monnaie, non sans un soupir, disant : « Qui

sait si Dieu me le rendra? » — « Vous oubliez — repartit gravement Luther — que Dieu vous l'a donné. »

Jamais véritable misère ne rencontra son refus. On se privait, dans la maison de Luther, pour donner ainsi. Tantôt c'était la tire-lire, réservée pour les couches de Catherine! un malheureux se présentait, il n'y avait rien au logis, sans hésiter Luther brisait la tire-lire, et versait le contenu dans les mains du quêteur. Tantôt c'était la coupe d'argent! un étudiant arrive; pressé par le besoin, il demande la charité; Luther, dont le coffre est vide, se tourne vers sa femme; Catherine fait signe que la bourse est vide aussi. Alors Luther prend le gobelet d'argent, le broie dans ses doigts nerveux, et le tend à l'écolier.

Si Luther se montrait libéral, il était clairvoyant. Son bon sens ne l'abandonnait jamais : « Quelques drôles m'ont rendu sage! » écrivait-il. Et une autre fois : « Christ ne nous a pas dit de soutenir les prodigues et les dissipateurs! »

Sollicitant les riches en faveur des indigents, lorsque décidément il ne possédait plus un florin, Luther faisait ainsi la plus *méritoire* des aumônes — pour parler le langage de Tetzel ou de Miltitz — car il donnait son temps! Il faut voir quelles lettres il écrit à Spalatin afin d'obtenir de l'Électeur qu'il vienne en aide aux exilés bannis de leur patrie pour cause de religion. Il faut voir quels soins il apporte à l'examen de la situation, comme il se consacre, comme il se prodigue, répondant à tout et à tous! Nul ne me démentira si j'affirme que chez Luther, la bonté s'égalait à la grandeur.

La foi ! ne cherchez pas ailleurs l'explication de ce caractère.

La foi ! Nous la verrons bientôt à l'heure critique, à l'heure des faiblesses de Mélanchthon devant la Diète d'Augsbourg, à l'heure des suprêmes dangers pour l'Évangile, à l'heure où les princes vont protéger la Réforme contre les théologiens, en attendant qu'après l'avoir défendue, ils prétendent la gouverner. Vous entendrez alors sortir de la bouche de Luther, les plus sublimes accents qui aient retenti sur la terre depuis l'apôtre Paul.

Dès à présent, laissez-moi compléter son portrait, le portrait de son âme, en vous redisant quelques-unes des paroles de sa foi.

Voici comment il parle de l'Écriture, du psaume CXVIII, dont il vient de dédier une traduction à l'abbé Frédérik, de Nüremberg : « C'est mon psaume à moi, mon psaume de prédilection. Je les aime tous, j'aime toute la Sainte Écriture qui est ma consolation et ma vie ; mais je me suis particulièrement attaché à ce psaume, qu'en vérité j'ai droit d'appeler mien. Il m'a sauvé de mainte grande tribulation d'où ni empereurs, ni rois, ni saints, ni sages n'auraient pu me tirer. C'est mon ami, plus cher que tous les honneurs, plus précieux que toute la puissance du monde. Je ne le donnerais pas en échange, si l'on m'offrait tout cela. » Que lui disait-il donc, cet ami, ce psaume qui est le sien ? « La droite de l'Éternel est haut élevée, la droite de l'Éternel fait vertu ! Me trouvant dans la détresse j'ai invoqué l'Éternel, et l'Éternel m'a délivré ! Tu es mon Fort, je t'exalterai ! mieux vaut se confier en Dieu que se confier en l'homme : célébrez

l'Éternel, car il est bon! Célébrez l'Éternel, car sa miséricorde demeure à toujours! »

Qu'en pensez-vous, Messieurs! le psaume de Luther ne va-t-il point devenir notre psaume, à nous aussi?

Restauré par le souffle divin, Luther marche au combat, résolu de bien faire : « Après m'être — écrit-il — inutilement efforcé de me taire sans nuire aux droits de la vérité, maintenant il faut que je suive l'impulsion de Dieu..... Je prévois un ouragan terrible, à moins que Dieu ne fasse échouer les machinations de Satan. Que veux-tu? La parole de vérité n'a jamais avancé sans trouble, sans tumulte, sans péril. Elle est d'une infinie majesté. Quand elle agit, elle opère de grandes choses. Mais nous devons, aujourd'hui, renoncer au repos ou bien la renier. C'est la bataille du Seigneur, lequel n'a pas apporté la paix, lui-même nous le dit. Abandonnons, par conséquent, l'idée de voir le règne de Jésus-Christ s'étendre doucement, de manière à ce que tout reste tranquille. Jésus n'a-t-il pas combattu jusqu'au sang? et après lui tous les martyrs! »

A la nouvelle de l'excommunication papale et du ban de l'empire prononcé contre lui — nous raconte maître Eberhard, prieur du couvent de Wittemberg[1] — Luther descendit au jardin, et se mit à entonner joyeusement un cantique : « Sire docteur — lui dit le prieur — vous n'avez donc point reçu les nouvelles? — Elles ne me regardent pas — répondit Luther — elles regardent Notre-Seigneur Jésus-Christ. S'il veut supporter qu'on le détrône de la droite de son Père

1. Il fut plus tard pasteur à Altenbourg.

et qu'on lui enlève son royaume, c'est son affaire! Je suis, quant à moi, bien trop faible pour défendre sa cause contre Satan et les suppôts de Satan! »

Remarquez-le, Messieurs, il ne s'agit pas ici d'une foi d'imagination. Luther, tout poëte qu'il fût, se rendait un compte exact des réalités. Il avait passé par la faiblesse, par l'abandon, par le découragement. Alors vous l'eussiez entendu s'écrier : « Comment un homme ne plongerait-il pas dans l'affliction amère, lorsque voulant le bien, du fond de son cœur, il reste délaissé! »

Luther avait affronté cette tentation, terrible entre toutes, qui vient torturer les puissants ouvriers du Seigneur : Es-tu bien dans le vrai? Fais-tu, vraiment, l'ouvrage de Dieu?

A ces questions insidieuses, Luther répondait : oui! hardiment : « Le diable me tracasse de telle sorte — dit-il — par ses perfides et subtiles querelles, que la sueur de l'angoisse me tombe souvent du front... il me fait des objections contre la cause que je défends, il fait aussi des objections contre le Christ. Mais que le temple s'écroule plutôt que d'y laisser Jésus-Christ caché!... Soyons certains de notre cause, avant tout! Saint Paul se rendait témoignage à lui-même, disant : Je suis apôtre et serviteur de Jésus, envoyé pour instruire les Gentils! Un esprit charnel ne saurait comprendre l'espèce de louange qu'il se donne ainsi. Mais elle était alors aussi nécessaire, aussi indispensable à saint Paul, qu'un article de foi. »

Et ce qui est indispensable à Luther, c'est le danger; il s'y retrempe parce qu'il y retrouve en plein son Dieu, sa confiance en Dieu : « Remettons-nous aux

mains de Dieu, — s'écrie-t-il — et soyons confiants! Que pourront faire mes ennemis? me tuer! mais me ressusciteront-ils pour me tuer une seconde fois? Que peuvent-ils faire encore? me flétrir du nom d'hérétique! mais le Christ fut mis au rang des séducteurs, des criminels, des hommes maudits. Si je considère sa Passion, je m'indigne — *mire uror* — que l'épreuve par laquelle je passe semble une très-grande affaire à tant d'hommes éminents. Elle n'est en vérité rien, et ne prouve qu'une chose, c'est que nous avons complétement perdu l'habitude de souffrir pour Jésus-Christ! »

La foi de Luther, expansive et sympathique, n'écrasait personne, elle relevait. Lorsque maître Antoine Musa, pasteur à Rochliz, vient tout triste s'accuser de ne pas croire comme il faut croire, les vérités qu'il prêchait : « Dieu soit loué! — fait Luther : je croyais être le seul à éprouver cela! » — Et de sa vie maître Musa n'oublia une si puissante consolation. Un autre jour c'est cette pauvre Élisabeth, cette pauvre servante qui, sortie tout en colère de la maison du docteur, et malade après, s'imagine être perdue pour l'éternité. La moribonde fait demander Luther : « J'ai vendu mon âme au démon! — crie-t-elle — j'ai vendu mon âme au démon! » — « Cela n'est rien — dit tranquillement le docteur — n'as-tu point d'autres péchés à me confesser? » — « Oh! sans doute, j'en ai! mais celui-ci est le plus grand, qui ne peut m'être pardonné; car j'ai, moi-même, vendu mon âme au malin! » — « Écoute! — reprend Luther, toujours paisible — si dans le temps que tu étais chez nous, tu avais donné mes habits à un étranger, cette donation serait-elle va-

lable?» —« Non, maître. »—« Eh bien, Lisbeth, ton âme n'est pas à toi; elle est à Jésus; comment pourrais-tu donner ce qui ne t'appartient pas? Va, prie Jésus-Christ de reprendre ce qui est à lui. Et quant au péché que tu as commis, renvoie-le à Satan, car c'est sa propriété. » — Lisbeth encouragée fit comme lui disait le docteur et guérit, âme et corps.

II

AUGSBOURG

Maintenant, abordons Augsbourg.

Plus nous avançerons, Messieurs, plus s'altèrera le beau caractère de la Réforme à ses débuts : le caractère spirituel.

Ce magnifique spectacle d'une conscience humaine qui en appelle à Dieu seul, cette grande bataille livrée avec les seules armes de l'esprit, tout cela n'aura fait que paraître un moment sur la terre. L'État s'entremettra, l'État réformera, et l'État défendra son œuvre avec ses armes à lui, avec l'épée à deux mains.

Vous voyez d'ici le contraste entre Worms et Augsbourg.

A Worms, le héros chrétien s'avance ; il montre la Bible, il déclare que son juge est là, il affirme que sa conscience n'en admet pas d'autres que celui-là. D'un pas, le témoin remonte au temps des apôtres, ces autres témoins de Jésus-Christ. D'un mot, il secoue le vieil édifice des traditions. D'un geste il saisit

l'homme et le met en présence du Dieu sauveur.

A Augsbourg, ce sont les princes qui occupent le premier rang. Ils ont laissé Luther derrière eux. Le timide Mélanchthon va représenter l'Évangile; il va biaiser, fléchir, il va mendier des concessions qui lui permettent de rentrer au giron du saint-père! sans Luther qui le surveille de loin, il tomberait tout à fait. Il tomberait si bien, que les princes de la Réforme, effrayés, consternés, saisissent et relèvent le drapeau. Les princes le redressent, mais ils le porteront dans les camps; la fumée des canons et des mousquets en salira les plis!

Ah! Messieurs, si les Réformateurs selon l'Évangile avaient reconnu, avaient accepté le principe de l'Église, conformément à l'Évangile; s'ils n'avaient fondé l'Église que sur la profession individuelle de la foi; si l'Église de Christ ne s'était composée que de croyants au Christ, jamais la société civile n'aurait pu, ni se confondre avec la société religieuse, ni la dominer. Les conséquences de leur faute se développeront logiquement. Augsbourg marque l'instant fatal. Avant Augsbourg, Luther, l'homme de l'esprit, dirige le mouvement : l'esprit mène tout. Après Augsbourg c'est la matière qui l'emporte; la politique a remplacé la foi. Direction, intérêt, tout est changé. Les coalitions sont-elles solides, les négociateurs sont-ils adroits, les généraux sont-ils heureux? voilà ce qu'on veut savoir. Et l'on se traîne au travers des conférences, des préavis, des propositions, des expédients, de la diplomatie religieuse, en un mot, qui surgit d'elle-même et qui saisit le pouvoir, du moment où

la religion devient une affaire d'État et une matière à compromis.

A dater d'Augsbourg, à dater de l'heure où s'altère la Réforme, la santé de Luther aussi s'affaiblira. Entre la Réforme et Luther il y a solidarité, il y a presque parenté. Trait touchant, qui donne la profondeur de l'âme et montre le sérieux des convictions. Luther vieillit, Luther s'attriste, Luther entraîné dans une voie qui n'était pas la sienne s'y sent mal à l'aise; il y tâtonne, il s'y heurte, nous l'y verrons trébucher.

La fin de la Réforme de Luther, le commencement de la Réforme des princes; la fin de la Réforme qui dit : Je ne puis! le commencement de la Réforme qui dit : Négocions! tel est le vrai sens d'Augsbourg.

Ce sens échappe, semble-t-il, à la plupart des historiens. Ils ont pour l'une et l'autre Diète, pour Augsbourg et pour Worms, le même enthousiasme ou peu s'en faut. Je ne saurais le partager. Quelques jets lumineux m'apparaissent à Augsbourg, il est vrai; toutefois c'est à Cobourg, où l'on a laissé Luther, que rayonne la vérité dans son céleste éclat. On dirait cette lumière plus vive et plus dorée du soleil, qui bientôt descendra sous l'horizon. Hélas! si les couchers du soleil sont splendides, ils n'en restent pas moins les avant-coureurs de la nuit.

Charles-Quint était délivré de tous ses embarras.

A force de maltraiter les fils de François Ier, otages remis entre ses mains, il avait obtenu le traité de Cambrai, qui achevait de livrer l'Italie à son ambi-

tion [1]. En vain quelques nobles esprits s'étaient-ils révoltés contre un tel abandon; en vain artistes et poëtes, enfermés dans la ville de Florence qu'ils essayaient de défendre contre les troupes du pape et de l'empereur, faisaient-ils appel à la chevalerie du roi de France. François Ier, le monarque artiste, n'eût pas le loisir d'écouter les généreux accents de Michel-Ange, le patriote, le peintre et le sculpteur!

Du côté de Vienne, tout allait bien. Soliman s'était retiré devant l'Allemagne armée et debout.

Charles-Quint voyait donc arriver le moment, si longtemps désiré, où il pourrait comprimer l'empire et discipliner l'Europe. Il avait son plan, vous ne l'avez pas oublié, Messieurs, son plan toujours le même, celui qu'il a constamment poursuivi : ce plan qui forme l'unité de son histoire, ce plan dont l'échec a déterminé son abdication.

Dominer partout, absolument; régler lui-même la question religieuse en imposant aux uns la réforme intérieure, en exigeant des autres le retour au catholicisme romain, tels étaient ses projets. La Diète d'Augsbourg qu'il avait convoquée et qu'il allait présider les servait si bien, qu'un moment, Charles a pu se croire au but.

Il lui restait, pour ne laisser aucun ennemi en arrière, à se réconcilier avec le pape Clément VII. C'est à Bologne que se virent les deux souverains.

Si l'empereur se montra plus décidé, sur la question de réforme intérieure, que ne l'eût désiré Clé-

1. Cette paix *des dames*, négociée par la sœur du roi et la tante de l'empereur.

ment VII ; s'il insista plus que le pape ne l'eût voulu sur la nécessité de convoquer un concile général ; il promit en revanche de réduire par la force les gens que ne satisferait pas cette double combinaison : le concile, et la réforme des abus.

Clément VII, un Italien, par conséquent un homme habile, convaincu que la guerre religieuse allait éclater, certain qu'elle emporterait ce qu'il y avait de chimérique dans les idées de Charles-Quint, sachant bien d'ailleurs que le concile ne se ferait que si le pape le laissait faire ; Clément VII passa condamnation sur les articles qui lui déplaisaient, accorda l'absolution des crimes commis au sac de Rome, et couronna solennellement l'empereur.

Les princes évangéliques cependant, ceux qui venaient de protester à Spire, envoyaient en Italie leurs délégués, chargés de mettre la protestation sous les yeux de Charles-Quint. Elle ne pouvait manquer d'être reçue, tout au moins avec urbanité, car les princes de la Réforme, déterminés par cet éloquent écrit de Luther : *La guerre contre les Turcs*, avaient aidé, pour leur très-grande part, à libérer Vienne des étreintes de Soliman.

Charles-Quint, après avoir fait attendre — à Plaisance où il se trouvait — les envoyés pendant un mois, les accueillit fort mal, leur dit de sa façon hautaine, qu'il exigeait l'obéissance, qu'il voulait l'exécution de l'édit de Worms, et comme les ambassadeurs lui présentaient, sur ce, un acte d'appel, l'empereur ordonna les arrêts.

Cet acte accompli, Charles-Quint se mit en route pour Augsbourg, où la Diète devait s'ouvrir au mois de mai.

Il ne se doutait guère du danger qui le menaça quelque temps, et dont le sauva Luther.

Les princes, justement irrités du traitement infligé à leurs émissaires, s'étaient réunis, et, sur la proposition de l'électeur Jean, ils allaient fermer les passages du Tyrol à l'empereur, lorsque Luther, qui combattait encore les entraînements auxquels il devait céder plus tard, écrivit fortement et défit le projet : « Prions! — s'écriait-il — l'Évangile ne veut pas être défendu par les armes, mais par la patience, par la douceur, surtout par une foi sans borne en Jésus-Christ et dans son bras tout-puissant. »

Aller à Augsbourg ! la chose n'était pas sans péril pour les princes. Nul ne se dissimulait le danger.

Charles-Quint n'éprouverait-il point la tentation de faire un coup d'État, d'emprisonner les seigneurs récalcitrants ?

Ici commence à se dessiner le beau caractère de l'Électeur, de *Jean le persévérant.*

On le pressait de rester en Saxe : « A Dieu ne plaise — répondit-il — que je vous laisse aller seuls ! Je veux aussi confesser mon Seigneur ! »

Plein de courage, le duc partit pour Augsbourg où il arriva le 2 mai, accompagné de Mélanchthon, de Spalatin, de Jonas et de quelques autres théologiens.

Luther, sous le coup de l'édit de Worms, ne pouvait paraître devant l'empereur. Il s'établit dans la ville saxonne la plus prochaine : à Cobourg.

Cependant, Charles-Quint ne se pressant pas d'arriver, on profita du retard pour rédiger la profession de foi qu'exigeait le rescrit de convocation, et qui est

demeurée célèbre en prenant le nom de *Confession d'Augsbourg*.

Le projet en avait été dressé par Luther ; il se composait de dix-sept articles — *les Articles de Torgau* — fermes et précis comme le Réformateur. Le texte s'étendit et s'affaiblit sous le crayon de Mélanchthon. Lorsqu'ainsi faite, on présenta la *Profession* à Luther : « Je n'y toucherai point — dit-il, la renvoyant telle quelle — je ne saurais, quant à moi, marcher d'un pas aussi bénin ! »

Le 15 juin 1530 l'empereur fit son entrée à Augsbourg. Il la fit au bruit de l'artillerie qui tonnait, des trompettes qui sonnaient, et des cloches, toutes en branle, qui parlaient à grande voix dans les airs.

L'empereur, abrité par un dais de velours écarlate que soutenaient les sénateurs de la ville, s'avançait à cheval, saluant son peuple de la main.

Devant lui marchaient, couverts de leurs manteaux fourrés d'hermine, l'électeur de Saxe, maréchal de l'empire, le comte palatin, et le margrave de Brandebourg. Ils portaient le glaive, le sceptre, et le globe impérial.

Suivaient les princes, suivaient les escortes de gardes, avec leurs casaques à deux couleurs.

Dès le lendemain, la situation se dessina. C'était le jour de la fête-Dieu. Les princes furent officiellement invités à figurer dans la procession. D'ordinaire, on ne manque en pareil cas, ni de prétextes, ni d'accommodements de conscience ; les princes dédaignèrent d'y recourir ; leur conscience parlait trop haut. Ils le savaient d'ailleurs, une fois sur la pente des compromis, on descend jusqu'au bas. Un refus formel mon-

tra, dès le début, leur inflexible détermination de n'obéir qu'à la Parole de Dieu.

Charles-Quint, surpris de rencontrer sitôt de si fermes résistances, commençait à s'irriter, lorsque le margrave s'écria : « Plutôt que de renier Dieu et l'Évangile, je me jetterais aux pieds de Votre Majesté pour me faire couper la tête ! »

« *Nit kop ab! nit kop ab!* » se hâta de répondre l'empereur, dans son mauvais allemand. Et pour la première fois de sa vie peut-être, Charles-Quint céda.

La procession eut lieu. Elle traversa les rues jonchées de fleurs, ornées de reposoirs. L'archevêque de Mayence, sous un dais porté par six princes catholiques, tenait dévotement à deux mains le soleil d'or massif. Derrière lui s'avançaient les divers corps de l'État. Puis venait l'empereur, enveloppé du manteau de pourpre doublé de toile d'argent. Il allait à pied, tête nue, portant, comme tous, un gros cierge allumé.

Les princes réformés, réunis sur le seuil de l'église, y attendaient la procession. Ils entrèrent avec elle ; les électeurs occupèrent des deux côtés du trône les fauteuils que désignaient ces noms : Mayence, Cologne, Bohême, Bavière, Saxe, Trèves, Brandebourg ; mais ceux des dignitaires qui n'appartenaient pas au culte romain restèrent simples spectateurs des cérémonies, demeurant debout, seuls, au milieu de la multitude agenouillée sous la bénédiction du légat.

Ainsi les princes affirmèrent leur conviction, en même temps qu'ils s'acquittaient, comme seigneurs de l'empire, du service afférent à leur dignité [1].

1. Quand je pense qu'à l'heure où je parle, de pauvres soldats

On était arrivé au 23 juin. Date célèbre. La Diète s'ouvrit !

Rien n'avait été négligé, vous le sentez bien, Messieurs, pour lui donner un caractère solennel.

L'assemblée prit place dans la grande salle de l'hôtel de ville. Cette fois, le manteau de Charles-Quint traînait jusqu'à terre, et la couronne ceignait son front.

Les princes s'étant assis, chacun à son rang, un hérault d'armes sortit sur le perron, emboucha la trompette, et le bourgeois fut admis.

Alors on vit sept princes, les sept princes de la Réforme, se lever, et s'avancer vers le trône de l'empereur. Ils avaient obtenu de Charles qu'on traitât tout d'abord la grande question, la question de religion.

L'empereur s'était montré coulant sur un autre point encore. La Profession devait parler latin, Charles-Quint l'exigeait. Mais il rencontra cette persévérance de Jean l'électeur, devant laquelle il lui fallut reculer plus d'une fois. Jean fit observer à l'empereur qu'il se trouvait sur terre allemande, et l'idiome populaire fut autorisé.

Pontanus donc, le chancelier du duc Jean, présentant la Profession à l'empereur, le pria d'en permettre la lecture, afin de prouver à tous que la foi des princes demeurait évangélique, et qu'il n'y avait point d'hérésie dans leur fait.

Charles, qui ne se tenait pas pour battu, renvoya la lecture au lendemain, dans une salle de petite di-

participent, obligés par la contrainte, aux cérémonies d'un culte que désapprouve leur conscience et qui n'est pas le leur, je ne saurais trouver que depuis 1530 nous ayons accompli de grands progrès sous ce rapport !

mension, afin d'éviter le grand nombre des auditeurs.

Ici encore, l'empereur avait affaire à de plus opiniâtres que lui. Bayer, chargé de lire la confession, possédait une voix puissante; les fenêtres étaient ouvertes, et le peuple silencieux ne perdit pas une syllabe de cette déclaration, dont chaque mot, prononcé avec une extrême lenteur, lui apportait comme un souffle de vérité.

Cette Profession, bien qu'insuffisante, bien que réservée çà et là jusqu'aux confins de l'infidélité, conservait assez le sel de l'Évangile cependant, pour que chacun le sentît.

L'effet fut immense. Et quel beau privilége, celui de proclamer ainsi, devant les multitudes attentives, le salut par Jésus [1]! Cette doctrine tant calomniée, elle se montrait enfin, telle qu'elle était. Les plus hostiles avaient dû l'écouter jusqu'au bout. Ils restaient confondus, s'étonnant de la trouver si belle, si pure, montant si haut. Ils interrogeaient tout inquiets les docteurs catholiques, leur demandant si par hasard ces *nouveautés* ne retournaient point à l'antiquité des apôtres du Christ, si ces *hérésies* n'étaient point la Parole de Dieu !

Plus d'un prêtre, plus d'un évêque, — on l'assure — firent alors des aveux compromettants. Ils avouaient que la *Confession* ne pouvait être réfutée par les Écritures, mais ils se rabattaient sur les Pères et sur la tradition.

1. Les confessions, lorsqu'on les comprend de la sorte, ne rencontrent pas de contradicteurs. Quand elles se transforment en *règle d'Église*, il en est autrement. — Mais n'anticipons pas.

Je n'ai pas, Messieurs, à examiner ici la Confession d'Augsbourg. Elle est partout, chacun la connaît. Je n'y reviendrai plus tard que pour apprécier le caractère particulier, regrettable — disons-le — qu'elle imposera désormais à la Réforme.

Au milieu de l'universelle émotion, cependant, un seul homme avait conservé son sang-froid ; un seul avait paru s'ennuyer profondément! Cet homme était Charles-Quint : immobile, muet, plus impassible qu'une idole de pierre ou de fer!

Peu communicatif, retenu d'ailleurs par les difficultés que lui opposait la langue allemande, Charles-Quint vivait à Augsbourg dans un silence presque absolu, signifiant ses volontés d'un geste ou d'un froncement de sourcils.

« Brave homme ! — disait Luther — qui parle autant en une année que moi en un jour ! »

La lecture achevée, l'empereur tendit la main, reçut le feuillet que lui présentait le chancelier. Puis il chargea les docteurs romains de réfuter la Confession.

Ce travail, remanié deux fois par ordre de Charles-Quint, reçut à son tour les honneurs d'une audition publique ; il porte le titre de *Confutation*. Mélanchthon y répondit par son *Apologie*. L'Empereur ne voulut ni l'entendre, ni permettre qu'on l'entendît. Il en avait assez.

Luther, lorsqu'il avait appris les nouvelles, et que la Diète, et que le peuple, et que tous, connaissaient à cette heure la Confession, s'en était réjoui comme il savait se réjouir : en louant et en magnifiant Dieu.

« On fait taire maître Eisleben et les autres ! — s'écrie-t-il dans toute la fougue de son style vigoureux — à leur place viennent l'électeur, les princes et les seigneurs, munis de leur Confession écrite, prêcher au nez même de Sa Majesté et de tout l'empire, sans qu'il y ait à leur répondre quoi que ce soit ! Voilà, ce me semble, une bonne revanche du silence auquel on a condamné nos prédicateurs. Ces gens-là ne veulent pas que leur peuple entende nos sermons, et les voilà contraints d'écouter, en silence, des choses mille fois pires — comme ils disent — de la bouche même de leurs égaux. Non, non, Christ ne reste pas muet à la Diète ! Et fussent-ils tous frappés de stupidité, cette Confession leur en a plus dit en quelques heures, que nos prédicateurs en un an ! Ainsi se vérifie l'expression de saint Paul : *La Parole n'est point liée !* Vous lui fermez les portes de l'église : elle franchit le seuil de vos palais ; vous ne voulez pas que de pauvres ministres l'annoncent : des princes et des seigneurs s'en feront les hérauts. Bref, si nul ne parle : les pierres même crieront, déclare le Seigneur. »

La joie de Luther devait s'effacer vite. Augsbourg commençait à exercer son action délétère. Des mouvements rétrogrades succédaient, pour la Réforme, au premier élan. Privée qu'elle était de son véritable défenseur, on avait jugé l'occasion favorable. En l'absence de Luther, on s'adressait à Mélanchthon. Incorruptible devant les avantages matériels, le docteur Philippe, épris de la paix, dédaigneux des « vérités indifférentes, » conservant une inexprimable tendresse pour les *usages anciens*, allait bientôt écouter,

sans étonnement, les plus étranges propositions [1]. On se mit à négocier avec lui. Pendant la durée de la Diète, on lui arracha des concessions inouïes que repoussa la fidélité des princes, que flétrit la parole indignée de Luther.

L'œuvre de transaction imaginée par Charles-Quint trouvait donc au sein même de la Réforme un auxiliaire inattendu. Mélanchthon, appuyé sur Jonas d'un côté, sur Agricola de l'autre, retournait d'un pas rapide vers l'Église romaine dont il n'était sorti qu'à moitié. Juridiction des évêques, suprématie du pape, Mélanchthon acceptait tout. Or voici la lettre incroyable — j'allais dire impossible — qu'il adresse au Légat :

« Nous n'avons pas d'autre doctrine que celle de l'Église romaine. Nous sommes prêts à lui obéir, si elle veut étendre sur nous ce trésor de bienveillance dont elle se montre prodigue pour ses autres enfants. Nous sommes prêts à nous jeter aux pieds du pontife de Rome et à reconnaître la hiérarchie ecclésiastique, pourvu qu'il ne nous repousse pas. Et comment rejeterait-il la prière de suppliants? Pourquoi le fer et la flamme, quand l'unité rompue est si aisée à rétablir? »

Je le sens à votre frémissement, vous faites comme Luther, vous êtes indignés. Il ya de quoi, Messieurs! Disons-le vite cependant, réveillé par le courroux de Luther, averti par la résistance des princes, Mélanchthon s'arrêta tout à coup et se releva.

Les concessions furent retirées ; Mélanchthon se replaça sur le terrain de la Confession d'Augsbourg.

1 Note B à la fin du volume.

Il faut, sinon pour l'excuser, du moins pour l'expliquer, considérer avec Mélanchthon, les luttes qu'il voyait paraître à l'horizon. La majorité de la Diète, votant sous la pression de l'empereur, venait de se déclarer pour la *Confutation*, contre la profession de foi. La condamnation des protestants en était résultée. On leur accordait six mois de répit. Ce terme passé, les armes devaient avoir raison de leur hérésie! Mélanchthon, le doux Mélanchthon, sentait les approches du glaive. Apercevait-il la guerre de Smalkalde, après elle la guerre de Trente-Ans? Je ne sais. Mais ce que je sais bien, c'est qu'il y a des responsabilités redoutables, et qu'on ne les affronte qu'en se plaçant, comme Luther, au point de vue exclusif de la foi. Pour ne pas reculer alors, il faut sentir l'affaire en des mains meilleures que les nôtres; il faut être *asservi* par la vérité; il faut éprouver qu'elle n'est pas à nous et que nous sommes à elle, qu'elle dispose de nous et que nous ne disposons pas d'elle; il faut être de ceux qui disent : « Je ne puis autrement! »

Mélanchthon n'était pas de ceux-là.

Pieux, dévoué, courageux par moments, Mélanchthon n'appartient pas à cette élite de héros dont les rares apparitions relèvent l'humanité.

Luther appartient à l'élite.

L'énergie de sa foi, qui atteint le zénith pour ainsi dire, éclate pendant la Diète d'Augsbourg.

Ni les villes évangéliques au surplus, ni les princes réformés n'avaient failli. Promesses, menaces de l'empereur, arrêt de l'assemblée, rien n'avait mordu sur eux. Jean n'ignorait pas qu'il y allait pour lui de

l'électorat! Mais plutôt perdre son hermine qu'abandonner son Sauveur.

Charles-Quint déçu, voyant l'exécution de son plan favori reculer par la persistance des réformés, eut un moment l'idée de faire un coup d'État en mettant la main sur tous les membres de la ligue protestante, réunis dans la salle d'Augsbourg. Jean le persévérant, qui était aussi le prévoyant, averti, prévint les desseins de l'empereur. Il quitta la ville, non sans prendre congé de Charles-Quint. Charles lui donna la main selon l'usage, et lui dit d'un ton grave, faisant allusion à son inébranlable résistance : « Je n'aurais jamais attendu cela de votre charité ! »

Jean ne répondit rien, versa quelques larmes, et partit.

Son départ mettait à néant le coup d'État.

Son départ, c'était la guerre.

Ces deux hommes, l'empereur et le duc, ne devaient plus se revoir que l'épée à la main.

III

COBOURG

Messieurs, regardons du côté de Cobourg!

Là nous trouverons un chrétien qui croit, un chrétien qui prie. Luther n'a jamais été plus actif que pendant ces mois d'inaction. On dirait une nouvelle Wartbourg, placée à l'extrémité du voyage. La Réforme de l'Évangile, qui va céder le pas à la Réforme de la politique, tient tout entière entre ces deux forts, où Dieu mit Luther.

Écoutons-le, Messieurs, sa voix sympathique et vibrante vous en dira plus que ne ferait mon récit.

Luther écrit à Spalatin, au moment où va s'ouvrir la Diète d'Augsbourg; il lui écrit « de sa résidence au milieu des nuages, dans l'empire des oiseaux; » il en voit passer les bruyantes cohortes et s'écrie : « Vous allez à Augsbourg sans avoir consulté les auspices, ne sachant quand ils vous permettront de commencer. Moi, je suis déjà au milieu des comices, en présence des magnanimes souverains, des rois,

des ducs, des nobles qui confèrent avec gravité sur les choses de l'État, et d'une voix infatigable remplissent l'air de leurs décrets. Ils ne siégent point enfermés dans ces royales cavernes que vous nommez des palais, mais sous le soleil. Ils ont le ciel pour tente; pour tapis riche et divers ils ont la verdure des arbres, où ils vivent en liberté; pour enceinte ils ont la terre, jusqu'aux derniers horizons. Ce luxe stupide de l'or et de la soie leur fait horreur. Leur visage est le même à tous; ils font même musique et portent mêmes couleurs, étant tous noirs, pareillement. »

Quelle poésie, Messieurs, et quelle verve, et quelle originalité!

Bientôt, sentant l'orage s'amasser sur Augsbourg : « Si j'apprends que les affaires vont mal — déclare-t-il — j'aurai peine à ne point aller voir cette formidable rangée des dents de Satan! »

Aux timidités de Mélanchthon, Luther oppose une foi virile, restaurante, cette décision, et, passez-moi le terme, cette bonne humeur d'une âme qui se porte bien : « Je hais — lui dit-il — je hais de tout mon cœur les soucis dont votre esprit, affirmez-vous, est fatigué. D'où viennent-ils, ces soucis? de notre incrédulité. Ils ne proviennent ni de notre cause, ni de sa grandeur. La cause était bien autrement grande du temps de Jean Huss et de ses devanciers. D'ailleurs, si la cause est grande, grand est le patron qui la protége, qui l'a lancée sur la scène du monde. Nous n'y sommes pour rien. Notre querelle est-elle mauvaise? Rétractons-nous. Si elle est bonne, pourquoi faisons-nous Dieu menteur quand il nous

dit d'avoir courage et d'être joyeux? Prenez-vous ses paroles pour des mots jetés au vent? Et moi aussi, je tremble à certaines heures, mais je repousse les suggestions de la peur. Pour le péché Christ est mort. Pour la vérité, pour la justice il ne mourra point; il vit et il règne. Or, s'il règne, que craignez-vous? quels dangers la vérité court-elle?

» Oui bien — répondez-vous — mais Dieu, dans sa colère, souffrira que la vérité périsse!

» Alors périssons avec elle, et non point de nos propres mains : celui qui nous adopta par Jésus-Christ sera le père, aussi, de nos enfants. Je prie ardemment pour vous, mais je vois avec chagrin que vous vous gorgez d'inquiétudes, comme les sangsues se gorgent de sang, détruisant ainsi le fruit de mes supplications.

» Quant à moi, je ne sens pour notre cause aucune ombre de frayeur. Dieu peut ressusciter les morts, par conséquent il peut la maintenir, lors même qu'elle serait près de succomber; succombât-elle, Dieu peut la relever, la soutenir, l'affermir, et lui donner la victoire [1]! En face du compromis, Luther trouve des ironies pleines de grandeur : « Vous avez entrepris cette œuvre admirable de mettre d'accord le pape avec Luther! Mais le pape s'y refuse, et Luther ne veut pas. Prenez garde d'y perdre vos peines et votre temps. Si vous en venez à bout, je vous promets, moi, de réconcilier Christ et Bélial! »

1. Ailleurs, rappelant l'exhortation du Christ : *Ayez bon courage! J'ai vaincu le monde!* — Luther s'écrie : « On irait la chercher à genoux jusqu'à Rome, jusqu'à Jérusalem! »

« Vous me demandez — dit-il ailleurs — jusqu'à quel point on pourrait céder ! Je n'entends point le sens de cette question. Dans votre *Apologie*, vous n'avez que trop faibli !... Vous êtes inquiet du dénoûment de notre affaire, parce que vous ne la pouvez comprendre ! — Or, moi, je vous le déclare, si vous pouviez la comprendre je ne voudrais plus m'en mêler !... Dieu l'a mise en un lieu que vous ne trouverez ni dans votre rhétorique ni dans votre philosophie. Ce lieu s'appelle : la foi ! sur laquelle reposent toutes les choses que nous ne pouvons ni comprendre ni voir. Quiconque prétend mettre ces choses à portée des yeux ou des mains reçoit pour salaire, comme vous, la désolation et les pleurs. — Que le Seigneur vous augmente la foi, à vous et à tous ! »

Puis, tout à coup, l'accent devient héroïque ; c'est l'appel du cor, c'est la note puissante qui domine le son des trompettes de Charles-Quint :

« Je prie pour vous, j'ai prié, je prierai ! je serai exaucé, car je sens l'*amen* dans mon cœur. Ce que nous demandons arrivera. Si cela n'arrive pas, nous aurons mieux. Nous attendons un royaume à venir qui nous dédommagera des douleurs d'ici-bas !... Ce qu'il vous faut, c'est la foi. Il faut que la cause de la foi soit soutenue par la foi. Le Seigneur a commencé cette œuvre sans notre avis, il l'a protégée sans prendre notre conseil ; il peut faire infiniment au delà de ce que nous implorons, même de ce que nous pensons.

» Mais Philippe voudrait que Dieu se réglât sur ses propres idées, afin de s'écrier après : Voilà ! c'est

ainsi que les choses devaient marcher; je n'aurais pas mieux fait!

» Non! pas de moi, Philippe! Le MOI qui gouverne les événements s'appelle : *Je serai celui qui je serai!* — Son nom est : *Celui qui je serai!* — on ne voit pas qui il est; mais ce sera LUI; c'est là ce que nous verrons.

» Devenez forts dans le Seigneur. Dites à Philippe de ne pas se faire Dieu; dites-lui de combattre le désir d'être Dieu : désir inné, qui nous fut implanté par Satan, au paradis. Ce désir ne nous porte pas bonheur. C'est lui qui chassa nos parents du jardin d'Eden. C'est lui qui nous en bannit à notre tour. C'est lui qui nous ôte la paix... Nous sommes créés pour être hommes, non point pour être Dieu. Tous nos efforts n'y changeront rien. Ils ne nous vaudront qu'amertume et tourment. »

Puis, se tournant vers les découragés : « Regardez en haut, levez vos têtes, car le ciel est à vous, membres fidèles de Christ! Quelle plus grande gloire voulez-vous? Est-ce peu de chose, que de servir intègrement Jésus?... J'ai hâte de vous revoir, pour essuyer la sueur de votre front! »

Cela est grand, Messieurs, cela est beau! Ce sont les rayonnants sommets de la confiance en Dieu.

IV

LES TENTATIONS DE LA RÉFORME

L'histoire a méconnu, nous l'avons dit, le vrai caractère de la Diète d'Augsbourg. Au lieu d'une déchéance, elle ne découvre là que des faiblesses particulières à Mélanchthon, elle n'aperçoit qu'un accident.

Lorsqu'il s'agit des peuples ou des idées, je ne crois pas, vous le savez, Messieurs, aux accidents. Je crois aux principes, et je crois que les principes engendrent les faits.

Le principe de la Réforme venait d'échapper à deux périls : aux hommes de la Renaissance, philosophes, lettrés, causeurs, rieurs, païens au fond, habiles à critiquer, impuissants à créer, grands pourfendeurs d'abus, raillant volontiers le pape et Rome, mais papistes, mais romains, et par-dessus tout épouvantés du retour au sérieux, à la foi, au renouvellement, à la Parole de Dieu. — J'ai nommé le docteur Érasme, j'ai nommé Rabelais.

Elle venait d'échapper aux mystiques : à Staupitz; en France à Briçonnet; très-pieux, ceux-là, des âmes tendres, des cœurs touchés, mais qui se seraient contentés de montrer du doigt l'Évangile et le Sauveur, sans se conformer à l'un, sans trop confesser l'autre, ménageant tout, ne cassant rien, pratiquant un culte auquel ils ne croyaient plus guère, passant condamnation sur des erreurs qu'ils connaissaient fort bien, redoutant le trop de clarté, chérissant le clair-obscur; et répétant le mot de saint Augustin, le mot du maître : « Aime Dieu, et fais ce que tu voudras. »

Un troisième danger, celui d'Augsbourg, attendait la Réformation.

Le voici : transiger avec Rome, renouveler le catholicisme et le rajeunir, avoir une Église gallicane ici, là une Église germanique, selon le besoin des nationalités; donner la coupe au peuple, donner le pouvoir spirituel à l'État, tout en conservant messe, hiérarchie, *opus operatum* et le reste ! Tel s'offrait le projet; et l'on maintenait l'unité.

La tentation était immense. Tout en gardant l'Évangile — qu'on ne gardait pas — on avait pour soi l'opinion publique, les grands, les petits, les savants, les rois ! Proclamer la Réforme, éviter la rupture, c'était le sûr moyen d'obtenir de prodigieux succès.

La Réforme sans la rupture ne signifiait plus rien ; mais qui s'inquiétait de cela ? Cet esprit de conciliation est si bien la pente du seizième siècle, il est si bien la tendance des Réformateurs, qu'on éprouve un sentiment de terreur en y regardant de près. L'idéal pour Wiclef, l'idéal pour Huss, ces précur-

seurs du réveil, prenait la forme d'un catholicisme national et réformé. L'Évangile leur aurait dévoilé d'autres perspectives peut-être; à l'heure de la mort, ils ne voyaient pas plus loin.

Ulrich de Hütten et ses amis prétendaient-ils davantage? Nullement. Une Église allemande, subordonnée au pape, affranchie des gros abus, les aurait complétement satisfaits.

Sur ce terrain-là se seraient rencontrés adversaires et partisans. Charles-Quint y attendait Luther, qui n'y est pas descendu.

Balayer et parer la maison, mais la laisser vide, ouverte par conséquent au malin, lequel va revenir avec sept démons plus méchants que lui, c'est le procédé naturel. A l'époque dont il s'agit, nous le retrouvons partout.

En France, les Valois et Catherine de Médicis eurent un moment ces fantaisies de rénovation que chacun sait. Catherine se serait résignée sans peine à « *prier Dieu en français.* » Lisez les instructions des ambassadeurs au concile de Trente, vous y trouverez la formule, clairement rédigée, de la réforme intérieure et du catholicisme national.

La France, Messieurs, est le pays qu'il faut toujours étudier, lorsqu'on veut se rendre compte du courant général.

Que pensait donc la France sur les questions dont il s'agit?

Son histoire entière a répondu. La France, malgré quelques déviations passagères, est gallicane jusqu'à la moelle des os.

Elle l'est par son esprit d'opposition; elle l'est par

son esprit d'unité. Il lui déplaît autant d'accepter le joug de Rome, que de rompre avec le vieux centre de la vieille société.

Suivez la France au travers des âges. De quoi s'occupe-t-elle? A quoi travaillent ses universités, ses parlements, ses rois? à protester contre le pouvoir ultramontain. La France se range du côté des conciles de Constance et de Bâle, contre les prétentions de la papauté. La France condamne avec passion les entreprises du saint-siége. La France a rédigé depuis des siècles les quatre propositions de Bossuet!

Et la France, en même temps, est la vivante incarnation du génie latin, qui est le principe de l'unité. Une hérésie l'épouvante moins qu'un schisme. Elle tient médiocrement aux questions de doctrine, elle tient énormément à la règle, au bon ordre, à l'organisation. Elle administre! on dirait parfois qu'elle n'a guère d'autre mission ici-bas. Administrer! c'est sa passion, c'est sa capacité, c'est sa gloire! Elle administre tout et tous; et la religion, qui ne s'en trouve pas mieux.

J'en conclus, Messieurs, que si la Réforme, au lieu de renverser pour rebâtir, de nier pour affirmer, de rompre pour obéir, s'était bornée à condamner les abus, à prêcher les bonnes mœurs, à recommander l'Évangile, à contenir la papauté, à fonder les Églises nationales sous l'administration des gouvernements; elle aurait rencontré, en France et ailleurs — en France plus qu'ailleurs peut-être, — un accueil sympathique et des disciples empressés.

Ses premiers triomphes, à les considérer de près, ne s'expliquent point autrement. Un instant, les ré-

formateurs français semblent avoir avec eux l'opinion, les savants, le roi. On s'en étonne; et puis l'on se demande comment il se fait que si vite, le roi, l'opinion, le peuple entier se soient retournés contre la Réformation? C'est que les premiers réformateurs français, — ceux qu'on appelle de ce nom, oubliant que la vraie Réforme date des ouvriers et des martyrs détachés de Rome par la forte impulsion de Luther — c'est que les premiers réformateurs français, ceux dont on supportait, ceux dont on écoutait la parole, au fond, ne réformaient rien. Ils restaient attachés à l'Église de Rome, ils respectaient l'unité; dès lors, ils pouvaient tonner contre les abus, parler même de l'Évangile, François Ier ne s'en alarmait pas : Réforme, Renaissance, c'était tout un, ou à peu près.

Mais le jour où les principes ont agi, le jour où l'Évangile a commandé, le jour où la vérité s'est nettement séparée du mensonge, le jour où l'on a vu les artisans de Meaux, par exemple, rompre avec Rome, le jour où l'on a vu des *luthériens* en France, c'est-à-dire des gens qui n'étaient plus catholiques parce qu'ils étaient exclusivement chrétiens, ce jour-là, tout a changé.

Ne nous en étonnons pas: gallicanisme, réforme intérieure, on peut accorder cela sans se donner à Dieu. On ne peut, sans se donner à Dieu, servir la vérité, partout et toujours.

Ce que nous venons de voir en France, on le voyait en Allemagne, on le voyait à Augsbourg. Que signifie cet appel constant *au concile*, mot d'ordre du seizième siècle, sinon le vague espoir de s'entendre, de ne

rien briser, et pourtant de corriger un peu ce qui, décidément, allait trop mal?

Luther, par ses lettres de Cobourg, par sa parole, par son action, réagit fortement. Lui, le conservateur, il triomphe, à force de sincérité, à force de fidélité, et des affaissements des docteurs, et des courants du siècle, et de ses propres instincts. Ce qui le sauve, c'est la vérité. L'idée d'un succès acquis au prix d'une vérité n'aborda jamais son esprit. Or, la vérité garde ceux qui sont siens.

Les docteurs d'Augsbourg, revenons à eux, étaient de leur temps. Un schisme leur répugnait, ils avaient pour idéal l'unité religieuse. Au fond, qui pourrait les en blâmer? L'union dans la vérité, par la vérité, n'est-ce point notre but à tous? Seulement ils cherchaient mal ; ils cherchaient à côté.

La Réforme, nous l'avons dit en passant, n'avait pas retrouvé le grand principe de l'Église. C'est son infidélité — son ignorance peut-être — ce sera sa défaillance et son péril constant.

Aussi longtemps que l'Église, au lieu de redevenir la société des croyants, reste une confuse réunion d'hommes transformés en chrétiens par le baptême qu'ils reçoivent tous à leur entrée dans la vie, l'Église n'est plus l'Église, elle est le monde, elle représente l'ensemble des sociétés humaines, rien de plus, et dès lors, hiérarchie, papauté, système romain, s'imposent à elle naturellement, comme d'eux-mêmes ; à moins qu'on ne rabaisse l'idée d'Église jusqu'à la limiter par des frontières politiques, jusqu'à la confondre avec l'État.

Entre ces deux notions : le multitudinisme centralisé du pape, le multitudinisme localisé des souverains; les docteurs, qui avaient l'âme timide, hésitaient, ne sachant où serait le moindre mal, et penchaient vers l'usage ancien, qui préservait en quelque mesure la dignité du spirituel.

Et puis, Messieurs, comprenons-nous bien ce que c'était au seizième siècle que de rompre avec Rome, avec tout le système des traditions, avec tout le passé? Cette Rome, qui représentait l'Église, encore, elle seule : l'Église, c'est-à-dire l'unité; les hommes d'alors, même les plus chrétiens, même les plus résolus, n'abordaient point sans frémir l'idée de la quitter, l'idée de la répudier.

Faire schisme! là est l'épouvantail; là est la pierre d'achoppement. Les réformateurs s'y heurtent tous, plus ou moins. Prêcher l'Évangile en restant catholiques romains, tous, plus ou moins, cultivent ce secret désir. On le rencontre chez Zwingle; on le retrouve, même chez Carlstadt. Carlstadt, lors de la dispute de Leipzik, se considérait encore comme faisant partie de l'Église romaine; Zwingle semblait, à la mort de Léon X, s'être si peu détaché de Rome, qu'un des derniers actes de ce pape conférait au réformateur je ne sais plus quelle dignité. Le landgrave Frédérick, le protecteur de la Réforme, n'a jamais bien su s'il avait, oui ou non, abandonné l'Église et déchiré son sein; Luther, qui certes y voyait plus clair que l'électeur, tenta longtemps, il faut le rappeler ici, de rester à la fois soumis au pape et fidèle à l'Écriture, de conserver ce que prescrivait la tradition et ce que réprouvait la Parole

de Dieu. Mais Luther croyait, et Luther a rompu.

Des gens très-fins se sont ingéniés à lui trouver d'autres mobiles. Luther aurait suivi la maxime : ne sortir que chassé! — Luther, Messieurs, a suivi un précepte plus noble et meilleur : n'avancer que dans la mesure de ses convictions.

Quant à l'autre règle, fort prisée des habiles et des prudents, elle est fausse de tous points. On ne doit pas sortir, même chassé, d'une Église fidèle; on ne doit pas rester, même toléré, dans une Église indigne de ce nom.

Rome au seizième siècle tolérait beaucoup; à condition qu'on ne se séparât pas. Gérard Roussel prêchait les Écritures, quand Rome lui donna un évêché! Roussel fit-il bien, je vous le demande, d'accepter, et de rester, parce qu'on ne l'expulsait point?

Sans des âmes d'une autre trempe, sans ces résolus qui savaient répondre, comme Luther : Vous me supportez! moi, je ne vous supporte pas! la Réforme aurait péri.

La Réforme est née, non d'une expulsion, mais d'un devoir : Luther n'a suivi ni plan ni système, sa conscience l'a mené. On parlementait autour de lui, on transigeait, les habiletés allaient tout perdre; Luther demeura fort parce qu'il avait la foi. La foi ne transige pas.

Plus d'un l'a regretté. Bien des personnes gémissent, à l'heure qu'il est, du triomphe remporté par la conscience lors de la Diète d'Augsbourg. Sans elle, sans ce *meneur* incommode, nous aurions eu, qui sait? peut-être des conversions nationales à la façon d'Henri VIII! Peut-être que l'empereur, content des

évangéliques et s'appuyant sur eux, aurait rompu avec la papauté. Cédant peut-être aux oppositions gallicanes qui se manifestaient chez lui, François Ier, le roi de France, aurait pris une résolution extrême, à son tour. On aurait fait de Briçonnet un admirable Cranmaer.

Ces perspectives *brillantes* me laissent épouvanté. Que serait devenue la Réforme, grand Dieu! si au lieu d'un anglicanisme, on nous en avait donné plusieurs!

Ce qui serait arrivé, je vais vous le dire : le Bas-Empire évité, on n'aurait pas évité Rome. On aurait eu des conciles, avec l'action progressante de la papauté. On aurait eu des souverains, aisément satisfaits par des concessions apparentes, et trouvant fort mauvais que des esprits inquiets cherchassent à pousser l'affaire plus loin. On aurait eu des réformateurs réduits au rôle de solliciteurs, de chercheurs d'expédients, ne sachant plus où poser la limite arbitraire des abandons de la vérité, mettant l'utilité, mettant l'usage à côté, peut-être au dessus de la Révélation! Ce beau soleil de la Réforme, chaud et radieux, il aurait disparu. La nuit du moyen âge serait revenue, plus sombre, redoublée en quelque sorte par le jour un instant entrevu. La Renaissance alors aurait pris sa revanche. Sur les ruines des superstitions détruites aurait trôné l'incrédulité. La Rome d'Innocent III n'aurait pas reparu, le monde ne retourne pas en arrière; mais une Rome nouvelle, la Rome de Léon X, aurait concilié la religion héréditaire du grand nombre et du gros peuple avec le scepticisme des délicats et des lettrés.

férerait-elle de la Confession de ces Églises-là? de quel droit s'étendrait-elle davantage? par quelle raison ce qui leur suffisait nous paraîtrait-il insuffisant?

La Confession dont je vous parle est sérieuse; elle est bien plus complète qu'on ne le croit, bien plus repoussée qu'on ne l'imagine des hésitants et des douteurs.

Les deux articles qui la composent — ces deux articles qui n'en font qu'un — appartiennent tellement à l'essence même de la véritable Église, que la Réformation à ses débuts les retrouve et les saisit d'emblée, tous les deux : l'Écriture ! sur l'affirmation de l'Écriture, la justification par Christ! Telle est sa glorieuse et puissante doctrine, telle est sa foi.

Mais la Réforme, à Augsbourg, perdant un peu de sa fidélité, perdait un peu de sa vigueur. Elle cherchait des appuis en dehors de l'Écriture, parce qu'elle voulait garder, contrairement à l'Écriture, certaines pratiques et certaines erreurs. De là l'idée d'un formulaire obligatoire, faisant autorité.

La *Confession* d'Augsbourg est cela. Elle est autre chose qu'un résumé général des convictions. Elle tend à devenir l'invariable définition de la vérité. D'autres livres, dans l'Église allemande : *l'Apologie*, *la Formule de concorde*, *les Deux catéchismes*, partagent avec la *Confession* ce caractère, qui touche presque à l'inspiration. Le droit de chercher la vérité dans la Parole de Dieu se trouve limité par l'interprétation ecclésiastique de la Parole de Dieu. L'autorité de l'Église a reparu!

A Marbourg déjà, lors du colloque entre Zwingle et Luther, on la sentait venir. L'Écriture ne fournissant

pas à Luther les secours dont il avait besoin pour établir la *Consubstantiation*, il les demandait à l'Église, qui ne les lui refusait pas.

Luther commençait à dire : L'*Église* n'a jamais varié sur ce point! Le *témoignage unanime de l'Église* doit suffire! Douter, c'est cesser de croire à l'*Eglise !* Il y a péril à élever sa voix contre la *sainte Église, qui n'a pas varié !*

Depuis Augsbourg, ce dogme nouveau : l'autorité de l'Église, s'établit avec une force croissante chez Mélanchthon et chez Luther : « Quiconque — écrit le Réformateur — nie un seul des articles de notre foi, reposant sur l'Écriture et l'*enseignement universel de l'Église*, doit être sévèrement puni!... A quoi bon discuter les dogmes que l'*Église a reçus!* » Puis s'adressant au duc Albert de Prusse : « Il est dangereux — s'écrie Luther — de croire ou d'enseigner contre le témoignage de la foi et les *dogmes de l'Église*. Celui qui doute d'un seul article *contenu dans son symbole*, est un hérétique en révolte contre le Christ, contre ses apôtres, et *contre son Église, roc inébranlable de vérité !* »

Se faire Dieu; mettre sa propre parole à côté de la Parole de Dieu, souvent au-dessus; fixer le sens de la vérité divine; fermer le livre après avoir lu; ne pas vouloir que d'autres le lisent à leur tour; se charger de leur expliquer le céleste message; tel a été le péché de l'homme, dans tous les temps. A peine les apôtres sont-ils morts, qu'on s'inquiète moins de croire conformément à leurs écrits, que de croire conformément à l'interprétation des docteurs. A peine Luther a-t-il rouvert la Bible, qu'il est tenté de

dire : J'ai compris, il n'en faut pas plus; l'ancienne Église errait, la mienne n'erre pas, ses commentaires font autorité.

Et ce Luther est le même, vous vous en souvenez, Messieurs, qui écrivait ces belles paroles : « Dites à Philippe de ne pas se faire Dieu ! dites-lui de combattre le désir d'être Dieu ! »

Messieurs, plus qu'un autre j'admire ce qu'il y a de grand dans les Confessions de foi du seizième siècle. Elles manifestent, non-seulement la foi, mais le merveilleux accord qui régnait entre les croyants de contrées si différentes, placés au milieu d'événements si divers. Éloquente réponse à ceux qui prétendent que la Bible est un livre obscur, et que chacun y trouve ce qu'il veut. Les hommes de conviction, les hommes de prière y ont tous trouvé les mêmes vérités. Et c'est quand on a quitté la Bible, qu'on a rencontré la tradition [1].

Augsbourg n'est pas Worms, il faut le répéter en terminant. Néanmoins, si des déviations regrettables ont eu lieu, Rome n'a pas triomphé; si la Réforme a reçu des blessures, elle est restée debout; si Mélanchton a faibli, Luther l'a relevé; si la politique, si l'action des princes, si les guerres religieuses qu'on voit poindre à l'horizon vont entraver l'action de

1. Hâtons-nous de le dire. L'autorité des formulaires protestants, battue en brèche par la Parole de Dieu, n'est jamais parvenue à fonder, nulle part, une *autorité de l'Église*. Les formulaires disparaissent rapidement. Bientôt, je l'espère, nous reviendrons à la *confession apostolique*, à celle qui proclame : un seul Sauveur, révélé par la Bible, seule infaillible.

l'Évangile, l'Évangile, un moment voilé, reparaîtra. L'œuvre est de Dieu; l'homme y met ses faiblesses, Dieu y met son secours; l'œuvre ne saurait périr.

Un dernier mot.

Depuis qu'on s'occupe de perfectionner l'artillerie — et vous savez, Messieurs, quelle ardeur on y apporte — il est un progrès qu'on n'a pu réaliser : on n'est pas parvenu à *supprimer le recul.*

Je crains bien que dans les affaires de ce monde, le *recul* ne soit jamais supprimé.

Il y a recul après les apôtres; après les Réformateurs il y a recul; chaque progrès entraîne sa réaction. Ce spectacle doit attrister, il ne doit pas abattre : la pièce recule, mais le coup a porté!

QUATRIÈME CONFÉRENCE

LE DÉCLIN

I

LES RÉFORMATEURS ET LA RÉFORME

Nous avons assisté, Messieurs, à l'héroïque jeunesse de la Réforme, nous avons admiré sa virilité vigoureuse, nous allons la suivre à son déclin.

J'aborde ce temps sans aucun embarras.

La Réforme, il faut le répéter, n'est ni Luther, ni Calvin, ni l'œuvre du seizième siècle; la Réforme, qui est le retour aux Écritures, a continué depuis les Réformateurs, continue aujourd'hui, continuera demain.

Eh quoi! les hommes sont parfaits, pas une conscience n'a faibli, pas un principe n'a fléchi, pas une erreur ne s'est maintenue, et l'on arrive à la politique, à la guerre religieuse, à l'intolérance; on arrive aux formules, à la scolastique, à la stérilité; on arrive au dix-septième siècle, et tout cela sort naturellement de la Parole de Dieu!

Il ne manque pas de gens pour le croire, même pour s'en réjouir : ce sont les adversaires de la Réformation. Toute apologie leur fait beau jeu. Gardons la sincé-

nité, Messieurs, elle seule sert bien la vérité. Les hommes ont eu des défaillances, les hommes ont eu des entraînements; c'est dans la mesure de leurs fautes que leur œuvre déchoit; l'abandon du principe en marque les affaissements successifs; et loin que ma conscience en soit troublée, mon sens moral en est édifié; je rencontre ici une loi de justice, qui fortifie ma foi. Le principe de la Réformation reste divin, les hommes de la Réformation restent faillibles; chaque infidélité produit son fruit empoisonné. Salutaire leçon qu'il ne faut pas éluder, Messieurs, car elle redresse notre cœur, et nous fait regarder haut.

La guerre, voilà ce qui devait sortir d'Augsbourg. Elle n'en sortit pas tout de suite; seize années s'écoulèrent avant qu'elle éclatât. Mais elle planait, elle grondait, on la sentait venir et l'on s'y préparait. Tandis que se formaient les deux camps, les négociations allaient leur train. C'est l'état vague, c'est le malaise qui succède aux Diètes et qui précède les batailles. On multiplie les essais de conciliation, peu sincères des deux parts; on parle plus que jamais du concile, et personne n'en veut; on réunit de nouvelles Diètes, à Nüremberg, à Ratisbonne, à Spire; l'éternelle question des compromis se représente partout, écœurante, malfaisante; et Charles-Quint lui-même commence à en apercevoir la vanité. Misérable temps de conférences, de pourparlers, de consultations! C'est le temps des théologiens, qui ne cessent, chacun pour son parti, de disserter, d'écrire et de courir. C'est le temps de la mauvaise théologie, celle qui multiplie les formules, qui croit aux formules, qui, à force de raciociner, perd jusqu'au sou-

venir de cette époque naïve et puissante où, dans la Bible restituée, les chrétiens retrouvaient les grands dogmes du salut. A mesure que les princes se substituent aux docteurs, les docteurs se substituent aux croyants. A mesure que la forte et simple foi se retire, on voit arriver les subtilités. A mesure que la confiance en Dieu s'en va, c'est l'habileté qui vient. Impossible d'accorder le moindre intérêt à des tiraillements qui manquent autant de vérité que de grandeur. Étonnez-vous après, si les vives lumières du début se sont obscurcies ; étonnez-vous si les instincts généreux se sont effacés; étonnez-vous si l'on se met à forger de bonnes raisons pour tout, même pour l'autorité de l'Église, même pour la persécution des dissidents, même pour l'emploi du glaive au profit de Jésus-Christ !

La ligue de Smalkalde, née des décisions d'Augsbourg, venait de se former. Un projet de Charles-Quint, celui d'assurer le trône impérial à son frère Ferdinand, cimentait l'union des princes. Ferdinand, c'était l'ennemi. L'Allemagne n'envisageait pas sans frémir cette hérédité redoutable, qui la plaçait en face d'un second Charles-Quint. On éprouvait le besoin de se compter et de serrer les rangs. Protéger la vérité par l'épée, tel était l'engagement des confédérés, qui s'adressaient au roi d'Angleterre, au roi de Danemark, surtout au roi de France pour être secourus, à l'occasion, contre l'Empereur.

Cette levée de boucliers, soudaine et résolue, fit réfléchir celui-ci ; il y avait de quoi. Soliman renouvelait ses attaques, les princes protestants, rudement traités à la Diète d'Augsbourg, refusaient de marcher

contre les Turcs. Que décider? Charles-Quint prit un grand parti; il fit ce qu'il avait fait à Worms: il recula. Par ses ordres, la Diète se réunit à Nüremberg, puis à Ratisbonne, et dans l'une et l'autre assemblée, on convint que « jusqu'à l'ouverture du prochain concile, il y aurait une paix générale et permanente dans l'empire, et que nul n'y serait molesté pour sa foi! »

Les protestants n'en demandaient pas davantage. Dévoués à leur pays, encouragés par les fermes paroles que leur adressait naguère encore Luther, dans son *Sermon de bataille* contre les Turcs, ils amenèrent des troupes à Charles-Quint, et le débarrassèrent de Soliman.

Vous le voyez! — s'écrient les utilitaires et les habiles — le recours aux armes a son mérite, puisqu'une simple menace a suffi, puisque Nüremberg et Ratisbonne suivent Smalkalde de si près!

Les habiles et les utilitaires oublient un détail; c'est que sur le terrain des négociations armées, l'Empereur avait aussi gagné sa bataille : Ferdinand lui était accordé pour successeur.

II

LA FORCE AU SERVICE DE LA FOI

Messieurs, je ne reculerai pas devant cette question : l'emploi des armes pour l'Évangile, l'insurrection contre le pouvoir légal, sont-ils bons, ou sont-ils mauvais ?

Elle avait longtemps troublé Luther. Le premier jet de sa pensée s'était montré juste, merveilleux de bon sens, comme toujours ou presque toujours. Il avait condamné l'emploi des armes et l'insurrection. Les déclarations de Paul, dans l'Épître aux Romains, tranchaient le problème aux yeux du croyant.

Mais depuis que les princes étaient devenus les chefs de la religion, depuis qu'on faisait de la politique au profit de l'Évangile, les exigences de la religion, les commandements de l'Évangile, tout avait pâli ; bien des gens sages se moquaient des scrupules de Luther, et Luther se sentait ébranlé.

En Allemagne, dans cette vaste agglomération d'États, soumis jusqu'à un certain point à l'Empe-

leur, mais dont les souverains particuliers conservaient chacun son pouvoir indépendant et royal, le problème se compliquait.

Les jurisconsultes, intervenus dans l'affaire, démontraient le droit des princes allemands, maîtres chez eux, à repousser, même par la force, l'intervention abusive de l'Empereur qui prétendait leur dicter la manière de gouverner leurs propres États.

On aurait pu répondre aux jurisconsultes que les princes réformés, en prenant part à tant de Diètes où les questions d'organisation religieuse avaient été portées et débattues, semblaient reconnaître aux Diètes et à l'Empereur le pouvoir d'établir en ces matières des règles obligatoires pour tous.

Il vaut mieux signaler et constater ici le réveil de l'indépendance au contact de la vérité chrétienne. Le doute qui tout à coup se lève dans l'esprit des princes protestants, cet ébranlement soudain d'une autorité jusqu'alors indiscutable, c'est le premier progrès politique accompli. L'Évangile, qui redresse les âmes, enseigne la liberté. On commençait à s'apercevoir, en Allemagne, que la majorité des Diètes et les décrets de l'Empereur ne peuvent pas décider toutes les questions. La conscience des princes — on ne songeait guère à celle des individus : le péché du moyen âge, celui du catholicisme de tous les temps, consiste à supprimer l'individu — la conscience des princes, révoltée, n'admettait pas le rôle qu'on voulait leur imposer : celui d'oppresseurs, dans leur propre pays, aux dépens de leurs frères en la foi.

A cela je n'ai rien à dire ; cette indignation, je la comprends ; je salue en elle un des plus nobles

résultats de l'œuvre de Luther. Les protestants protestaient, c'était leur devoir.

Mais voici le mal. Les princes, qui en qualité de princes pouvaient maintenir leur autorité par les moyens qu'il leur aurait convenu d'employer, les princes étaient autre chose que souverains : ils étaient chefs religieux. Réformateurs de leurs États, dirigeant ce qu'on appelait leurs Églises — ce qui, au fond, n'était que leurs peuples — ils associaient nécessairement ces Églises à la responsabilité de leur action. Ici comme ailleurs, la confusion du temporel et du spirituel embrouillait tout.

L'obéissance à l'Évangile aurait tout éclairci. Des Églises apostoliques, des Églises exclusivement composées de croyants, des Églises semblables à celles de Corinthe, de Philippe ou d'Éphèse, ces Églises seraient restées absolument distinctes de l'État. Protégées ou délaissées par les princes, la conduite des princes ne les aurait compromises en rien [1].

Comme l'Église n'existait pas, comme la confusion des deux domaines existait, Luther finit par se troubler. Il écouta les jurisconsultes. Leur argumentation, légitime dans l'ordre politique, Luther la transporta dans l'ordre religieux. Cela ne se fit pas d'emblée, le grain qu'on sème en terre met du temps à germer, mais cela se fit.

« Que les armes de votre guerre ne soient point charnelles ! Restez soumis aux puissances établies ! » Le moyen âge n'avait été qu'une perpétuelle révolte contre ces deux commandements de Dieu. Frapper

1. Voyez note C à la fin du volume.

du glaive quiconque n'adoptait pas la conviction reçue, soulever les peuples contre les souverains dissidents, lancer la croisade partout, telle était la doctrine du moyen âge : vous vous souvenez d'Innocent III.

Ce que les papes ordonnaient, les docteurs le formulaient. Écoutez Thomas d'Aquin, il vous dira que le devoir de soumission, pour les peuples, dépend de l'orthodoxie des gouvernements. Et si on lui objecte la conduite des Églises primitives, il vous répondra naïvement que l'Église, alors, n'était pas encore assez forte pour maîtriser les souverains.

Luther avait trop puissamment saisi l'Évangile, il s'était trop imprégné de son esprit de paix, il avait trop bien manié les armes de Dieu, pour ne point repousser, de toute sa foi, les maximes de Thomas d'Aquin, les procédés d'Innocent III. Voyez ce qu'il écrit aux chrétiens de Bohême « qui souffraient persécution[1] » :

Vittemberg, 1526. — « ... Soyez courageux, frères bien-aimés, ne vous laissez pas effrayer par vos ennemis... Combattez, non pas, bien entendu, avec des lances et des épées, comme ont fait naguère tant de faux chrétiens dont près de cent mille ont péri ; mais, ainsi que l'enseigne saint Paul : prenez toutes les armes de Dieu, afin que vous puissiez résister au mauvais jour, et après avoir tout surmonté, demeurer fermes ! »

Trois ans plus tard, avant Augsbourg, Luther adresse à l'électeur Jean ces énergiques paroles :

Vittemberg, 18 *novembre* 1529. — « Nous aimerions

1. A *Pensa Bohême.*

mieux mourir dix fois que d'avoir sur la conscience du sang versé par les nôtres, pour défendre l'Évangile contre l'Empereur. Nous sommes ceux qui devons mourir, et non point nous venger nous-mêmes. Que si par là, Votre Altesse demeure continuellement exposée au péril, peu importe! Notre-Seigneur Jésus-Christ est assez puissant pour vous garder!... Voulons-nous être chrétiens? nous ne pouvons prétendre, sur cette terre, à une vie plus commode que ne fut celle de Notre-Seigneur et de ses saints!... Que nos mains restent pures de sang. Si l'Empereur vous sommait de me livrer à lui, moi et les autres, nous comparaîtrions, avec le secours de Dieu, sans mettre Votre Altesse en danger pour nous. C'est ce que j'ai déclaré souvent à feu votre frère, le pieux duc Frédérik. Votre Altesse ne doit pas me protéger par les armes, dans le cas où l'on m'attaquerait à cause de ma foi. Il faut que chacun affronte le péril que sa foi peut déchaîner sur lui! »

Plus tard encore — le 6 mars 1530, toujours avant Augsbourg, Luther consulté par l'Électeur sur la convenance de résister à Charles-Quint, dans le cas où le monarque abuserait de son pouvoir, répondait ceci : « L'Empereur resterait notre empereur quand bien même il pécherait contre les commandements de Dieu, voire même s'il était païen! Nous devons reconnaître en lui notre supérieur, quoiqu'il agisse mal, et nous n'avons pas le droit de lui opposer les armes, à moins qu'il n'ait été légalement déposé par les États!

» Comment donc faire, si l'Empereur marche contre nous pour opprimer notre religion?

» Voici : laissez-le librement entrer dans votre pays, et recommandez toutes choses à Dieu. Nul n'aura du reste à vous demander protection contre les actes de l'Empereur. Ce sera l'affaire personnelle d'un chacun de rester fidèle à sa foi, fût-ce au péril de la vie.

» Que si Charles, allant plus loin, ordonnait aux princes évangéliques d'emprisonner eux-mêmes, de bannir eux-mêmes, de tuer eux-mêmes leurs sujets pour cause de religion, la question changerait. Les princes, sachant qu'obéir ce serait offenser Dieu, devraient hardiment refuser la soumission. Ils ne pourraient participer à l'exécution du crime, sans se rendre coupables du crime ; ils ne pourraient le faire sans pécher contre cette déclaration : il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes !

» Laisser agir l'Empereur sous sa propre responsabilité, parce qu'il est l'Empereur ; refuser en même temps de lui servir de bourreaux contre l'Évangile ; telle doit être la conduite des princes souverains. »

Après la Diète d'Augsbourg, on verra Luther fléchir. On le verra rétrograder. A la Réforme constituée en parti, Luther concevra qu'il faut une armée, tout comme il concevra que la Réforme use d'intolérance pour maintenir l'unité.

Messieurs, je suis aussi sensible qu'un autre, croyez-le bien, au spectacle de la valeur militaire ; je n'ignore pas ce que, sous un tel rapport, les guerres religieuses ont présenté de grand. La splendide campagne de Gustave-Adolphe, la sainteté des premiers camps huguenots, tout cela me remue le cœur. Néanmoins, quelque chose me remue davantage : c'est l'héroïsme des doux, des pacifiques, des martyrs !

On méconnaît trop la puissance de ces armes-là, tenez-le pour certain. Le monde ne croit qu'à la force, et les chrétiens trop souvent, sont en pareille matière plus du monde qu'il ne faut. Aujourd'hui surtout, je ne vois que des causes impatientes, qui se croiraient perdues sans l'appui du canon. Nous semblons oublier, on le dirait, ce que savent faire la bonne conduite, les nobles exemples, la persévérance au droit chemin. Nous semblons méconnaître les victoires qui se gagnent ainsi. La force, la vieille idole, semble plus que jamais avoir l'homme pour adorateur.

Protestons, Messieurs, contre de pareilles tendances; elles ne mènent pas en haut, elles mènent en bas. Ayons foi dans la vérité; croyons au Dieu qui sauve la vérité. Oui, la vérité, oui le droit sont encore debout sur la terre. Oui, les idées sont plus fortes que les faits. Le dernier mot appartient aux fidèles; à ceux qui persévèrent, et qui attendent en priant [1].

Faire entrer Dieu dans nos calculs, tout est là. En présence même du pouvoir absolu, aucun glaive n'est plus tranchant que la soumission qui obéit à cause de Dieu dans les choses de César, et qui

1. Entendons-nous. Avec l'apôtre, je dis : « *la puissance établie.* » Je n'ajoute pas, avec quelques-uns : *la puissance établie est un homme, toujours!* — Il n'y a plus ici de doctrine chrétienne, c'est de l'obéissance passive, telle que l'ont imaginée les champions du pouvoir absolu. Lorsqu'un pays possède des institutions légalement reconnues, ces institutions légales sont le pouvoir établi. Nul ne doit se révolter contre elles, ni le roi, ni la nation. Lorsque Dieu nous enseigne que les puissances établies « *viennent de lui,* » Dieu ne dit pas qu'il n'établira que des pouvoirs despotiques, représentés par un empereur ou par un dictateur. Prenons la doctrine comme elle nous est donnée, et n'en altérons pas la sagesse par nos subtilités.

résiste à cause de Dieu dans les choses de Dieu.

L'expérience a été faite, voilà dix-huit cents ans! Les empereurs romains étaient bien despotes, les chrétiens étaient bien faibles : les faibles ont vaincu.

C'est qu'ils avaient pour eux leur foi, leur débonnaireté, leur acceptation du sacrifice. Ils priaient pour leurs bourreaux, ils mouraient en bénissant. Pouvoir incomparable, que le Seigneur envoie à ses témoins! Allez, faites des ligues de Smalkalde, tirez l'épée, tirez le canon ; vous n'obtiendrez jamais ce que conquièrent ces chétifs, qui savent obéir, qui savent résister, qui savent souffrir, qui savent mourir.

On nous montre des pays, l'Espagne et l'Italie, où la Réforme a été étranglée, faute — dit-on — de s'être dressée devant l'ennemi, les armes à la main!

Pour saisir les armes, avant tout il faut une armée; or, c'est par individus que se comptaient les réformés. Un facile triomphe offert aux adversaires, voilà ce que la révolte aurait produit; écraser quelques insurgés, les flétrir après les avoir écrasés, voilà ce que l'ennemi aurait fait.

Soyons francs. La Réforme n'a pas péri en Espagne, n'a pas succombé en Italie parce qu'elle ne s'y était point révoltée; la Réforme s'est évanouie parce qu'elle n'avait pas pénétré jusqu'au fond. Lorsque les oppresseurs s'y prennent à temps, ils obtiennent de ces apparents triomphes; Dieu le permet. Dieu toutefois tient les solutions suprêmes; sous sa vivifiante haleine, bien des ossements revivent, qu'on croyait morts, bien des soleils se rallument, qu'on croyait éteints. Regardez du côté de ces poussières, Messieurs,

elles s'émeuvent, on y pressent la résurrection; regardez du côté de ces ténèbres, elles s'atténuent, on sent venir le jour.

Au surplus, il ne serait pas bien malaisé de trouver d'autres contrées, où la Réforme armée a sombré. La Bohême protestante, qui donnait le signal de la guerre de Trente-Ans; une bonne partie des États autrichiens qui s'étaient rattachés à la profession de l'Évangile ont vu leurs Églises ravagées, leurs troupeaux anéantis, et la Réforme disparaître du sol ensanglanté par Ziska et par Wallenstein.

L'exemple est éclatant.

Si nous en voulons un autre; si nous nous demandons, que sais-je, pourquoi la Belgique a perdu cette profession de l'Évangile que la Hollande a conservée? ce n'est pas l'esprit pacifique des provinces du Sud, ce n'est pas l'esprit guerrier des provinces du Nord qui résoudront le problème : on s'est également soulevé partout. L'explication très-naturelle nous viendra du fait très-simple qu'ailleurs déjà nous avons signalé : l'Evangile, dans les provinces du Sud, s'était arrêté aux surfaces; dans les provinces du Nord, il avait pénétré.

Vous faut-il une preuve de plus? Regardez la France. Les guerres de religion, certes, n'y ont pas manqué; elles n'y ont pas conservé la Réforme. Elles l'ont, au contraire, compromise, souillée, abaissée; le cœur se serre quand on compare, en France, la Réforme des soldats avec la Réforme des martyrs, et si la France garde encore quelques réformés, c'est grâce aux chrétiens qui ont souffert pour la Réforme, c'est en dépit des insurgés qui ont combattu.

III

LES ANABAPTISTES DE MUNZER

Les véritables représentants de l'esprit guerrier allaient se montrer en Allemagne. On les avait entrevus lors de la guerre des paysans ; au moment de la ligue de Smalkalde ils reparaissent, plus terribles, et dans tout leur éclat.

L'anabaptisme, qui s'était timidement essayé avec les prophètes de Zwikau ; qui s'était, avec Münzer, réalisé d'une manière presque complète; arrivait (en 1535) à sa pleine maturité.

Rien ne pouvait empêcher l'explosion.

Voici vraiment, Messieurs, les hommes de la violence et de l'épée ! D'autant plus extrêmes qu'ils agissent au nom de l'Esprit.

Ces partisans effrénés de la force matérielle ont une prétention : celle d'appartenir au spiritualisme absolu.

Que ce nom d'anabaptistes ne vous fasse, du reste, aucune illusion. La doctrine des anabaptistes ne se

rattache en rien à la question du baptême des petits enfants. Leur doctrine, toujours la même depuis la guerre des paysans, se résume en deux traits : le rejet de la Bible, l'appel à l'inspiration : — Bible, Babel! — s'écriaient-ils.

Ce mot dit tout.

Loin d'appartenir à la Réforme, les anabaptistes se posent par là comme ses antagonistes déclarés [1]. Impossible, en effet, d'imaginer deux principes plus contraires. La Bible, voilà le principe de la Réforme. Le principe de l'anabaptisme, c'est la Révélation du dedans. Les prophètes et les prophétesses ont remplacé la Parole de Dieu. Règne actuel des saints, extermination des impies, destruction de tout ordre civil, établissement de l'ordre théocratique, communisme sans merci, telles sont les conséquences de l'inspiration. Devant ce pouvoir démolisseur, tout devait disparaître : sociétés, lois, propriété, famille, morale même; car pourquoi la conscience resterait-elle debout, lorsque Dieu parle en l'homme et sanctifie ses passions?

Plus de loi! ce mot suprême de la révolte, les anabaptistes l'ont bruyamment proclamé.

Plus de loi! car l'autorité des Écritures est abolie, chacun désormais n'écoutera que l'Esprit.

Plus de loi! car les commandements divins ont disparu, l'homme spirituel n'accepte aucun joug.

Plus de charges ecclésiastiques! qu'en feraient les inspirés?

1. S'il fallait à toute force leur découvrir une généalogie, on la trouverait chez certaines sectes du moyen âge, pas ailleurs.

Plus de gouvernement civil! gouverne-t-on les inspirés?

Plus de science, plus de livres, plus de docteurs! qu'enseigneraient aux inspirés les docteurs, la science et les livres?

La révolution politique et sociale est au bout, chacun le sent; le règne des saints ne signifie pas autre chose. L'anabaptisme, essentiellement révolutionnaire, par conséquent despote, armé du glaive, exterminera les dissidents.

Dieu parfois permet le triomphe momentané de certaines démences, afin qu'on connaisse l'arbre à son fruit.

L'anabaptisme du seizième siècle a quelque temps régné dans Münster, et ce temps a suffi pour le faire périr sous l'universelle réprobation.

Jean Matthis, boulanger de Harlem en Hollande, tout à coup s'annonça comme étant le grand prophète chargé d'établir le millénium. Il proclamait, cela va sans dire, la déchéance des Écritures, l'avénement des inspirations, l'égalité des saints, la destruction des *Amalécites*, et promettait toutes sortes de délices à ses adhérents.

Jean Backelshon, tailleur à Leyde, fameux sous le nom de Jean de Leyde, se joignit bientôt à Matthis.

La ville de Münster, en Westphalie, devint le théâtre de leurs exploits.

Ils y avaient trouvé de l'appui; un des prédicateurs les plus écoutés, Rothmann, s'était déclaré pour eux, et de nombreux prosélytes, séduits par l'attrait des révélations particulières, ne tardaient pas à donner

dans les places et dans les rues, le spectacle de leurs extases, de leurs appels à la révolte, et de leurs cris forcenés [1].

Le conseil de la ville hésita, se laissa renverser, et Matthis devint chef suprême. On pilla les églises, on confisqua les biens des bourgeois épouvantés et fugitifs, on réalisa la théorie du partage, on se gorgea de plaisirs. Ce n'était pas la première fois que le plus abject matérialisme donnait la main au spiritualisme le plus outré.

Cependant l'Évêque, seigneur de la ville, assiégeait Münster ; les protestants lui avaient sans hésiter prêté leur appui ; Matthis venait de périr dans une sortie et l'on se croyait maître des insurgés, lorsque Jean de Leyde se présentant devant eux et les relevant par sa fermeté, leur déclara que l'Esprit l'appelait à remplacer Matthis. Le même Esprit l'appelait, quoique marié, à épouser la veuve de Matthis; puis d'autres femmes, et d'autres encore, si bien qu'il en eut dix-sept à la fois. Chacun s'empressa de suivre l'exemple du prophète inspiré : polygamie, communauté des biens, tout cela marchait d'accord.

Les révélations ne s'arrêtèrent pas en si beau chemin. Par ordre du Saint-Esprit, toujours, Jean de Leyde prit le titre de roi. Il portait triple couronne, comme le pape, car il était roi spirituel : roi de la nouvelle Jérusalem. Il traversait les rues escorté de ses femmes, suivi de ses pages, ayant à son côté Knipper Dolling,

1. Les femmes se distinguaient par leurs emportements ; échevelées, elles parcouraient la ville ; elles accoururent du dehors en si grande quantité, que leur nombre finit par être quadruple de celui des hommes.

ancien bourgmestre qu'il venait d'élever à la dignité de bourreau!

Et la place n'était pas une sinécure. Quelque bourgeois à l'esprit soucieux paraissait-il mécontent? vite, une révélation ordonnait d'exécuter le rebelle. Jean de Leyde faisait la besogne lui-même, en certaines occasions. Une des femmes du roi-prophète ayant osé manifester sa pitié pour le peuple qui mourait de faim tandis que la débauche régnait au palais, Jean de Leyde lui trancha la tête, après quoi les reines et le pontife-roi se mirent à danser autour du corps décapité!

Ces infernales turpitudes ne pouvaient durer longtemps. Le souverain qu'entourait une cour splendide et qui ne marchait que précédé de la Bible et de l'épée, emblèmes de son double pouvoir; le communiste qui créait à profusion les maréchaux et les chambellans; l'égalitaire à qui l'on ne parlait que prosterné sur les deux genoux; Jean de Leyde touchait l'heure où il allait éprouver à son tour ce que peut la cruauté des hommes et l'abus du pouvoir.

Une trahison livra la ville aux ennemis. Jean de Leyde fut pris, enfermé dans une cage de fer, promené par toute l'Allemagne, puis ramené à Münster, où l'horrible supplice des tenailles ardentes le fit longtemps mourir. On réintégra son cadavre dans la cage de fer, on hissa celle-ci jusqu'au faîte de l'église Saint-Lambert, et peut-être que les ossements du prophète achèvent d'y blanchir aujourd'hui, secoués des tempêtes et brûlés du soleil.

IV

RÉACTION

Le règne des anabaptistes, à Münster, ne fut pas seulement un scandale doublé d'atrocités; il fit, en détournant la Réforme du principe qu'elle avait retrouvé, qu'elle avait servi, qui était le sien — principe de la liberté religieuse — il fit à la Réforme un mal durable et profond. Münster à peine rentrée dans l'ordre, on décréta l'ouverture du synode de Hombourg.

Or le synode de Hombourg, Messieurs, est un de ces souvenirs que les amis de la Réforme voudraient effacer, que les historiens de la Réforme essayent parfois d'omettre, et dont je vous parlerai, parce que j'aime la Réforme, parce que j'ai foi dans la vérité, parce qu'il vaut mieux, j'en garde la conviction, signaler nos fautes que célébrer nos vertus.

On était en 1536. Les excès de l'anabaptisme laissaient l'esprit épouvanté. On s'en prenait à la liberté religieuse, qui n'en pouvait mais. Cela se conçoit;

les causes chrétiennes qui consentent à être défendues par la force perdent le droit de comprendre et de pratiquer la liberté.

Quand je parle de liberté religieuse, Messieurs, je n'entends pas réclamer la liberté des sectes qui, pareilles à l'anabaptisme du seizième siècle, font de la politique sous couleur de religion. Les lois ont le droit de sévir contre ceux qui attaquent les lois. A-t-on jamais réclamé la liberté religieuse pour les Turcs, alors qu'à grands coups de cimeterre ils propageaient le Koran? A-t-on jamais réclamé la liberté religieuse en faveur des Mormons, alors qu'ils levaient des légions et qu'ils établissaient des législations nouvelles?

L'anabaptisme, même désarmé, et quoiqu'on puisse regretter la rigueur avec laquelle il a été traité en plusieurs cas; l'anabaptisme ne marchait qu'escorté de ses doctrines subversives: le renversement des magistrats, la tyrannie des saints, l'égorgement des contradicteurs, le nivellement violent des conditions, la destruction totale de la famille et de la société.

Vis-à-vis des anabaptistes, la question de liberté religieuse n'existait même pas. Il s'agissait de ramener l'ordre politique par tous les moyens dont l'ordre politique a le devoir d'user. Que la révolte rencontrât le châtiment, rien de mieux. Mais le synode de Hombourg, qui n'avait pas à s'occuper de politique, mêla partout la politique à la religion; il posa le problème de liberté dans les termes les plus généraux, et lui donna la plus intolérante des solutions: Est-il permis de punir ceux qui attaquent la vérité? — telle était la demande.

Oui ! — telle fut la réponse des docteurs [1].

On opina pour la confiscation des biens, pour l'exil, puis pour la mort, en cas d'impénitence et de retour opiniâtre de l'exilé dans son pays.

Les décrets du synode concernaient les anabaptistes et ne concernaient qu'eux ; mais la lettre et l'esprit portaient beaucoup plus loin.

Vous retrouvez ce même caractère dans la réponse de Luther au Landgrave de Hesse, qui s'inquiétait du despotisme des arrêts.

Luther commence par les anabaptistes, qu'il appelle avec raison des factieux ; puis, sans peut-être s'en apercevoir, il passe aux hérétiques et à l'hérésie, ce qui certes est fort différent : « On doit punir ceux qui nient les dogmes de la foi !... Le magistrat doit imposer silence à ceux dont la doctrine ne concorde pas avec les saints livres !... Veillons à ce que nul prédicant, lors même qu'il vivrait en saint, ne vienne usurper la parole !... Chassez-le comme un apôtre de l'enfer ; et s'il ne s'enfuit pas, livrez-le au bourreau ! »

C'est effrayant, Messieurs ! et c'est humiliant. C'est la réaction fatale, graduellement opérée chez Luther et chez ses amis, d'abord par les excès des prophètes de Zwikau, puis par la guerre des paysans et ses horreurs, enfin par le hideux spectacle de l'anabaptisme triomphant à Münster. J'explique, j'excuse peu. Luther plus fidèle à l'Évangile aurait résisté. Il n'au-

1. « Qui transgresse les ordres des magistrats, qui prêche contre les impôts, qui enseigne la communauté des biens, qui *usurpe le sacerdoce, qui tient des assemblées illicites, qui prêche contre la foi*, qu'il soit mis à mort ! »

rait pas admis qu'un désordre religieux pût être réprimé par la force du bras séculier. Il n'aurait consenti ni à laisser ni à faire protéger la vérité par l'État. Il ne serait pas retourné aux formulaires de l'Église, aux interprétations de l'Église, à l'autorité de l'Église en matière de foi; ruinant en fait cette exclusive autorité de l'Écriture qu'il avait, à Worms, invoquée avec tant d'éclat [1].

Encore un coup, Messieurs, les Réformateurs sont des hommes, prenons-en notre parti. Mais la Bible, la Bible replantée par Luther au milieu de la chrétienté, la Bible est de Dieu. Jusqu'à la fin du monde, elle réformera. Luther a beau retourner vers les vieilles traditions et répudier la jeune liberté; nous, les enfants de la Bible, nous n'en sommes plus là. C'est que, grâce à Dieu, le principe de la Réforme est plus puissant que Luther.

Ne le sentez-vous pas, Messieurs, il y a quelque chose en nous qui repousse pour toujours et l'intolérance, et le gouvernement du spirituel par l'État et le recours aux armes, et l'autorité de l'Église, et l'étroitesse des formulaires, et toutes les doctrines contraires à la liberté! ce quelque chose, c'est la Bible, c'est la Bible qui s'est réveillée, et qui recommence à travailler.

Nous y reviendrons.

1. Il en est résulté que l'Écriture a fini par ne plus occuper, dans la Réforme allemande, le rang qui lui était dû. Le centre des doctrines se rencontre moins dans la Révélation écrite que dans *une* des doctrines révélées. Ce ne fut pas autour de la Bible, mais autour de la justification par la foi qu'on se réunit. Les autres vérités se subordonnèrent à celle-là. Ainsi se forma une nouvelle scolastique, qu'une nouvelle Réforme balayera.

Contraint par ma conscience de constater l'abaissement progressif de la Réforme au seizième siècle, j'ai voulu cependant vous montrer du doigt, dès à présent, une autre Réforme, la Réforme du dix-neuvième siècle, qui se prépare à relever l'œuvre d'alors, en la complétant par l'œuvre d'aujourd'hui.

A Hombourg, les Réformateurs s'étaient violemment retournés vers les remèdes d'un autre âge. Leur éducation première, leur ancien catholicisme romain reprenant le dessus, ils avaient fait de l'ordre à tout prix.

Les justifier serait commode. On s'en est occupé souvent, trop souvent à mon gré. De quelque manière que l'on s'y prenne, il n'y a pas deux morales, et le sentiment qui nous dit que la conscience d'autrui ne peut être contrainte, doit rencontrer dans tous les temps l'assentiment de notre propre conscience, qui revendique ses propres droits. Elle le rencontrait au seizième siècle. Quand on prétend le seizième siècle incapable de comprendre l'idée de liberté religieuse, on le fait trop niais, décidément ; et la preuve, c'est qu'au seizième siècle nombre de docteurs l'ont comprise, et que Luther en avait d'abord saisi la beauté.

Je sais tout ce que les luttes religieuses soulèvent de poussière ; je sais que l'âme humaine, préoccupée de vérité, oublie parfois la liberté ; je sais que la pensée de protéger la foi par la force est bien séduisante, surtout quand on a la force pour soi ; je sais ce qu'on peut dire et ce qu'on dit sur le sacrifice momentané d'un principe qui reparaîtra plus tard, dans

des temps plus opportuns; je sais qu'au seizième siècle on ne s'est rencontré que sur un point : celui-là; je sais que les catholiques et les protestants ne se sont donné la main qu'un jour : devant le bûcher de Servet; mais ce que je sais mieux encore, c'est que les hommes qui venaient de rouvrir l'Évangile, devaient le lire plus couramment que ceux qui le tenaient fermé.

En présence des décrets de Hombourg ne nous écrions donc pas : C'e t tout simple ! la Réforme n'a fait qu'obéir à l'esprit général ! — La Réforme était faite pour lui résister; son œuvre a été de lui résister.

Dieu l'avait chargée de remonter les courants, non de se laisser emporter par eux [1].

1. Voyez note D, à la fin du volume.

V

LA QUESTION DU CONCILE

Le concile se réunira-t-il ? où se réunira-t-il ? les protestants se rendront-ils au concile ? Voilà quelle grandes questions préoccupaient cette époque incolore, hésitante et fade, qui n'est pas encore la guerre et qui n'est plus la paix.

Cependant on voyait des événements graves s'accomplir ailleurs.

Henri VIII venait de rompre avec la papauté. Frappant tour à tour sur les partisans de Rome et sur les amis de l'Évangile, il commençait à fonder un catholicisme national dont sa suprématie royale, à lui, formait le dogme dominant.

François Ier et Charles-Quint, vieux l'un et l'autre à quarante ans, poursuivaient leur lutte opiniâtre qu'interrompaient quelques trêves, rares et courtes. Un jour l'Empereur attaquait la Provence, défendue à la russe, par une patriotique dévastation ; un autre jour il traversait la France étonnée, visitait la

cour de son rival, et mettant à profit cette réconciliation passagère, il s'en allait châtier les Gantois révoltés.

Soliman et Barberousse, les alliés de la France, renouvelaient leurs invasions, l'un dans la Hongrie, l'autre sur la Méditerranée ; mais l'Empereur prenait à Tunis une brillante revanche que signalaient des massacres sans nom. — C'était la coutume du temps.

Jean le Persévérant avait quitté ce monde. Jean-Frédéric, le nouvel Électeur, réunissant les qualités de son père et de son oncle comme il réunissait leurs deux noms, promettait de marcher avec fermeté dans le chemin ouvert par ceux-ci.

Trois nobles princes, Messieurs, ces trois Électeurs ! pieux, courageux, résolus. Leur rôle grandit à mesure que s'achève la confusion des deux domaines et que s'approche le temps des combats. Frédéric le Sage avait protégé la liberté de Luther ; Jean le Persévérant protége l'Évangile devant la Diète d'Augsbourg ; Frédéric le Magnanime conduira les protestants au feu ; il fera plus, prisonnier de l'Empereur, séparé des siens, dépouillé de ses États, il aimera mieux pourrir cinq ans dans un cachot, que de recouvrer son indépendance et ses biens, au prix d'une concession. Admirons ces trois braves hommes qui, selon leurs lumières, sous l'impulsion de leur conscience, n'ont cessé d'agir loyalement, au risque du pouvoir, de la liberté et de la mort.

A Rome, un pontife énergique, Paul III, succédait à Clément VII.

Paul III, qui était un Farnèse, s'occupait de sa famille d'abord : de son fils, dont il faisait un prince puissant.

Mais il s'occupait de la Réforme aussi, contre laquelle il sévit avec une passion ignorée de ses prédécesseurs. Ce fut lui qui autorisa les jésuites. Ce fut lui qui proclama, qui accapara le concile tant réclamé. Ce fut lui qui leva des armées et commença la guerre de religion. Ce fut lui qui déchaîna la violence, et ce fut lui qui ordonna les persécutions en tous lieux.

L'Allemagne vit arriver Vergerio, légat du nouveau pape, chargé d'annoncer la prochaine ouverture, à Mantoue, du concile que semblaient désirer tous les partis. Ne pouvant plus différer le concile, Paul III songeait à s'en servir pour compromettre la Réformation. Sommer les réformés d'y comparaître, c'était, ou jeter de l'odieux sur une cause qui souvent avait appelé cette convocation de ses vœux, et qui, mise en demeure, refusant peut-être, paraîtrait alors reculer devant le combat; ou bien c'était attirer, en cas d'acceptation de leur part, les réformés dans un milieu très-hostile, dans une assemblée présidée par le pape, composée de ses partisans, où les évangéliques ne pouvaient espérer ni discussion libre, ni justice, ni droit.

Luther, depuis longtemps, avait deviné cette tactique ; son parti était pris.

Aux propositions de concile, Luther opposait les conditions d'égalité, de liberté, de justice que n'avaient jamais acceptées les conciles ; de même qu'aux propositions de compromis, il opposait la condition non moins inacceptable de s'en tenir aux dogmes formulés par la Confession d'Augsbourg.

Placé sur ce terrain, personne ne put l'en faire sortir. Il laissait marcher sans lui les conférences

rêts, c'était renier l'exclusive autorité de l'Écriture, s'était se rendre coupable de trahison envers la vérité. Luther le sentit. Sa conférence avec Vergerio n'amena donc aucun résultat. Je me trompe, elle exerça sur l'esprit du légat une telle influence, que Vergerio, plus tard, se sépara de l'Église romaine pour embrasser le culte réformé.

Les princes s'étaient réunis à Smalkalde. Seigneurs de l'empire, leur déférence pour l'Empereur les portait à tenir quelque compte du concile qui venait de s'ouvrir. A supposer que le concile accordât les conditions posées par Luther, faudrait-il maintenir un refus désormais sans motifs ?

Luther appelé, consulté, fut chargé de rédiger les *Articles de Smalkalde*, peu différents de la Confession d'Augsbourg [1]. Il fit ce travail tout en ne croyant ni à la possibilité de se rendre au concile, ni aux chances de la conciliation.

Un mal grave, qui semblait mortel, saisit alors le Réformateur. Les princes l'entouraient, l'Électeur promettait — hélas! les soucis de la guerre devaient lui faire oublier sa promesse — l'Électeur promettait au docteur de protéger sa femme et ses enfants. Luther, en paix sur le sort de ses bien-aimés, confiant, soumis, désira pourtant revoir les siens. Une voiture de l'Électeur le ramenait sous son toit, lorsque les accès du mal, plus violents, le reprirent à Gotha. Luther se sentait près d'expirer. Il dicta ces paroles suprêmes à Pomeranus : — « Je sais, Dieu en soit loué! que j'ai

1. Les Articles, comme la Confession, font partie des livres symboliques de l'église allemande.

bien fait, aidé par la parole de Dieu, de livrer bataille au papisme!... Priez mes amis, Juste Jonas, Philippe Mélanchthon, Cruciger et les autres de me pardonner, si j'ai péché contre eux... Saluez ma Catherine, dites-lui qu'elle supporte ma mort avec résignation, et qu'elle se rappelle qu'elle a vécu avec moi douze ans en paix et en joie. Elle a eu pour moi tous les soins d'une femme pieuse, me servant comme une domestique. Que Dieu le lui rende en ce jour-là!... Saluez aussi les serviteurs de la Parole de Dieu, et les pieux bourgeois de Wittemberg .. Saluez de ma part notre très-honorable Électeur et mon gracieux seigneur le Landgrave; dites-leur qu'ils ne s'alarment point des cris qui s'élèveront contre eux!... Quant à moi, je suis prêt à mourir, si mon Sauveur le veut ainsi... Je remets mon âme entre les mains fidèles de mon Rédempteur Jésus-Christ, lequel j'ai dans le monde prêché et confessé. Amen. »

Mais Luther devait vivre encore dix ans.

Mélancoliques années, Messieurs, années de tristesse et de douleurs, que semble préparer l'espèce d'agonie à laquelle nous venons d'assister.

VI

LA BIGAMIE DU LANDGRAVE

La première affaire dont eut à s'occuper Luther, après son rétablissement, fut d'une nature telle, qu'il regretta souvent, j'en suis sûr, de n'être pas mort avant de l'aborder. Je veux parler de la bigamie du Landgrave.

Nous touchons ici, Messieurs, à la faute la plus lourde assurément que renferme la vie de Luther. Le reste peut s'expliquer : la religion livrée aux princes, l'appel aux armes approuvé, la liberté religieuse abandonnée, les synodes prenant place à côté de l'Écriture, l'autorité de l'Église réintégrée, la persécution des dissidents admise ; tout cela, du plus au moins, appartient à ce qu'on nomme : les entraînements. Mais le consentement à la bigamie du Landgrave est une déviation qui ne s'excuse pas.

Rappelons-nous seulement que Luther échappait aux étreintes d'un mal terrible, qu'il en ressentait encore l'influence, que ses forces intellectuelles et

morales tout autant que sa vigueur physique venaient de recevoir un échec, et tenons grand compte de ces circonstances pour comprendre et sa conduite dans la question du Landgrave, et l'atonie qu'on remarque en lui, à dater de ce moment.

Voici, en deux mots, quels sont les faits :

Philippe de Hesse, marié depuis seize ans à la fille du duc Georges de Saxe, en avait eu huit enfants. Mais sa femme, livrée à un vice grossier, l'ivrognerie, lui inspirait un éloignement invincible ; l'Électeur réclamait le droit de contracter une seconde union, et Bucer avait eu le triste courage d'appuyer la demande, par un long mémoire, auprès de Mélanchthon et de Luther.

Ceux-ci résistèrent, puis s'adoucirent, puis cédant par degrés aux instances du Landgrave et de Bucer, ils se laissèrent arracher *un Conseil secret de confession*, par lequel ils autorisaient le second mariage, afin de prévenir un plus grand mal!

Nous ne les connaissons que trop, messieurs, ces tentations du mal qui passe pour inévitable, et qui d'ailleurs restera secret! Luther se disait que le Landgrave était un prince, qu'il y a pour les princes des immunités, des sortes de franchises qui les exemptent du droit commun. Il se disait que la première femme donnait son consentement [1], que le scandale de désordres publics dépasserait celui d'une union clandestine [2]; il se disait cela. Mais la Bible dit que

1. Elle y consentait : « afin — écrivait-elle — de servir *l'âme* et le corps de son très-cher époux et de contribuer *à l'accroissement de la gloire de Dieu !* »

2. Le Landgrave avoue qu'il s'est plongé dans l'inconduite

le mal est mal, que le bien est bien. L'action de Luther demeure une action mauvaise, mauvaise surtout dans une nature loyale comme la sienne et qui ne pactisait pas avec les compromis [1].

Le châtiment, au reste, ne se fit pas attendre. On voulait tenir le péché secret, il éclata. La nouvelle femme du Landgrave, mademoiselle de la Saale, et la famille de celle-ci, gonflées d'une si glorieuse alliance, se hâtèrent de la divulguer. Lorsqu'il apprit cette honte, le noble Frédéric se voila le visage, et les amis de la Réforme sentirent la rougeur monter à leur front. Nul ne rougit plus que Luther. Confus de ce qu'il avait fait, il n'essaya pas même de se justifier; et lorsque, plus tard, un de ces êtres vils qui trouvent des louanges pour toutes les infamies lui envoya je ne sais quel pamphlet, écrit pour célébrer la

après son mariage. Il ne veut point se régénérer : « Depuis mon mariage, écrit-il, je vis dans l'adultère, et *comme je ne veux point abandonner cette vie*, je ne puis m'approcher de la sainte table, car saint Paul a dit que l'adultère ne possédera pas le royaume des cieux ! » — Peut-on imaginer une plus effrayante candeur dans le vice?

1. Voici quelques-unes des paroles de la consultation *du Conseil secret :* « Si Votre Altesse est résolue d'épouser une seconde femme, nous jugeons qu'elle doit le faire secrètement, comme nous avons dit à l'occasion de la *dispense* qu'elle demandait, c'est-à-dire qu'il n'y ait que la personne qu'elle épousera, et quelques autres au besoin qui le sachent, les obligeant au secret sous le sceau de la confession. Il n'y a pas ici à craindre de contradiction ni de scandale considérable, car il n'est point extraordinaire aux princes de nourrir des concubines ! et quand le menu peuple s'en scandaliserait, les plus éclairés se douteront de la vérité.

» On ne doit pas se soucier beaucoup de ce qui s'en dira, pourvu que la conscience aille bien. » — Il serait difficile de pousser plus loin la démence de l'aberration !

bigamie de l'Électeur, Luther jeta loin de lui le livre avec dégoût [1].

Il fit mieux : tombé, il ne nia pas sa chute ; il en demeura meurtri, il s'en humilia.

Le péché commis par Luther, Messieurs, a des racines plus profondes qu'on ne croit. Il n'est pas, comme ont essayé de le dire quelques ennemis de la Réforme, le résultat d'un calcul politique au profit de la religion. Luther, toujours ferme avec ses protecteurs, fier même jusqu'à la rudesse, n'a pas un seul instant songé à flatter les vices du Landgrave, pour conserver l'appui de ce prince puissant. Jamais Luther ne s'est courbé devant un fait. Luther n'a jamais obéi qu'à l'idée. Or, il faut le dire ici, la plus grande confusion régnait, au sujet du mariage, dans l'esprit de Luther.

Luther avait été moine, n'oublions jamais cela ; si Luther s'était peu à peu séparé de Rome, les tendances romaines ne s'étaient pas toutes séparées de lui ; ses anciens vœux, la tradition, les enseignements catholiques enveloppaient de leurs brouillards cette question de l'union conjugale, base et couronnement de l'édifice social.

On a prétendu que Luther, dans l'affaire du Landgrave, s'était laissé dominer par le besoin de réagir contre Rome et le *mariage sacrement*. Rien de plus faux ; Luther, par cela même qu'il a méconnu le

1. « Si César et l'empire le voulaient — écrit Luther à propos de la bigamie — comme ils seront forcés de le vouloir, ils feraient bientôt cesser par un édit ce scandale, afin que cela ne puisse devenir pour l'avenir un exemple ou un droit. »

vrai caractère du mariage, est au contraire resté moine et prêtre romain.

Rome, qui fait du mariage un sacrement, afin de placer partout *l'opus operatum* du prêtre et d'envahir mieux le domaine temporel, Rome établit partout la supériorité du célibat. Ce principe fondamental de l'Église romaine, essentiel à son organisation, détruit absolument la sainteté du mariage. Le sacrement peut subsister, la sainteté s'en va. Le fond de la pensée romaine sur le mariage est rendu par ce mot : *nécessité!*

Nécessité d'un ordre assez brutal.

Nécessité d'un état inférieur pour en éviter un plus infime.

Nécessité de satisfaire aux faiblesses de la chair, afin d'échapper aux entraînements de la corruption.

Le mariage sort de là rabaissé, flétri; sa couronne d'honneur est tombée, son beau lys de chasteté s'est effeuillé. Si vous en doutez, écoutez les moines, écoutez les prêtres, observez quels termes ils emploient, de quel point de vue matériel et grossier ils envisagent le *sacrement !*

Cet esprit-là, précisément, explique la conduite de Luther. En dépit de son honnête, de sa douce union avec Catherine de Bora, Luther ne comprend pas l'excellence du mariage, il n'en pénètre pas le sens profond, il n'en découvre pas la spiritualité, le sceau divin lui échappe entièrement. Que devait-il arriver? Ceci :

En supprimant le *sacrement*, qui n'est pas dans l'Évangile, Luther ne retrouvait plus le *mariage saint* qui y est.

Avait-on besoin, au surplus, de supprimer le sa-

crement pour démolir le mariage? les légistes du temps, très-catholiques, n'admettaient-ils pas le droit d'entretenir des relations illégitimes, subversives de l'union, en certains cas fixés par eux? Le célèbre *Occhino*, dans le vingt-et-unième de ses trente dialogues, n'écrivait-il point : « Un homme marié, dont la femme est stérile, infirme et d'humeur incompatible, doit d'abord implorer de Dieu la continence. Si ce don, demandé avec foi, ne peut s'obtenir, il peut suivre sans pécher l'instinct qu'il connaîtra certainement venir de Dieu, et prendre une seconde femme sans rompre avec la première. » Manquait-il de décisions papales qui accordaient aux princes des faveurs pareilles à celles-là? Tant de mariages annulés par les saints pontifes — nous y reviendrons — tant d'unions nouvelles permises et sanctionnées pour complaire aux souverains laissaient-elles le sacrement intact? N'établissaient-elles point, au profit des grands de la terre, une sorte de droit exceptionnel, qui restait encore debout, lorsque bien des erreurs tombées jonchaient le sol?

Luther, l'homme des Écritures, les a lues, sur ce point, d'une manière superficielle, qu'explique l'espèce de dédain dont ne s'est débarrassé ni l'ancien catholique ni l'ancien religieux. De ce que plusieurs des patriarches et plusieurs des rois d'Israël ont été polygames, Luther en conclut que la polygamie était un cas permis. Au lieu de remonter aux couples primitifs, comme exemple, et de voir dans les faits qui se produisent plus tard une chute, un abaissement du niveau moral; au lieu de sonder cette parole profonde : « Dieu créa l'homme à son image, il le créa

mâle et femelle; » et cette autre significative : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, je lui ferai une aide semblable à lui; » *une* aide, et non pas deux, ou trois, ou quatre, ou cent; au lieu de retrouver et d'étudier dans la loi divine cette déclaration qui interdit la pluralité des femmes, aux rois justement, ces polygames invétérés; au lieu d'interroger l'Évangile et d'écouter Jésus; Luther en reste à son premier aperçu, et partant de la défection des patriarches, de la désobéissance des rois, il arrive tout naturellement à justifier la polygamie, et à donner au Landgrave « *le Conseil secret de confession.* »

Les opinions de la Réforme, sur ce grand sujet du mariage, demeurèrent entachées de graves erreurs. Nous nous devons à nous-mêmes de les reconnaître, afin de les effacer.

Les Réformateurs, qui tous sortaient de l'Église catholique, ont tous méconnu le caractère éminemment saint de l'union. Si la polygamie est restée le fait unique du Landgrave, si les simples, si les esprits intègres et droits, si la généralité des réformés s'en est scandalisée, si les docteurs qui avaient autorisé la faute s'en sont repentis; ces docteurs, ces Réformateurs, les mêmes, ont admis le divorce suivi du second mariage, cette honte de la Réformation.

Ah! Messieurs, lorsqu'on s'est assis aux pieds du Sauveur, lorsqu'on a entendu Jésus prononcer devant ses disciples étonnés cette parole : « Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a joint! » lorsqu'on l'a entendu proférer devant ses disciples révoltés cette autre parole : « Quiconque répudie sa femme et se marie à une autre, commet un adultère. Quiconque

prend celle qui a été répudiée par son mari, commet un adultère! » parole si dure aux oreilles des disciples, qu'ils s'écrient : « S'il en va de la sorte, il vaut mieux ne pas se marier! » lorsqu'on a vu le Christ, le saint, établir la sainteté du mariage, l'indissolubilité du mariage par ces mots : « Dieu n'en a fait qu'un! » le cœur se serre à la rencontre des systématiques désobéissances de l'humanité.

Le commandement de Jésus est aussi péremptoire qu'il est clair. Jésus n'autorise que la séparation, fait essentiellement temporaire, et sur lequel on peut toujours revenir; Jésus ne permet cette séparation qu'en cas d'adultère; Jésus interdit absolument aux époux que l'adultère a séparés, de contracter un second mariage; Jésus, par là, tient entre-bâillée la porte du pardon, cette porte que sa main transpercée nous ouvre dans les cieux. Que fait l'homme? il ferme la porte. Rebelle, à l'exemple des disciples, il s'écrie que la condition est trop rigoureuse, qu'il vaut mieux ne se point marier! et il retourne au vieux célibat romain, et il s'attache à rendre la condition moins dure en rétablissant le divorce antique, avec la liberté des secondes noces pour les divorcés. Jésus avait parlé du seul cas d'adultère, l'homme en découvre bien d'autres : la désertion du foyer, le refus de suivre l'époux, les sévices, les injures! Puis, comme on ne s'arrête pas en si beau chemin, l'homme invente le divorce *pour incompatibilité d'humeur!* le divorce *par consentement mutuel!* Et les pays protestants se distinguent, l'Allemagne pratique le divorce avec une effrayante candeur, l'Angleterre vient d'en faciliter l'extension!

Malheur à nous, Messieurs, si nous tournions, sans les lire, ces tristes pages de notre histoire. L'histoire a mieux à faire qu'à nous divertir; elle doit nous avertir et nous corriger.

Cela dit, j'ajoute qu'autant nous devons nous montrer sévères envers la Réforme, autant il serait maladroit à d'autres de se trop formaliser de ses torts.

L'Église romaine tarifait les péchés, au seizième siècle; elle donnait certaines licences d'inconduite, en certains lieux, à tout le clergé; il ne lui siérait guères dès lors, d'affecter une pudique indignation en présence de la demande du Landgrave et de l'assentiment de Luther.

Le contemporain de Luther, Wolsey, le cardinal, eut l'idée d'une combinaison toute pareille pour le roi Henri VIII. Les papes avaient inventé ces liens de parenté spirituelle, ces parentés terrestres à des degrés impossibles, qui rendaient *illégitime* tout mariage entre *parents;* et le moyen âge nous a dit comment les papes surent s'en servir. Grégoire II, consulté sur la question de savoir si un homme dont la femme est malade peut en prendre une seconde, répondit affirmativement, n'y mettant d'autre condition que celle de fournir à la première femme les aliments dont elle aurait besoin.

L'empereur Charlemagne, un saint dûment canonisé, avait exigé que le pape, en échange des donations faites à l'Église, fermât les yeux sur la polygamie qui régnait dans les États germains. Lui-même répudiait sa première femme, en épousait une autre, et renvoyait celle-ci pour contracter un troisième mariage

légitime, de l'aveu de son clergé [1]. Si le pape crut devoir réprimander, bien qu'avec modération, les actes de l'Empereur, ils n'en demeurèrent pas moins revêtus d'un caractère officiel et régulier.

Je ne parle pas des temps antérieurs, de la pratique du mariage telle que l'entendaient les Mérovingiens. On avait toléré les trois reines et les mille concubinès de Lothaire ; on s'indigna des deux femmes du Landgrave !

Eh bien, on a eu raison ! Ceux qui blâment le plus sévèrement les fautes de la Réforme sont ceux qui lui rendent l'hommage le plus beau, je l'ai toujours senti. On rend hommage à la Réforme quand on s'indigne plus du bûcher de Servet que des mille bûchers allumés par les ordres de Rome, au même moment. Cela est juste, cela est bon, cela nous fait honneur.

La pureté de la cause se mesure au scandale que produisent ses torts.

1. Le Landgrave n'en demandait pas tant.

VII

LES PRIÈRES DE FOI

L'horizon s'assombrissait. François Ier, à qui la lutte ouverte contre l'Empereur n'avait guère réussi, s'attachait à soutenir par son appui secret les adversaires de Charles-Quint, les princes protestants. Ses alliances avec eux, avec la Suède et le Danemark, signalaient la dernière transformation de sa longue bataille contre le potentat qui toujours aspirait à ployer l'Europe et à la gouverner.

Réussirait-il? C'est ce que la guerre religieuse, chaque instant plus imminente, pouvait seule décider. Avant d'en venir là, Charles-Quint, fidèle à son plan de réforme intérieure et de compromis, poursuivait le système des négociations. Tantôt une ville, tantôt une autre, voyaient s'ouvrir des conférences qui n'aboutissaient pas. Les théologiens des deux communions perdaient leur temps, usaient leurs forces à courir. Mélanchthon, toujours en route, déplorait ces perpétuels voyages que lui imposaient l'Électeur et

Charles-Quint, pour aller répéter la même déclaration à tous les coins de l'Allemagne : « Sur les points essentiels nous ne pouvons rétracter ; sur les *choses indifférentes* nous sommes prêts à nous entendre ! »

Un nouvel ordre de l'Empereur convoquant une nouvelle assemblée de docteurs dans la ville de Haguenau, le pauvre Philippe, à peine réinstallé chez lui, dut repartir. Épuisé, l'organisation ébranlée, il fit son testament ; et lorsque escorté par les étudiants et les magistrats de Wittemberg, il traversa le pont de l'Elbe : « Nous avons passé notre vie dans les synodes ! — s'écria-t-il d'une voix douloureuse — dans un synode il nous faudra mourir ! »

A Weimar, Mélanchthon apprend que le Landgrave, dont la conscience peut-être avait besoin de se rassurer, va publier le *Conseil secret de confession !* Mélanchthon en conçut un tel chagrin que la maladie le saisit et que sa dernière heure paraissait près de sonner. Luther était accouru. Lorsqu'il vit son cher Philippe sans connaissance, le visage décomposé, l'air d'un mort : « Dieu nous soit en aide ! — s'écria le Réformateur — comme le diable m'a défiguré cet instrument ! » Alors, se tournant vers la fenêtre — c'était sa coutume lorsqu'il priait — il se mit à intercéder avec cette véhémence, avec cette familiarité qui révèlent une âme en continuelle relation avec Dieu : « *Là je ne ménageai point le bon Dieu* — raconte plus tard Luther lui-même — car je lui jetai ma besace devant la porte, et lui cornai les oreilles de tous les passages contenant promesses à la prière dont je pus me souvenir, protestant qu'il *fallait qu'il m'exauçât, s'il voulait que je me fiasse à sa Parole !* »

Puis, Luther s'approcha du lit, prit Mélanchthon par la main et lui dit : « Prends courage, Philippe, tu ne mourras pas! »

Et Philippe ne mourut pas. Seulement il était déçu ; il avait espéré le repos dans la maison paternelle et suppliait Luther de ne pas le retenir plus longtemps : « Point du tout! — répliquait le docteur — il faut que tu continues à servir notre Dieu et Seigneur. »

Rien de touchant comme les soins maternels dont Luther entourait son ami. Sa tendresse le consolait, sa fermeté le fortifiait, il le contraignait en quelque sorte à rentrer dans la vie : « Mange — lui disait-il, le forçant à prendre un peu de nourriture — entends-tu, Philippe? il faut que tu manges sur-le-champ ; sinon je t'excommunie! »

Les prières de Luther! Les vaillantes, les victorieuses!

Luther le savait comme nous, mieux que nous, Messieurs, toutes les prières ne sont pas exaucées ; il le savait, car il avait lui-même fermé les yeux à deux enfants bien-aimés ; toutefois, Luther savait aussi que nos prières sont des puissances, que Dieu les entend, qu'elles arrivent à son cœur ; et Luther priait avec cette impétuosité, avec cette sorte de rudesse croyante, avec cet espoir contre tout espoir qui forment le caractère des bonnes intercessions.

La confiance en Dieu, voilà ce qui donne aux prières de Luther, oserai-je le dire? leur autorité : « La prière — écrit-il à Mélanchthon — est l'*impératrice* des choses humaines. Par elle nous réussirons, par elle nous supporterons ce qui ne peut être corrigé,

par elle nous triompherons de tous les maux ! »

Et l'humilité, cette humilité dont il est dit : « que Dieu lui fait grâce, » accompagne toujours la sainte audace du Réformateur. Il a le sentiment du péché, il l'a sérieux, il l'a constant ; il invoque des lieux profonds, il lutte sans cesse et sans cesse implore du secours.

La prière de Luther vient si directement de son cœur ; elle y trouve, dans l'amour des âmes, et de l'Évangile, et des parents, et des amis, de si ferventes émotions, qu'attendrie, que brûlante, obstinée, dévorante en quelque sorte, elle possède le Réformateur tout entier et souvent fait jaillir les larmes de ses yeux : « Je prierai — s'écriait-il pendant la Diète d'Augsbourg — je prierai et je pleurerai jusqu'à ce que mes cris aient été entendus dans le ciel ! » Et Mélanchthon nous dit : « Je l'ai trouvé maintes fois pleurant à chaudes larmes, invoquant Dieu pour le salut de l'Église, intercédant avec ardeur. »

Luther priait beaucoup. Ses longues supplications à genoux effrayeraient le christianisme affairé de nos jours. Luther pensait avancer mieux ainsi l'ouvrage de Dieu qu'en éparpillant son âme, sa foi, son temps et sa vigueur au courant de cette vie extérieure, essoufflée, frivolement sainte ou saintement frivole, comme vous voudrez, qui, dans tous les siècles et dans tous les pays, sert merveilleusement à nous dispenser du vrai travail, de la vraie intimité avec Dieu.

Un dernier trait. Luther, pour prier, ne prend pas l'habit de cérémonie ; il ne réserve pas la prière aux grandes occasions ; il ne craint pas, comme le font

certains hommes, d'aborder, et en quelque sorte de déranger Dieu lorsqu'il s'agit de petites choses et de petits sujets. La majesté de Dieu n'éclate pas moins dans un atome que dans un monde; la mite, avec son organisation parfaite, nous raconte aussi bien la toute-puissance de Dieu que le pourrait faire, s'il revivait, quelqu'un des gigantesques animaux du temps antédiluvien. Luther n'a donc pas peur de *déranger Dieu;* Luther prie pour la pluie et pour le soleil, pour les gens et pour les bêtes [1], pour la récolte de son champ et pour les fleurs de son jardin.

Le secret de cette prière, voulez-vous que je vous le dise, Messieurs ? Pour la foi de Luther, Dieu était : *le Père!* Aussi Luther avait avec Dieu la liberté de l'enfant.

« Je l'ai entendu prier un jour — s'écrie Veit Diétrich — Dieu de bonté ! quel esprit, quelle foi dans ses paroles ! *Il parle vraiment à Dieu.* »

La conférence de Haguenau était restée sans résultat. Mélanchthon absent, on n'avait rien pu faire et l'on s'était donné rendez-vous à Worms. Bon gré

1. La Parole de Dieu dit, Genèse, ch. IV, v. 1 : « Or Dieu se souvint de Noé, et de *toutes les bêtes*, et de tout le *bétail* qui était avec lui dans l'arche; » Genèse, ch. IX, v. 9 : « J'établis mon alliance avec vous, et avec votre race après vous; et *avec tout animal vivant qui est avec vous*, etc., » « Et moi, n'épargnerai-je point Ninive, cette grande ville, dans laquelle il y a plus de six vingt mille créatures humaines... et où il y a aussi une *grande multitude de bêtes?* » Jonas, ch. IV, v. 11. — Jésus a dit: « Pas un seul passereau ne tombe en terre sans la permission de votre Père qui est aux cieux. » — Il a dit: « Les corbeaux ne sèment ni ne moissonnent, et pourtant Dieu prend soin d'eux. »

mal gré, Mélanchthon dut y marcher, accompagné de Cruciger.

Hélas, Messieurs, c'est toujours la même histoire : passes d'armes théologiques, débats sur toutes les questions sans parvenir à s'entendre sur aucune. Mais cette fois, le doux Mélanchthon montrait beaucoup de fermeté. Ce fut pour cela peut-être, qu'un rescrit de l'Empereur vint rompre les discussions, renvoyant les docteurs à la prochaine Diète de Ratisbonne, qui s'ouvrit quelques mois plus tard.

Nous y retrouvons Mélanchthon. Nous y rencontrons un bien plus grand personnage, l'Empereur, lui-même, qui présidait les États. Plus attaché que jamais à son projet de transaction, Charles-Quint choisit et nomma les six membres de la commission appelée à préparer les bases d'un arrangement. L'Empereur fit mieux, il remit à ce conseil un livre, écrit ou tout au moins revu par Bucer et Capiton : le *Livre de Ratisbonne*, dont le texte et l'esprit devaient fournir les éléments de la conciliation entre catholiques et réformés. Les doctrines de la confession d'Augsbourg s'y trouvaient, mais affaiblies; et les prétentions romaines s'y cachaient sous le nom : « d'autorité de l'Église ! » Cette Église ayant mission d'interroger l'Écriture, le droit d'examen individuel étant nié, on retombait, sans le dire, sous la puissance des conciles et de la papauté.

Mélanchthon avait des surveillants à Wittemberg; l'Électeur se faisait rendre un compte journalier des débats, consultait Luther, et transmettait à Philippe de sévères instructions. Celui-ci mérita, il faut le dire à sa gloire, d'être taxé de *roideur* par Charles-

les ducs de Savoie, répudiée par Fribourg qu'indignaient les succès de Froment et de Farel, délaissée par la ville de Berne qui semblait l'oublier, reçut tout à coup une offre de secours plus effrayante que l'abandon : François Ier, en guerre avec le duc de Savoie allié de Charles-Quint, se présenta comme protecteur; c'est-à-dire qu'il voulait prendre Genève et le canton de Vaud.

Berne, à cette nouvelle, sortit de son engourdissement; elle fit sa campagne de 1536. Ses troupes, vaillantes et bonnes marcheuses, arrivèrent devant Genève avant les Français; Genève demeura libre, et le canton de Vaud, arraché aux ducs de Savoie, devint à la fois bernois et protestant.

Telle était, Messieurs, la méthode alors. Les conquêtes religieuses s'accomplissaient ainsi. En Suisse, on instituait des discussions publiques, après lesquelles on organisait des *plus*. Le *plus* était simplement une votation, où la majorité décidait des croyances de la minorité.

Honteux spectacle, et qui explique trop bien comment des frontières de la politique, on faisait les frontières de la foi. Jusqu'ici, jusqu'à tel village, jusqu'au bord de tel ruisseau, tout est protestant; à partir du ruisseau, tout est catholique romain !

Que devient le respect du sens moral, que deviennent les rapports de l'âme avec Dieu ?

Le seizième siècle, qui a reconnu la conscience de l'État, qui a retrouvé, qui a réveillé les consciences individuelles, a nié la conscience de l'individu dans l'État. Rien d'émancipateur comme la popularisation des Écritures, rien qui libère plus radicalement l'in-

dividu ; et cependant c'est l'État qui va choisir pour le peuple, et décider quelle religion il prendra!

En Allemagne, dans le nord de l'Europe, ce fut l'État qui abolit la messe. Il n'aurait pu le faire, disons-le hautement, si l'Évangile n'avait, avant tout, ruiné la messe dans les cœurs. Oui, les âmes étaient remuées, elles étaient souvent convaincues, néanmoins les princes ont fait en Allemagne ce que faisaient en Suisse les grands conseils ou les *plus*. Sous tel souverain il était défendu de croire au pape, sous tel autre il était défendu de ne pas y croire; le classement s'est opéré par nations, et non par individus.

L'Allemagne appartenait en grande partie à la Réforme. Les écrits de Luther allaient partout, la Bible pénétrait jusque dans les hameaux les plus reculés; à travers bien des hésitations, bien des obscurités, souvent des persécutions sanglantes, l'Évangile avançait rapidement; un jour venait où la Réforme se révélait dans sa force, il fallait compter avec elle; peut-être pouvait-on s'en servir; ce jour-là, un Gustave Vasa, un Albert de Brandebourg se rencontraient, qui faisaient de sa cause leur propre cause : les résistances étaient brisées, et le pays se trouvait protestant!

De véritables, de profondes conversions, disons-le, s'opéraient en masse; le progrès marchait d'un tel pas que Ferdinand d'Autriche voyait ses sujets lui demander la Réforme, à lui, le frère de Charles-Quint! La Hongrie, la Bohême, la Pologne, la Livonie et la Courlande avaient leur puissant parti réformé. A Cologne, l'archevêque-électeur Hermann embrassait sérieusement l'Évangile malgré les menaces de ses chanoines et du pape. Hermann faisait lire, en pleine cathé-

drale, le *Livre de la Réformation* que Mélanchthon venait de terminer. Pendant cette lecture, qui dura huit jours, l'archevêque cherchait lui-même dans la Bible les passages cités. Le *Livre* fut condamné par les États du pays, l'archevêque fut déposé, et la Réforme étouffée.

Vous sentez, n'est-ce pas, les palpitations de ce mouvement prodigieux. Si les États décidaient, si les majorités l'emportaient, si le droit des minorités était méconnu, si la Réforme enfin, négligeant d'aller tout au bout de son œuvre, ne portait pas tous ses fruits, les âmes pourtant et les consciences saisissaient l'Évangile ; les victoires de l'Évangile étaient incontestables, elles étaient magnifiques, et depuis Notre-Seigneur Jésus-Christ, je ne sais pas d'époque où les anges qui sont dans les cieux aient eu plus souvent à se réjouir de la conversion des pécheurs.

IX

LE MAL DU PAYS

Nous touchons, Messieurs, à ces heures du soir où la lumière qui va nous quitter prend des teintes mélancoliques, se décolore, s'attriste et s'éteint, on le dirait, avant d'avoir disparu.

Luther, fatigué, souffrant, las de vivre ici-bas, aspire de toutes ses forces au ciel.

C'est un spectacle à la fois navrant et doux.

Que ces hommes, qui ont beaucoup accompli, ploient à la fin ; qu'ils éprouvent, au moment où les ombres descendent, un impérieux besoin de repos, nul ne saurait s'en étonner. D'éclatants exemples, Chatam, Burke, tant d'autres, nous ont habitués à ces suprêmes lassitudes du combattant vieilli.

Mais ce qu'il y a de beau chez Luther, c'est, à côté des destructions de l'âge, l'éternelle jeunesse de l'âme et l'immortelle vigueur de la foi. Ainsi le chrétien demeure, lorsque le penseur et le travailleur ont fléchi. Fait admirable dont chaque jour nous montre la

réalité. Chez l'homme de foi, tout s'use et tout s'évanouit de même que chez les autres hommes; intelligence, mémoire, activité, force physique, ressort moral, tout s'en va, tout, excepté l'âme qui croit, le cœur qui aime, excepté la prière et la foi, excepté ce qui ne peut pas mourir.

Ceci ne ressemble en rien aux mornes découragements du sceptique. Si Luther se sent fatigué de la terre, il désire ardemment remonter vers le Christ, « ce qui lui est beaucoup meilleur. » Relisez la seconde épître à Timothée, vous y entendrez les mêmes soupirs, vous y trouverez la même tristesse, vous y verrez les mêmes souffrances du lutteur épuisé; et les mêmes joies, le même espoir, la même couronne y resplendiront de leur pur éclat.

Quelque chose manquerait à la vie de Luther, à ce drame arrangé par la main du Seigneur — passez-moi l'expression — si nous ne rencontrions, vers l'heure du crépuscule, cette période assombrie qui précède un glorieux départ.

Remontez le cours de cette existence, Messieurs; quelle épopée! D'abord les humbles années de l'enfance et le chant du pauvre étudiant qui mendie son pain; bien vite après, le cloître d'Erfurth et la tragique bataille éclatant au fond de ce cœur que brise le sentiment du péché, que va faire rayonner d'allégresse l'assurance du salut; le voyage de Rome ensuite et ses révélations; les indulgences et leurs scandales; la résistance de ce moine intègre, qui proteste au nom de la parole de Dieu; son indomptable énergie en face de Cajetan; son intrépidité lorsque arrive la bulle; puis la grande journée de Worms et ce cri :

Je ne peux autrement! qui va par toute l'Europe réveiller les consciences; puis la Wartbourg solitaire et cette Bible qui en jaillira; puis le choc contre l'esprit de désordre, personnifié tantôt par les nouveaux prophètes, tantôt par les paysans révoltés, tantôt par les anabaptistes et leur roi Jean; puis le mariage, le chaste et doux mariage, la bonne vie de famille, cette sainte réaction contre les fausses saintetés! Ne sentez-vous pas l'ampleur du poëme, et que la Réforme, ainsi que le Réformateur, atteignent leur zénith! Un instant ils y demeurent comme immobiles et radieux. La Réforme proteste à Spire; soutenue du bras puissant de Luther, elle résiste à Augsbourg et proclame sa foi. C'est le dernier éclat. Les compromis de Charles-Quint viennent l'obscurcir; devant l'œuvre politique l'œuvre de l'esprit se retire; Luther s'efface devant les princes protecteurs. Au milieu du tumulte des ligues, des colloques, des conciles qui vont s'ouvrir et des habiletés qui se multiplient, le vieux serviteur de Dieu, reployé sur soi-même, pleurant l'idéal qu'il rêvait, demande à son maître de le reprendre. Et son maître le reprend à l'heure propice, à l'heure où se réunit le concile de Trente, où la guerre de religion va se déchaîner. Luther s'endort, les regards arrêtés sur le ciel. Son dernier: *oui!* mot puissant et simple, confirme l'Évangile qu'il a confessé sans faiblir.

La vie de Luther! connaissez-vous, Messieurs, des fictions à la hauteur de cette réalité? Le déclin a sa grandeur, croyez-le bien; je m'en approche avec respect; on y pressent bien plus l'arrivée que le départ!

Mais Luther était las : « Je suis fatigué de vivre ! » écrivait-il, « j'ai achevé ma route, me voilà rassasié de vie, je ne sais rien *in tota vita* à quoi je prenne plaisir ! Que Notre-Seigneur arrive vite et m'emmène ! » Alors vient ce retour sur l'existence passée, si mélancolique, si humble et si désenchanté : « Pauvres que nous sommes ! nous ne gagnons notre pain que par nos péchés. Jusqu'à sept ans, nous ne faisons rien que manger, boire, jouer et dormir. De là jusqu'à vingt et un ans, nous allons aux écoles trois ou quatre heures par jour ; nous suivons nos caprices, nous courons, nous allons boire. C'est alors seulement que nous commençons à travailler. Vers la cinquantaine, nous avons fini, nous redevenons enfants. Ajoutez que nous dormons la moitié de notre vie. Fi de nous ! Sur notre vie, nous ne donnons pas même la dîme à Dieu, et nous croirions, avec nos bonnes œuvres, mériter le ciel ! Qu'ai-je fait, moi ? J'ai babillé pendant deux heures, mangé pendant trois, resté oisif pendant quatre. *Ah ! Domine, ne intres in judicium cum servo tuo !* »

Or on sait si Luther commença tard à travailler, et s'il finit tôt !

Après, la note grave reprend. C'est toujours la nostalgie du ciel : « Pour moi, je soupire après l'heure de grâce, pour passer à Dieu. Je suis rassasié, fatigué, inutile ! » — Il avoue, dans la même épître, qu'accablé de lettres et de livres à écrire ainsi que d'affaires de toutes espèces, rassemblant ses dernières forces pour continuer les cours de théologie, il ne peut trouver un instant de répit. — « Je ne suis plus rien. Priez pour moi sérieusement, je vous en conjure, afin

que le Seigneur retire mon âme dans la paix. »

« *Alt, Kalt, Ungestalt* — s'écrie-t-il ailleurs. — Que mon âme fatiguée monte maintenant vers le Seigneur ! »

« Je suis rassasié du monde, et le monde l'est de moi. Nous serons donc faciles à séparer, comme un hôte qui quitte son auberge ! » — « Ses pensées, dit Mathésius, étaient constamment tournées vers la mort et la vie future ; » il avait écrit ces paroles sur son psautier : « Le monde t'a-t-il donc si bien traité, que tu aies tant de peine à lui dire adieu ?..... Seigneur, laisse-moi m'endormir en paix, et sortir d'ici en ta joie, s'écriait le vieux Siméon. Misérable que je suis, disait saint Paul, qui me délivrera de ce corps de péché et de mort ? — Oh ! romps les liens ! ou, comme l'explique le pieux Philippe : cher Père, *détèle-moi !* Ceci est un signe certain qu'on a reçu la Parole de vie, si l'on désire de mourir, et qu'on ne voie que gain dans la mort. Car quiconque ayant reçu par la Parole le Seigneur et le Dispensateur de la vie garde cette Parole, ne verra ni ne souffrira la mort éternellement. — Je sais que je ne suis rien ; adieu en Christ ! et priez pour moi que je déloge bientôt de ce corps de mort et de cette chair de péché. » Puis à l'Électrice qui lui avait demandé de ses nouvelles, Luther répondait en son poétique langage : « La cruche a été souvent à l'eau ; elle se brisera tout à coup. J'ai assez vécu ! »

Quel embrasement dans son attente de la venue du Christ : « Vienne le Seigneur !..... Bon Dieu, viens avec le jugement dernier ! » — Et comme il tenait en main un chapelet d'agates blanches : — « O Dieu,

veuille que ce jour vienne bientôt. Je mangerais aujourd'hui ce chapelet, pour que ce fût demain! » Alors, il tourne le regard de la foi sur son œuvre et s'écrie : « Je crois que nous sommes cette trompette suprême, qui prépare et devance la venue du Christ. Ainsi, quelque faibles que nous nous sentions, quelque petit son que nous fassions entendre devant le monde, nous sonnons fort dans l'assemblée des anges du ciel, qui reprendront après nous et se chargeront d'achever. »

Luther était souffrant. Son corps usé par les austérités de la jeunesse, par les rudes batailles de l'âge mûr, par les travaux accablants de toute la vie, lui rappelait constamment cette destruction de la « maison terrestre » dont parle l'apôtre Paul. Et Luther suppliait avec une ferveur plus intense son Rédempteur de venir. Il sentait vieillir ses facultés : « Ma tête, écrivait-il, ressemble à une lame dont l'acier est enlevé, qui ne contient que du fer ; le fer ne coupe plus. »

La mort de *Lennichen* l'avait atteint au cœur. A dater du départ de son enfant, nous l'avons dit, Luther ne trouve que rarement un pâle sourire.

D'autres douleurs l'assiégeaient. La persécution sévissait partout. On brûlait, on tenaillait les hérétiques, c'est-à-dire les réformés. L'édit de Charles-Quint relatif aux Pays-Bas — pour ne citer que celui-là — condamnait les *relaps* au *bûcher*, les autres à l'*épée*, et les femmes à la *fosse* : on les enterrait vivantes, tout simplement! Luther ne pouvait pas voir mourir ceux-là qu'un cri ne se formât dans sa poitrine : Ils ne seraient pas morts sans moi! Voilà ce

qu'il se disait. — Les apôtres, il le savait bien, avaient accepté la même responsabilité. Jésus, « ce prince de la paix, » avait apporté l'épée ici-bas. « Tous ceux qui le servent souffriront persécution [1]. » Cela est écrit; cependant le cœur se déchire au contact répété d'impressions pareilles.

L'âme s'use aussi lorsque vient le temps où les ardents champions de la vérité commencent à se détourner d'elle, où ils désertent son camp, où ils maudissent les remueurs de questions! Les amis sont alors plus lourds à porter que les ennemis, et plus d'un témoin a redit le mot de Moïse : Ce peuple est trop pesant pour moi! — Luther le sentait. « Quand je commençai à écrire contre les indulgences — s'écrie-t-il quelque part, — je fus pendant trois ans tout seul; personne ne me tendait la main. A présent, ils veulent tous triompher. J'aurais bien assez de mal avec mes ennemis sans celui que me font mes bons petits frères. Mais qui peut résister à tous? Ce sont des jeunes gens tout frais, qui n'ont rien fait jusqu'ici; moi, je suis vieux maintenant, et j'ai eu de grandes peines, de grands travaux! »

La Réforme baissait, la politique envahissait la religion, l'ascendant des princes croissait; ils essayèrent même de soumettre à une sorte de censure les écrits de Luther. Le vieillard n'avait pas attendu cet acte inouï pour déplorer la déchéance de son œuvre. Mais de quel air, mais avec quelle verve il relève la prétention des souverains protecteurs : « Si mes ouvrages — dit-il — étaient envoyés à la cour

1. Timothée.

avant de paraître, ils y rencontreraient tant de critique et de censure qu'ils ne paraîtraient jamais, et, s'ils paraissaient, nos adversaires soupçonneraient chaque fois une foule de gens d'y avoir pris part. Maintenant, on sait et l'on voit qu'ils sont tout uniment de Luther; c'est à lui seul de s'en justifier. »

L'invasion politique se produisait sous une autre forme : l'opposition des juristes contre la Parole de Dieu. Luther fut contraint d'entrer en lutte avec les hommes de loi. Les légistes tenaient tous, sinon pour le pape, du moins pour l'usage ancien, pour le droit canonique, pour la tradition. Dans la réforme religieuse, ils pressentaient la réforme législative. Le droit moderne, représenté par Luther, était sans cesse l'objet de leurs assauts. Luther, à la fin de sa vie, se voyait obligé de défendre le principe du mariage des prêtres contre les tribunaux allemands! On lui opposait ces Décrétales et cette scolastique qu'il avait brûlées, plus de vingt années avant, aux portes de Wittemberg : « Ceux que je croyais de fidèles amis de l'Évangile — s'écrie-t-il en parlant des juristes — je trouve en eux des ennemis cruels! Penses-tu que ce ne soit pas pour moi un supplice, je te le demande, mon cher Spalatin? »

Ce n'est pas tout encore, la querelle antinomienne commence. Au nom de la grâce on déclare la guerre aux commandements de Dieu! En présence des manifestations de la vérité, les manifestations de l'erreur deviennent inévitables; quand les vagues sont profondes, elles vont remuer la boue du fond; toutefois le mal, pour ne pouvoir être conjuré, n'en demeure

que plus affligeant; et Luther s'attriste à chaque instant davantage.

Il s'attriste surtout en assistant à cette réaction qui suit invariablement les réveils. Chez un grand nombre la piété s'était allanguie, chez plusieurs on voyait une totale perversion des mœurs. Les illusions qui accompagnent les conversions générales se manifestaient avec éclat ; Wittemberg, la ville sainte, la forteresse de la Réforme avait ses débauches et ses corruptions. « Il vaudrait mieux — s'écriait le Réformateur — ne pas avoir chassé Satan, que de le ramener en plus grande force. » Ce fut le dernier coup. « Quittons, quittons cette Sodome ! — écrivait Luther à sa femme ; — je suis las de cette ville.... j'aime mieux courir de lieu en lieu et mendier mon pain que de souffrir les abominations qui s'y commettent! Tu peux faire connaître ma détermination à Poméranus et à Philippe; et prie le premier qu'il fasse en mon nom mes adieux à Wittemberg, car je ne puis plus longtemps imposer silence à l'indignation de mon cœur. »

Sur les instances de l'Université, sur les prières de l'Électeur qui lui manda une députation, Luther resta, mais navré.

X

MORT DE LUTHER

Tout cela préparait le citoyen des cieux au retour dans la patrie, à la belle arrivée; et c'était une nouvelle grâce de Dieu. La mort, de plus en plus, devient le sujet habituel et très-doux des entretiens de Luther avec ses amis. Apprend-il qu'un chrétien a quitté cette terre, il s'écrie : « Dieu veuille que je m'endorme aussi paisiblement dans le sein du Sauveur, sans que mon corps soit tourmenté par une longue agonie. Mais que ta volonté soit faite, Seigneur. »

Parfois une senteur printanière, le parfum des violettes qu'il aima tant, revient comme ces bouffées d'avril qui s'égarent, on le dirait, aux pâles journées d'arrière-automne : « La robe de pourpre dont elles sont vêtues — dit-il alors, parlant de ses chères violettes — est une couleur de deuil; mais dans l'intérieur se trouve une autre fleur, une fleur couleur d'or, symbole de la foi qui brille, sans se flétrir, au milieu des douleurs. »

Luther allait cueillir la fleur d'or.

Appelé, malgré son âge, sa lassitude et ses travaux à quitter momentanément Wittemberg pour Eiseleben, où l'appelait une querelle de famille entre les comtes de Mansfeld, seigneurs de son pays, Luther entreprit le voyage, malgré lui pour ainsi dire, et en plein hiver. Il s'agissait d'éviter une rupture entre frères; Luther partit. La dernière œuvre de cet homme, que sans cesse on nous représente comme altéré de luttes et de combats, sera donc une œuvre de paix. Luther laissa son intérieur, sa douce Catherine, trop mal portante pour l'accompagner, et s'achemina vers Eiseleben par un temps pluvieux et froid. L'expédition, en ce temps-là, n'était pas aisée. Il fallut attendre trois jours dans la ville de Halle, que la rivière débordée, la *Saale*, « cette grande anabaptiste ! » comme l'appelait plaisamment Luther, permît de passer plus avant. Lorsqu'on traversa le courant sur un bateau, nouveau péril; l'embarcation faillit chavirer, et Luther, qui tenait serrés contre lui ses enfants épouvantés : « Avouez, maître Jonas, que le diable rirait bien, si Luther, ses trois fils et le docteur Jonas, se noyaient de compagnie ! »

A la frontière, on trouva les comtes de Mansfeld; ils étaient accourus avec cent treize chevaux, pour mieux honorer Luther. Au bruit du canon, à l'éclat des fanfares, Luther entra dans sa ville natale qu'il avait quittée près de cinquante ans auparavant, le sac sur le dos, de pauvres habits sur le corps, fils de mineur, cheminant du côté de Magdebourg, où, pour obtenir son pain, il avait si longtemps chanté des cantiques, le soir, sous les fenêtres bien éclairées de

ces maisons dont les habitants avaient chaud et n'avaient pas faim.

Saisi par l'émotion, Luther sentit une défaillance; dès lors cette pensée lui vint : peut-être mourrai-je à Eiseleben, où je suis né!

Cependant il se mit à l'œuvre. Travailleur infatigable, il examinait les dossiers, cherchait à concilier les intérêts des souverains ses seigneurs, puis montant en chaire, ce qu'il ne faisait plus guère à Wittemberg, il annonçait la Parole de Dieu. Le soir, on causait; Luther parlait de la vie future : — se reconnaîtra-t-on? — demandait quelqu'un. Et Luther de s'écrier : « Que fit Adam? Jamais il n'avait vu Ève. Il reposait et dormait d'un profond sommeil. Cependant il ne lui demanda pas, quand il se réveilla : D'où viens-tu? qui es-tu? — Voici, dit-il, de la chair de ma chair, et des os de mes os! — Comment savait-il que sa femme n'était pas issue d'une pierre? C'est qu'il était rempli du Saint-Esprit et d'une véritable connaissance de Dieu. Eh bien! dans la vie à venir nous serons renouvelés à cette connaissance et à l'image de Dieu en Jésus-Christ, de telle manière que nous reconnaîtrons père et mère et amis, de face, mieux même qu'Adam ne connut Ève. »

Dans la matinée il avait été souffrant; tantôt couché sur un lit de repos, tantôt faisant quelques pas dans son cabinet, il priait, puis s'entretenait avec ses amis; et la pensée qu'il mourrait au lieu même où il était né lui revenait au cœur. Ranimé pendant le repas, heureux de se trouver au milieu de gens qu'il aimait, éclairant tout par cette vive lumière de génie, de saillies, de cordialité, de bonté qui toujours rayonnait

en lui ; une même pensée, celle de la mort, apparaissait de nouveau, joviale cette fois et presque badine : « Si je réussis à remettre l'accord entre mes chers seigneurs, je m'en retournerai chez moi, je me coucherai dans mon cercueil, et je donnerai mon corps à dîner aux vers. »

Mais c'est dans les lettres de Luther à Catherine, c'est dans cette tiède atmosphère de tendresse que se dilatent en quelque sorte toutes les grâces de son esprit : « A très-savante Catherine Luther — écrivait-il, le 6 janvier. — Chère Catherine ! nous sommes ici, nous laissant martyriser et désirant de tout cœur partir. Mais cela ne pourra guère se faire avant huit jours. Tu peux dire à maître Philippe qu'il n'a qu'à corriger son sermonnaire ; car il n'a pas compris pourquoi Notre-Seigneur nomme les richesses : des épines. C'est ici qu'il faut venir à l'école pour l'apprendre. Toutefois, je tremble en songeant que nulle part la sainte Écriture ne mentionne les épines sans parler de flammes et de feu. Ceci m'engage à redoubler de patience, afin de pouvoir, sous la bénédiction de Dieu, opérer quelque bien. » Deux jours après : « J'estime que l'enfer et le monde entier sont dépeuplés de diables à l'heure qu'il est. On dirait qu'en mon honneur, ils se soient tous donné rendez-vous à Eisleben, tant les difficultés se compliquent... Priez, priez, priez, et aidez-nous, afin que nous réussissions dans ce que nous avons entrepris ! J'étais aujourd'hui sur le point de faire graisser les roues de la voiture dans ma colère, mais la vue des maux auxquels ma patrie est exposée m'a retenu. »

Et comme la pauvre Catherine, dévorée d'inquié-

tudes, ne respirait plus, le docteur, vite, reprend la plume : « A sainte et soigneuse dame Catherine Luther de Zeilsdorf, à Wittemberg, ma chère et gracieuse souveraine ! Grâce et paix en Christ, très-sainte dame. Nous vous sommes infiniment obligé des grands soucis qui vous empêchent de dormir. Car, depuis que vous avez soin de nous, le feu a pensé nous consumer dans notre logis, ayant pris à deux pas de la porte de notre chambre ; et hier, en vertu de vos sollicitudes, on n'en saurait douter, une pierre a failli nous tomber sur la tête et nous écraser, comme dans une souricière. — Je crains que si tu ne cesses de craindre, la terre ne finisse par nous engloutir, et que tous les éléments ne s'unissent pour nous persécuter. Prie, et abandonne les soins à Dieu ! »

Les larmes ne viennent-elles pas, lorsqu'on lit ces lettres, et qu'on pense au coup terrible qui va frapper la malheureuse femme de Luther !

Lui, redoublait de prières. Chaque soir, entre autres, on le voyait se retirer au fond d'une de ces vastes embrasures de fenêtres que nous montrent encore les vieux châteaux ; là, dans cette espèce d'oratoire, il répandait son cœur devant Dieu ; puis il revenait le visage rayonnant de joie, car il avait rejeté tout fardeau.

Le 17 février, dans la soirée, Luther enveloppé de sa robe de chambre se chauffait auprès du poêle et s'entretenait de la vie à venir avec Cœlius et Jonas, lorsque sa figure s'altéra tout à coup : « Je me trouve mal ! » murmura-t-il. Aurifaber, qui entrait, lui offrit d'aller chez la comtesse, chercher de la *poudre de licorne ;* Luther consentit d'un signe ; le comte Albert

accourut, ratissa lui-même la poudre dans deux cuillerées d'eau-de-vie, les fit prendre à Luther, qui, ranimé par ce cordial et se trouvant mieux, s'assoupit dans son fauteuil. Réveillé vers dix heures par la cloche du château : « Eh quoi ! dit-il à ses amis et à ses fils, vous voici encore debout ; ne voulez-vous pas vous coucher ? » — Il se leva, se dirigea vers le cabinet attenant à sa chambre, et sur le seuil : « Au nom de Dieu, s'écria-t-il, je vais me mettre au lit ! et en latin : Je remets mon esprit entre tes mains : Tu m'as racheté, ô Seigneur, Dieu fidèle ! » Une fois couché, tendant la main à tous : « Docteur Jonas — dit-il — maître Cœlius et vous autres, priez pour le Seigneur notre Dieu et pour son Évangile, car le concile de Trente et le pape sont fort irrités contre lui ! » Ainsi la verve, ainsi le tour original de cette pensée remportaient, il semble, leur dernière victoire sur la mort.

Vers une heure du matin, le mal reprit violemment : « Ah mon cher docteur Jonas ! — s'écria Luther, revenant à la pensée qui ne le quittait plus guères — j'estime que je resterai ici à Eisleben où je suis né et où j'ai été baptisé. » — « Notre Père céleste vous aidera, répondirent les amis, par Jésus-Christ que vous avez prêché ! »

Alors Luther se levant et se promenant par la chambre : « En tes mains, recommença-t-il à dire, en tes mains je remets mon esprit. Tu m'as rachete, ô Seigneur, Dieu fidèle ! » Saisi par l'oppression, il retomba sur son lit. Le comte et la comtesse, les médecins, les serviteurs, tous debout, prodiguaient leurs soins au moribond, Jonas et Cœlius lui adressaient ces bonnes, ces fortes paroles de foi qui éclairent la vallée

de l'ombre de la mort jusque dans ses plus sinistres profondeurs. On reprenait un peu d'espoir : « Vous avez une abondante sueur — s'écriaient ses amis — Dieu, par sa bonté, daignera vous rétablir! » — Luther seul ne s'y méprenait pas ; il répondait : « C'est la sueur de la fin ; » — puis se remettant à prier : « O mon Père céleste! Dieu et Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu de toute consolation! je te rends grâce de ce que tu m'as fait connaître ton cher fils Jésus-Christ, auquel je crois, lequel j'ai prêché et confessé, que j'ai aimé et loué, que déshonorent, persécutent et blasphèment le pape et tous les impies. Je te prie, mon Seigneur Jésus, d'avoir pitié de ma pauvre âme. O mon Père céleste, bien qu'il me faille laisser ici ce corps et quitter cette vie présente, je tiens pour certain que je demeurerai toujours avec toi, et que nul ne pourra me ravir de ta main. » Après qu'il eut récité plusieurs passages de saint Jean et des Psaumes, maître Simon Wild lui fit prendre quelques gouttes d'une potion qu'il portait toujours sur lui : « Je m'en vais! — dit Luther — puis trois fois de suite, avec une extrême rapidité, comme s'il eût voulu gagner la mort de vitesse, il répéta : « Je remets mon esprit en ta main ; tu m'as racheté, ô Seigneur, Dieu fidèle! » Après, il retomba sans mouvement. Frictions, essais de divers genres, interrogations, tout restait inutile. Luther avait cessé de parler, il paraissait ne plus entendre rien.

Alors, Jonas s'approchant : « Mon Père, voulez-vous mourir en Christ et dans la doctrine que vous avez prêchée jusqu'au bout? »

A cette question solennelle, Luther, rassemblant ses forces pour confirmer son œuvre et rendre un der-

nier témoignage à Dieu, prononça le mot par où se terminaient sa vie et son combat : — OUI !

Bientôt la figure du mourant devint très-pâle ; il essaya de respirer encore, puis il s'endormit paisiblement au Seigneur, les mains jointes sur la poitrine, sans douleur, sans agonie, comme il l'avait souvent demandé.

N'est-ce pas qu'elle est simple, cette mort ! et qu'elle est grave ! et qu'elle est croyante ! et qu'elle raconte bien la fidélité de Dieu !

Sitôt que la nouvelle fut répandue, on vit éclater des scènes de deuil qui réfutent à elles seules toutes les calomnies inventées contre Luther.

Non-seulement ses amis, mais les populations entières manifestent leur douleur ; d'Eisleben à Wittemberg ce ne sont que cris et que larmes. L'histoire nous raconte beaucoup de pompes funèbres, je n'en connais pas qu'on puisse comparer à celle-là. Dans la chambre mortuaire, les plus marquants citoyens d'Eisleben ont réclamé la faveur de garder le corps. Durant les services funèbres qui furent célébrés plus tard, les prédicateurs s'arrêtaient, étouffés par l'émotion, et les auditeurs pleuraient avec eux.

On prit le chemin de Wittemberg.

L'Électeur de Saxe avait demandé la dépouille de Luther. Le corps, placé sur une voiture de deuil, parcourut lentement des contrées dont les habitants faisaient cortége, chantant des cantiques, et le front découvert.

Ainsi l'on parvint aux portes de Halle. Les étudiants, les pasteurs, le sénat y attendaient celui qui, peu de

jours auparavant attendait, lui aussi, dans leur ville, et leur avait prêché la Parole de Dieu. Cette fois, c'était un corps glacé qu'on exposait dans l'église, et ces lèvres si puissantes ne parlaient plus. On entonna le cent-trentième psaume : « O Éternel ! je t'invoque des lieux profonds !... Mon âme attend le Seigneur plus que les sentinelles n'attendent le matin !.. »

On le chanta, ou plutôt — comme dit Jonas — on le sanglota d'une voix entrecoupée par la douleur.

Les citoyens de Halle gardèrent le corps durant la nuit, comme ceux d'Eisleben avaient fait.

Je vous laisse à penser ce que fut l'arrivée à Wittemberg. Lorsque la multitude vit, de la porte de l'Elster où elle s'était massée, paraître le lugubre cortége qu'escortaient les comtes de Mansfeld, une immense explosion de détresse remplit l'air. Alors on se mit en marche vers l'église du château.

Hélas ! dans cette longue procession, une chose, plus navrante que toutes, attirait invinciblement les regards ; sur une humble petite voiture se trouvait une femme, que soutenaient quelques amies et quelques parents : c'était la pauvre, la déchirée Catherine, la femme de Luther.

A Eisleben, en présence du corps que revêtait une robe de laine blanche, Cœlius s'appuyant sur les Écritures avait parlé du bonheur actuel de son ami, de son chef vénéré ; il avait montré l'âme bien vivante, bien active, dans la gloire de Dieu [1] ; il avait proclamé le re-

1. Luc, XVI, 22. — Ecclésiaste, XII, 9. — Luc, XXIII, 43. — Rom. XIV, 8. — Apoc. VI, VII. — II Corinth. V, 6, 7, 8.

lèvement de ce corps, rendu semblable au corps dans lequel Jésus est sorti vainqueur du tombeau, monté vainqueur dans les cieux! A Wittemberg, Pomeranus, souvent interrompu par les larmes, insista sur la doctrine du Réformateur, jeta l'Église éplorée aux pieds de Jésus-Christ, tandis que Mélanchthon, plus attendri, plus intime encore, peignait en traits émouvants et précis la grande, la douce, la bonne, la candide figure de Luther.

Les maîtres ès arts, quand Mélanchthon eut fini, s'approchèrent du cercueil et le déposèrent dans la fosse; une plaque de cuivre marque l'endroit.

Quelques années après, Charles-Quint, entrant en maître à Wittemberg, voulut visiter la tombe de cet homme qui s'était dressé devant lui, à Worms, et que dès lors il n'avait plus oublié.

Le duc d'Albe lui conseillait de jeter au vent les cendres de l'hérétique. L'Empereur, animé d'un noble courroux, se retourna : — Je ne suis pas venu, dit-il, faire la guerre aux morts. J'ai assez des vivants! laissons celui-ci jusqu'au jugement dernier!

Un mot encore, nous en avons tous besoin, un mot sur la veuve de Luther. Que va-t-elle devenir, cette femme excellente et modeste, qui cheminait dans l'ombre à côté de son glorieux époux; que va-t-elle devenir?

Ce qu'elle va devenir! elle va mourir de détresse, et presque de faim.

C'est la honte de l'Allemagne, c'est celle des princes réformés.

Catherine, la veuve de celui qui dirigeait l'Alle-

magne entière et dont l'Allemagne presque entière aurait voulu suivre le convoi, Catherine allait être oubliée au milieu du fracas des guerres de religion.

Luther, lui, ne l'avait pas oubliée. Par son testament, il lui donnait tout — ce tout était bien peu de chose — ne voulant pas, écrivait-il avec son bon sens et sa tendresse, que la mère fût sous la dépendance de ses enfants.

Il recommandait Catherine à ses amis, ajoutant ces paroles, qu'on dirait prophétiques : « Je leur adresse cette demande parce que le diable, ne pouvant plus me nuire, cherchera sans doute à faire tout le mal possible à ma Catherine, qui a été, qui est encore, grâce à Dieu, la légitime épouse du docteur Martin. »

Luther ne possédait presque rien. A la gloire éternelle de nos Réformateurs, ces hommes qui ont exercé la plus vaste influence sont tous morts indigents, n'ont accepté aucun avantage, ni pour eux-mêmes ni pour les leurs.

Séparée de celui qu'elle aimait par-dessus tout, Catherine était loin de rechercher des jouissances ici-bas; elle ne prévoyait pas néanmoins quelle extrême misère attendait ses jours de deuil.

Au premier moment, on s'occupa de Catherine. Quelques mois après, lorsque éclata la guerre, les princes eurent d'autres soucis, les amis de Luther furent dispersés par les affaires de la Réforme, les promesses de pension s'évanouirent, les combats qui se livraient autour de Wittemberg firent de la vie de Catherine une alarme incessante et comme une fuite qui ne s'arrêtait jamais. A peine rentrée dans sa triste maison qu'elle trouvait ravagée, la pauvre veuve était

obligée de repartir, pour se réfugier avec ses enfants derrière les murs de quelque ville qu'il lui fallait quitter encore, car les Espagnols de l'empereur Charles-Quint avançaient toujours. On a d'elle une touchante lettre au roi de Danemark pour le remercier d'un don de cinquante dollars qu'il lui avait fait; elle signe : « La veuve désolée du docteur Martin Luther, de mémoire bénie. »

Poursuivie par la guerre, poursuivie par la disette, poursuivie par la peste, l'infortunée Catherine que le roi de Danemark, sourd aux prières de Mélanchthon, ne secourait plus, fuyant encore et pour la dernière fois devant l'épidémie qui ravageait Wittemberg, emportée par le cheval qui traînait la charrette où elle s'était blottie avec ses enfants, Catherine fit une chute grave dont sa santé ne se releva pas. Chaque jour elle appelait son libérateur, il vint la délier au bout de trois mois. L'Évangile faisait sa force : « Toute mon espérance — disait-elle — est en Jésus mon Sauveur, qui m'a rachetée par son sang. » Elle priait avec ardeur pour ses fils, pour l'Église, pour l'œuvre de son mari bien-aimé.

Une fois expirée, on fit à Catherine de belles funérailles, cela va sans dire; les magistrats, les docteurs, les étudiants de l'université suivirent son cercueil.

On n'avait pas trouvé d'argent pour lui donner du pain; on en trouva pour ériger une statue sur son tombeau. Elle est enveloppée d'un suaire et tient une bible pressée contre son sein.

La douleur et la faim, la fuite et l'oubli, tout a passé. Catherine a franchi le seuil; elle a vu se lever le voile; elle est où n'entrent plus ni le deuil ni les

pleurs, elle ne tremblera plus pour celui qu'elle aime, sa Madeleine est là, ses enfants sont là, Jésus lui a tout rendu!

Je ne sais pas si vous sentez comme moi, Messieurs, mais dans cette certitude je trouve une paix dont mon cœur avait besoin.

XI

LA GUERRE DE SMALKALDE

« Le juste est retiré de devant le mal. »

A l'heure où Luther expire, le concile de Trente vient de s'ouvrir, la guerre de religion va lâcher ses fureurs, la trahison de Maurice de Saxe et la défaite de Mühlberg vont donner le signal de la vie errante, Mélanchthon va ployer, la déchéance protestante va s'accélérer, les disputes intérieures, les rédactions de formules, la scolastique et ses tendances vont tout envahir.

Et Luther, à soixante-trois ans, après trente ans de ministère réformateur, dit à ses amis : « Je n'ai rien fait! » — Luther dit à Dieu : « Père, je remets mon esprit entre tes mains! » — puis il s'endort doucement.

« Le juste est retiré de devant le mal! »

Les lits mortuaires de nos Réformateurs sont beaux à contempler. Si leur vie présente des taches, leur foi, leur inébranlable foi reste debout au moment su-

prême où l'âme ne veut plus qu'une chose : la vérité. Mélanchthon, Zwingle, Œcolampade, Calvin, Farel, ont rendu, de leurs lèvres décolorées, le même témoignage que Luther ; le même OUI a scellé leur conviction devant la terre et devant les cieux

A peine les restes de Luther étaient-ils couchés au caveau de Wittemberg, qu'une bulle foudroyante vint annoncer au monde le déchaînement des calamités. Paul III, fatigué des temporisations de Charles-Quint, publia tout à coup le traité secret que la cour de Rome venait de conclure avec l'Empereur. Par ce traité, qui supposait la guerre, le saint pontife promettait un secours de douze mille fantassins, de cinq mille chevaux et de deux cent mille écus d'or.

Ce coup hardi de l'impatience papale tranchait net toutes les questions, toutes les négociations, tous les expédients. L'Empereur se sentait la main forcée ; une autre main, la main du Saint-Père, avait tiré le glaive ; il fallait s'en servir.

Charles-Quint mit au ban de l'empire — ce fut son premier acte — le Landgrave et l'Électeur. Puis, toujours diplomate, il s'efforça de séparer d'eux les villes protestantes et les princes réformés. Tous résistèrent, sauf deux seigneurs, le duc de Brandebourg et Maurice, représentant de la branche cadette de Saxe, qui tous deux, sans prononcer de parole décisive, se tinrent à part.

Quant aux populations évangéliques, levées d'un seul élan, réunies autour de leurs chefs, le Landgrave et l'Électeur, elles formèrent une armée de quatre-

vingt mille hommes, bien supérieure à celle de Charles-Quint.

L'Empereur sortait d'une crise difficile. Après avoir vu ses troupes battues à Cérésolles et la flotte de Barberousse hébergée dans les ports français, Charles venait de prendre sa revanche, il est vrai, de concert avec Henri VIII. Paris menacé, Boulogne perdue avaient préparé le traité de Crespi. Mais de si rudes affaires épuisent les ressources; il fallait donc quelques mois à l'Empereur pour réparer ses pertes et se remettre sur pied.

Au reste, la mort s'était chargée de déblayer le terrain. Henri VIII, François Ier, Marguerite de Navarre et Gérard Roussel, son demi-Réformateur, avaient quitté ce monde.

Lamentable fin, que celle de François Ier. De sa main défaillante il montre les Guises, qui se préparaient à « mettre ses enfants au pourpoint, son peuple en chemise! » puis cet homme impuissant, usé, dont l'âme, semble-t-il, avait disparu, pousse, lui aussi, son dernier soupir, et pour oraison funèbre emporte ce mot d'un fils : « Il s'en va, le galant! »

Ce fils était Henry II. Faisant la guerre au pape et à l'Empereur, s'alliant aux protestants et aux Turcs, rachetant le tout par des persécutions intérieures chaque jour plus violentes, il suivait le chemin tracé par son devancier.

Ce fut alors que Charles-Quint se vit la main forcée par le fougueux Paul III.

Le décret de bannissement avait trouvé les princes fiers et résolus; leur réponse portait cette adresse : « A celui qui se dit empereur! » Forts comme ils

étaient, entourés de troupes vaillantes, ils auraient pu d'emblée remporter un succès décisif; il fallait pour cela ne pas attendre, se lancer en avant, attaquer les premiers ! Mais leurs deux chefs ne se ressemblaient point. Philippe, ardent, l'esprit net et sachant bien ce qu'il voulait, rongeait son frein à côté de Jean-Frédéric, âme consciencieuse et timorée, qui, toute pénétrée encore des objections de Luther contre l'emploi des armes, répugnait aux grands partis, restait sur la défensive et désirait n'en pas sortir.

Ainsi le temps se perdit, jusqu'au mois d'octobre, ou tout à coup une terrible nouvelle vint terrifier le camp des réformés. Maurice avait déserté l'Évangile, Maurice s'était réuni à l'Empereur, Maurice pénétrait dans la Saxe Électorale, il y entrait en ennemi !

Que Maurice eût ses raisons, qu'il les trouvât bonnes, c'est possible; aux mauvaises actions les bonnes raisons ne manquèrent jamais. On a parlé de dissensions entre les deux branches de la famille princière, on a dit que doué d'un coup d'œil pénétrant et prévoyant les revers de la ligue, Maurice avait voulu conserver les États Électoraux dans sa maison, sauf à saisir plus tard une occasion plus propice pour servir la cause des réformés. Franchement, de ces motifs, le meilleur ne vaut rien. Que maître de la situation, que ses intérêts garantis et son ambition satisfaite, Maurice, qui ne pouvait souffrir de supérieur, se sentît aussi disposé qu'un autre à repousser l'oppression romaine et le despotisme impérial, je le crois volontiers; toutefois, sans juger l'homme, je considère l'acte, et je dis que l'acte est une trahison.

Les résultats ne se firent pas attendre. Jean-Frédé-

ric retourna précipitamment chez lui pour reconquérir ses États, le Landgrave alla défendre les siens; l'Électeur palatin, le duc de Wurtemberg, les villes de Souabe et de Franconie, se sentant abandonnés, prirent le parti de se soumettre à l'Empereur.

La cause protestante semblait définitivement perdue. Cependant Paul III, du fond de son Vatican, assistait, non sans une terreur secrète, aux triomphes de l'Empereur. Il les trouvait trop rapides, dans ce vainqueur il pressentait le maître, il entrevoyait le jour où ce partisan couronné de la réforme intérieure et des transactions viendrait les imposer à ses amis comme à ses ennemis. Charles-Quint, dans les pays où pénétraient ses armées, ne sévissait point contre les protestants; on eût dit qu'il ménageait avec soin un des éléments indispensables à ses projets de conciliation à venir. Le pape remarquait cela. Impétueux comme nous l'avons vu, Paul III n'hésita point. Il retira ses troupes, les mit au service de la France, encouragea celle-ci à prêter secours aux Allemands réformés; il approuva les efforts qu'elle tentait pour jeter les Turcs dans les États de l'Empereur; lorsque l'Électeur eut momentanément arraché la Saxe aux traître Maurice, le pape s'en réjouit publiquement; il fit plus : sous prétexte de fièvre ou de peste, il mutila le concile, rappelant les prélats d'Italie, et coupa court, par cette décision, aux projets réformateurs de Charles-Quint.

L'Empereur n'en poursuivait pas moins sa marche triomphante. Le 24 avril 1547, son général, le duc d'Albe, remportait sur l'Électeur la décisive bataille de Mühlberg, mettait la main sur Jean-Frédéric, l'ame-

nait à Charles-Quint, une sentence de mort était prononcée contre le brave champion de l'Évangile, et l'Empereur se croyait magnanime en laissant la vie à son ennemi, pour le condamner aux fers.

Un simple acte de soumission au concile de Trente eût délivré Frédéric; l'Empereur enivré de ses succès lui ordonnait d'obéir, promettant la liberté. Mais le duc Jean-Frédéric, cette âme scrupuleuse jusqu'à la timidité, délicate jusqu'à l'hésitation, se trouva plus inflexible que l'airain en présence d'une défection. Le devoir, Messieurs, opère de ces transformations magnifiques. Jean-Frédéric répondit simplement qu'il sacrifierait plutôt ses États et sa tête que l'Évangile de Dieu. Pour la seconde fois dans sa vie, Charles-Quint étonné se heurta contre une de ces consciences qui savent dire : Je ne puis autrement.

Ce qu'avait été le pauvre moine Luther à Worms, l'Électeur le plus puissant de l'Allemagne l'était à son tour dans un cachot.

Au surplus, sauf les consciences, tout cédait devant l'Empereur. Paul III mourait. Maurice recevait l'investiture de la Saxe, prix de sa trahison, garantie de sa fidélité. Jules III, le nouveau pape, dont les vices étaient tels qu'on ne peut même y faire allusion, apportait à l'Empereur son alliance immonde ; le concile de Trente allait se rouvrir par son autorité. Et Charles-Quint, le regard invariablement fixé sur ce plan qu'il avait constamment poursuivi, celui de la réforme intérieure et des concessions réciproques, en assurait la réalisation par l'ouverture d'une nouvelle Diète à Augsbourg.

Là, de concert avec ce misérable Agricola, qui, après avoir exagéré la grâce pour ruiner l'obéissance, formulait maintenant des actes de soumission envers Rome, l'Empereur présentait à l'assemblée un arrangement qui portait le nom d'*Intérim*.

Cet *Intérim d'Augsbourg*, dont les articles conservaient toutes les doctrines romaines, n'accordant aux protestants que d'insignifiantes concessions, devait cesser de plein droit sitôt que seraient apparues les décisions du concile, obligatoires pour tous.

Vous vous rappelez le *Livre de Ratisbonne*, et vous reconnaissez la persistance de l'Empereur dans ses desseins.

Les tentations de la précédente Diète d'Augsbourg renaissaient donc, plus dangereuses que jamais.

L'unité tant rêvée ne se présentait-elle point de nouveau? Dieu, en permettant la défaite des protestants, n'avait-il point prononcé? Accepter, n'était-ce point de la bonne politique, n'était-ce pas mettre au fond l'Empereur contre le pape; et la Réforme partielle ne pouvait-elle point amener, par des sentiers plus détournés mais moins épineux, la grande, la totale Réformation?

Tels étaient les périls.

Pour les conjurer Dieu choisit, qui l'aurait cru, Maurice de Saxe et Mélanchthon.

Malgré les instances de la famille dépossédée, Mélanchthon, après bien des luttes intérieures, était rentré dans Wittemberg. Maurice le fit consulter sur l'*Intérim*. Sans refuser, bien s'en faut, de reprendre la voie des expédients, le docteur Philippe maintint fortement les dogmes proclamés par la Confession d'Augsbourg.

Charles-Quint sentit encore cette fois que son navire heurtait sur le roc, toujours sur le même roc : une conscience !

Du côté de Maurice, même opposition, déguisée sous des termes évasifs : il examinait, il ferait examiner, il ne devait rien brusquer.

Charles-Quint se tourna vers son illustre captif. Le *concile* et l'*Intérim*, ce n'était pas la même chose ; on pouvait résister à l'un et se soumettre à l'autre ; la prison d'ailleurs, les douleurs d'une séquestration qui le séparait des siens, les inquiétudes, l'isolement n'avaient-ils point assouplí l'Électeur ?

Charles fit donc venir le duc à Munich ; il le reçut avec une sorte d'urbanité, lui promettant, en échange de son adhésion, force compensations pour les États perdus, et la liberté.

Or, voici la réponse de Jean-Frédéric : « Très-gracieux Empereur, je me trouve devant Votre Majesté impériale dans l'attitude d'un prisonnier. J'ai confessé la vérité, je ne le nie pas ; j'ai sacrifié pour elle mes biens, ma femme, mes enfants, mes États, mes sujets, en un mot, tout ce que Dieu m'avait accordé dans le monde ; il ne me reste que ce corps captif, dont je n'ai pas le droit de disposer, et qui se trouve au pouvoir de Votre Majesté impériale. Mais Dieu me préserve, exposé comme je le suis aux yeux de tous, de perdre les biens éternels, en renonçant à la vérité. Car c'est là que j'ai cherché toute ma consolation, étant pleinement assuré que, quand même je donnerais ce misérable corps et ma vie pour la vérité, Dieu me rendra quelque chose de meilleur. Il ne me conviendrait pas de scandaliser tant de milliers d'âmes par une rétrac-

tation criminelle, si, après avoir longtemps confessé la vérité, je finissais par la renier. Ainsi, très-gracieux Empereur, je suis entre les mains de Votre Majesté, et elle a droit de me traiter en prisonnier; mais je veux persister dans la vérité que j'ai reconnue, et je souffrirai, pour montrer un exemple aux autres, tout ce qu'il plaira à Dieu et à Votre Majesté impériale de m'imposer. »

L'empereur, ne pouvant soutenir le regard de Jean, se détourna sans prononcer un mot.

Messieurs, cela est grand, cela fortifie le cœur.

Le Brandebourg, hélas! le Wurtemberg et le Palatinat ne nous montrent pas d'héroïsmes pareils. Les princes de ces contrées adhérant à l'*Intérim*, la messe fut rétablie, et les pasteurs résistants furent déposés.

La grande Réforme allait sombrer, on le croyait; elle allait se réduire — et ses ennemis en triomphaient — à la communion sous les deux espèces et à la répression de quelques abus, lorsque Dieu fit voir quel secours il réservait aux siens. Maurice de Saxe, après s'être élevé par la destruction des princes, toucha le but et sauva la Réforme par la défaite de Charles-Quint.

A l'*Intérim d'Augsbourg*, Maurice avait opposé l'*Intérim de Leipzig*; triste document, qui se contentait de réserver la question de la messe, qui admettait l'autorité de l'Église, la hiérarchie épiscopale, le baptême avec exorcisme, la confession accompagnée d'absolution, l'onction, les vêtements sacerdotaux, les cierges, les images, la Fête-Dieu! — et Mélanchthon adhérait!

Pauvre Mélanchthon ! Luther n'était plus là. Les périls qu'on avait vus poindre lors de la première Diète d'Augsbourg le trouvaient sans défense. Livré aux impulsions de la politique, de sa faiblesse naturelle, travaillé d'autant mieux par les négociateurs qu'on le savait plus accessible aux arrangements et moins capable de résister, il en était arrivé à signer des conclusions dont le caractère, essentiellement romain, devait entraîner la ruine de la Réformation[1].

Messieurs, ne nous étonnons pas trop. Il n'y avait pas de véritable Église, la Réforme n'en avait pas fondé. Restaient les princes, quelques docteurs, puis, au dessous de ces autorités qui décidaient pour lui, le peuple, le menu fretin, auquel l'affiche des ordonnances apprenait quelle religion il fallait suivre et quel culte il fallait pratiquer !

Notre âme se révolte. La seule pensée de ces *Intérims*, c'est-à-dire de ces règlements de la foi par le pouvoir séculier, provoque notre indignation. C'est ignoble, c'est odieux ! Et cependant cela paraissait aussi simple à Mélanchthon qu'à Charles-Quint.

Des questions de vérité pouvaient s'élever alors, elles pouvaient prendre toute leur grandeur, nous l'avons vu ; quant à la manière d'introduire la vérité, on ne soupçonnait pas même l'énormité des méthodes que le principe païen avait inventées, que l'erreur romaine avait conservées, et qu'avait léguées le moyen âge aux Réformateurs.

L'Allemagne hésitait entre les deux *Intérims*, lors-

1. Beaucoup de chrétiens, disons-le, blâmèrent hautement Mélanchthon pour sa défaillance.

qu'un brusque coup de vent les balaya tous deux.

Maurice, chargé par l'Empereur d'assiéger Magdebourg coupable de résistance aux décrets de la Diète; Maurice, une fois la ville gagnée et des alliances conclues sous main avec le roi de France et les princes protestants, Maurice changea de parti, jeta le masque et se précipita dans le Tyrol pour y accomplir son audacieuse campagne d'Inspruck!

Henry II le secondait en attaquant, au nom de leur indépendance, les cités impériales de Toul, Metz et Verdun, qu'il prit et garda[1].

Tout ce mouvement, dont les chefs avaient soin de faire honneur à la liberté, rencontrait les sympathies de l'Allemagne que l'absolutisme de l'Empereur effrayait, et qui tremblait de voir le régime établi au sud des Pyrénées s'installer en deçà du Rhin. Protestants et catholiques, Maurice avait tout pour lui.

Afin de mieux tromper l'Empereur, il venait d'expédier, ainsi que les princes alliés, sa confession de foi au concile, sollicitant des saufs-conduits pour ses théologiens; Mélanchthon, docile jusqu'au bout, s'était mis en route, lorsqu'un avis de Maurice lui ordonna de ne pas aller plus loin.

Charles-Quint cependant, tranquille à Inspruck où le retenait un accès de goutte, y vaquait à ses affaires. Tout à coup, on lui apprend que vingt-cinq mille hommes, commandés par Maurice de Saxe, marchent

1. Par une lettre publique, Henry II se déclarait navré de l'état de l'Allemagne. Il entreprenait la guerre « pour la liberté, non pour son profit particulier ! » En tête de cet écrit, on voyait un bonnet entre deux poignards : *devise de la liberté*, disait l'exergue.

sur le Tyrol. Ainsi, à l'heure même du succès définitif, au moment où maître en quelque sorte de la papauté par le concile, de l'Allemagne par les armes, il allait imposer aux deux partis son impériale volonté; à ce moment, le manifeste de Maurice vient annoncer à Charles que son ancien partisan tire l'épée contre lui, pour défendre la vraie religion, *pour délivrer le Landgrave injustement détenu, pour affranchir l'Allemagne de sa misérable condition*, pour s'opposer à l'achèvement du prodigieux édifice de monarchie universelle auquel travaillait Charles-Quint depuis qu'il était Empereur!

Maurice avançait à grands pas. Sur son passage il abolissait partout l'*Intérim*. Les pères du concile s'étaient enfuis épouvantés; le rêve de Charles-Quint s'écroulait par les deux bouts; il ne lui restait plus qu'à sauver sa personne, car Maurice prenait et franchissait les défilés du Tyrol. Alors on vit, par une nuit d'orage, sous les torrents que versait le ciel, passer la litière qui emportait en Carinthie l'Empereur goutteux et fugitif.

Maurice aurait pu s'emparer de Charles-Quint. Son bon sens l'en empêcha : « Je n'ai pas — dit-il — de cage assez grande pour un tel oiseau! »

Se faire le chef d'une révolution dont les développements lui échapperaient peut-être, c'était jouer gros jeu. Conserver l'Empereur en l'abaissant, c'était remporter un succès moins brillant mais plus sûr. Maurice le sentit, et s'en tint là.

Le vingt-six mai, une conférence, celle de Passau, mit en présence le prince de Saxe, et Ferdinand roi des Romains, frère de l'Empereur.

Charles-Quint humilié, mais tenace toujours et se cramponnant au projet de toute sa vie, ne voulait rien céder. Il céda cependant, car il était seul. Les catholiques d'Allemagne pas plus que les protestants ne se souciaient de maintenir ou d'accroître un pouvoir qui aspirait à tout écraser. Des deux parts, on signa *le Traité de Passau*.

Ce traité, Messieurs, c'était la fin du règne de Charles-Quint. De ce jour date chez lui, probablement, la résolution d'abdiquer. Il ne lui reste plus qu'à régler la transmission de son pouvoir, à se recueillir et à mourir. Charles-Quint accomplira bientôt, avec une pénétrante solennité, cette résolution suprême. Vainqueur des hommes, Charles-Quint s'est brisé contre une idée. La Réforme, même défaillante et compromise, a été plus forte que lui.

Au traité de Passau, qui n'avait pu résoudre toutes les questions, devait succéder une Diète, convoquée à Augsbourg.

C'est la troisième.

Elles ont toutes été grandes : la première par sa confession de foi, la seconde par l'*Intérim*, la troisième par la paix [1].

1. Une nouvelle guerre de religion, la guerre de Trente ans, devait mener l'Allemagne ensanglantée, ravagée par le fer et par le feu, à cette autre paix, la paix de Westphalie, plus sérieuse que la paix d'Augsbourg. Les deux partis, également exténués, renonçaient à s'absorber réciproquement. Les droits garantis aux partisans de la *Confession de foi* s'étendaient à tous les Réformés. Cependant, le vice fondamental subsiste, la religion d'État reste debout. C'est toujours la théorie ecclésiastique des Allemands. Les États sont libres; cela suffit. — Quant aux âmes

La liberté des cultes fut assurée. Entendons-nous : la liberté des princes et des États ; non celle des individus.

Désormais, chaque souverain, chaque ville indépendante était libre de décider qu'on ne dirait plus la messe, que l'Évangile serait prêché. L'individu s'en tirait comme il pouvait.

Cette paix d'Augsbourg qu'avait préparée Maurice, il ne la signa pas. Un coup de mousquet, tiré par derrière, termina ses jours. Fin sinistre d'une carrière où la duplicité l'emportant sur la conscience avait flétri de son contact les plus brillantes facultés.

Jean-Frédéric, l'Électeur, le bon confesseur de l'Évangile, rentré dans ses États bien diminués [1], salué par les transports de tout son peuple, ne survécut pas longtemps à l'usurpateur.

Frédéric, la santé ruinée par une captivité de cinq ans, vit, après dix-huit mois de bonheur, expirer sa femme, Sybille de Clèves, sa bien-aimée, son héroïque, sa douce compagne, celle qui, durant la captivité de l'Électeur, tantôt défendait Wittemberg assiégée, tantôt implorait Charles-Quint, et toujours fortifiait la foi, soutenait la fermeté du captif. Lorsqu'il lui fut rendu, plus faible devant la joie qu'elle ne l'avait été

englobées dans des organisations contraires à leur foi, nul n'y songeait alors. Rester catholique romain en Saxe, devenir évangélique en Autriche! allons donc! L'État n'était-il point là pour régler la conviction des sujets! — Les négociateurs de Westphalie pas plus que les membres de la Diète d'Augsbourg n'admirent un instant que quelqu'un ici-bas eût le droit de prier autrement que ne le décidait la loi.

1. Il ne lui restait plus que Weimar et Gotha.

devant la peine, Sybille s'évanouit aux pieds de son mari. Les douleurs dont elle avait pendant cinq ans savouré l'amertume se vengeaient, on l'eût dit, par une fatale réaction. Chaque jour elle devenait plus languissante; elle s'éteignit sous un beau rayon de soleil. Le dernier matin, on répéta près d'elle ce verset de saint Jean : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » Sybille, d'une voix mourante, dit *Amen*. — Puis elle s'endormit.

L'Électeur, lorsqu'on lui demanda des ordres relatifs à la sépulture de sa bien-aimée, répondit simplement : « Je ne lui survivrai pas. Recommandez aux maçons de me préparer une place à côté d'elle; je veux reposer dans son tombeau. » — Onze jours après, il rendait le dernier soupir, rempli d'allégresse, confessant sa foi. Et les deux martyrs de l'Évangile, dans la revoyance éternelle, sans que ni trahison ni despote puissent les séparer jamais, se réjouissent à cette heure d'une immortelle joie en présence de leur Dieu, qu'ils n'ont pas renié.

XII

MÉLANCHTHON

Il nous reste à parler de Mélanchthon.

Vous savez l'affection de Mélanchthon et de Luther. Vous connaissez cette amitié qui a duré vingt-huit années. Aujourd'hui les hommes éminents se jalousent volontiers. Luther, trop grand pour envier personne, admirait Mélanchthon, le déclarant, par la science et par la théologie, bien supérieur à lui!

Mélanchthon, de son côté, chérissait Luther d'un sentiment où la tendresse s'unissait au respect. Quelles que fussent les divergences de nature, Mélanchthon subissait l'ascendant de Luther, en acceptait les décisions. Ainsi la faiblesse du docteur Philippe rencontrait l'énergie du docteur Martin, et la fougue du Réformateur trouvait son contre-poids dans le calme inaltérable du doux Mélanchthon.

Une autre affection, l'amitié de Zwingle et d'Œcolampade, reproduit les mêmes traits distinctifs.

La modération du docteur Philippe, sa délicatesse

ont été justement louées par ses contemporains. Il n'a jamais, et ce n'est pas un petit mérite, employé de mot ou violent ou grossier. Mélanchthon avait l'urbanité, Mélanchthon était un pacifique. Messieurs, ne dédaignons pas cela.

Mais ces qualités rares présentaient parfois, trop souvent, leur revers. Mélanchthon, indifférent aux *vérités secondaires*, l'était aussi, par là même, à beaucoup d'erreurs. L'homme qui, à part deux ou trois dogmes principaux, se persuade que tout le reste peut servir de matière à transaction, cet homme fléchira sous l'empire des instincts, des habitudes et des souvenirs.

Ainsi s'expliquent les débilités d'Augsbourg, les déviations de Leipsick, la participation aux *Intérim*, et ce voyage à Trente, si brusquement interrompu.

Messieurs, ne confondons pas les deux esprits : l'esprit d'indifférence aux *vérités secondaires*, et l'esprit de modération.

Les vérités ne nous appartiennent point, pas plus les petites que les grandes. Aucune d'elles ne peut fournir la monnaie d'un marché.

Si Mélanchthon avait mieux saisi le principe de la Réforme : l'exclusive autorité des Écritures; ni la tradition, ni Rome, à aucun degré, ne seraient venues s'interposer entre sa conscience et la Parole de Dieu. Vis-à-vis de Rome, négation vivante du vrai dogme et de la véritable Église, se séparer était le devoir.

Or, la préoccupation dominante de Mélanchthon fut à plusieurs reprises d'éluder ce devoir. Grâce à Mélanchthon, Luther et le protestantisme germanique tout entier ont fléchi dans le même sens.

Ce qui manquait à Mélanchthon, c'est ce terrible

enfantement du cœur nouveau, par où Luther avait passé. Moins ému, moins perdu — passez-moi le terme — Mélanchthon étreignait moins fortement et l'amour du Sauveur, et les affirmations de la Parole de Dieu.

Essentiellement théologien, le docteur érudit fait une œuvre essentiellement théologique. Il est, il demeurera le grand rédacteur des formules, des confessions de foi, des préavis. Après la mort de Luther, sous l'influence de Mélanchthon, la Réforme allemande prendra vite le caractère d'un champ clos où les docteurs ne cesseront de ferrailler. La Bible s'effacera de plus en plus sous les interprétations des savants.

Mélanchthon, travailleur avec excès — vous vous rappelez ce jour où Luther, pendant le repas de famille, lui retira la plume des doigts — Mélanchthon, au travers des voyages, des colloques, des Diètes et des négociations, levé tous les jours vers deux heures du matin, composait des livres, écrivait des lettres, rédigeait des *Intérim*, tenant pied aux études, aux cours, à la prédication, à tout.

Ces prodigieux ouvriers, Messieurs, n'étaient pas au bout du compte des hommes faits autrement que nous. Seulement, l'enthousiasme les portait : cet entraînement que crée une cause magnifique, à laquelle on ne peut rien refuser. Et puis, cette cause était neuve, elle était jeune; en la présentant telle quelle, sans l'étouffer sous une charge d'érudition dont elle n'avait pas besoin, on était certain de saisir les esprits.

Le seizième siècle découvrait la Bible; lire les Écritures, les expliquer, c'était récolter à pleines mains des gerbes toujours pesantes.

Heureux les temps de premier jet! Heureux les temps qui n'ont pas à s'enfoncer dans les livres! Heureux les temps qui pensent eux-mêmes, sans s'informer outre mesure de ce qu'on pensait avant eux! Si vous voulez une Iliade — je ne parle pas du génie — donnez-moi l'époque naïve, ne me donnez pas les siècles érudits.

Luther appartenait à l'époque naïve, Mélanchthon aux siècles d'érudition. Il forme le point de jonction entre la Réforme qui ouvre la Bible, et la Réforme qui consulte les docteurs. Aussi conserva-t-il d'amicales correspondances avec les lettrés de toutes les opinions, avec Bembo, avec Sadolet, tous deux secrétaires apostoliques et tous deux cardinaux.

Mélanchthon, qui n'hésitait pas à fausser la base fondamentale de la Réforme, joignant à l'Écriture les Pères avec les anciennes confessions de foi, Mélanchthon, l'homme des formulaires, récitait journellement le décalogue, le symbole des apôtres, certains psaumes officiellement indiqués dans ses vieux livres romains. Les concessions qu'il fait à Rome — souvenons-nous de cela pour demeurer justes — sont moins des compromis de conscience, qu'ils ne sont le fait d'une conscience encore aveugle, sur bien des points. Mais cette conscience aurait pu s'éclairer, mais celle de Luther s'était éclairée. Mélanchthon s'est contenté du demi-jour, voilà son péché.

Et quelle vie de guerre il a menée, cet adorateur de la paix!

Luther disparu, quand les tendances mondaines commencent à prévaloir, quand la théologie supplante

la religion, quand la Réforme paralysée au contact de la politique s'enfonce dans le bourbier des dissensions intérieures, lorsque les princes gouvernent décidément le spirituel; alors le pauvre Mélanchthon, cet homme pieux, cet homme croyant, car il l'est, abreuvé d'amertume, se débattant comme il peut entre ses propres formules et les formules des ennemis, luttant contre les hérésies naissantes, portant seul tout le poids d'un faix trop lourd pour lui, ce tranquille docteur qui a le monde sur les épaules, éveille et rencontre en nous une profonde pitié.

Fatigué, écrasé, le cœur meurtri, Mélanchthon achevait sa vie au milieu des soupirs. Vous vous rappelez son cri : « Nous avons vécu dans les synodes, nous mourrons dans les synodes ! »

Pourtant il mourut chez lui, laborieux jusqu'à sa dernière heure, debout, la plume en main ou peut s'en faut [1], heureux de rejoindre son cher Luther, heureux d'entrer dans le repos, fortement appuyé sur son Rédempteur.

En décrivant sans réticence le déclin des Réformateurs allemands, j'ai fait plus, Messieurs, qu'accomplir un devoir : j'ai mis en plein soleil l'excellence de la Réformation.

La Réforme est placée, répétons-le, plus haut que les Réformateurs. Notre cause, à nous autres réformés, ce n'est ni l'infaillibilité de Luther, ni l'impec-

1. Il corrigea des oraisons funèbres, il corrigea des épreuves, il écrivit des lettres, presque jusqu'au dernier moment.

cabilité de Mélanchthon; notre cause, c'est l'éternelle Parole de Dieu.

Les faiblesses de l'homme en révèlent la beauté.

Dès que l'homme s'écarte de ce que Dieu a dit, l'homme s'égare et son œuvre se corrompt. Sitôt que l'homme retourne à ce que Dieu a dit, l'homme retrouve la ligne droite, et son œuvre se redresse du même coup.

Regardez les Réformateurs! Fidèles à la Réforme, au principe de la Réforme, à l'absolue, à l'exclusive autorité des Écritures, les Réformateurs, marchant d'un pas assuré, vont de force en force et de progrès en progrès. Infidèles à la Réforme, au principe de la Réforme, à l'infaillible autorité de la Révélation, les Réformateurs sont frappés d'impuissance et d'aveuglement.

Avec le principe de la Réforme, Luther remporte la victoire de Worms; avec ce principe, Luther triomphe des fanatiques de Wittemberg; avec ce principe, Luther revendique la liberté de ses adversaires, obtient le respect des chétifs, refuse l'appui du bras séculier; armé de son principe, Luther sépare l'étendard de l'Évangile du drapeau de la Révolution, Luther apporte aux âmes dévorées par la soif les eaux jaillissantes du pardon gratuit, Luther restaure la vraie sainteté, Luther tient bon, pendant la Diète d'Augsbourg; il relève ses amis fléchissants, il déchire les transactions, il jette les compromis aux quatre vents des cieux.

Séparé de son principe, Luther fait asseoir une tradition à côté de la Bible, seule autorité; séparé de son principe, il repousse en sectaire les mains des chré-

tiens qui ne pensent pas comme lui; séparé de son principe, il approuve les intolérantes décisions de Hombourg; séparé de son principe, il renie l'inspiration première de sa foi, il étouffe les impulsions de son cœur; il condamne, il proscrit; il organise des Églises qui n'en sont pas, il abandonne la protection divine pour l'appui des souverains.

A chaque infidélité, la cause descend. Elle descend jusqu'à l'autorisation des deux mariages du Landgrave; elle descend jusqu'à la transformation de la lutte chrétienne en lutte de partis; elle descend jusqu'à l'intronisation des formulaires, jusqu'à la formation d'une souveraineté de l'Église, jusqu'au règne des docteurs, jusqu'à la scolastique, jusqu'au dix-septième siècle, figé, glacé, pétrifié [1]!

Messieurs, si le mal devient immense, le remède reste infaillible et nous le connaissons.

C'est en s'écartant du principe qu'on est descendu, c'est en revenant au principe qu'on remontera. L'abandon des Écritures a tout compromis, le retour aux Écritures sauvera tout.

Disciples de la Parole de Dieu, nous avons retrouvé ce qu'on apprend à son école : la foi, la vie, l'obéissance et la liberté.

1. Voyez la note E, à la fin du volume.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

LES VICTOIRES DU PASSÉ
LES CONQUÊTES DE L'AVENIR

I

LA VRAIE RÉFORME

« Saluez respectueusement de notre part tout votre chœur de musique! »

Ce mot de Luther m'est revenu, Messieurs, en écoutant tout à l'heure les mâles accents qui nous ont si bien transportés à trois cents ans en arrière, au milieu même des scènes grandioses dont nos cœurs conservent l'émotion [1].

Et maintenant que la Réforme de Luther nous a dit sa grandeur et ses faiblesses, tournons-nous vers l'œuvre plus humble et plus pure qu'accomplissaient partout des témoins plus fidèles encore et plus puissants.

Honneur, Messieurs, à la Réforme anonyme, à la Réforme des martyrs! Les hommes qui montaient en France sur les bûchers de François Ier et d'Henri, II; les hommes que torturait, avant de les jeter au brasier, le duc d'Albe, dans les Pays-Bas; ceux que brû-

1. On venait de chanter le choral de Luther.

lait, que décapitait, que noyait, que mutilait Henry III en Angleterre, voilà les vrais représentants de la vraie Réforme, voilà les vrais Réformateurs.

Ils ont erré sur quelques points; ils n'ont pas su mieux que Luther ressaisir l'Église; profitant du bien immense opéré par l'audacieux pionnier, ils ont accepté de sa main un peu de mal. Toutefois, leur inviolable obéissance à l'Écriture fait d'eux ses meilleurs soldats.

Ce qui est écrit! ce qui est écrit! Tel est le mot d'ordre que se redisent l'un à l'autre ceux qui meurent pour : *ce qui est écrit!*

Leur soumission ne choisit pas. Résister sur un point, atténuer un mot de la Parole, se soustraire à l'exemple apostolique leur paraîtrait une monstruosité.

Zwingle appartient à ceux-là. La notion d'Église lui échappe, les liens avec Rome ne sont pas tous rompus; mais dès qu'il comprend; il obéit. L'Écriture fait loi; par delà l'Écriture, il n'admet aucune autorité.

Farel appartient à ceux-là. Brillant spécimen de l'esprit welche, gentilhomme du pays de Bayard, chevalier sans peur et sans reproche de la Réformation, Farel a des violences que je n'excuse pas; il établit la Réforme en vertu de méthodes qui n'en valent pas mieux pour être admises par les contemporains. Mais Farel ne reconnaissait qu'un maître : la Parole de Dieu. Ce que la Parole dit, Farel l'accomplira; ce que les apôtres ont fait, il le fera; ce rude champion sera le plus obéissant des serviteurs.

Calvin appartient à ceux-là. Calvin réalise le type achevé d'une Réforme strictement fidèle au principe

réformateur : à la Révélation. Il personnifie le mouvement populaire et persécuté, de même que Luther personnifie le mouvement protégé et national. Calvin formule l'œuvre accomplie par les martyrs. Il la rédige de sa main puissante pour la France, pour la Hollande, pour l'Écosse, en bonne partie pour les dissidents, les vrais protestants de l'Angleterre, et par eux, pour les États-Unis. Ceci est le grand côté du rôle de Calvin. Calvin a raffermi ce qui fléchissait, redressé ce qui penchait; il a remis la Réforme d'aplomb sur sa base unique : la Parole de Dieu.

En louant Calvin, Messieurs, je ne suis pas suspect. Si Luther me séduit, Calvin m'attire peu. Mais après l'impulsion donnée par le débordant génie de Luther, il fallait l'intervention d'un esprit plus logique et plus serré. Les deux Réformateurs se corrigent et se complètent; ils présentent les deux faces d'un même et prodigieux élan. Le dernier venu saisit mieux certaines questions, c'est son privilége; les expériences de l'autre, peut-être ses erreurs lui ont profité. Appartenant à la Réforme violemment persécutée, plus nettement séparée de Rome par conséquent, plus dépendante de l'Évangile, mieux à l'abri de certaines tentations, Calvin doit aux circonstances où Dieu l'a mis une partie de cette rectitude qui parfois dégénère en dureté. Calvin, et c'est sa gloire, n'accepte — comme Zwingle — qu'une autorité : la Révélation. Ne venez pas lui parler des coutumes anciennes, ou des traditions, ou des décisions de l'Église, ou des erreurs indifférentes; ce front rigide et droit, le pli des sourcils, la bouche mince et presque crispée, tout cet inflexible profil vous dit que l'homme

ne faiblira pas. Il est de la Bible, il appartient à la Bible; puritain si vous voulez, mais solide, car il a mis le pied sur le roc. En toutes questions, la Bible fait loi pour lui; contre tout assaut violent ou déguisé, il la défendra : « Un chien aboie — écrit-il — s'il voit qu'on assaille son maître. Je serais bien lâche si, en voyant la vérité de Dieu ainsi assaillie, *je faisais du muet sans sonner mot!* »

La vérité de Dieu! voilà le mot de Calvin. C'est celui de Luther, aussi. Luther chérit la vérité de Dieu, il l'aime d'un cœur et plus ardent et plus tendre, mais il en saisit moins bien les traits; il la comprend d'une manière moins précise; la justification par la foi, les dogmes qui s'y rattachent résument en quelque sorte pour lui la *vérité de Dieu*. Il fallait que le protestantisme s'organisât fortement, au nom des Écritures, sans retour possible vers la papauté. Il fallait qu'un esprit net précisât ce qui était demeuré vague; il fallait qu'un esprit propagateur généralisât ce qui avait conservé le caractère local. Calvin fut cet esprit. Par son travail de consolidation, il a donné corps aux aspirations purement bibliques de la Réforme persécutée; par son retour vigoureux et définitif aux Écritures, il a, d'un ferme propos, arrêté sur la pente où elle glissait, la Réforme que les princes allemands venaient de prendre aux mains de Luther.

Tout n'est pas bon, tant s'en faut, dans l'œuvre de Calvin. Sous la rectitude on sent la roideur; l'organisateur puissant est volontiers despote, l'étroitesse vient trop souvent gâter le beau travail de la fidélité.

Calvin, qui représentait les Églises opprimées, n'a guère mieux compris qu'on ne le faisait de son temps

la distinction des deux domaines. Seulement il a déplacé l'erreur, livrant plutôt le temporel à l'Église que le spirituel à l'État. Voyez, pour vous en convaincre, le gouvernement théocratique mis en vigueur à Genève par le réformateur français. Peut-on du reste, dans les temps modernes, livrer le temporel à l'Église sans livrer bientôt le spirituel à l'État? Quoi qu'il en soit, la confusion ne vaudra jamais rien.

Calvin le devinait comme Luther; il l'écrivait même; et puis, emporté par l'invincible pouvoir des faux principes d'Église, il confondait ce qu'il avait distingué, poussant en France les réformés à en appeler aux princes, et propageant ainsi des maximes d'où devait sortir un jour la guerre de religion.

Laissons les docteurs! Revenons à l'humble Réforme qui s'accomplit sans les docteurs, malgré les docteurs, à la Réforme souffrante, à celle qui reçut de l'Église apostolique les bonnes armes : le martyre et la fidélité.

Les Français persécutés, les Anglais dissidents, les émigrants américains, les bûchers et le bourreau, voilà ce qui a sauvé la Réformation.

On regrette parfois que la Réforme n'ait pas pris possession de la France! Si cette prise de possession s'était effectuée avec le caractère qu'elles revêtaient toutes alors, l'élément vital qui seul conservait l'œuvre commune aurait péri.

Des *anglicanismes* partout, tel eût été le résultat d'un pareil triomphe; et ces anglicanismes, ne ren-

contrant nulle part le contre-poids de la tendance opposée, seraient descendus au plus bas.

Mais le nationalisme allemand, mais le nationalisme anglais ont vu se développer, chez ces réformateurs martyrs dont les noms ne sont guère écrits que dans les cieux, le germe énergique des convictions individuelles, le principe même de l'Église que nous avons à fonder. Le spectacle n'a pas été perdu, tenez-le pour certain.

Ces petits et ces obscurs ont fortifié, maintenu, purifié la Réforme de Luther; ils ont remis au jour la règle suprême : l'autorité de la Parole de Dieu; ils ont foulé aux pieds la théorie des erreurs indifférentes; ils ont supprimé les cérémonies, les traditions, le bagage romain, ramenant le culte à la simplicité des temps apostoliques; enfin ils ont glorifié la Réformation, en montrant de quel air elle sait souffrir!

Des érudits se sont demandé quels avaient été les Réformateurs de la France?

Eh! Messieurs, ne cherchons pas tant! — Les Réformateurs! assurément ce ne sont ni les savants, ni les mystiques, ni les penseurs : ce sont les pauvres et les martyrs.

Ne me donnez pas Lefèvre d'Etaples pour un réformateur, encore moins Gérard Roussel, ou l'évêque Briçonnet, ou la princesse Marguerite; au milieu de leurs élans pieux et de leur mystique adoration, je ne retrouve pas la foi simple et forte qui caractérise les vrais témoins. Ces vies-là, si prudentes et parfois si prospères, ne sont pas celles des soldats de Jésus-Christ. On meurt, et ils ne meurent point; on monte

au bûcher, et ils prient en lieu sûr ou bien ils trônent dans un palais épiscopal.

Soyez tranquilles d'ailleurs, François Ier acceptera tant que vous voudrez les Gérard Roussel et les Lefèvre, tout comme Henry VIII acceptera les Cranmer. Avec eux, le roi de France fera volontiers campagne contre les abus de Rome et l'ignorance des couvents. S'il ne s'agit que de chanter les psaumes, la cour en prendra son parti. Un moyen terme aboutissant à quelque catholicisme réformé, à quelque gallicanisme national, nul ne s'en épouvantera.

Mais attendez. Voici venir les vrais réformateurs : un Jacques Pavannes, un Leclerc, des pasteurs sans études, des *faiseurs de tentes*, qui prennent la Bible au sérieux, qui parlent de conversion, de sanctification, qui répudient les inventions humaines, qui, instruits par Luther et dépassant leur maître, condamnent hardiment ce que la Révélation n'affirme pas. En présence de cette œuvre, la plus démocratique depuis le temps des apôtres; en face de ces *luthériens*, comme on les appelle, la réformation de cour s'évanouit pour faire place aux emportements de la plus violente répulsion.

Alors, Messieurs, apparaît l'implacable ennemi de la Réforme en France : le peuple de la ligue, ligueur avant la ligue; celui qui s'est toujours passionné contre la Parole de Dieu ; celui qui a plus allumé de bûchers, celui qui a plus commandé de massacres que François Ier, Henry II ou Charles IX.

La Réforme anonyme et douloureuse confessait Jésus en d'autres lieux.

Les Pays-Bas méritent une noble mention. Vous

connaissez les décrets de Charles-Quint. Philippe II et le duc d'Albe sont parvenus à en dépasser l'atrocité.

Mais si l'on veut retrouver les éléments vraiment réformateurs sans lesquels l'œuvre de Luther se serait peut-être évanouie, il faut les demander à l'Angleterre, à ses Lollards d'abord, antérieurs au coup d'État d'Henry VIII, puis à ses Non-conformistes et à ses Dissidents.

Par les persécutés de France, par les persécutés d'Angleterre, de fortes races entraient, comme des coins de fer, dans la société vermoulue qu'elles devaient raffermir.

Les réformés français n'étaient pas sans défauts. Ils acceptaient trop aisément l'organisation peu scripturaire encore et les intolérantes maximes de Calvin; poussés à bout ils ont saisi le glaive, eux aussi; mais quels caractères! Écoutez la mère de Leclerc, s'écriant à l'heure même où l'on torture son fils : « Vive Jésus-Christ et ses enseignes! » Il y a là plus d'énergie que de tendresse ; mais qui sait si le cœur, près de défaillir, ne demandait point secours à l'héroïsme de la foi!

Les puritains ont été violents, formalistes, souvent sectaires, presque toujours ennemis de la littérature, des arts, de tout délassement. Rigides et tendus, ces austères donnent le frisson. Et pourtant il faut les admirer, et l'on finit par les aimer. Oui, l'on aime ces âmes solidement trempées, ces hommes décidés qui ne regardent pas en arrière, ces grandes individualités dont les défauts même ne présentent rien de trivial.

L'individu, voilà ce qu'ils ont retrouvé. Le droit, le devoir de se déterminer soi-même, voilà ce que montre leur intrépidité, qui tantôt fait face aux catho-

liques, tantôt résiste aux protestants. Par eux, des Églises fondées sur l'adhésion personnelle, étrangères à l'hérédité, se sont formées sous le feu de la persécution. Si l'Angleterre, si les États-Unis ont saisi la solution d'un problème qui laisse nos vieilles sociétés encore hésitantes; si dans les deux pays, l'Église apostolique, féconde, puissante en œuvres, prouve chaque jour la vérité du principe que notre vieille Réforme considère encore en tremblant; s'il y a chez nous un réveil; si chez nous de libres assemblées, réunion des vrais croyants, commencent à se lever; si la jeune Réforme, la Réforme du dix-neuvième siècle naît à la vie; si elle promet de redresser l'œuvre de sa devancière et de la compléter; c'est aux puritains qu'on le doit. Tandis que l'Allemagne restait plongée dans la langueur, tandis que les réformés de l'école française, mal dégagés de l'esprit païen, conservaient les catéchuménats et la religion héréditaire, cette fraîche haleine venue d'Occident passait sur l'Europe engourdie et secouait sa torpeur.

Ainsi l'armée des travailleurs destinée à réparer les brèches du présent tient en réserve les ressources de l'avenir. Dieu qui mène son œuvre l'accomplit par des hommes imparfaits; l'œuvre semble à chaque instant compromise; attendez! d'autres hommes, non moins imparfaits, arriveront, qui apporteront leur part de vérité. D'ouvriers en ouvriers, de Réforme en Réforme, sans cesse ramenés à l'Écriture, chaque phalange de bâtisseurs serrant de plus près la Parole de Dieu, nous parviendrons un jour à fonder la vérité sur l'Église, seule base capable de porter la vérité.

II

LE CULTE

Messieurs, je n'ai pas ménagé la Réforme ; je vous ai raconté ses erreurs. Un devoir plus doux est devant moi; il me reste à vous montrer le bien qu'elle a fait.

Avant tout, elle a rétabli le culte en esprit et en vérité.

Ce n'est pas peu de chose. L'homme naturel n'en veut pas. Il accumulera les cérémonies, pourvu qu'on le dispense d'adorer; il récitera des prières en latin, pourvu qu'on le dispense des prières du cœur ; il aura des légions de prêtres attachés au service de Dieu, pourvu qu'on le dispense de rencontrer Dieu; il multipliera les pratiques, pourvu qu'on le dispense d'obéir ; il mettra la sainteté partout, pourvu qu'on le dispense de l'avoir chez lui. L'Évangile, qui nous appelle à comprendre, à demander, à recevoir, lui est particulièrement suspect.

Et cela est si vrai, que nous, réformés, nous avons

plus d'une fois accompli ce prodige, de transformer notre beau culte : l'explication de la Parole de Dieu, le chant des cantiques, la prière d'un même cœur, en une sorte de mécanisme formaliste au mouvement duquel on se livre un instant, pour se mettre en règle, et qui vaut tout juste chez les protestants ce que vaut l'audition d'une messe chez les catholiques romains.

Le moyen âge avait des cathédrales, des statues, des tableaux, des messes, des processions, et n'avait que cela.

Le culte apostolique retrouvé par la Réforme nous a restitué l'Évangile. Songez à ce fait magnifique, Messieurs : l'Évangile populairement expliqué, — nos sermons ne sont pas autre chose — la Bible ouverte, chaque dimanche, pour chacun ; la Parole de Dieu mise à la portée de tous ; l'appel de Jésus, l'enseignement de Jésus allant chercher, convaincre, instruire, éclairer jusqu'aux plus humbles consciences des plus chétifs !

Le culte apostolique retrouvé par la Réforme nous a rendu l'invocation en langue vulgaire. Mesurez la grandeur d'un tel don! Voilà tout à coup des âmes qui savent ce qu'elles demandent, voilà des âmes qui jaillissent d'un même élan vers Dieu, voilà l'étreinte fraternelle qui unit les douleurs, les tentations, les effrois, les supplications et les actions de grâce, pour les porter à Jésus.

Le culte apostolique retrouvé par la Réforme nous a ramené le cantique. Au lieu des monotones cantilènes répétées en latin par les chanoines ou les desservants de chœur, tous entonnent les louanges de

Dieu, nul n'est exclu; les notes mal assurées de l'enfant se joignent aux débiles accents du vieillard; les jeunes, les forts soutiennent l'harmonie, et la grande voix chrétienne va raconter là-haut nos joies et nos tristesses, avec nos espérances.

Le culte apostolique retrouvé par la Réforme a rétabli la cène du Seigneur. Ce que le Seigneur nous a donné, ce que le clergé nous avait ôté, nous l'avons ressaisi. La coupe vient restaurer notre âme, le pain vient nourrir notre foi; les deux symboles nous amènent sous la croix du Christ, mort pour nos péchés, vainqueur pour notre justification. Et c'est bien le souper du Seigneur; c'est le pain, tel qu'il l'a rompu; c'est le vin tel qu'il l'a présenté. Et la réintégration de l'acte, dans sa vérité, le rend plus solennel, nous rend plus sérieux.

Le culte apostolique retrouvé par la Réforme a rouvert ces chambres hautes, ces pauvres chambres, où les envoyés parlaient de Jésus. Messieurs, j'aime, quant à moi, la nudité de nos églises; j'aime l'austérité de nos adorations. Le jour où l'on viendrait nous apporter, que sais-je? des croix, des tableaux, des chœurs, quelque splendide liturgie avec demandes et *répons;* ce jour-là, je pleurerais le temps où le culte en esprit ne se nourrissait que de vérité.

III

LA MORALE

En même temps qu'elle nous rendait la spiritualité du culte, la Réforme retrouvait la grande morale, l'honnêteté.

Ce que le moyen âge avait fait de la morale, Thomas d'Aquin vous le dira.

Son livre, la *Somme*, rappelle sans doute que nous devons agir pour Dieu, mais le détail de nos actions est réglé d'avance, et la casuistique a tout envahi. Comment ferai-je, muni de cette nomenclature, catalogue minutieux et sec, pour remonter aux sources de la régénération?

Le catholicisme les a méconnues; on lui demanderait en vain des vues profondes sur le mal, sur le péché, sur le repentir, sur la nouvelle vie et sur les actes nouveaux.

Il s'arrête aux superficies; il a cessé de comprendre, on le dirait, que c'est le cœur qu'il faut changer. Le regard ne se porte plus au dedans. *Le*

péché, le grand mot biblique, le mot de nos rébellions, va s'effacer et disparaître dans la liste *des péchés*. *L'œuvre* n'est plus l'action directe, définitive du Saint-Esprit, ardemment demandé, filialement reçu ; *l'œuvre* se confond avec *les œuvres*, comme un pauvre équivalent.

La Réforme nous a ramenés au point central, à l'Évangile, à la conversion, au nouveau cœur. L'Évangile n'est pas un code; il fait *l'œuvre* et s'arrête là, sachant bien que l'*œuvre* faite, *les œuvres* suivront.

La Réforme, qui a convié les hommes à se convertir pour obéir, a du même coup ressuscité la responsabilité personnelle, supprimée par le catholicisme romain. Toute responsabilité s'évanouit devant la direction. Mais une fois la direction brisée — quel événement! — l'homme moral se redresse, la conscience rentre en possession, les viriles obligations de la vie telle que Dieu l'a voulue reparaissent de toutes parts.

En doutez-vous? regardez Luther. Ce qui domine en lui, le trait saillant, c'est la loyauté. Luther est mieux qu'un grand génie, Luther est une grande conscience. Je vous mets au défi de trouver dans ce cœur quelque mauvaise ambition. Cette âme n'a rien ni de mesquin ni de sinueux. Tout faux-fuyant, tout expédient la fait cabrer. La pauvreté lui sied; elle en tire des largesses.

Luther, ce courageux sans fracas, regardera l'orage en face, comme il a regardé Charles-Quint. Et ses amis, sous la diversité des caractères, reproduiront la même intégrité. Ils sont indigents, ils sont purs; s'ils faiblissent parfois devant une question, le danger les trouve à sa hauteur; si des considérations d'intérêt

général viennent de temps en temps fausser leur vue, jamais un avantage personnel n'a fait dévier leur chemin [1].

Voyez les princes! recueillez le dernier soupir de Frédérick le sage, cet humble et ce croyant; suivez Jean son frère à la Diète d'Augsbourg, considérez de quelle vigueur il relève la Réforme et la remet sur ses pieds; entrez au cachot de Jean-Frédérick le magnanime, écoutez cette confession si simple, si décidée, contemplez ce regard paisible et résolu, devant lequel Charles-Quint se détourna!

Que vous dirai-je? C'était le temps où François Ier, le roi chevalier, se faisait dispenser par avance de tenir la foi qu'il allait engager à Madrid en signant le traité.

Mesurez, Messieurs, l'espace qui sépare cette morale-là — Clément VII avait sanctionné le parjure — de cette autre morale à laquelle obéit l'Électeur.

Jean-Frédérick est dans les fers, comme François Ier, le même Charles-Quint les détient et les menace. Que répond la conscience du prince réformé? — Je ne puis.

Le cachot s'est refermé; mais la conscience a vaincu.

1. Bugenhagen refusait un évêché.

IV

LA LIBERTÉ — LA SÉCULARISATION

Messieurs, élargissons notre point de vue. Apprécions les effets généraux que la Réforme a produits.

Notre civilisation lui doit-elle quelque chose? La Réforme a-t-elle préparé les vrais progrès? L'Évangile a-t-il enfanté les bonnes libertés? Telle est la question.

Il y aurait, pour y répondre, un moyen trop facile, dont je n'userai pas.

Prendre le moyen âge, prendre les temps modernes, comparer, et tout expliquer par la Réforme! le procédé serait commode; ma conscience me défend d'en user.

Au seizième siècle, la Réforme n'a pas seule agi. Un autre principe, qui porte un grand nom, ce pouvoir dont je cherchais en commençant à préciser le caractère : la Renaissance, exerce alors sa part d'influence et d'action.

Devant la Réforme, la Renaissance a reculé; mais

elle n'a pas disparu. Certains pays sont demeurés son apanage. La France occupe le centre de son empire.

Obligée de se défendre contre un adversaire dont elle avait éprouvé le rude choc, la Renaissance, habile et souple, a pris en France plusieurs caractères successifs : tantôt moqueuse et sceptique avec Rabelais et Montaigne, tantôt gallicane avec les parlements et Bossuet, tantôt victorieuse et ne ménageant plus rien avec l'Encyclopédie, tantôt renversant toute religion avec les révolutionnaires, tantôt se réfugiant dans le consentement aux croyances reçues et dans les pratiques du culte national, comme dans une retraite impénétrable à l'Évangile, comme dans un fort inaccessible aux convictions de l'individu.

Si la Renaissance a fait de la France un pays spécial, assez peu catholique, encore moins protestant, elle s'est essayée aussi en d'autres contrées; toutes ont subi, du plus au moins, l'ascendant de son esprit.

Bien que modifiée par sa rencontre avec l'Évangile, la Renaissance est demeurée elle-même. Cette grande marée montante, la civilisation moderne, se compose ainsi de deux courants distincts, qui se côtoyent sans se mêler.

Ne voir qu'un seul courant; selon le parti que l'on sert, attribuer tout le mouvement à la Réforme en omettant la Renaissance, rattacher le mouvement tout entier à la Renaissance en écartant la Réformation, ce serait forfaire aux lois de l'équité.

Disons, pour être justes, qu'il y a eu des emprunts mutuels.

La Renaissance, franchement païenne avant sa

rencontre avec la Réformation, subit, par le contact de l'Évangile, certaines modifications dont on reconnaît les traces jusque dans ses plus hardis manifestes d'incrédulité.

La Réforme, d'une autre part, ne côtoya pas impunément ces libres esprits, qu'elle avait vaincus mais non subjugués. Si elle communiqua sa teinte religieuse à certaines philosophies, un moment vint où les couleurs philosophiques semblèrent s'imposer à la religion.

Une fois ces réserves faites et ces limites posées, il me sera permis d'affirmer que le pouvoir dominant appartient à la Réformation. Politique, littérature, science, philosophie, les arts eux-mêmes, c'est toujours vers la Réforme qu'il faut regarder si l'on veut comprendre le mouvement.

Les négations ne fondent rien, nous l'avons dit. L'affirmation, la vigoureuse affirmation des Réformateurs pouvait seule, renversant la théocratie, ouvrir les chemins d'un nouveau monde, du monde où la conscience rencontre le respect.

Le respect des consciences! au sortir du moyen âge, c'était bien le phénomène le plus étrangement nouveau. Ces hommes qui tout à coup se lèvent, qui ouvrent la Bible, qui refusent de renier leur foi, qui jettent bas les autorités factices, qui réintègrent l'unique autorité, la Parole de Dieu; ces hommes, qu'ils le veuillent ou non, quelles que soient plus tard leurs défaillances, ces hommes réalisent une colossale révolution.

L'Europe l'a compris. La Réforme d'abord, puis la lutte entre Rome et la Réforme, telle est sa préoccu-

pation de tous les moments. Elle a beau faire, elle ne s'en débarrassera point. Vous le verrez, désormais; au fond de tous les problèmes, le problème posé au seizième siècle, le problème religieux se retrouvera toujours.

La vraie bataille est là, les vrais embrasements sont là; la guerre de religion, sous des formes très-diverses, continue son feu. Si quelque secousse vous montre quelque part une émotion plus profonde ou plus vive, tenez pour certain que l'antagonisme entre Rome et la Réforme s'y rattache par quelque bout.

Rome, c'est la société cléricale; la Réforme, c'est la société séculière; trouvez-moi deux principes plus opposés!

Sécularisation, liberté, tels sont, en effet, les deux termes qui résument et condensent pour ainsi dire l'œuvre sociale de la Réformation.

Les papes du seizième siècle, tout aussi résolûment que les papes du treizième, déliaient les sujets de leur serment de fidélité. Henri VIII, bien d'autres, sont déclarés déchus. Que dis-je? Notre siècle lui-même n'a-t-il point vu renaître ces prétentions que la Réforme avait cru blesser à mort? Y a-t-il si longtemps que les rois de Prusse sont reconnus par les pontifes romains!

Le principe du moyen âge ne s'en tenait pas là. Établir la royauté des clercs par quelque acte éclatant de suprématie papale ne lui suffisait point. Il voulait davantage; il faisait plus. Il introduisait dans la vie de tous les jours, dans le sanctuaire le plus

sacré, dans le plus inviolable secret de la famille, un despotisme auquel je ne vois rien à comparer ici-bas : le despotisme de la direction, l'esclavage des consciences, la servitude du cœur ! Ne croire, ne penser, n'agir que sur les ordres du directeur, c'est le dernier degré de l'asservissement.

Aussi, n'y a-t-il jamais eu d'affranchissement comparable à celui qu'apportèrent les Réformateurs.

La liberté pénétra partout à la fois. Elle imprégna les mœurs et les institutions.

La Bible à tous ! la coupe à tous ! — Qui dira la portée de ce cri ?

Où l'on n'avait rencontré que des clercs, on vit apparaître un personnage nouveau : le peuple. Celui que Luther appelait : « Monseigneur tout le monde ! »

La popularité, ce merveilleux caractère de l'Évangile, caractérisa le retour à l'Évangile.

La vérité divine, cette messagère que Dieu envoie aux humbles, aux pauvres, aux petits, recommença de parcourir la terre.

Tant qu'il s'agissait de sacrements, de cérémonies, de latin, d'absolution, de transsubstantiation, le prêtre occupait toute la place ; lui seul pouvait opérer ; on n'avançait vers Dieu qu'appuyé sur lui. Le souffle du Saint-Esprit a balayé cela. De quoi s'agit-il, à cette heure ? de lire un livre, simple, clair, au niveau des ignorants, à la hauteur des savants. Il s'agit pour chacun de sentir son péché, de saisir le pardon, d'aimer Celui qui nous aime ; cela reste accessible au cœur, de plain-pied pour ainsi dire ; cela ne dépasse que les orgueilleux et les satisfaits.

Et quel élan! toutes les méthodes populaires naissent d'elles-mêmes. Non-seulement c'est la prédication, c'est le catéchisme, mais ce sont des traités précis et courts. Ce que l'imprimerie et la Renaissance avaient commencé, la Réforme l'accomplit.

Elle seule peut l'accomplir, car seule elle établit la liberté du dedans, base indispensable aux libertés du dehors.

L'affranchissement des âmes, voilà le grand fait. Les autres affranchissements restent médiocres en comparaison. Or, qui donc affranchira les âmes, sinon l'Évangile, sinon l'obéissance au vrai, sinon la foi personnelle en Jésus?

Dès que les âmes ont choisi leur maître, faux docteurs, fausses autorités, directions, traditions, disparaissent à l'envi. Les esclavages politiques ont bientôt fait de s'écrouler. Alors une ère nouvelle apparaît, toute pénétrée de moralité, d'activité, d'austérité, de saine indépendance. Les grandes nations libérales vont surgir, chacune à son tour. Trois mots les ont réveillées : l'Écriture! plus de prêtres! la justification par la foi!

Vous vous rappelez, Messieurs, les misères sans nom du moyen âge. Eh bien, en sortant du moyen âge, on courait risque de tomber plus bas. Mécanique extérieure, la religion des siècles obscurs conservait pourtant quelque notion d'immortalité; elle maintenait quelque idée de rétribution divine et de devoir. Un instant, la société délivrée du prêtre, échappant à l'Évangile qu'elle ignorait, présenta le plus effrayant aspect. C'était comme un ciel livide, une heure de lugubre hésitation entre les ténèbres

et la clarté. La nuit est finie, le jour n'a pas commencé. Et que sera ce jour?

Le jour! Il s'annonce tristement. Les gloires chevaleresques ont disparu; mœurs bourgeoises, coutumes administratives, tout s'est abaissé. Il se trouve — on aurait pu le prévoir — que le moyen âge n'a pas su faire un peuple.

Prenez les livres du temps, *l'avocat Patelin*, par exemple! Cette fausseté naïve, cette perversité générale vous laisseront épouvantés. Le marchand, l'homme de loi, le vilain, la femme et le mari, chacun ment, trompe, vole à qui mieux mieux. Et le pis, c'est que nul ne s'en étonne; ces infamies ne scandalisent point. Bien au contraire, l'habile est celui qu'on loue; le dupé, celui dont on rit. Les niveaux ont fléchi jusque-là.

Faute d'être tourmenté par quelque passion généreuse, ce temps mesquin s'ennuie horriblement. Il y a bien çà et là des sorcières qu'on brûle, c'est une distraction. Il y a des guerres incessantes, et pour les illustrer, ces cruautés infernales dont le moyen âge possède le secret. Monstrueuses, raffinées, elles s'étalent au sac de Rome, à la prise de Tunis, aux expéditions de Cortès et de Pizarre en tableaux si révoltants, que grâce à Dieu nos regards ne consentent plus à les rencontrer.

On nous accordera peut-être que la Réforme a redressé le sens moral, et que le sol s'est relevé.

Liberté religieuse, liberté politique, la Réforme nous a donné l'une et l'autre. Je ne sais trop si on lui en saura gré, par le temps qui court. Avant la

Réforme, avant l'Évangile retrouvé, pas une idée de liberté n'est entrée dans une cervelle humaine. Après la Réforme, dès que l'âme a ressaisi la Parole de Dieu, les libertés germent, travaillent, et rien ne les empêchera de pousser.

Ne vous y méprenez pas; ni la Renaissance ni la philosophie n'étaient capables d'enfanter la liberté. Renaissance et philosophie n'ont cessé de porter à la centralisation, au nivellement, à la destruction de l'individu.

Est-ce la Renaissance? Consultez les pays soumis à son pouvoir. Ils vous diront ce qu'elle a fait de la sécularisation; comme elle l'a détournée au profit de l'esprit administratif, de l'État ou monarchique ou républicain, mais en tout cas absolu. Le despotisme, grâce à la Renaissance, s'est déplacé, voilà tout. La Renaissance ne l'a ni tué, ni blessé; elle l'a choyé, elle l'a maintenu; seulement il logeait au Vatican, elle l'a mis dans le palais des rois; ce ne sont plus les papes qui gouvernent le temporel; ce sont les princes, ou les dictateurs, qui gouvernent le spirituel!

Est-ce la philosophie? Les philosophes, je le sais, ont parfois conclu dans le sens de la liberté. Représentant une portion considérable du mouvement de l'intelligence, ils ne pouvaient pas déserter le parti de la libre discussion. Contre l'État qui les empêchait d'émettre leur pensée, ils ont réclamé la liberté politique; contre l'Église qui leur fermait la bouche, ils ont revendiqué la liberté religieuse. Et tout en agissant ainsi, les philosophes ont vigoureusement favorisé la centralisation, ils ont énergiquement dé-

testé les manifestations de l'individu. Quant à la liberté de conscience, qu'ils désiraient, comme ils la faisaient poser sur le vide, elle s'est toujours écroulée malgré leurs efforts.

La liberté religieuse ne naîtra jamais de l'indifférence en matière de religion. Si vous voulez découvrir son berceau, plongez dans les profondeurs de l'âme humaine. A la voix des Réformateurs, quelque chose s'est dressé là. Ce quelque chose, c'est le droit de servir Dieu, en dépit des hommes; c'est le droit d'aller à l'Écriture en foulant aux pieds la tradition.

Le problème ne se posait pas même au temps de la Réforme. On agissait avant de disserter; on pratiquait avant de savoir; on examinait avant de formuler la théorie de l'examen; on choisissait avant de proclamer le droit de choisir; on a fondé la liberté religieuse avec des cœurs, avec des esprits remplis encore d'intolérance; on a servi la liberté, croyant ne servir que la vérité. Et la liberté ne s'en est pas plus mal trouvée! Et croyez-vous que, préoccupés de systèmes et d'abstractions, les Réformateurs eussent déployé l'énergie que leur donnait la foi?

Les chrétiens devaient arriver à la liberté religieuse par la route chrétienne : par l'amour du vrai, par le besoin d'obéir à Dieu, par la noble impuissance de renier Jésus. Tout autre chemin les eût fourvoyés. Quand ils ont quitté cette route, ils ont méconnu l'indépendance d'autrui. A leur tour ils sont devenus despotes, ils se sont fait persécuteurs.

Le protestantisme a tellement la liberté pour corollaire inséparable, que ses attentats contre elle sou-

lèvent le courroux général. On permet à Rome de gêner les consciences, on lui permet de défendre la foi par le bras séculier; à la Réforme, non. Et l'on fait bien; et tout pays protestant qui méconnaît la liberté religieuse, nous le dénonçons, nous, les protestants! Plus nous croyons à la vérité, plus nous répudions la force. Mieux nous acceptons l'autorité des Écritures, mieux nous défendons la conscience contre les étreintes de l'absolutisme religieux.

Le jour où la Réforme a saisi la Bible, le jour où parlant de conversion elle a saisi l'individu, ce jour, la Réforme a proclamé la liberté. Alors les chaînes sont tombées; *l'opus operatum*, la direction, les usages établis, la scolastique, les distinctions subtiles, l'autorité des docteurs, l'autorité de l'Église, l'autorité des prêtres, tout ce qui entravait le libre entretien de l'âme avec Dieu, tout s'est écroulé. Ce qu'elle a fait, la Réforme ne l'a pas toujours compris. Parfois même elle a essayé de le défaire. Mais en elle réside un pouvoir qui s'exerce en dépit d'elle; ce pouvoir est un principe, et ce principe est l'émancipation par la Parole de Dieu. Que la Réforme le veuille ou qu'elle ne le veuille pas, elle a pour nom : liberté.

J'en connais de moins grands.

Liberté religieuse, liberté politique, au fond c'est tout un. Il n'y a pas deux libertés. La racine est unique; tout ce qui est bon vient du ciel. Les âmes une fois redressées, tout se redresse : l'État et les lois.

Il faut la recueillir, il faut la signaler, cette indissoluble unité de tout ce qui est bien, cette unité non moins indissoluble de tout ce qui est mal. Plus vous

creuserez, mieux elle paraîtra ; ce qui rapproche de Dieu produit la moralité, l'énergie, les lumières, le progrès, la liberté, la prospérité ; ce qui éloigne de Dieu produit la corruption, l'impuissance, les ténèbres, la servitude et la misère.

Un homme qui a bien servi la cause libérale de notre temps, un homme dont la fière et simple indépendance ne s'est pas effacée de mon souvenir, M. de Tocqueville, a signalé, dans son beau livre sur la Démocratie aux États-Unis, cette étroite liaison de la liberté politique et de la foi. C'était dire que les deux libertés jaillissaient d'une même source : l'obéissance à la vérité.

Messieurs, remontons aux principes.

Quel est le principe de l'Église romaine ? Quel est le principe de la Renaissance ? Quel est le principe de la Réformation ?

L'Église romaine personnifie la négation même de la liberté, car elle est la négation de la conscience chez l'individu. Examiner, débattre, choisir, autant d'hérésies à ses yeux. Je dis mal ; l'hérésie par excellence, l'essence de l'hérésie, c'est la liberté ; tout comme c'est, en quelque manière, l'essence de la foi. L'hérésie pour Rome, consiste moins à croire tel dogme, à rejeter telle doctrine qu'à les recevoir par soi-même, qu'à les repousser en vertu d'une conviction personnelle. — L'hérésie consiste à se passer de l'Église, du sacerdoce, de la direction ; elle consiste à recouvrer l'intelligence, à ressaisir la responsabilité.

Donoso Cortès, cet obscurantiste éloquent et sincère, a constamment attaqué la liberté, comme l'im-

placable ennemie du catholicisme romain. Ce témoin peu suspect établit toute une généalogie d'idées, qui relie étroitement l'infâme libéralisme à l'infâme Réformation. Apôtre de la direction cléricale, il nomme la discussion : « le dissolvant universel! » Ailleurs, revêtant sa pensée d'une image splendide, comme il en sait trouver : « La discussion — s'écrie-t-il — est le titre sous lequel voyage la mort, quand elle veut cheminer incognito! »

La Renaissance ne déteste pas ainsi la discussion.

Dès le seizième siècle l'auteur du *Contre un* déploie, au nom de la discussion, un étendard sur lequel il a écrit : Liberté !

La vraie liberté sera-t-elle ici? Non. Ce libéralisme-là s'en tient aux surfaces. Il voudrait mettre l'indépendance dans les lois, avant de la mettre dans les cœurs.

Quelles libertés fondera-t-on, je vous le demande, avec la dissertation, avec la critique, avec des votes, avec des organisations, avec des théories sur les droits de l'humanité!

Or la Renaissance ne peut pas donner plus; elle ne saurait aller au delà de ce qu'elle voit; elle pose sa maison sur le sable : les édifices ainsi bâtis n'ont jamais tenu contre les torrents.

Un principe qui fait le vide; un principe qui, dans sa terreur des graves questions et du réveil de la conscience, aime mieux adopter les religions établies que de poursuivre énergiquement la recherche du vrai; ce principe n'engendrera pas la vraie liberté.

La vraie liberté vient de Dieu; elle s'appuie sur la

foi en Dieu; elle résiste aux despotismes humains parce qu'elle obéit à Dieu.

Rome et la Renaissance, ne l'oubliez pas, interrompent, chacune à sa manière, nos relations avec Dieu. Entre Dieu et nous, l'une met un prêtre, l'autre ouvre un abîme. — Concluez.

Au surplus, rien d'instructif aujourd'hui comme de jeter les yeux sur la carte et d'y retrouver les résultats qu'ont eus les trois éducations.

Comparez les peuples soumis à Rome : l'Espagne; ceux que la Renaissance a gouvernés : la France; ceux qu'a créés la Réformation : l'Angleterre! Pour aller d'un extrême à l'autre, des Espagnols aux Anglais, passez par les nuances intermédiaires ; par l'Allemagne protestante, où la Réforme ne s'est pas complétée; par la Belgique romaine, tiraillée entre Rome et la Renaissance, parfois entre la Renaissance et la Réformation! Voyez si chacune de ces teintes n'a pas son équivalent dans l'ordre politique, si chacune d'elles ne correspond point au développement progressif de l'esprit libéral! J'entends celui des mœurs, encore plus que celui des institutions.

Soyez-en certains, si François Ier s'est brusquement détourné de la Réforme, c'est que derrière elle il entrevoyait la liberté. Le réveil des esprits n'est rien, tant que le réveil des âmes ne s'y joint pas. La Renaissance, avec son cortége d'humanistes, d'artistes et de penseurs, n'avait rien de menaçant pour le pouvoir absolu. Elle ne pouvait manquer d'appuyer ces tendances administratives et centralisatrices qui allaient doubler l'autorité du roi, qui allaient introduire

en Europe deux éléments nouveaux de servitude : les emprunts publics et le droit romain.

Tout cela rentrait dans l'esprit de la Renaissance, esprit plus égalitaire que libéral, dont les conceptions ne dépassaient guère ce plan : un souverain, protecteur des lettres et des arts ; une religion nationale pour le peuple ; un gouvernement de légistes ; une élite de libres penseurs ; un absolutisme que les livres et la philosophie viendraient tempérer au besoin.

On me dira peut-être que la Réforme n'a pas fait mieux ; qu'en donnant les rois pour chefs aux Églises, elle a fatalement accru le pouvoir de la royauté ; qu'elle a, de la sorte, ouvert le chemin au despotisme niveleur des temps modernes, à celui de Richelieu, de Louis XIV, de la Révolution !

Messieurs, distinguons entre les conséquences accidentelles de la Réforme, et ses résultats permanents. C'est parce qu'elle a quitté sa voie, que la Réforme, en plusieurs pays, s'est appuyée sur le protectorat des princes et des magistrats. L'esprit fondamental du mouvement n'a rien de commun avec de passagères déviations. Juger l'action politique de la Réforme par l'autorité momentanément attribuée à l'Électeur de Saxe, au roi de Suède, au roi d'Angleterre, ce serait commettre, en fait d'histoire, un contre-sens grossier.

Cette autorité, d'ailleurs, surpassait-elle le pouvoir d'un roi de France ou d'un souverain d'Autriche ? je me permets d'en douter.

Bien avant la Réforme, l'œuvre de nivellement s'était accomplie par la destruction de ce qu'il y avait de libre encore et de grand au moyen âge : la chevalerie, les communes, les ligues lombardes, les états généraux.

Bien avant la Réforme, l'action spirituelle de l'État était pratiquée, et Louis XI, par décret royal, interdisait au nominalisme d'enseigner.

Qu'était-ce au bout du compte que l'Église gallicane, sinon l'intervention régulière de l'État dans les matières de foi, sinon la confusion systématique des deux domaines au profit exclusif du temporel? En fait de centralisation et de nivellement, les pays réformés n'allaient ni plus vite ni plus loin que les autres; la France donnait l'exemple, et l'Autriche, dans l'œuvre d'absorption qu'elle accomplissait en Bohême et en Hongrie, ne restait en arrière de qui que ce soit, bien s'en faut.

Non-seulement le moderne absolutisme ne s'est pas développé d'une manière plus rapide chez les peuples protestants, mais il a été arrêté là — et non ailleurs — par le principe contraire un moment engourdi, vite en éveil. Ce principe, qui tient à la Réforme parce qu'il tient à l'Évangile, n'était autre que l'individualisme, c'est-à-dire la liberté.

Tandis que Rome, sous Jules II et sous Léon X, entrant en marché avec les princes, abolissait la pragmatique et négociait le concordat; tandis que papes et rois, transigeant de la sorte, sacrifiaient à la fois, dans un tripotage infâme, et la dignité du temporel et l'indépendance du spirituel, un esprit bien différent se répandait sur la terre. Je ne parle pas ici de ces virils accents de liberté qui retentirent dans l'*Appel à la noblesse allemande;* je parle d'un esprit libéral sans le savoir, qui, n'aspirant qu'à remuer les âmes, remua par cela même, jusque dans leurs bases profondes, institutions et sociétés.

Où disparaît l'idée du prêtre et du directeur, une émancipation s'opère, et si noble et si grande, que les siècles ne parviendront pas à en épuiser les résultats. Voici l'appel aux Écritures, voici le salut par grâce, voici l'homme placé directement sous la main de Dieu; les fronts se relèvent, les regards cherchent le ciel; la foi, la vérité reparaissent ici-bas, et les conversions individuelles jettent le gant aux conversions numériques des majorités.

Les représentants de la Renaissance — quelques exceptions réservées — aboutissent en général à la pratique du culte établi; même, avec Rousseau, à l'obligation légale de pratiquer le culte établi. Les représentants de la Réforme, préservés par la force de leur principe contre les entraînements qu'ont subis les Réformateurs, aboutissent tous, nous le voyons, nous le verrons, à l'inviolabilité des consciences, à l'absolue délimitation des deux domaines. Que la Réforme suive son principe jusqu'au bout, jusqu'à l'Église; la séparation du temporel et du spirituel trouvera dans la distinction de l'Église et du monde sa meilleure garantie, sa plus solennelle consécration.

Réforme et liberté sont à ce point synonymes, que partout où la Réforme s'est levée, le despotisme a disparu. Qui aurait, sans elle, arrêté Charles-Quint? Vainqueur de Soliman, vainqueur de François Ier, maître du pape qu'il tenait bel et bien coffré, l'Empereur universel est venu se briser contre une poignée de Saxons. Pourquoi? parce que le jour où ces Saxons-là ont levé l'étendard, l'Empereur a rencontré devant lui autre chose que des soldats et des canons; il a

rencontré une idée : l'idée de liberté qui devait enfanter le monde nouveau.

Quelle force inconnue et juvénile, pénétrant soudain les sociétés, est venue rendre irréalisable toute idée d'asservissement général? Quel pouvoir générateur a créé ces nations libres : la Hollande, l'Angleterre de Guillaume III, pour tenir tête aux Louis XIV, et pour les châtier?

Qui donc a fait de Genève, au seizième siècle, un pouvoir viril avec lequel il fallait compter? Genève fut alors, on l'a dit : « la petite capitale d'une grande opinion. » Noble destin, Messieurs.

J'aime à la voir apparaître quelquefois parmi nous, cette valeur morale qui défie les bataillons. Elle nous est salutaire à contempler, à nous, les douteurs, dont l'impatient scepticisme désespère des bonnes causes quand l'épée ne vient pas les soutenir.

Il y avait dans Genève bien des choses à reprendre. Le régime intérieur établi par Calvin semblait désavouer au dedans cette liberté même que Genève avait pour mission de propager au dehors. Mais encore ici, la Réforme était plus forte que le Réformateur; et ce qu'apportaient ces milliers de fugitifs, recueillis en frères ; ce qu'ils amenaient avec eux, leur seul bagage, ayant laissé maisons, terres, familles et biens pour l'amour de Jésus; c'était ce mince objet qu'on nomme: la conscience. La conscience ! c'est-à-dire la foi au vrai, c'est-à-dire la foi en Dieu, c'est-à-dire la liberté.

Liberté, et non pas Révolution.

L'esprit révolutionnaire, ennemi déclaré de l'esprit libéral, n'élit pas volontiers domicile dans les pays

réformés. Il lui faut les temps obscurs et les despotes. Le moyen âge était en perpétuelle révolution. Son chef, le chef spirituel de l'Europe, n'avait guère d'autre souci que de soulever les peuples et les délier de leur obéissance aux rois.

Avec la Réforme naît le respect des lois. La parole du Christ : « Rendez à César ce qui appartient à César! » reprend vigueur par le fait de celle-ci : « Rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu! » On les avait toutes les deux oubliées, et si longtemps, qu'à leur aspect le monde fut saisi de stupeur.

On nous oppose l'Angleterre et sa révolution! L'Angleterre ployée encore sous le despotisme du pontife-roi Henry VIII, troublée par le retour possible d'un régime absolu que personnifiaient les Stuarts, l'Angleterre a violemment brisé le joug. Elle a été révolutionnaire, je ne marchande pas le mot. Mais elle l'a été avec une mesure qu'on ne rencontre guère ailleurs : révolutionnaire sans confiscations ; révolutionnaire sans exécutions sanglantes[1] ; révolutionnaire pour aboutir à la monarchie constitutionnelle de Guillaume III !

D'autres révolutions ont eu lieu dans d'autres contrées. D'autres peuples, élevés au giron de Rome, à l'école de la Renaissance, se sont soulevés. Demandez-leur ce qu'ils ont fait.

Bien plus, dans ces pays-là, l'émeute est incessante; la révolution s'y lève, pour ainsi dire, tous les matins; le trouble n'est pas un mal accidentel, c'est l'état normal; on n'en sort que pour y rentrer. Ces pays-là

1. Hormis celle de Charles Ier.

procèdent-ils de Genève ou de Rome? les pays protestants seraient-ils les pays anarchiques?

Messieurs, je pose la question. Je crois que vous y avez répondu.

Au surplus regardez l'Amérique; trouvez-moi un autre peuple qui, saisi par cet épouvantable problème de l'esclavage, en plein régime de discussion, traversant une guerre intérieure terrible, acharnée, soit sorti de cet enfer sans que des violences aient souillé la bonne cause, sans anarchie, sans honte, sans compromettre la liberté!

Voilà ce que produit la Réforme; voilà les fruits de la Parole de Dieu.

V

LE MOUVEMENT INTELLECTUEL

Vous vous souvenez des ténèbres du moyen âge, de ces profondeurs d'obscurité, amassées par un clergé dominateur de l'humanité, qui croupissait dans les bas-fonds!

Ne rejetons pas la faute sur les barbares. Si l'Écriture et l'Église avaient alors resplendi, si le principe païen ne les avait point supprimées, l'invasion des barbares n'aurait rien détruit, la lumière eût été la plus forte. Les conquérants finissent toujours par être les conquis, lorsque les conquis valent mieux que les conquérants.

Que valait, au quatorzième siècle, l'Occident *chrétien?* tout juste ce que valait le pouvoir absolu qui gouvernait tout, maître des princes, maître des peuples, maître des âmes, seul souverain et seul instituteur!

Il y a eu, qui en doute? des écoles au moyen âge. Mais ces écoles, ouvertes par les églises et par les

couvents, ne formaient guère que des clercs. Si elles instruisaient quelques rares enfants destinés aux carrières lettrées, ceux-ci mendiaient leur pain, comme nous l'avons vu faire à Luther. L'école du peuple n'existait pas.

Or fonder l'école, établir l'école du peuple, a été l'œuvre favorite et de la Réforme et des Réformateurs. Tous y ont travaillé. Tous les centres réformés sont des centres éducateurs. Une fois le temple édifié, bâtir l'école est le premier soin; les pays protestants ne se passent ni de savoir lire, ni de savoir écrire; prenez le dernier gamin du hameau le plus déshérité, il vous fera proprement ses quatre règles, et de la géographie, et de l'histoire, et parfois du dessin linéaire, et dévorera tous les livres que vous lui donnerez.

Je rappelle ingénument ces détails, Messieurs, pensant faire l'éloge de la Réformation. Peut-être que je la discrédite aux yeux de bien des gens. Que voulez-vous? je suis de ceux qui toujours ont cru que l'Évangile aimait le soleil.

Certes il existe des écoles redoutables; telle école pratique un mauvais enseignement. La conclusion à tirer n'est pas de ne plus avoir d'enseignement, c'est de l'avoir bon [1].

En définitive et quoi qu'on en puisse penser, grâce à la Réforme, l'Europe sait lire! l'Europe protestante, entendons-nous.

1. Former des instituteurs dévoués et chrétiens sera toujours le premier de nos devoirs. Nous ne l'accomplirons pleinement que lorsque l'Église aura reparu. L'Église et l'école sont les deux formes de l'enseignement chrétien.

Fait énorme.

Ce mot: Lisez! prononcé par le seizième siècle, c'est toute une révolution.

Luther l'a dit : « Les écoles gouvernent le monde ! » Et Luther ajoutait qu'après l'office du pasteur, aucun n'était plus beau que l'office du *régent*. — Je le crois bien ! L'école dirigée sous l'œil de Dieu, l'école nourrie de la Parole de Dieu, l'école réchauffée par l'amour de Jésus est chose sainte : l'instituteur a charge d'âmes, tout comme le pasteur.

M'arrêterai-je à prouver plus longtemps que la Réforme tient l'école par la main ? Un mot exprime tout. Le protestantisme a besoin que ses fidèles sachent lire ; la Bible exige des liseurs. Impossible désormais de mettre la lumière sous le boisseau. Vérité, lumière, Bible, école, nous voici loin des doctrines qui, pour première condition de la foi, exigent que l'homme ferme les yeux.

Maintenons-le, notre noble drapeau ! Prenons la place qui doit être la nôtre, à l'avant-garde de la civilisation. Et souvenons-nous que si les pays franchement protestants sont les pays libres, c'est peut-être, Messieurs, parce qu'ils sont les pays où le peuple lit.

Passe pour l'instruction ! Mais la Réforme, rigide, austère, prosaïque, anguleuse et mesquine, est l'ennemie de la poésie, de la littérature et des arts !

Messieurs, je ne réfuterai pas un non-sens par une exagération. Je ne referai pas le *Génie du christianisme* au profit des protestants. Certains développements de certains arts, d'ailleurs, semblent se rattacher aux

erreurs religieuses, plutôt que se faire l'apanage de la vérité.

Si le beau est un des aspects du bon et du vrai, si Kant a bien fait de le soutenir ; si l'Évangile, ici comme partout, nous donne les plus jaillissantes sources du progrès ; si nul n'est en droit de mépriser la preuve esthétique et de la récuser, il faut s'entendre cependant, et prendre cette preuve pour ce qu'elle vaut.

Lui donner trop d'importance, ce serait la mettre contre nous.

Les idolâtres de l'Égypte, les païens de l'ancienne Grèce, les Hindous et les bouddhistes d'Orient pourraient certes adresser une belle réponse à Chateaubriand. Ils pourraient lui opposer un brillant *Génie du paganisme*. Leurs cérémonies, plus éclatantes cent fois que celles du catholicisme romain ; leur culte, plus impressif; leurs mystères, plus redoutables; leurs sanctuaires, plus grandioses et plus imposants — pensez à Karnak, à Thèbes, aux temples de Nubie, taillés dans le vif de la montagne — leurs couvents, plus nombreux ; leurs ascètes, endurant plus de souffrances volontaires ; les théories qui déroulaient leurs anneaux le long des rivages du Péloponèse, tout cela n'aurait-il pas jeté quelque ombre sur les cloîtres, les cathédrales, les cloches et les clercs ?

Que ces jeux d'esprit aient un moment servi le christianisme, il se trouve des gens pour l'affirmer. Quant à moi, j'en doute, et très-fort. En tous cas, n'allons pas les renouveler ; ils nous réussiraient mal. Trop de vérités appuient l'Évangile pour qu'on l'étaye sur des erreurs. Je déteste les mauvaises preuves : elles discréditent les bonnes.

La Grèce antique, il y faut revenir, nous présente un développement de l'art auquel nous, chrétiens, nous n'avons rien à comparer. Cette beauté plastique, dépourvue d'expression mais parfaite, cette simplicité géniale dans la reproduction du corps humain, nos sculpteurs l'ont-ils jamais atteinte? Ont-ils refait une Vénus de Milo? Nos architectes ont-ils inventé un Parthénon?

Or, si le catholicisme romain demeure vaincu dans cette rencontre avec l'art antique, je ne fais nulle difficulté de reconnaître que nous pouvons l'être à notre tour par le catholicisme romain, sur certains points spéciaux. Notre culte, pas plus que celui des apôtres, ne créera les cathédrales du treizième siècle ou n'inspirera les peintures du siècle de Léon X.

Ces réserves exprimées, je n'oublie pas, croyez-le bien, que l'âme humaine est une, et que Dieu, qui nous appelle à tous les progrès, établit entre eux une magnifique solidarité. Il faut donc qu'il y ait un art protestant, une poésie protestante, disons mieux, un art, une poésie évangéliques, et que la supériorité morale de l'Évangile éclate là comme ailleurs.

Cela doit être. Messieurs, cela est.

La Réforme, en ramenant l'homme à Dieu, en plaçant l'homme dans la vérité, en rendant à l'homme la grande morale, en réveillant l'esprit de l'homme, en le purifiant, en le portant aux suprêmes régions de l'idéal, a par cela même rencontré une expression nouvelle et plus émue de la poésie et de l'art. Cet immense ébranlement religieux, d'où procède le mouvement tout entier des temps modernes, a fécondé l'imagination, ce beau don de Dieu, qu'il nous siérait

mal de rabaisser. L'émancipation démocratique des intelligences s'est opérée; au lieu du latin, voici les langues populaires; au lieu des écoles pour les prêtres, voici les écoles pour tous. L'âme ravie assiste, dans l'univers des idées, à des découvertes qui dépassent en grandeur celles des Vasco de Gama et des Colomb. Tout un monde inconnu : vérités sur l'homme, vérités sur Dieu, émergeant de la nuit, apparaît au grand jour!

Ah! soyez tranquilles, il y aura, pour correspondre à de telles conquêtes, des accents encore ignorés et dans la poésie et dans l'art.

Nous, Welches, nous restons secs et froids, cela nous arrive trop souvent; mais Luther, mais le pays de Luther, mais l'Allemagne! comme elle sait peindre et comme elle sait chanter!

L'art dans la Réforme, c'est en grande partie l'art allemand.

Voyez à quelles prodigieuses hauteurs s'élève la musique — l'art protestant par excellence — au sein de cette vaste Allemagne dont toutes les voix s'unissent en d'instinctives harmonies, depuis la moindre chaumière jusqu'aux centres musicaux les plus renommés. Et notez-le bien : l'Allemagne entière a subi l'influence de la Réforme; si, dans le domaine des dogmes, quelques contrées germaniques sont parvenues à réagir contre Luther; dans le domaine de la pensée et de l'imagination, l'empreinte du grand Allemand est restée, frappée au coin d'acier. Les symphonies de Vienne n'y ont pas plus échappé que les toiles de Munich. Il y a une musique allemande, et cette musique allemande part de Luther. Elle ne

vient pas seulement de lui parce qu'il est musicien, parce qu'il ressent pour la musique cette passion que vous savez ; elle en procède parce que Luther est Réformateur et qu'il a ramené la musique au pur Évangile. Entre l'Évangile et la musique, le lien est étroit. La musique habite les cieux ; elle habitera la terre nouvelle. Elle accompagne de ses accents douloureux l'humanité tout au travers des âges, elle en raconte les détresses en déchirantes mélodies ; elle dira les victoires de Jésus, elle éclatera d'un bout à l'autre de l'univers en hymnes triomphants. Les siècles ténébreux pleuraient, ils avaient des sanglots, ils n'avaient pas de cantiques ; le moyen âge ne chantait point. La Renaissance essayait sa voix, comme font en avril les oiseaux émigrants qui reviennent dans nos bosquets encore défeuillés. Il y avait en Allemagne quelques associations de maîtres chanteurs. Mais l'élan décisif date des deux Réformateurs, des deux musiciens allemands : Zwingle et Luther.

Depuis ceux-là, le peuple a chanté.

La musique serait-elle pour nous, protestants, la seule forme de l'art? Avons-nous proscrit la peinture ? Je vois à Wittemberg, dans l'intimité de Luther, deux hommes qui protestent contre une telle exclusion. Durer et Kranach, partisans décidés l'un et l'au tre de la Réforme, brisent avec la tradition, et, saisissant la Bible tout comme Luther l'avait saisie, en font revivre les scènes, auxquelles ils restituent un ncisif caractère de simplicité, de sobriété, de sérieux chrétien.

L'art païen n'est pas tout, Dieu merci. L'art païen

n'a pas proféré le dernier mot. A côté, bien au-dessus de la forme parfaite, je vois quelque chose qui s'appelle la pensée; et ce quelque chose, un immense progrès, la Réforme nous l'a donné. Ne vous est-il point arrivé, devant les saintes familles des musées d'Italie, d'éprouver d'incommensurables ennuis? Pureté, coloris, perfection, tout y est; seulement on bâille. Pourquoi? je vais vous le dire : il n'y a point d'âme. L'idée, l'émotion, l'humanité — ce mot résume tout — manquent absolument. Passez de Florence à Münich, regardez ces grandes toiles de Kaulbach où la pensée déborde; regardez ces Schnorr : ce Déluge, page de la Genèse, le plus impressif commentaire du texte que j'aie jamais rencontré! Venez à Paris, contemplez les Ary Scheffer : son roi de Thulé à la joue flétrie, aux mains tremblantes, avec cette larme, lentement amassée, qui remue notre cœur jusqu'au fond! sa Monique, assise devant la fenêtre d'Ostie, près du fils de sa dilection, tous deux les regards enfoncés au plus éthéré des cieux, des cieux de la promesse, de la radieuse éternité! voyez sa *Francesca*, si touchante, blottie au sein de l'homme qu'elle a tant aimé; voyez ce mouvement sublime de Paolo, ce bras protecteur qui semble s'interposer entre l'infortunée et le châtiment! Arrêtez-vous devant les Robert; devant ses Moissonneurs, mélancoliques et pensifs au milieu des splendeurs du jour; devant les Pêcheurs, plus tristes encore, en face de l'immensité des mers! Un abîme est franchi, c'est une autre peinture; celle du cœur, celle de l'expression, celle qu'a touchée de son aile l'ange qui portait l'Évangile ouvert et

lumineux, à travers l'obscurité des siècles asservis.

Je suis hérétique, je suis de mon temps, que voulez-vous? Sans refuser mon admiration à l'art païen, mes sympathies appartiennent à l'art qui pleure, qui prie, qui a retrouvé Dieu, qui a retrouvé l'homme; à l'art qui nous parle un langage que nous entendons.

Les artistes légendaires, prosternés devant les madones qu'ils peignaient à genoux, obéissaient à une inspiration plus haute que celle de la beauté parfaite et de l'impassible sérénité. Fra Angelico me touche; Ary Scheffer me remue bien plus. L'Évangile, dans sa vérité nue, dans sa palpitante humanité, a des secrets d'émotion que la fable, même christianisée, ne posséda jamais.

Et tout comme le christianisme et la foi nous ont donné des artistes selon notre cœur, ils nous ont donné des poëtes. Portée par nos tendresses chrétiennes, sous l'austère impulsion de nos combats, de nos allégresses et de nos douleurs, la grande poésie a pris son essor. C'est d'abord le Cantique; il fallait des cantiques pour fortifier les martyrs d'Anvers, pour relever les faibles, pour pleurer avec ceux qui pleuraient; il en fallait, dans ce temps plein de détresses, pour raconter les splendeurs de l'avenir. Le Cantique de Luther, c'est une ère nouvelle. La poésie monte et monte encore, semblable à cet oiseau dont parlait Hans Sachs — songeant au Réformateur — à cet oiseau qui joyeux, battant des ailes, chante à pleine gorge le soleil naissant, et va se perdre dans les cieux [1].

1. Lui aussi, Hans Sachs, savait ce que c'est que de monter

Messieurs, nous avons nos poëtes. Sans parler de Shakspeare, de Goëthe, de Schiller, qui ont respiré, à pleine poitrine, les fécondantes haleines de la Réformation, nous avons nos poëtes ! L'Évangile a ses poëtes épiques, il a ses Klopstock et ses Milton ; l'Évangile a ses poëtes désespérés, Byron en est un, quoi qu'il en dise ; sans l'Évangile, Byron ignorait son âme, il ne traversait ni les combats suprêmes ni les suprêmes douleurs. La Bible a ses chanteurs agrestes ; écoutez, de l'autre côté du détroit, ces doux accents qu'émeut la brise du soir, vibrations de l'œuvre divine, comme si une création nouvelle dans les régions de l'âme émanait de la terrestre création révélée par la Parole de Dieu. Notre Bible a ses poëtes humains, ses Longfellow, ses Tennisson, pour raconter les mystères du cœur, pour nous dire les histoires naïves des pauvres bonheurs qui n'ont duré qu'un jour. Notre ciel est étoilé, notre Évangile a ses harpes d'or !

Redescendons, Messieurs. Les lettres, dont il nous reste à constater le mouvement, ne sont pas sans grandeur.

Avec la Renaissance, nous retournons au latin et au grec. La Renaissance n'a rien créé. La Réforme a prouvé sa vigueur littéraire en créant les langues modernes ; le fait a sa valeur, qu'en pensez-vous?

Par ses versions de l'Écriture, par ses prédications populaires, par ses écoles, par son génie tout entier, la Réforme a poussé l'intelligence du côté où il fait

d'abord poëte de taverne, à la rencontre de l'Évangile son âme s'était épurée. Il a composé de nombreux cantiques et transcrit la Bible en vers.

jour. Le créateur de la prose allemande se nomme Luther. Le créateur de la prose française s'appelle Calvin.

Il y a plus; l'affranchissement des âmes pouvait seul produire des historiens. L'histoire digne de ce nom veut des consciences libres, des esprits en possession d'eux-mêmes ; il en faut de tels pour jeter un ferme coup d'œil sur les annales du genre humain.

Et quel foyer que la Biblé ! nous le devinerions, quand nous ne le saurions pas. Là, autour d'elle, se forgent incessamment des armes ; le marteau bat l'enclume ; nuit et jour l'étincelle jaillit. Tout ce qui sort de là porte un sceau dont l'étrange empreinte confond et scandalise les vieux lettrés : c'est le sceau populaire, le sceau de la Réformation. Plus rien de pédant ; les écrits sont courts, accessibles à tous. La Réforme a inventé le traité, le pamphlet, ces tirailleurs de la grande armée. Messieurs, c'est un événement. Les petits livres, ici-bas, ont plus agi que les gros.

Et n'oublions pas les imprimeurs : cette noble dynastie des Estienne, chrétiens et savants; n'oublions pas ces braves ouvriers, qui travaillaient avec prière; n'oublions pas ces trente imprimeries, qui poursuivaient à Genève leur œuvre colossale, projetant partout la pensée avec la foi !

Le mouvement s'est-il arrêté ? Regardez aux pays de la Bible, ils vous répondront.

Si vous voulez une littérature honnête, incisive, sincère, originale parce qu'elle plonge au fond du cœur et qu'elle possède la vérité ; si vous voulez des

études sérieuses, telles que les prescrit la conscience; si vous voulez un prodigieux mouvement de revues et de journaux; si vous voulez un monde intellectuel ouvert au peuple; l'Angleterre, la Suisse, l'Allemagne, l'Amérique vous montreront cela.

Le LIVRE a créé les livres. Ceci dit tout.

Reste la philosophie.

La philosophie s'est-elle soustraite à la Réformation? Avons-nous deux âmes? Faut-il distinguer, dans le même homme, entre le philosophe et le croyant? Je ne le pense pas.

Chez les Réformateurs, la philosophie est très-simple — sans en être moins philosophique, tenez-le pour certain. — Elle consiste à reconnaître que rien n'est démontré comme la Bible et que rien, par conséquent, n'est certain comme les doctrines proclamées par la Parole de Dieu.

Qu'on puisse aller au delà, que la philosophie proprement dite trouve sa place chez un chrétien, personne ne le niera. Gardons-nous seulement d'accueillir le système si faux et si répandu, d'après lequel la foi qui *accepte* serait une faculté spéciale, parfaitement étrangère à l'intelligence qui *n'accepte pas*, de telle sorte que nous croirions les yeux fermés, pour douter les yeux ouverts.

Là est le péril. Là se brise très-heureusement cette généalogie qu'on a voulu établir entre Luther et Descartes. Le procédé de Descartes n'est plus du tout celui de Luther. Si l'un et l'autre esprit font table rase des traditions scolastiques; l'un, qui conserve et restaure l'autorité par excellence, soumet à l'Écriture

toutes les répugnances de sa raison, tandis que l'autre, abolissant toute autorité, montant sur le tribunal, y trône et y juge, en arbitre unique et souverain.

Luther et Descartes conservent cependant un point commun. Ils en appellent tous deux à la conscience, aux convictions de l'individu ; voilà leur parenté. Elle mérite qu'on la signale.

Sans la forte secousse imprimée par Luther, Descartes aurait-il senti se déraciner en lui les vieilles traditions philosophiques? Sans la Réformation, Descartes aurait-il opéré sa réforme? Sans le souffle de spiritualisme projeté sur le monde par Luther, Descartes aurait-il accueilli les notions vraies sur l'âme et sur Dieu? on en peut douter. Il est des influences générales auxquelles ne sauraient échapper même les plus puissants esprits.

Constatons avec soin et ce trait d'union, conséquence imprévue de la Réforme, et l'opposition absolue qui sépare Descartes de Luther : la raison, suprême arbitre; la raison, courbée devant l'autorité suprême de la Parole de Dieu.

Le contraste demandait à être souligné. Les ennemis de la Réforme se plaisent trop souvent à montrer en elle les premiers essais d'un mouvement de négation, qui commence par rejeter l'autorité de l'Église au seizième siècle, pour répudier toute autorité au dix-septième, et proclamer au dix-huitième les plus effroyables maximes d'incrédulité!

La Réforme n'a pas été une négation. La Réforme a puissamment affirmé. Si, dans le caractère individualiste et spiritualiste des cartésiens, l'impulsion de la Réforme se fait reconnaître et sentir; elle con-

tredit nettement le procédé cartésien; elle ne cesse pas de soutenir, contre Descartes et contre ses partisans, que la plus philosophique des philosophies c'est de reconnaître comme absolue l'autorité de la Parole de Dieu.

VI

L'INFLUENCE ET LE CONTRE-COUP

Messieurs, je vais avancer un paradoxe qui est une vérité.

L'influence de la Réforme s'est exercée au profit du catholicisme romain !

Cela vous étonne ? Nul plus que Rome n'a profité, je répète le mot, de l'œuvre de Luther. Cette œuvre, qui ôte à Rome un tiers de l'Europe, lui conserve les deux autres tiers. Supprimez la Réforme, supprimez cet impétueux réveil, la Renaissance prenait tout.

En France, déjà les classes éclairées se détachaient ; le doute filtrait plus bas. A l'exception de la magistrature, qui semble garder quelques vestiges de ferveur dévote ; à l'exception du peuple ligueur, qu'un mot des prêtres suffit à soulever ; la nation entière se met à rire avec Érasme des moines et des clercs.

Ailleurs, en Italie, les prêtres riront aussi, et le chef des prêtres, le pape, rira plus fort qu'eux.

C'est alors que, grâce au Seigneur, l'Évangile sur-

gît. On cesse de rire; le combat devient sérieux. Rome s'aperçoit du péril. Par trois actes importants, Rome rétablit son pouvoir : elle accomplit une espèce de réforme intérieure, elle *formule* sa doctrine à Trente et rassemble ses bataillons, elle *approuve* l'ordre inventé par Loyola.

Un mot sur chacun de ces faits.

La réforme intérieure ne fut pas telle que l'auraient exigée les compromis de Charles-Quint; elle ne répondit guère aux projets honnêtes d'Adrien VII. On avait reculé bien vite devant l'austérité de ces plans. Mais tout en se réduisant, tout en s'amoindrissant, la réforme intérieure s'était appropriée assez de *nouveautés* pour faire bonne figure en présence de l'ennemi.

Par voie d'antagonisme, par voie d'imitation directe, Rome avait emprunté beaucoup à l'œuvre de Luther.

On serait étonné si l'on comptait tout ce qu'elle lui a pris : la Bible, traduite, lisible, même lue, par le clergé; les études fortifiées; des écoles et des catéchismes organisés; la prédication établie ! C'est quelque chose, ce n'est pas tout. Rome va plus loin, elle opère un changement dans sa doctrine et dans ses mœurs. Comme il y a là une question de vie ou de mort, tous les instincts de conservation se coalisent pour amener ce double progrès. On voit alors des cardinaux à peu près évangéliques — Sadolet — s'efforcer d'introduire dans la doctrine romaine le dogme même de la justification par la foi. A Trente, il y eut un élan dans ce sens; si l'on échoua — ce qui d'avance était certain — on parvint cependant à faire

reculer de plusieurs pas les plus grossières formules du salut, celles qui le rattachaient aux actes extérieurs.

Quant aux mœurs des couvents et des prêtres, il suffit de comparer l'état actuel à la dissolution que nous dépeignent les écrivains du moyen âge, pour comprendre que l'Église romaine a rencontré son Réformateur, et que ce Réformateur s'appelle Luther.

Aujourd'hui, nous voyons le même phénomène se manifester. Partout où le contact et la rivalité des protestants demandent un maintien austère, l'Église de Rome y veille avec soin, quitte à se négliger ailleurs. Certaines provinces d'Italie ou d'Espagne, certains États de l'Amérique du Sud conservent et pratiquent les traditions du moyen âge; mais en France, en Suisse, en Allemagne, en Angleterre, on n'a garde, vous pouvez m'en croire, de prêter le flanc.

L'Église de Rome ainsi réformée trouve au dix-septième siècle une sorte d'âge d'or. Sous le sceptre de Bossuet, le gallicanisme atteint en France ces extrêmes limites du spiritualisme chrétien par delà lesquelles il n'y a plus que la rupture avec Rome et l'alliance avec la Réformation. Si la naïveté fait défaut à ce système, trop habilement arrangé par l'évêque de Meaux, les Jansénistes sont là pour manifester des tendances plus sincères, pour s'emparer de la grâce, sans hésiter ni fléchir. Chrétiens étranges, respectables, inconséquents; forçant certaines vérités pour se dispenser d'en admettre de plus décisives, et dépassant les Réformateurs, pour conserver le droit de dire qu'ils n'avaient rien de commun avec eux.

La rénovation intérieure demandait à s'affirmer par

un acte solennel ; le concile de Trente vint répondre à ce besoin.

S'imaginer que le concile de Trente a consolidé les abus, c'est se tromper du tout au tout. Le concile a réformé, pour autant qu'il a pu. Si le résultat du vote de Trente nous paraît monstrueux, c'est que même arrangé, même adouci, le romanisme, dès qu'il se formule, devient effrayant.

Avoir formulé le romanisme, c'est le grand tort du concile. Tort involontaire au demeurant, et qu'on ne pouvait éviter. En face des dogmes précisés par les Réformateurs, le silence du parti romain n'était plus admissible. Il fallait relever le drapeau, le montrer, rallier l'armée autour de lui.

Triste drapeau, Messieurs, car voici ce que, après longues réflexions, les Pères assemblés à Trente ont fait : ils ont inscrit les Apocryphes au canon ; ils ont déclaré la tradition égale à l'Écriture ; ils ont proclamé l'action sacramentelle indépendante de la foi ; ils ont établi le mérite des œuvres ; ils ont retiré la Bible aux laïques ; ils ont décerné au pape l'autorité suprême ! Après le concile de Trente, on le sent, l'Église est tout entière aux mains de la papauté.

C'est dans ce sens qu'elle marchera désormais, moralement plus pure, dogmatiquement plus infidèle ; et l'avenir le fera voir.

L'Église romaine, aux abois, ne se contenta pas de réformer, elle fonda. A Luther, elle opposa les Jésuites.

Ignace de Loyola était un cœur sincère, je le crois. Selon la règle immuable qui veut que les meilleurs,

quand ils s'égarent, fassent le plus de mal, la plus mauvaise réaction contre l'Évangile devait venir d'un homme pieux et vaillant.

Au siége de Pampelune, Ignace avait bien combattu; blessé par des éclats de pierre, il renonçait aux armes, et comme Luther il revêtait l'habit religieux.

La similitude ne s'arrête pas là. Comme Luther encore — trait saisissant — Ignace éprouve d'une façon poignante l'horreur de ses péchés; comme Luther il cherche en vain le secours; comme Luther il épuise, sans arriver à la paix, les pénitences et les macérations.

Mais voici que la dissemblance éclate entre le moine d'Erfurt et le moine de Manresa; dissemblance profonde, qui chaque jour ira s'élargissant.

Deux voies s'ouvrent, nous l'avons vu, devant les âmes tourmentées : le chemin biblique, le chemin mystique. Luther prit le premier, Loyola prit le second.

La Bible mène à Christ, elle fait trouver le pardon en Golgotha. La Bible nous affranchit et nous soumet; elle nous affranchit des hommes pour nous soumettre à Dieu.

Le mysticisme mène aux extases, aux visions, à la révélation du dedans; il mène moins au pardon de Dieu qu'à la perte en Dieu. Tuant l'individu, le mysticisme ne peut lui donner, ni la vraie obéissance, ni la vraie liberté. La règle de Loyola soumet l'homme à l'homme, elle brise sur lui le joug de Dieu.

Ainsi, au moment même du concile de Worms et de la Wartburg — l'histoire présente parfois de ces

coïncidences — s'élaboraient les deux doctrines opposées qui devaient lutter durant des siècles, qui luttent encore, et que personnifiaient, toutes réserves faites, deux hommes éminents.

A l'époque des grandes crises, Rome a toujours enfanté, pour se défendre, un grand ordre religieux. Contre les Albigeois, pour assurer la suprématie papale dans la personne d'Innocent III, Rome inventait les Dominicains et les Franciscains. Contre Luther, pour conjurer une crise bien autrement redoutable, Rome créa l'ordre des Jésuites, car les congrégations mendiantes ne suffisaient plus.

L'ordre des Jésuites ! organisation merveilleusement appropriée au péril. La Réforme remue le monde, elle descend aux profondeurs de l'humanité, elle éclaire, elle enseigne, elle élève. Les Jésuites se mêleront à la société, à toutes les classes de la société, ils s'en distingueront aussi peu que possible, ils se feront laïques, spéculateurs, tout ce qu'on voudra, ils entreprendront l'éducation en gros et en détail, ils excelleront à plaire, ils seront directeurs et confesseurs, ils s'accommoderont aux circonstances les plus diverses, ployant, cédant, s'effaçant : maîtres absolus des consciences, j'allais dire des événements, partout où ils ont mis le pied.

Ne voyons pas dans Loyola un homme qui, du premier coup, aurait conçu le système tel qu'il se développera plus tard. Les choses ne se passent point ainsi. Nous pouvons choisir notre route, mais nous ne saurons jamais, au commencement du voyage, jusqu'où notre route nous mènera.

Avant que son œuvre définitive fût entreprise ou

même conçue, Loyola, dès le début, écrivait ses *Exercices spirituels.*

Spirituels ! les *Exercices* ne sont autre chose qu'un révoltant procédé de matérialisme religieux.

Ce mystique — il n'est pas le seul — arrive par l'extase aux pratiques, aux pèlerinages, à la représentation sensible des mystères, à la répétition des formules, à la concentration de toutes les facultés et de tous les sens sur une image; il arrive au mécanisme religieux, il arrive à la recette de salut! C'est l'opposé du mysticisme, en apparence du moins; et cependant l'intuition mystique a mené là. Ne nous en étonnons pas trop; une fois que l'homme s'isole de la Révélation écrite pour se livrer aux révélations intimes, il va jusqu'au bout de ses instincts, car en fin de compte, le Révélateur, c'est lui.

Mettre en jeu la sensibilité nerveuse, supprimer autant que possible le raisonnement, réduire à rien la partie intellectuelle de notre être, rabattre la religion aux coutumes et aux talismans, abaisser la morale aux minuties, c'était le moyen le plus sûr, convenons-en, Messieurs, de pousser à son point extrême le principe romain par excellence : la direction.

Ce principe est le contraire absolu de la Réforme; il est *anti-protestant* au suprême degré. Prenez toutes les vérités que le protestantisme a retrouvées dans l'Évangile, vous reconnaîtrez qu'à chacune d'elles le jésuitisme répond par une erreur [1].

1. Aussi la Bible — le véritable réformateur — est-elle

Je connais peu de revues plus sinistres ; il me semble que j'assiste à un assassinat : l'homme moral s'affaiblit, s'affaisse, se refroidit, jusqu'au moment où, suivant l'expression consacrée par les Jésuites, il n'est plus qu'un cadavre : *perinde ac cadaver.*

La Réforme en appelle à l'âme ; elle veut que chacun, examinant l'Écriture, écoute parler Dieu. Les Jésuites ont aboli l'âme humaine ; ils ont mis sous clef la Bible, cette lettre que Dieu écrit à ses enfants.

La Réforme proclame la justification par la foi. Les Jésuites établissent le salut par les œuvres, par les pratiques, par les expédients.

La Réforme prêche le changement du cœur, qui produit la sanctification. Les Jésuites, laissant le cœur, perfectionnent la casuistique ; ils excellent aux cas de conscience ; ils adoptent la *Somme* de Thomas d'Aquin ; ils font des commentaires de commentaires ; ils noient le devoir simple et vrai sous des flots de distinctions et de raffinements.

La Réforme ouvre le ciel, elle nous appelle à prier, à prier nous-mêmes, de plein cœur, apportant à notre Père céleste toutes nos inquiétudes, toutes nos misères, toutes nos douleurs. Les Jésuites ont exagéré, s'il se peut, le formalisme romain ; ce ne sont que récitations, que répétitions, heure par heure, minute par minute, jusqu'à complet engourdissement — j'allais dire hébêtement — de l'être moral.

La Réforme détruit les faux pouvoirs ; sa grande

proscrite par les Jésuites, et les *index*, qui se rédigent sous leur influence, contiennent-ils, depuis Trente, l'interdiction des versions en langue vulgaire de la Parole de Dieu.

émancipation est celle de la conscience, sa grande restauration est celle de la responsabilité. Les Jésuites ont supprimé la responsabilité, supprimé la conscience, supprimé l'autorité de Dieu. L'obéissance au directeur a tout remplacé. Il s'agit de ne plus croire que par la foi d'autrui, de ne plus voir que par les yeux d'autrui, de ne plus vouloir, de ne plus exécuter que par la volonté d'autrui; il s'agit de laisser là sa conscience, et d'admettre comme bon ce que le supérieur déclare tel, jusqu'au péché inclusivement, car la loi d'obéissance englobe tout, répond de tout, prime tout !

Sur ces débris du christianisme et de la morale, on n'est pas surpris de rencontrer le devoir de la dénonciation mutuelle et de l'espionnage en grand : *manifestare sese invicem !*

Il ne manquait plus que cela pour achever l'individu.

La Réforme s'est donné pour mission de ressusciter l'individu. Le jésuitisme s'est donné pour mission de tuer l'individu.

Ce mot résume l'antagonisme des deux principes ennemis.

VII

LES RÉFORMÉS SONT DES RÉFORMATEURS

Nous avons raconté, nous avons jugé, il nous reste à conclure.

Ce qu'a fait le seizième siècle, nous le savons.

Ce que doit faire le dix-neuvième, Messieurs, nous allons chercher à le savoir.

Il ne suffit pas de contempler ce temps, qui s'appelle : « un temps de grands hommes et de grandes choses ! » Il ne suffit pas d'assister au réveil splendide qu'opère la Bible retrouvée par Luther. La Parole de Dieu retentit, la grâce descend, le pardon gratuit est annoncé, les consciences revivent, la conversion remplace la pénitence, les bonnes œuvres anéantissent les pratiques, le sacerdoce s'en va, la direction s'efface, les écoles se multiplient, les sources jaillissent, le sol est fécondé, le monde entier se fait nouveau ! Et notre cœur, n'est-ce pas ? loue Dieu, pour cette merveilleuse rénovation.

Mais la Réforme a-t-elle tout accompli? Ce qui manque à la Réforme n'a-t-il point compromis, un moment, tout ce qu'elle avait fait? Tandis que nous suivions, d'un œil attristé, les défaillances de la Réforme, n'avons-nous pas senti qu'un problème se posait devant nous, et que nous ne pouvions nous quitter sans l'avoir résolu.

Le temps où nous vivons est sérieux; il rappelle les approches du temps de Luther. Une sorte de renaissance, sinon littéraire, du moins scientifique, exerce de toutes parts son pouvoir générateur. Les inventions d'aujourd'hui ne sont pas très-inférieures, à les juger par l'étendue de leurs conséquences, aux découvertes qui jetèrent, vers la fin du quinzième siècle, un si vif éclat.

Ces triomphes de l'intelligence humaine portent leurs fruits d'orgueil, aujourd'hui comme alors.

Sans prétendre au rôle de prophète, je puis vous annoncer une époque très-voisine, où l'homme tentera de se faire Dieu, où la raillerie élégante attaquera toutes les convictions, où le scepticisme poussera de grandes clameurs de victoire; à moins que la seconde Renaissance ne rencontre une seconde Réforme, pour la combattre et pour la désarmer.

Comment on désarme les Renaissances, Messieurs, vous ne l'ignorez point. La foi seule accomplit ces miracles. Surmonter le mal par le bien! il n'y a pas d'autres secrets. Apologies, discussions, tout resterait inutile, si la vie de l'âme ne venait dire ce que seule elle sait dire ici-bas. En présence de la vie, ce prodige qu'aucun inventeur n'imita, l'homme s'arrête et réfléchit.

Ce qu'il nous faut donc, c'est d'avoir la vie, c'est d'avoir la grandeur morale, l'indépendance des caractères et la fermeté des convictions. Il faut qu'à des signes certains, l'Évangile manifeste son pouvoir. Il faut que l'œuvre de Luther se reprenne et s'achève. Nous savons ce qu'il ne savait pas ; l'histoire nous a raconté ses fautes ; l'Écriture nous enseigne le moyen de les réparer.

C'est parce qu'il en est ainsi, c'est parce que nous entrons dans un temps de renouveau que je me félicite, Messieurs, d'avoir avec vous étudié le seizième siècle. En considérant ce qui s'est fait alors, nous devinons ce qui doit se faire aujourd'hui.

Tout ce passé nous crie : Chrétiens, continuez la Réformation ! On n'y demeure fidèle qu'en la continuant. Les réformés qui l'accepteraient telle quelle lui donneraient le plus sanglant des démentis. L'accepter telle quelle, ce serait revenir à la tradition ; ce serait dire que Luther a laissé l'explication définitive, que Calvin a formulé le dogme obligatoire ; ce serait passer de la Bible aux confessions de foi, du terrain de la Réforme à celui de la papauté.

On cherche à nous mener là, quand on nous prêche l'adoration de l'histoire, de l'Église historique, des faits accomplis. Nous protestons contre cette tyrannie des faits. Loin de nous prosterner devant eux, nous prétendons les juger au contraire d'après l'immuable critère de la Révélation. Ce qui est, ce qui a été, ce qui sera, relève, quoi qu'on en puisse dire, du tribunal divin.

En ce sens — j'ose à peine exprimer ma pensée — ne regrettons pas outre mesure les fautes des Réformateurs. Elles nous ont empêché de faire d'eux nos

maîtres; elles nous empêchent d'accepter leur parole à l'égal de la Parole de Dieu.

Eux-mêmes, au reste, ont protesté d'avance. Luther ne supportait pas qu'on s'appelât luthérien; en toute occasion il déclinait le commandement; il renvoyait les âmes à leur seul chef, Jésus-Christ, à leur règle unique, la Révélation.

Luther comprenait donc — s'il fléchit plus tard, c'est à l'heure où tout fléchissait — Luther comprenait que les chrétiens, pour demeurer chrétiens, doivent se faire perpétuels réformateurs. Réformateurs au dedans, réformateurs au dehors, ramenant les pensées, les coutumes, les innovations au modèle apostolique, les soumettant au texte sacré, ne s'arrêtant pas plus que ne s'arrête celui-ci dans la voie de la lumière et des progrès!

Réformer la Réforme, combler ses lacunes, refaire l'Église de Christ, prévenir par là le retour des scandales qui ont déshonoré notre belle histoire au seizième siècle; répudier l'appel aux armes, réprimer les déviations politiques, empêcher la confusion du temporel et du spirituel, ce sera ressaisir notre principe : l'absolue autorité de la Parole de Dieu. Ressaisir notre principe, soyez-en sûr, fécondera l'avenir comme il a fécondé le passé.

On élève un monument à Luther.

Je propose de poursuivre l'œuvre de Luther.

Ce monument-là sera plus glorieux que l'autre, car il montera jusqu'au ciel.

Avant de réformer la Réforme, toutefois, sommes-nous certains de la maintenir?

Prenons-y garde, Messieurs, un infernal travail s'opère. Nos principes, l'un après l'autre, sont minés en dessous. Nos principes, ce sont nos forces ; qu'ils s'affaiblissent, nous devenons impuissants.

Où en sont nos principes, qu'en avons-nous fait?

Le plus grand, celui qui les contient tous, l'autorité des Écritures, est gravement compromis. Luther avait prévu cela : « Le mal futur — avait-il dit — ce sera le dégoût de la Parole de Dieu. »

Ce mal, la patrie de Luther nous l'a transmis. Je suis à mon aise, moi qui viens de vous avouer à quel point j'aime Luther — l'Allemand par essence — je suis à mon aise pour dire aux Allemands : Entre Hegel et Luther, vous avez à choisir; je vous en supplie, ne choisissez pas Hegel!

Or on choisit Hegel — même en rejetant son système — lorsqu'on incline vers la souveraineté de l'homme, vers sa divinité. Dès que la révélation progressive de l'histoire vient remplacer l'immuable Révélation de Dieu, dès que nous écoutons les voix intérieures au lieu de courber la tête devant ce qui est écrit, nous répudions Luther. Qu'on ne nous parle plus de lui. La Réforme, telle que la conçoit une science qui s'élève au-dessus de la Révélation, la Réforme n'est plus le premier pas du côté de la vérité, la Réforme est le premier pas du côté de l'erreur. Simple philosophie, elle devient la mère des plus mauvaises philosophies, de celles qui mènent à l'incrédulité, de celles qui déchaînent les révolutions.

Cette réforme-là n'est pas la Réforme du seizième siècle. Elle ne sera pas davantage la Réforme du dix-neuvième, j'en veux garder l'espoir.

La nôtre, celle de Luther, docile aux Écritures, renonce à contrôler, surtout à reviser par la raison ce qu'elle sait par la Parole de Dieu.

Une fois l'authenticité de l'Évangile prouvée, elle s'en tient là.

Quitter ce ferme rocher pour la critique du canon, pour la négation de l'infaillibilité biblique, pour la formation du dogme, c'est rebrousser chemin vers la Renaissance, c'est tourner le dos à la Réformation.

Messieurs, ce que nous deviendrions sans l'autorité biblique, je ne puis y penser qu'en frémissant. Dans notre triple combat, contre la papauté, contre le rationalisme, contre nous-mêmes, je ne parviens pas à découvrir un autre défenseur. Si l'on nous ôtait la Parole de Dieu — une Bible faillible n'est plus la Parole de Dieu — l'édifice ébranlé s'écroulerait bientôt. Ce que n'ont pu faire ni les persécutions de nos ennemis, ni même nos propres fautes, la moindre atteinte à la Révélation l'accomplirait inexorablement.

Il faut pourtant s'appuyer sur quelque chose! quelque chose pourtant s'appelle la vérité! Si vous niez la vérité, si vous m'ôtez la Parole de mon Dieu, je ferai ce que font tant d'autres, j'irai chercher le faux : l'autorité de Rome, l'autorité de la raison; je n'y verrai pas plus clair, la Réforme sera perdue, et le retour à l'Écriture n'aura plus de sens.

Le travail de démolition s'y prend de deux manières. Tandis que la révélation biblique est battue en brèche, la révélation historique, théorie à la mode, s'organise grand train.

On nous montre *la religion*, indépendante *des religions*. Celles-ci naissent à tour de rôle, expressions successives et toujours respectables du besoin universel. L'astuce des prêtres, on n'en parle plus; on n'accuse plus le clergé d'avoir inventé les religions. Le moderne rationalisme s'incline avec un respect parfois sincère devant ces cultes indispensables aux ignorants et qui renferment quelque parcelle de vérité, puisqu'ils répondent à de généreux instincts. Vis-à-vis de ce rationalisme-là, réservé, poli, accommodant, il n'est que la foi dans l'Écriture, une foi complète, aux angles vifs, pour résister.

Messieurs, nous garderons notre Bible et nous resterons protestants.

N'oublions pas toutefois que ce titre oblige. On n'est point protestant sans être réformateur.

La grande Réforme d'aujourd'hui, vous l'avez nommée, c'est l'Église de Jésus-Christ.

Entre l'Église invisible où se réfugiaient les protestants du seizième siècle et l'Église visible que Rome prétend réaliser, une place demeure vacante, celle de l'Église conforme à la Parole de Dieu.

Rétablir l'Église, fonder l'Église sur les bases de la vérité, tel est le devoir. Qu'ils l'admettent ou non, ce devoir s'impose aux chrétiens; on le voit en quelque sorte jaillir de partout. Il n'est pas jusqu'à la papauté qui ne pose le problème, prouvant une fois de plus ce qu'a de monstrueux la confusion du spirituel et du temporel.

Les paresses de l'âme résisteront longtemps. Le grand nombre s'attachera fortement à ces vastes

Églises où l'on entre par cela seul qu'on naît, où l'hérédité fait la conviction, où la profession est insignifiante à force d'être collective, où la douce passivité nous permet de ne rien décider, de ne rien choisir, au besoin de ne rien croire, nous dispensant à la fois d'être chrétiens et d'être douteurs.

Mais il y a des esprits que ce clair-obscur inquiète; ceux-là veulent redevenir hommes, individus; ils éprouvent le besoin de faire sauter les formes pour retrouver la vérité. Sans le savoir, sans le vouloir, ceux-là travailleront pour l'Église de Christ.

Entrer dans le détail pratique de la question ne convient pas ici.

Je me contente de placer le problème sous vos yeux et de vous dire : Cette œuvre nous attend!

Abordons-la de bon courage. Interrogeons les Écritures, obéissons aux Écritures; plus nous nous rapprocherons de la Parole de Dieu, plus s'effaceront les distances entre nous.

On suppose parfois que retourner à l'Église apostolique, c'est pousser aux fractionnements. Rien n'est si faux. Les fractionnements s'évanouissent devant la vérité. Les fractionnements tiennent tous à des traditions, à des symboles, à des confessions particulières, à des dénominations spéciales : on se rattache à Calvin, à Luther, à Wesley; on porte des noms d'hommes, ou porte des noms de pays.

Mais je vois venir le temps où l'Église appuyée sur la Bible nous rendra la vraie unité, l'unité des Églises locales, se rattachant au même Sauveur, obéissant à la même Révélation, se tendant la main par-dessus toutes les frontières, et réalisant ainsi, sous sa forme

visible, la société mélangée des hommes qui font profession de croire en Jésus-Christ [1].

Bien des questions qui divisaient le seizième siècle ne nous séparent plus.

Sur la cène, sur le libre arbitre, sur la prédestination, sur le sort des païens, nous nous entendrions aisément. Mais, pour saisir l'unité dans la vérité, nous avons à retrouver la profession de l'individu, nous avons à distinguer entre les Églises et leurs auditeurs, prenant notre parti de ne parvenir souvent à organiser que de très-petites Églises, en présence d'auditoires très-nombreux.

L'Église, qui est « *la colonne et l'appui de la vérité,* » nous débarrassera des formulaires humains, ces foyers de divisions. L'Église absorbera wesleyens et luthériens, épiscopaux et calvinistes. Elle nous rappellera que nous sommes les disciples, non de tel ou tel docteur, mais de la Révélation. Nous avons compris l'indignation de Luther, qui ne voulait pas du titre de fondateur. Nous comprendrons l'indignation de Calvin, qui voulait qu'on « râclât son nom » afin que la gloire demeurât à Dieu.

L'unité n'est pas l'uniformité. Dieu nous garde d'attenter à ces diversités vivantes, signes précieux d'indépendance, que maintenait et que respectait le premier siècle chrétien.

Quant à la séparation des deux domaines, il suffit de jeter un coup d'œil sur les Églises composées de baptisés volontaires, pour voir qu'elles ne peuvent plus conserver aucun lien avec l'État.

1. L'Alliance évangélique a commencé ce mouvement vers l'unité.

Luther exigeait qu'on espérât beaucoup. Messieurs, espérons.

Nos conquêtes ne nous viendront, Dieu merci, ni d'un prince qui décrète le progrès, ni d'un grand conseil qui abolit la tradition. Nos conquêtes se feront par notre foi, par nos prières, par notre soumission à tout ce qui est écrit.

La vie est le grand propagateur. Qu'on voie chez nous plus d'amour, plus de courage, plus de patriotisme, plus de lumières, plus de progrès, plus de libertés généreuses, plus de caractères indépendants; et le jour naîtra, soyez-en certains, où toute âme qui a faim et soif de justice se tournera de notre côté, du côté de la Parole de Dieu!

Je ne vous dis pas que nous aurons les masses pour nous, je ne vous dis pas que nous serons admirés et glorieux; je vous dis que si nous obéissons, je vous dis que si nous achevons la Réforme, je vous dis que si la vérité retrouve l'Église, sa colonne et son appui, la grande démonstration du christianisme éclatera, sans que personne puisse la contester ou la nier.

A ceux qui demandent où est le bonheur, où est la sainteté, où sont les nations honnêtes et fortes, où sont les durables institutions, où sont les familles qui savent aimer, où se trouvent les sacrifices énergiquement accomplis, où l'on rencontre le support mutuel, où circulent les vifs courants de la pensée et de la civilisation, à ceux-là nous montrerons l'Église; et l'Église du Christ, qui résolvait ces questions il y a dix-huit cents ans, les résoudra, aujourd'hui comme alors.

On parle d'un avenir menaçant. L'esprit romain se réveille! Messieurs, ne craignez rien. La cause de l'Évangile repose en des mains plus sûres que nos mains. Répétons avec Luther :

Le bras de l'Éternel combattra pour nous! le bras de l'Éternel agira pour nous! le bras de l'Éternel fait vertu!

Parvenus au terme de notre étude, nous en prononçons le dernier mot. Le dernier mot de l'histoire, pour les hommes de conscience et d'avenir, c'est toujours le mot d'ordre du combat : En avant! — Voilà ce que nous crie le passé.

La crise religieuse est dans l'air. Non qu'il n'y ait aujourd'hui d'impérieux besoins de vérité; mais, entre les convictions et les idées, un profond désaccord se manifeste; l'équilibre moral est rompu. Or, quelque durée qu'on accorde aux hypocrisies sociales, la croyance officielle qui n'est que cela finit toujours par succomber.

On a dit de l'avenir, qu'il était protestant! Messieurs, je n'en crois rien. Protestante par certains côtés, notre civilisation moderne se rattache bien plus à la Renaissance qu'à la Réformation.

Les principes de la Réforme n'ont pas cessé d'agir; ils impriment leur caractère au mouvement, ils exercent leur influence sur les méthodes même de la pensée. En dépit de l'esprit latin qui complète son œuvre de centralisation et de nivellement, qui efface les familles après les individus, les nations après les familles, et qui nous donnera quelque jour peut-être un genre humain organisé comme un corps

unique, avec des télégraphes pour nerfs de la sensation, avec des chemins de fer pour nerfs du mouvement, avec une direction unitaire pour centre cérébral ; malgré cet esprit-là, une tendance opposée, fille de la Réforme, se produit et s'exprime ; le fait est certain. L'émancipation des consciences, l'adhésion personnelle, l'examen, la révolte contre le joug clérical, l'impossibilité croissante d'accepter la direction, le besoin des libertés, on sent remuer tout cela.

Le moyen âge ne nous ressaisira pas ; on ne prend pas deux fois le chemin du désert. Mais où irons-nous ? Comment se concilieront nos incompatibilités ? Qui l'emportera, de l'instinct centralisateur, de l'inerte passivité qui engourdit nos masses, ou de la soif d'indépendance et de recherche qui naît et s'embrase chez nos hommes éclairés ? A nos sociétés intelligentes, sécularisées, l'aliment des pratiques minutieuses et des traditions légendaires ne suffira pas longtemps. Les verrons-nous sombrer dans le mépris systématique de la religion ? seront-elles gagnées par l'Évangile ? Pardonnez-moi, Messieurs, de ramener le problème sous vos yeux ; je ne puis m'en défaire, je le sens peser sur mon cœur ; notre siècle, bien que matérialiste, bien qu'épicurien, en est tout oppressé.

Les vieilles solutions, même la solution romaine, ne résoudront rien.

Je ne suis pas de ceux qui rêvent l'anéantissement prochain de la papauté ; je la crois indestructible, au contraire, car elle répond aux secrets instincts du cœur, obstinément païen. Qu'elle retrouve au besoin, pour les réveiller contre nous, ces emportements de

la Ligue, qui ne sont après tout que l'inévitable expression de la haine éternelle contre la Parole de Dieu, je n'en doute nullement. Je crois donc à la durée du système romain. J'y crois comme je crois à la piété vraie d'un bon nombre de catholiques, dont je regrette les illusions et dont j'honore la sincérité.

Mais quelle que soit la durée du catholicisme, quelques éléments chrétiens qu'il renferme encore, quelque fascination qu'il puisse momentanément exercer, le catholicisme n'en reste pas moins incapable de répondre aux nécessités religieuses de notre temps. Il parle un autre langage, notre peuple ne l'entend plus. Tandis que la civilisation moderne a grandi partout, le moyen âge se conserve à Rome, intact, immuable, sans qu'il y manque une obscurité. Et ne parlez pas de modifications! L'Église romaine, infaillible, ne peut rien retrancher à son passé; elle peut à d'anciennes traditions ajouter des traditions nouvelles; elle est condamnée à marcher toujours dans le sens de ses erreurs.

Ce que le catholicisme ne saurait accomplir, n'allons pas le demander au protestantisme historique, au protestantisme tel que le seizième siècle nous l'a légué. S'en tenir là, ce serait mentir au principe de la Réforme. La parole humaine prendrait la place de la Parole de Dieu. Nos réveils sont très-beaux; par l'expansion des Écritures ils répandent la vérité; par les missions ils gagnent de nobles batailles; par l'évangélisation populaire ils amènent bien des âmes à Jésus-Christ; ce sont des œuvres. Mais l'*œuvre*, inaccomplie, se dresse devant nous.

L'œuvre ! Le retour aux Écritures, pour toutes les questions.

L'œuvre ! Le retour au modèle apostolique, pour toutes les solutions.

Cette œuvre ne présente ni moins d'ampleur ni moins de difficultés, croyez-le bien, que celle de Luther.

Ne sentez-vous point le sol trembler sous vos pas ?

Les périls, les obstacles, incessamment conjurés, renaissent incessamment. On ne parvient plus à se donner même une illusion de sécurité. Ceci marque une époque de transformation. Je ne m'en plains pas : les heures de transformation sont les grandes heures de l'humanité.

Mais enfin, sommes-nous prêts ?

L'Évangile seul, le pur Évangile éternellement jeune, égal à toutes les situations, contemporain de tous les temps ; l'Évangile avec ses rayonnements de vie débordant autour de lui, l'Évangile avec la sainte liberté qu'il met dans les âmes, avec l'obéissance qu'il met dans les cœurs, avec la popularité qu'il impose aux convictions, l'Évangile seul tient le mot du problème de l'avenir.

Messieurs, ce ne sont pas nos souvenirs d'il y a trois cents ans, ce ne sont pas nos dénominations d'aujourd'hui qui viendront à bout du travail que nous devons accomplir. Ce n'est pas à Luther, ce n'est pas à Calvin que nous convertirons les âmes : c'est à Jésus-Christ. Aller à Jésus, entrer dans l'Église de Jésus ! voilà ce que comprendront sans peine tous les hommes intègres et droits. Croire à nos formules du seizième siècle, s'associer à nos organisations

réglées par l'État, ils en seraient moins aisément persuadés. Pour les amener à nous, pour bâtir avec eux, nous avons besoin d'un terrain plus solide et plus élevé que celui de nos rivalités séculaires; nous avons besoin d'un terrain où l'on ne rencontre ni vainqueurs ni vaincus; il nous faut le sol de la vérité, le rocher de la Parole de Dieu.

Ainsi se termine notre long circuit.

Revenus à la Bible du seizième siècle, à l'Église du dix-neuvième, enfin, nous rentrons chez nous! Le fils a retrouvé la maison de son enfance; sur le seuil il a vu son père, qui lui tend les bras.

Là tout est simple, tout redevient familier; la découverte suprême, c'est de n'en plus faire; la suprême formule, c'est de n'en plus avoir; lire ce qui est écrit, il n'y a rien au delà.

Fatigués des petitesses qui nous entourent, nous aspirons à la grandeur. Cette aspiration nous sied; on ne l'écarte pas impunément. Malheur à nous, quand nos ambitions évangéliques deviennent des médiocrités.

En vous pressant d'accomplir la seule œuvre digne de ce nom, en vous invitant à satisfaire la seule ambition qui tienne l'âme élevée et jamais n'exige de lâchetés, je n'affirme pas que le monde, attentif et bienveillant aujourd'hui, ne soit pas demain ou distrait ou courroucé. Non-seulement c'est possible, mais j'ajoute que c'est presque certain. En tout cas la vérité, pas plus de nos jours qu'aux jours des apôtres, ne saurait se dispenser du combat. Sa destinée, c'est de troubler; son métier, c'est de scandaliser ici-bas; elle ne marche sans angoisse et sans bruit ni dans la société ni dans nos cœurs.

Ce qu'ont été les amertumes d'un siècle où la pensée, moins complexe et plus jeune, supportait mieux le poids des questions, vous l'avez vu.

Maintenant nous sommes vieillis. De longs conflits d'idées nous ont lassés. Nous connaissons bien des misères, bien des souffrances nous ont atteints, que Luther lui-même ignorait. Et cependant, qu'est-ce qui vaut qu'on s'enflamme, sinon la foi ? L'honneur de l'humanité, c'est que la question religieuse ait toujours été, soit toujours au fond de tout.

Je l'affirme pour vous, pour nous tous, Messieurs, nous ne nous déroberons point à ces nobles douleurs. Au nom de Christ, quoi qu'il advienne, nous entreprendrons l'œuvre et nous l'achèverons. Quel que soit le succès de la bataille, notre consigne nous oblige au devoir. Peut-être Dieu, qui a ses desseins, voudra-t-il nous éprouver par la défaite ; peut-être la Réforme, populaire au seizième siècle, rencontrera-t-elle au dix-neuvième l'impopularité. Qu'importe ! Nous regarderons plus haut ! Nous fonderons l'Église en dépit des vents contraires. Nous tiendrons à deux mains notre Bible, qui garde les germes de l'avenir. Traversant la nuit, mais espérant le jour, nous répéterons la parole, mélancolique et fidèle, qu'à l'heure des suprêmes tristesses proféra Luther :

« Vous qui viendrez après nous, conservez bien la pauvre chandelle de Dieu ! »

FIN

NOTE A

Il y a une admirable prédestination, celle de la Bible; elle ne ressemble point à la prédestination des docteurs. Cette prédestination-là, qui marche avec la *préconnaissance*, brise notre orgueil et relève notre cœur abattu.

Courage! semble-t-elle nous dire, des mains meilleures que les tiennes travaillent pour toi; celui qui a commencé l'œuvre l'achèvera. Courage! l'élection de grâce qui t'a cherché, qui t'a trouvé, qui s'est manifestée de tant de manières, qui a écrit ton nom là-haut ne cessera pas d'agir. Courage! tu es aimé, tu es sauvé, tu as un père dans le ciel.

Puis, lorsque notre orgueil se redresse, la même prédestination selon la préconnaissance éternelle nous fait rentrer dans la poussière. Elle nous présente alors l'accablante parabole du potier; elle nous tient le rude langage du neuvième chapitre de l'Épître aux Romains : Qui es-tu, pour contester avec Dieu? L'as-tu prévenu? T'es-tu racheté? Si tu l'aimes, c'est qu'il t'aima le premier; si tu viens à lui, c'est qu'il t'aida; si tu veux le bien, si tu l'accomplis en quelque mesure, c'est qu'il produisit en toi le vouloir et l'exécution. Au point de vue de la justice, n'es-tu pas un rebelle? tes péchés n'ont-ils pas mérité châtiment?

Ainsi, par son côté prédestinataire, la Bible nous présente l'absolue autorité de Dieu, nous fermant la bouche, comme l'Éternel fit à Job. Mais ailleurs, complétant la divine pensée, achevant le tracé divin, la Bible qui nous montre la grâce, toujours, nous dit de la part de

Dieu : L'accepteras-tu ? la refuseras-tu ? Pressé du Saint-Esprit, tu peux le recevoir, tu peux le contrister. Dieu te demande une conversion que tu peux repousser. Dieu réclame de toi des efforts que tu peux faire ou que tu peux rejeter. Dieu *veut* te sauver — mais tu peux ne pas vouloir. Christ est mort pour tous, mais tous n'acceptent pas sa mort.

Telle est la part que Dieu fait au libre arbitre. A moins que par hasard Dieu n'ait *voulu* la révolte des anges; à moins que Dieu n'ait *voulu* la chute d'Adam ; à moins que Dieu n'ait *voulu* le mal !

Le mal étant dans le monde et Dieu ne pouvant pas être l'auteur du mal, il faut, de toute nécessité, que la souveraineté divine se soit limitée, elle-même, à un certain degré; il faut qu'elle ait fait une place à la liberté du cœur humain.

N'est-il point écrit : « Combien de fois ai-je *voulu* vous rassembler comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et *vous ne l'avez pas voulu*[1] ! »

1. Evangile selon saint Mathieu, XXIII, 37.

NOTE B

Quelques mots sur la théorie des *choses indifférentes*.

Comme je la déteste cordialement, je tiens à lui rendre pleinement justice dans ce qu'elle a de vrai.

Elle provient d'une notion juste, faussée par l'abandon de la Parole de Dieu. Préférer le fond à la forme, telle est la notion juste; croire que sur certains points il n'y a ni erreur ni vérité, telle est la fausse notion.

Ajoutez que des *choses*, on a vite transporté la théorie aux *vérités*. Or, dès que nous abandonnons une vérité, dès que nous acceptons une erreur, nous rompons avec la Parole de Dieu. Sitôt que nous nous écartons de la Parole de Dieu, nous faisons brèche au rempart; les vérités s'en vont, l'erreur entrera. Ce qu'on appelle *largeur*, c'est tout simplement de l'infidélité. Lorsqu'on se met à négocier, en matière de foi, la vérité fait toujours les frais de la transaction. Distinguer entre les vérités qu'on peut sacrifier et les vérités qu'on doit maintenir, c'est proclamer à haute voix qu'il n'y a point de vérité. Dès l'instant où « ce qui est écrit » ne fait plus loi, rien ne nous arrête plus. Qu'importe une cérémonie ? qu'importe un vêtement? qu'importe un nom? qu'importe une pratique, ou une messe, ou des prières aux saints, ou la hiérarchie, ou un clergé, ou le pape? Au bout du compte, qu'importe quoi que ce soit? rien. Seulement la Bible est renversée, Dieu est supprimé, et l'homme juge en dernier ressort. Nous retournons à la tradition, tout simplement. Nous nous déclarons plus sages que Dieu, plus larges que les apôtres. Plus sages que Dieu, qui a

trouvé nécessaire de nous donner les Écritures, par conséquent, de nous soumettre à une vérité. Plus larges que Paul, qui ne voulait pas *qu'on scandalisât les faibles*, mais qui avait soin de déclarer qu'ils étaient faibles, et qui relevait nettement leurs erreurs.

D'où vient, je vous prie, que la théorie des *vérités indifférentes* ne se trouve nulle part dans la Révélation? C'est qu'un pareil système anéantit la Révélation.

Du moment qu'il y a dans la Bible des vérités indifférentes, un triage doit s'opérer; il faut choisir. Qui choisira? moi. Encore un coup, voilà Dieu détrôné, et l'homme usurpateur. Tout dévie et tout s'égare. La conscience reçoit une blessure dont elle aura peine à guérir. Elle apprend à dédaigner le vrai. Elle apprend à ne pas subir devant toutes les vérités, cette servitude qu'accepte tout affranchi de Jésus. Elle apprend à se demander, en face de chacune : laquelle faut-il méconnaître, laquelle faut-il servir? La question d'utilité remplace la question de vérité. Le problème ne se pose plus en ces termes : qu'est-ce que Dieu a dit? Le problème consiste à savoir ce que l'homme dira. Telle vérité trouvera-t-elle grâce devant sa raison? telle autre n'empêchera-t-elle point un compromis? — Prenons celle qui doit réussir, lâchons celle qui doit échouer! l'important, c'est le succès.

Pour concilier la soumission à l'Écriture avec la désobéissance aux vérités, on a inventé un autre système, le système de l'indépendance à l'égard de tout ce qui n'est pas *défendu*.

Ceci mène loin. L'Écriture formule peu de condamnations; elle n'a *défendu* ni le culte des saints, ni le culte de Marie, ni celui des images, ni les macérations, ni les aubes, ni les surplis, ni l'eau bénite, ni la messe, ni la hiérarchie, ni le pape! — La Révélation ne procède pas à la manière du Code pénal. Elle n'a pas libellé en ar-

ticles officiels, les présentes et futures prohibitions. Elle a donné l'exemple apostolique; l'exemple apostolique fait loi. Quiconque, sous prétexte que l'Écriture ne l'a pas *formellement défendu*, se permet d'agir contrairement à la manière dont les apôtres ont agi, brise tout simplement le joug de l'autorité suprême, et se soustraira sans peine aux ordres, quels qu'ils soient, qui lui paraîtront gênants. Avec un système pareil, on peut tout se permettre ou peu s'en faut. Au fond, c'est la liberté de faire ce qui nous plaît En vain l'apôtre Paul a-t-il pris soin d'enseigner « *comment il faut se conduire dans l'Église du Dieu vivant,* » on se conduit d'une façon exactement contraire; car enfin, faire le contraire *n'est pas défendu!*

NOTE C

Les Réformateurs, qui ont retrouvé la Parole de Dieu, n'ont pas retrouvé l'Église. Pourquoi? Parce qu'ils ne l'ont pas cherchée dans la Parole de Dieu. A vrai dire, ils ne l'ont pas cherchée du tout. Échappés au catholicisme, ils n'en sont point sortis sans quelque bagage romain. Sur le chemin de l'obéissance aux Écritures, le fardeau tombait pièce à pièce, mais il fallait aller jusqu'au bout. Si Luther eût consulté l'Écriture sur la question d'Église, l'Écriture lui aurait répondu. Elle lui aurait montré l'organisation apostolique, scellée du commandement divin : « Je t'écris ces choses, afin que tu saches *comment il faut se conduire* dans la maison de Dieu, *dans l'Église du Dieu vivant, colonne et appui de la vérité*[1] ! » — Luther aurait vu la vérité sur la question d'Église, comme il avait vu la vérité sur d'autres questions. Il aurait vu qu'une Église dans laquelle on entre par droit de naissance et non par sélection de foi n'est pas l'Église, mais qu'elle est le monde, et que le monde, qui ne peut s'appeler la *maison du Dieu vivant*, ne peut servir ni d'*appui*, ni de *colonne à la vérité*. Luther, au lieu de l'Église multitude — cette erreur romaine qu'il gardait tout en quittant Rome — Luther aurait vu l'assemblée des croyants, des seuls hommes qui soient autorisés à former l'Église de Christ, puisque seuls ils ont, par un libre mouvement de conscience, choisi Christ pour Rédempteur. Au lieu de la hiérarchie, Lu-

1. Timothée, III, 15.

ther aurait vu les charges, celle d'Ancien, celle de Diacre, rien autre; au lieu de l'autorité de l'Église en matière de foi, Luther aurait vu l'autorité de l'Écriture, rien de moins, rien de plus. La vérité, posée sur sa base, appuyée sur sa *colonne*, n'aurait fléchi sur aucun point.

Le tort des Réformateurs constaté, ne nous étonnons pas outre mesure de leurs déviations. Peu d'erreurs étaient plus difficiles à secouer que ce vieux multitudinisme païen, maître de la chrétienté depuis des siècles, et qui s'était attaché, tenace, opiniâtre, à l'histoire des conquêtes de l'Évangile ici-bas.

Répudier le pape, refuser le nom d'Église au vaste corps ecclésiastique qui n'avait cessé d'en porter le titre glorieux; réagir contre les annales chrétiennes au nom de la Bible, contre le fait au nom du droit; sacrifier les perspectives de puissance et de grandeur que semblaient assurer les souvenirs, pour en revenir au « petit troupeau » dont parle Jésus; de telles résolutions, héroïques, exigeaient un de ces efforts devant lesquels recule longtemps notre nature humaine, alors même qu'elle est soutenue par la foi.

Le langage que cette nature-là tient à Jésus, le voici : Tu t'es trompé, Seigneur, quand tu as déclaré le troupeau *petit*. Il est immense! Le troupeau, c'est le monde, tel quel. — Tu t'es trompé, quand tu as dit : « Mes brebis me connaissent, elles obéissent à ma voix, elles ne suivront point un étranger, il y a un seul berger et un seul troupeau [1]. » Tes brebis méconnaissent ta voix, elles suivent des étrangers, elles prennent des bergers de toutes les espèces, et n'en sont pas moins tes brebis, et n'en ont pas moins le droit de s'abriter dans ton bercail! — Tu t'es trompé quand tu as dit : « Le fils de

1. Évangile selon Saint Jean, X, 16.

Dieu trouvera-t-il de la foi sur la terre? » Non-seulement tu y trouveras de la foi, mais nous t'y préparons des professions universelles et même obligatoires de la foi! Tu y verras la foi décrétée, protégée, imposée par les rois, par les gouvernements, par les nations!

Les apôtres, c'est dommage, n'ont ni prévu ni ménagé ces futurs triomphes de l'Église. Ils s'en sont maigrement tenus à leurs pauvres assemblées, auxquelles l'adhésion personnelle, la déclaration individuelle d'une croyance consciencieusement adoptée, ne pouvaient amener, sauf les miracles du Saint-Esprit, que de rares adhérents. Les apôtres n'ont pas su organiser l'hérédité religieuse avec son imposant, avec son rassurant cortége de catéchuménats et de premières communions. Par ce moyen cependant, et non par leur procédé maladroit, on pouvait arriver un jour à confondre les deux sociétés : la civile et la religieuse; on pouvait réussir à identifier les deux contraires : le monde et l'Église; on pouvait parvenir à tout englober sous un même nom, à tout garantir sous une même sécurité; quitte pour le Seigneur à reconnaître plus tard « ceux qui sont siens ! »

Ce que les apôtres n'avaient pas voulu faire, les Réformateurs l'ont fait. Ils ont transporté dans la Réforme cette notion païenne dont l'Église de Rome présente le type achevé. Renonçant à créer l'Église des croyants pour conserver une Église qui n'est autre chose que la nation, les Réformateurs ont nécessairement, sur cette question là, sur ce terrain là, suivi Luther dans les mêmes erreurs et donné contre les mêmes écueil. Ils ont réinstallé la tradition à côté de la Révélation, les formulaires à côté de l'Écriture, la parole de l'homme à côté de la Parole de Dieu. Ils ont recherché la protection des princes, le secours du bras séculier. Ils ont usé d'intolérance, ils ont admis la persécution! Une fois la

colonne de la vérité supprimée, il fallait bien trouver le point d'appui quelque part.

Reste l'*Église invisible!* C'est le grand cheval de bataille qu'enfourchent tous ceux qui veulent à la fois garder la doctrine chrétienne et maintenir le principe païen.

Certes elle existe, l'Église invisible. Il y a une « *assemblée des premiers nés, dont les noms sont écrits dans les cieux.* » Il y a un corps de Christ, sans ride ni souillure. Il y a une société sainte formée de tous ceux qui ont appartenu, de tous ceux qui appartiennent au Seigneur. Que Jean Huss, que Luther s'y soient réfugiés, je le conçois. Qu'ils aient saisi ce bel idéal pour renverser les conceptions grossières qui rattachaient le salut à telle ou telle pratique, à telle ou telle organisation; qu'ils aient, au nom des choses du dedans, réagi contre le matérialisme du dehors, je le comprends. Mais la vérité qu'ils proclamaient ainsi n'était pas, tant s'en faut, la vérité tout entière. S'il y a une Église invisible, il y a une Église visible; or c'est à cette Église visible qu'a été confié le dépôt des Écritures, c'est à cette Église visible qu'a été imposé le devoir de défendre la Parole de Dieu; c'est dans l'Église visible que les apôtres ont établi des charges; c'est à l'Église visible qu'ils ont donné des règles; c'est en parlant de l'Église visible qu'ils ont dit : *la colonne et l'appui de la vérité!* c'est cette Église-là qu'il fallait, qu'il faut rétablir.

Elle pourvoit à tous nos besoins. Où rencontrer mieux qu'autour des véritables Églises, la préparation générale dont on vient nous parler. Quelle école enseignera mieux la foi qu'une Église qui pratique la foi? Qu'est-ce qui pourra régénérer le monde, sinon ces vifs courants qui ne se sont point confondus avec le monde? Où trouver la pure lumière de vérité, s'il n'y a des centres et comme des foyers de vérité pure, rayonnant à travers

le brouillard? Regardez aux pays où la véritable Église debout, dans sa forme indépendante, rayonne; où elle enseigne; où elle attire comme auditeurs ces multitudes indifférentes, sceptiques, incrédules et mondaines qu'elle ne veut ni tromper ni endormir par de faux semblants d'adhésions; voyez cet incessant travail pour convertir les âmes; voyez ces œuvres immenses pour annoncer l'Évangile, pour visiter les pauvres, pour soigner les malades, pour restaurer la famille, pour combattre les injustices, pour conquérir les libertés, pour relever tous les niveaux; et dites s'il y a là de la force ou de l'impuissance, de l'égoïsme ou de l'amour, si là est l'erreur ou si là est la vérité!

Ah! quand je me tourne au contraire vers le seizième siècle, vers cette grande Réforme de Luther, figée en quelque sorte après lui, fléchissante et refroidie de son vivant déjà comme un fleuve qu'aurait saisi quelque gel subit et qui se serait tout à coup arrêté sous les glaces amoncelées; lorsque je contemple cette morne immobilité; lorsqu'en présence des épaves engagées parmi les flots roidis, il me faut constater des ravages, je ne puis réussir à dominer mes pensées qui rêvaient mieux. Je me figure Luther, redressant l'Église, appelant à l'Église tous ceux qui confessent Jésus-Christ, repoussant le bras séculier, faisant rentrer les glaives au fourreau, proclamant la liberté pour tous, prêchant à de vastes auditoires réunis autour de petites assemblées, subissant la persécution peut-être, mais ne la pratiquant pas!

L'œuvre n'aurait pas revêtu des proportions si colossales, c'est possible; elle aurait gardé le germe vital, rien n'aurait pû l'empêcher de grandir.

On prétend — au nom de quel principe, je l'ignore — nous interdire les hypothèses.

Le fait ne doit pas être discuté. Rien n'est sacré comme le fait. Que venez-vous nous rebattre les oreilles

de vos mots pédants : le droit, le devoir, les doctrines, la vérité ! Le fait est là; l'histoire a prononcé. Ce qui a été ; c'est ce qui devait être. Il n'y a ni vrai ni faux, il y a ce qui est !

Où l'on va par un tel chemin, je vous le donne à penser. L'âme avait des ailes pour traverser les brumes et retrouver le vrai; on la rabat par terre; elle rampera désormais dans la poussière que font nos pas.

Quoi! il nous serait défendu de penser que si l'on n'avait point, au premier siècle, dédaigné l'exemple apostolique, la chrétienté plus fidèle aurait rencontré des triomphes meilleurs! Quoi! nous ne saurions imaginer, pour la Réforme, une marche plus droite, une plus fière attitude, des libertés mieux conservées, une fidélité supérieure, l'œuvre parfaite en un mot, avec toutes les bénédictions que verse la Parole de Dieu sur les hommes et sur les œuvres qui ne la désertent point!

Si l'histoire, le Dieu de notre temps, n'était en réalité que la complaisante des faits accomplis; si elle rabaissait son noble travail aux proportions d'une mesquine et lâche apologie, je ne consentirais plus à dire un seul mot d'histoire. La dignité, la beauté de l'histoire consistent en ceci justement, que racontant les faits, elle blâme, elle approuve, elle regrette, elle espère, parlant vrai toujours, allant toujours chercher l'hypothèse aux régions de l'idéal.

L'hypothèse est la consolation de l'histoire, elle en est la moralité.

Ceux qui ne veulent pas de l'hypothèse, ceux qui nous prêchent le fatalisme historique, ceux qui mettent la révélation progressive des événements à la place de l'immuable, de la définitive Révélation de Dieu, ceux-là forgent, sans le savoir, la plus monstrueuse des hypothèses et la plus contraire au bon sens. Ils *supposent*

que Dieu a besoin de nos infidélités pour accomplir ses desseins; ils *supposent* que la volonté de Dieu n'agit pas; ils *supposent* que le secours de Dieu ne suffit point; ils *supposent* que Dieu ne saurait disposer ni d'une délivrance ni d'un succès; ils *supposent* que Dieu renie les hommes qui, dédaignant l'utilité, répudiant la politique, se bornent à faire ce que Dieu a dit.

Parce que nous refusons, avec les apôtres, de voir dans l'Église un corps clérical, un édifice indépendant de l'adhésion personnelle, on voudrait nous réduire à ne trouver dans l'Église qu'une sèche association d'individus qui pensent de même sur les mêmes sujets! Parce qu'avec les apôtres, nous refusons à l'Église cette infaillibilité qui n'est au fond que l'infaillibilité de l'esprit humain; parce que nous refusons de transformer l'Église en source de révélations; parce que nous refusons de créer par elle une tradition rivale de la Parole de Dieu; on voudrait nous réduire à ne plus reconnaître dans l'Église ni la colonne de la vérité, ni le foyer des bénédictions! Ainsi le monde, éternel ennemi de l'Église, contestera jusqu'à la fin son double caractère : assemblée des croyants et mère des croyants; école et société; armée de volontaires et corps du Christ; instrument et résultat de la foi!

Nous persistons, pour notre part, à prendre l'Église de Dieu comme Dieu nous l'a donnée; avec ses saints et son mélange; avec ses membres et ses auditeurs; avec ses petits troupeaux d'adhérents et son vaste multitudinisme d'influence et de prédication; avec son unité profonde et son profond respect des libertés; avec son lien d'amour et son horreur de l'asservissement à un pouvoir œcuménique; avec sa soumission dans les choses réglées par les apôtres et son indépendance dans les détails qu'ils n'ont pas réglés; avec sa répulsion

pour l'esprit sectaire et sa haine contre les tyrannies de l'uniformité; avec ses diversités locales et son ensemble harmonieux.

Ceci n'est ni le respect de l'Église historique, ni l'autorité de l'Église, érigée en infaillibilité; c'est l'Église, apostolique, purement et simplement.

Pour l'avoir méconnue, Luther et ses amis ont à leur insu restauré l'infaillibilité romaine. En vain Luther écrit-il dans les *Articles de Smalkalde* que « la Parole de Dieu *fait les articles de foi, et outre cela personne, non pas même un ange!* » il en vient à admettre plus tard que l'Église, elle aussi, *fait* les articles de foi. Sans doute l'Église va les chercher dans l'Écriture; mais quelle est la tradition qui ne prétende pas au même berceau?

Écoutez Mélanchthon! « L'Église ne doit pas être une démocratie où l'on accorde à tous le droit de créer, non plus que de remuer des dogmes; l'Église est une aristocratie réglée, dont les chefs, rois et évêques, choisissent des gens capables de juger sur les points contestés. Ainsi, connaître de la doctrine appartient à l'Église, c'est-à-dire aux anciens et aux princes; puis, la décision prise, c'est aux princes qu'il appartient de garder la discipline et d'exécuter la sentence du synode. »

C'est donc là, que pour avoir renié l'exemple apostolique, on en était venu!

L'anglicanisme tenait un langage tout pareil.

Confier aux princes, ces *évêques du dehors*, la mission de réprimer les hérésies et d'exiger la conformité; leur conférer le glaive, avec le rôle de gardiens de la religion, cette folie et cette faute attendaient les Réformateurs sur la mauvaise route où ils s'étaient engagés.

Le principe païen, la négation de l'Église ont enfanté, dans le seizième siècle, ce rôle attribué à l'État.

Qu'il y eût un énorme problème politique inévitable-

ment mêlé à la Réforme, je ne le nie pas. Il y était mêlé, comme il l'avait été à l'œuvre apostolique, à ce travail qui devait révolutionner les lois et les mœurs.

Mais les Réformateurs, pas plus que les apôtres, n'étaient autorisés à signer un contrat avec les princes, à leur céder une partie de la direction du spirituel, à chercher auprès d'eux une protection.

On nous demande si la désobéissance du seizième siècle n'aurait point été, par hasard, aussi avantageuse à l'Évangile que l'obéissance du premier? si l'Électeur de Saxe n'a pas servi la cause de la Réformation? si le roi d'Angleterre, Henri VIII lui-même, n'a pas préparé les triomphes de la vérité?

Pour de telles questions, il n'est qu'une réponse : Je crois en Dieu!

Dieu, qui a laissé la faute produire ses fruits amers, aurait eu des grâces pour la soumission, soyez-en certains.

Il ne faut pas y regarder de trop près, au surplus, pour reconnaître que les *services* rendus et par Henri VIII, et par les Réformateurs couronnés de l'Allemagne, sont moins faits pour mériter notre reconnaissance que pour exciter notre douleur.

Luther l'a senti, il l'a déploré. Pourtant il n'avait pas vu le bout.

Un décret du roi de Suède ou de l'Électeur de Saxe, un vote du grand conseil de Zurich, un *plus* d'une commune du canton de Vaud, et la conversion *en masse* était décidée.

La conversion en masse! Aujourd'hui comme alors, elle a des partisans. Je sais des chrétiens, qui las d'attendre les progrès parfois clair-semés et tardifs de l'Évangile, salueraient avec joie les conversions nationales, à la façon des Réformateurs couronnés! Si demain le roi d'Italie, poussé par la politique, se séparait du pape et

faisait son pays protestant, n'y aurait-il personne pour s'en réjouir? Quant à moi, j'en pleurerais.

Autant je crois au pouvoir réformateur de l'Évangile, autant les réformations politiques me laissent indigné. Elles arrêtent pour des siècles le travail de la Parole de Dieu. Elles le compromettent. Elles le salissent, — qu'on me passe l'expression.

Nous souffrirons longtemps, nous réformés, du mal que nous a fait, il y a trois cents ans, la Réforme par voie de majorités et de décrets.

NOTE D

Luther qui maintenait, au début de son œuvre, tous les droits de la liberté, fléchit après la guerre des Paysans. Alors il parle de répression matérielle contre l'hérésie, alors il parle de contrainte pour amener à la foi : « Il faudrait *un peu de violence!* » écrit-il à propos des saccageurs d'églises et des briseurs d'images :

« On doit employer les moyens spirituels—dit-il ailleurs — pour engager les vrais chrétiens à reconnaître leurs péchés; *mais pour les hommes grossiers, on doit les pousser corporellement et grossièrement à travailler et à faire leur besogne, de sorte que, bon gré mal gré, ils soient pieux extérieurement sous la loi et sous le glaive, comme on tient les bêtes en cage et enchaînées!* »

Cela fait mal. Et voilà où conduit le principe païen. Voilà ce que produit l'infidélité sur ce point capital : la reconstruction de l'Église apostolique! N'ayez pas l'Église, vous aurez la nation. Ayant la nation, vous aurez la contrainte. Je vous mets au défi de sortir de là!

Avant la fin du seizième siècle, déjà, on forçait les élèves des colléges à communier. *A communier*, entendez-vous! l'acte solennel et personnel entre tous! le sacrement dont il est écrit dans la Parole de Dieu : « Que celui qui mange de ce pain et boit de ce vin indignement, mange et boit sa condamnation! »

Plus tard, tant que dure le dix-septième siècle, on continue d'exiger la participation à la cène, non-seulement des écoliers, mais des citoyens. Tout citoyen devait — et c'est logique — remplir sous peine d'amende

ses obligations de chrétien. N'était-il pas chrétien par droit de naissance, en vertu du principe de *territorialité?* mot barbare qui rend bien la brutalité de l'idée païenne : la religion attachée au territoire, dépendant du territoire; c'est-à-dire l'absence totale de religion! N'était-il point protestant à droite du fleuve, catholique à gauche; catholique ou protestant selon qu'en décidaient les frontières du royaume, quelque borne de commune plantée à travers champs? N'avons-nous point vu telle ville, absolument catholique dans sa partie basse, absolument protestante dans ses faubourgs élevés? N'avons-nous point traversé tel hameau, catholique en deçà de la fontaine, protestant au delà? — Or de part et d'autre, s'abstenir du culte était un délit.

Que voulez-vous que devienne la conscience, que voulez-vous que devienne la foi, dans un temps où l'acte le plus libéral de la Réforme religieuse consistait à mettre les questions de foi, les questions de conscience aux voix, imposant à la minorité les convictions avec les pratiques votées par la majorité?

Cela dit, ne nous vantons pas trop de nos progrès. Si j'ai le bonheur d'habiter un canton — Genève — où règne, dans toutes ses applications, la liberté; je vois autour de moi des pays qui se croient très-civilisés, et qui n'admettent à aucun degré le droit de troubler l'*unité administrative* des consciences et de la foi! — Et nous sommes en plein dix-neuvième siècle, et nous affichons des prétentions civilisatrices, et nous nous croyons libéraux!

Jugez de ce que devenait l'indépendance religieuse, au temps de Charles-Quint.

Elle avait pourtant ses partisans et ses défenseurs : Luther avant Münzer; en France, Lanoue et l'Hôpital. Nommons-les, ces braves témoins de la liberté! Nom-

mons-les, pour leur faire honneur d'abord, pour faire honte ensuite aux hommes qui pouvaient et qui devaient, comme ceux-ci, voir la vérité et combattre le bon combat, jusqu'au bout, au nom de la liberté!

Le seizième siècle, qui n'a pas daigné résoudre le problème libéral, lègue au siècle suivant des germes d'intolérance que celui-ci fera fructifier. En attendant, toutes les paix religieuses signées à cette époque ont nié la liberté de conscience qu'elles s'imaginaient proclamer. Tantôt l'indépendance des Luthériens est admise, tandis que celle des Réformés est proscrite par décret; tantôt — ou plutôt toujours — la liberté de l'État est reconnue, mais non celle de l'individu. On affranchit la conscience de la Saxe ou de la Hesse; on n'affranchit pas la conscience de Pierre, de Jacques, ou de Jean. Le grand triomphe, le produit net de la guerre de Trente Ans prend et garde un nom caractéristique : « Le droit de réformer! » — Telle est la conquête obtenue par tant de massacres et de douleurs.

Les princes auront le droit de réformer la religion dans leurs États : tout le monde doit être content!

Rendons à César ce qui appartient à César! au principe romain, ce qui jamais n'appartint au principe réformé. Les Réformateurs ont momentanément abandonné le principe réformé, mais le principe réformé n'a pas abandonné la Réforme. Les derniers papes, Grégoire XVI et Pie IX ont pu déclarer, l'un : « Que l'Église est enseignée par l'Esprit saint qui lui suggère incessamment toute vérité... que rien de ce qui a été défini ne doit être ou retranché, ou changé, ou ajouté... qu'assurer et garantir la liberté de conscience à qui que ce soit est un *délire*, une maxime *erronée* et *absurde*[1]! » l'autre : « Que la religion avec tous les droits dont elle

1. Évangile de 1832.

jouit en vertu de sa divine institution et des règles établies par les sacrés canons, doit être *exclusivement dominante* dans le royaume d'Espagne, de telle sorte que *tout autre culte en sera banni et y sera interdit* [1] ! » la Réforme déteste, condamne, proscrit un tel langage. Le principe réformé balaye partout l'intolérance; partout il établit la liberté. Mieux il se fait conforme à lui-même, mieux il se dégage de Rome pour se retremper dans sa source : la Parole de Dieu, et plus il affirme, plus il pratique l'émancipation des âmes, le droit pour chacune d'elles de choisir et de pratiquer sa foi.

Au surplus, regardez les pays réformés!

1. Convention avec la reine d'Espagne, allocution du 15 septembre 1851.

NOTE E

Rien d'aride comme les régions du dix-septième siècle! L'Allemagne protestante paye les conquêtes nationales des réformateurs couronnés. Des centaines d'années s'écouleront avant que la vie rentre dans ce corps refroidi. C'est au milieu de discussions sans cesse renaissantes que s'éteint le pauvre Mélanchthon. L'Église n'existant pas, il ne restait que des docteurs. Or les docteurs multipliaient leurs théories, au lieu de se courber, comme d'humbles chrétiens l'auraient fait, devant la Parole de Dieu.

Les confessions de foi, les apologies, les articles, les formulaires de toutes les façons s'empilent jusqu'au ciel. Puis on commentera les commentaires, on interprétera les interprétations; l'Allemagne passera son temps non point à « sonder les Écritures » mais à disséquer les livres de Mélanchthon et de Luther. Le mot de *scolastique*, ce mot odieux, fait seul comprendre cette époque raisonneuse, ergoteuse, toute occupée de dogmes reçus, orthodoxe à faire frémir, échafaudant des formules humaines sur des systèmes humains, oubliant la conscience, le bon sens, la Bible elle-même, pour ne songer qu'à l'autorité de l'Église et aux canons des Réformateurs.

La Suisse allemande, dont la Réforme avait eu les mêmes allures que la Réforme de Luther, voyait la protection et la direction de l'État porter chez elle les mêmes fruits. Orthodoxie! confession de foi! tel était le cri perpétuel à Zurich, à Berne et dans les pays conquis.

Le Synode de Dordrecht résume l'esprit du dix-septième siècle, sous sa forme la plus triste, la plus étroite, la plus sèche, mais la plus vraie.

Représentez-vous une assemblée où siégent les députés des diverses Églises protestantes de tous les États. On y parle latin; on y procède comme en plein concile romain : *ouïr les accusés d'hérésie, les juger!* le tout en présence des députés politiques du pays, d'accord avec l'autorité civile, qui tirera les conséquences à sa manière et protégera la religion!

Et ces hommes étaient, pour la plupart, respectables, pieux. C'était un homme pieux qui résumait ainsi la sanglante conséquence du Synode. « Les *canons* de Dordrecht ont emporté la tête de Barthéveld! » — Que voulez-vous! il ne faut qu'étudier l'histoire, pour détester par-dessus tout le mal que font les hommes excellents.

La nature des questions débattues au Synode, marque le degré de folie où arrive l'esprit lorsqu'il laisse la Parole de Dieu, pour s'occuper des systèmes humains.

Le principal chef de l'opinion dominante à Dordrecht, n'avait-il point osé dire — mais on ne le suivit pas jusque-là — que Dieu avait résolu la chute d'Adam, afin de mieux déployer sa justice et ses compassions! — Malheureux homme et malheureux temps!

Questions abstruses, divisions, intolérances, on peut résumer ainsi le Synode de Dordrecht. Les États généraux de Hollande lui écrivent : « Qu'on peut agir non-seulement par les mesures d'Église, mais par les voies de *l'autorité séculière!* » et le Synode répond : « Nous avons le droit de juger, puisque nous sommes assemblés *au nom et par l'ordre des États, nos souverains!* »

On ne saurait assister à un plus lamentable spectacle.

Eh bien, répétons-le ! il est bon que toute infidélité, que toute déviation on donne de pareils; de même qu'il est magnifique de voir la Réforme se redresser par la

vigueur de son principe; la Bible renverser l'erreur, ramener les libertés, remettre partout la lumière avec le progrès.

La Réforme a souffert de ses fautes, elle en a triomphé : le bien a vaincu le mal.

Un instant, les brumes qui enveloppaient le soleil en ont obscurci la splendeur; mais le soleil est plus fort que les brumes, il les a dévorées, et ses rayons nous ont restitué le jour.

FIN DES NOTES

TABLE

PREMIÈRE CONFÉRENCE

LE MOINE ET L'ÉVANGILE

Pages.

I. — L'aube du jour. 3
II. — Les aspirations 9
III. — La renaissance. 16
IV. — La Réforme. 34
V. — Luther au couvent. 42
VI. — Le travail de l'âme. 49
VII. — Luther à Rome 62
VIII. — Les indulgences et les thèses. 67
IX. — Luther à Augsbourg 76
X. — La bulle au feu 87
XI. — L'œuvre et l'ouvrier. 92

DEUXIÈME CONFÉRENCE

LA RÉFORME ET LE RÉFORMATEUR

I. — Worms. 97
II. — La Wartburg 108
III. — Les Mystiques. Les Prophètes de Zwickau. . . . 125
IV. — La réforme intérieure de Charles-Quint 137
V. — Érasme contre Luther 143
VI. — La guerre des Paysans. 153
VII. — Le mariage de Luther 161

VIII. — Clément VII au secours de la Réforme. 163
IX. — La Cène du Seigneur 17

TROISIÈME CONFÉRENCE

L'HOMME

I. — Ce qu'était Luther 187
II. — Augsbourg. 221
III. — Colourg. 236
IV. — Les tentations de la Réforme. 241

QUATRIÈME CONFÉRENCE

LE DÉCLIN

I. — Les réformateurs et la Réforme. 253
II. — La force au service de la foi. 263
III. — Les anabaptistes de Munzer. 272
IV. — Réaction 277
V. — La question du concile. 283
VI. — La bigamie du Landgrave 290
VII. — Les prières de foi 300
VIII. — La liberté religieuse au XVIe siècle 307
IX. — Le mal du pays. 311
X. — Mort de Luther 320
XI. — La guerre de Smalkalde 333
XII. — Mélanchthon 348

CINQUIÈME CONFÉRENCE

LES VICTOIRES DU PASSÉ—LES CONQUÊTES DE L'AVENIR

I. — La vraie Réforme 357
II. — Le culte 366

III. — La morale 369
IV. — La liberté, la sécularisation 372
V. — Le mouvement intellectuel 391
VI. — L'influence et le contre-coup 405
VII. — Les réformés sont des réformateurs 414
Note A 430
Note B. 432
Note C. 435
Note D. 445
Note E. 449

FIN DE LA TABLE

F. AUREAU ET Cie. — Imprimerie de LAGNY

BR30
G31

BR 305 .G31
Luther et la reforme au XVIe s
Stanford University Libraries
3 6105 041 232 328

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.